

Gaijin Yokozuna

A
Biography
of
Chad Rowan

MARK PANEK

Gaijin Yokozuna



Prologue

Raconter l'histoire du tout premier étranger à jamais atteindre le plus haut rang du sport national du Japon – le sumo – s'est révélé une chose aussi complexe que l'histoire en elle-même, comme j'ai pu le constater après plusieurs échecs sur ce qui s'est finalement avéré être une version romancée des aventures de Chad Rowan. Ma narration directe à la troisième personne dépeignait bien les défis culturels auxquels il a eu à faire face dès son arrivée à Tokyo, mais ne laissait que peu de place pour l'analyse, manquait souvent de spontanéité et embrouillait mes sources. En un mot comme en cent, elle paraissait « définitive » - une position de narration en opposition avec ma propre conception de la nature très personnelle de ces recherches et de ce qu'elles impliquaient.

J'ai dépassé les limites de la voix purement autobiographique en y adjoignant un cadre qui fait de ce récit de la vie de Rowan également un exercice autobiographique – une expérience tangible en soi qui n'est aucunement « définitive ». Beaucoup des lecteurs des premières ébauches ont apprécié les ajouts à la première personne, et le côté direct avec ce monde étrange du sumo professionnel. Certains, toutefois, ont trouvé que ce choix stylistique allait à l'encontre de leur recherche sur l'histoire de Chad Rowan. Je suis un personnage de cet ouvrage pour un certain nombre de raisons que je développe plus en détail dans les « notes du biographe », l'une des principales étant mon souhait de mettre l'accent sur le fait que toute biographie est *une* biographie, et non pas *la* biographie.

L'idée de cet aperçu sur la vie de Rowan n'a germé qu'à mon départ pour Tokyo en juin 1998, parce que j'avais pu obtenir une interview de Jesse Kuhaulua après un simple coup de fil. Kuhaulua était le premier étranger à se retirer du sumo professionnel pour devenir un maître et ouvrir son propre centre d'entraînement, et le premier étranger à non seulement produire un *yokozuna* – le lutteur le mieux classé du sumo – mais bien le tout premier *yokozuna* étranger : Rowan, ou plutôt *Akebono*, nom sous lequel il est devenu connu au Japon. Ayant vécu au Japon durant un an en 1992, j'avais été fasciné par la manière dont Kuhaulua, Rowan et plusieurs autres Hawaïens paraissaient s'être fondu dans la culture japonaise pour réussir dans le sumo. En 1992, je trouvais que tout, de l'utilisation d'un cellulaire à l'achat de nourriture, était un défi énorme. Et une fois la première excitation de la vie dans une contrée étrangère partie, beaucoup des adaptations culturelles que j'avais à faire finissaient par m'ennuyer. C'est alors que j'allumais la télévision pour voir Chad Rowan discuter couramment en japonais, ses cheveux coiffés en un chignon de style samouraï, et je me disais : « Par quoi a-t-il dû passer ? Et par quoi passe-t-il encore ? ».

L'étendue du succès athlétique et culturel de Rowan m'était apparue avec l'image télévisée impressionnante que j'avais pu voir à la télévision quelques mois avant mon coup de fil à Kuhaulua. Les Olympiades d'hiver se tenaient cette année là au Japon, et comme toutes les cérémonies d'ouverture de Jeux Olympiques, celles de Nagano comprenaient des symboles visuels forts de la culture du pays hôte. En l'occurrence, un sumotori en kimono conduisait chaque délégation d'athlètes. Le sumo était un choix tout naturel de symbole culturel pour les organisateurs de Nagano, remontant sous sa forme actuelle à plus d'un siècle, et sous une forme ou une autre jusqu'aux mythes fondateurs de la société japonaise. Une fois les athlètes

Gaijin Yokozuna

assemblés, le *yokozuna* fit son entrée pour purifier les lieux en effectuant les pas de la cérémonie sacrée d'entrée sur le cercle de combat.

Ce qui m'a stupéfié dans cette très émouvante cérémonie est que le *yokozuna* qui levait haut ses jambes avant de planter ses pieds au sol n'était pas une sorte de descendant de samouraï qui avait passé sa jeunesse à être éduqué dans les préceptes du bushido. Non, l'homme ayant reçu la tâche de chasser les démons par l'application de ce rituel compliqué remontant à plus de deux siècles était né Américain. Dans un pays où l'aversion vis à vis des étrangers n'est plus à prouver, l'homme choisi pour symboliser le Japon devant l'une des plus grosses audiences télévisuelles de l'histoire était Chad Rowan, désormais Yokozuna Akebono Tarō, citoyen de l'Empire du Soleil Levant depuis moins de deux ans.

« Venez mercredi » me dit son patron au téléphone. « Vous savez où se trouve la *heya* ? ».

Moins de deux heures après avoir atterri à l'aéroport de Narita, je me trouve devant le Kokugikan, impressionné et plein d'énergie malgré ce long voyage. Il est là, juste devant moi : Le Stade du Sport National – *kokugi*. Bâti exclusivement pour le sumo. Pas ovoïde, comme un stade de hockey employé pour du basket, des concerts ou toutes autres choses. Non, il est carré, parce que le *dohyō* est carré, et donc tous les sièges doivent lui faire face. Une cour parfaitement dessinée précède une grande porte d'entrée et de larges escaliers latéraux qui mènent à une terrasse au premier étage. Une tour se trouve devant, où le joueur de *taiko* s'assied pour annoncer le début et la fin de chaque journée de tournoi. Un toit d'un vert tendre descend sur chacun des côtés pour former des angles parfaits, évoquant une sorte de temple futuriste. C'est l'endroit où Jesse Kuhaulua a eu sa cérémonie de retraite. L'endroit où Konishiki, le deuxième Hawaïen à avoir laissé une trace dans le sport national du Japon, se distingua comme le premier étranger à s'approcher du grade ultime du sumo. L'endroit où Akebono battit son plus solide rival pour réaliser ce que Konishiki n'avait pu achever. Je peux encore, à l'intérieur de cet énorme bâtiment vide, entendre : *Akebono no yūshō ! Akebono no yūshō ! Akebono no yūshō !*

Mon ami David Meisenzahl est un spécialiste informatique basé à Tokyo, exilé d'Hawaï, et un fanatique de sumo qui est devenu au cours des huit ans qu'il a passés au Japon très proche de la plupart des *rikishi* de Hawaï. Il me donne rendez-vous plus tard ce soir-là dans un bar d'Ueno et m'invite à passer une semaine dans son appartement, qui s'avère se trouver à quelques pâtés de maisons de l'Azumazeki-beya – l'école de sumo de Kuhaulua – tandis qu'il me raconte des tonnes d'histoires de soirées arrosées en compagnie de Konishiki, Akebono, Yamato et le reste des gars de Hawaï.

Après une recherche de deux heures le lendemain matin, je trouve la Takasago-beya, où j'espérais rencontrer Konishiki, vide, ses occupants ayant fait les malles pour se rendre au prochain tournoi de Nagoya en juillet. Quand le taxi que j'ai emprunté finit par distinguer la rue de la Magaki-beya de l'entrelacs de rues semblables, l'entraînement matinal est déjà terminé.

« Vous êtes en retard », me dit le *rikishi* étranger alors que je fais mon entrée. Il porte un *mawashi* d'entraînement blanc cassé – la sorte de ceinture qui constitue l'uniforme du sumo. J'avais vu des photos de Yamato, mais là, en personne, il est énorme, et intimidant : plus de cent trente kilos répartis harmonieusement, les cheveux coiffés en un chignon redressé et penchant sur le côté. Ses yeux sombres, enfoncés dans ses orbites sous un front large, me

Gaijin Yokozuna

donnent l'impression que George Kalima ne doit avoir que peu de patience avec les choses mal faites.

Je m'excuse du mieux que je peux et lui explique mon projet, le rendez-vous que j'ai pris avec Kuhaulua, comment je compte interviewer les autres *rikishi* hawaïens, le fait que je réside chez David.

Tout en s'essuyant, il m'écoute avec une expression sur le visage qui semble dire 'qui est ce *haole* et qu'est-ce qu'il me veut', puis il finit par me dire : « On est tout assez occupés cette semaine ».

« Pourquoi pas tout de suite ? Je n'aurais besoin que d'une vingtaine de minutes ».

« Okay ». En fait, nous discutons plus près de trente minutes, tandis que le *tokoyama* lave et huile ses cheveux, puis recoiffe son chignon. La suspicion bourrue disparaît et il semble en fait assez touché de cette attention portée à son encontre. Je reste concentré à son sujet pour deux raisons : il a lui-même accompli de grandes choses, et il voit tout de suite le contexte culturel dans lequel je souhaite le plonger, et par conséquent l'interview est superbe. Mais, plus important, je peux ressentir que bien qu'Akebono soit son meilleur ami, il vit mal le fait de rester dans l'ombre de celui-ci. George Kalima aurait pu être une star à Hawaï pour ce qu'il a réalisé. Au lieu de cela, ceux qui ne connaissent que peu le sumo se demandent pourquoi lui-même n'est pas *yokozuna* également – un jugement ridicule quand on le prend dans son contexte global.

Le troisième jour, je me retrouve dans une petite rue étroite et tranquille devant un immeuble de trois étages, avec un panonceau portant les idéogrammes chinois pour *azuma* et *zeki* sur le côté des doubles portes. Je traverse le hall d'entrée orné d'un portrait grandeur nature de Takamiyama – le nom de Kuhaulua lorsqu'il était en activité, avant de se retirer pour devenir *Azumazeki oyakata* – qui fut suspendu aux plafonds du Kokugikan à la suite de sa victoire au Nagoya 1972. Sur la gauche, au delà des portes battantes qui permettent l'accès au public vers la tribune, j'aperçois un bronze de l'homme et une vitrine de verre. A l'intérieur, noué ne cercle par un nœud élaboré et orné de cinq bandes de papier en zigzag, c'est la corde de blanc immaculé que porte durant le rituel sacré du *dohyō-iri* le *yokozuna* Akebono.

Je m'assois sur le plancher de la tribune élevée environ cinquante centimètres au dessus du sol de l'aire d'entraînement, où certains des jeunes garçons sont déjà en train de suer sang et eau, soulevant leurs jambes musclées bien haut en l'air avant de faire retomber leurs pieds nus sur le sol de terre battue. C'est là que le *banzuke* – la liste exhaustive de plus de huit cents lutteurs classés selon leur rang – commence à prendre vie devant mes yeux. Une copie du plus récent *banzuke* est suspendue au dessus de mon bureau ; il est mis à jour tous les deux mois pour déterminer les combats avant chacun des six tournois annuels, listant en gros caractères peints les *yokozuna* Wakanohana, Takanohana, Akebono, l'*ōzeki* Musashimaru. La liste s'étend alors en caractères plus petits, puis de plus en plus petits, pour finalement ne représenter qu'un trait d'un seul poil de pinceau. Et me voilà maintenant à regarder les garçons dont les noms sont dépeints de façon aussi insignifiante par rapport à celui d'Akebono, et le *banzuke* prend alors tout son sens, aussi bien qu'un tableau élaboré et profond pourrait le faire : ils sont petits, ils sont inconnus, et ils doivent le servir. Tout en bas de l'échelle, disons du golf, vous aurez peut-être à donner quelques cours pour joindre les deux bouts. Mais jamais vous n'aurez à porter le sac de Tiger Woods, ou lui faire sa lessive, ou l'assister pour son bain, ou rester à sa disposition pour faire ses courses, ou lui repasser ses chemises du dimanche.

Gaijin Yokozuna

La porte de l'aire d'entraînement finit par s'ouvrir, et la session s'interrompt un moment, les garçons s'inclinant tous en criant un mot de bienvenue de style militaire à l'adresse d'Azumazeki *oyakata*, dont le corps massif remplit presque la pièce. Bien qu'ayant désormais la cinquantaine bien sonnée, l'*oyakata* pourrait passer pour un *rikishi* en activité et continue même à arborer les rouflaquettes très seventies qui ont fait sa renommée avant que son chignon ne finisse par être coupé. Il pourrait tout à fait projeter ces garçons hors du cercle s'il le voulait, et au moment où il prend place sur un coussin au centre de l'aire d'observation, l'ambiance de l'entraînement se met à changer. Les corps s'entrechoquent désormais avec un son de claquement. Les visages grimacent sous l'effort lors de tentatives d'éviter la défaite à la limite du cercle. Les challengers se pressent immédiatement autour du vainqueur du combat précédent, criant avec enthousiasme. Ceux qui ne combattent pas immédiatement s'occupent avec des exercices de *shiko* ou des pompes. Personne ne reste à rien faire, comme certains avant son entrée.

L'*oyakata* se tourne vers moi et je le remercie tout en me présentant.

« Deux de mes gars sont malades aujourd'hui » dit-il d'une voix très douce. Je dois me concentrer pour simplement comprendre ce qu'il me dit, sa voix ayant été abîmée par un coup reçu à la gorge des années auparavant. « Donc aujourd'hui nous n'en avons que six. En général nous en avons huit ». Il ne dit mot au sujet du *yokozuna*. Je n'arrive pas à comprendre comment Akebono peut tirer un quelconque bénéfice à balancer à la ronde ce qui ressemble plus à un ramassis de collégiens et de lycéens, et j'apprendrai en fait plus tard qu'il se rend en général dans d'autres *heya* pour s'entraîner en compagnie de *rikishi* plus proches de son rang. « Nous pourrions parler après la fin de l'entraînement, autour de dix heures », me dit l'*oyakata*.

Quelques trente minutes plus tard, j'entends du mouvement venant des escaliers qui mènent depuis la gauche vers l'aire d'entraînement, juste en dessous de l'horloge qui décompte la progression de la session. Quelques-uns des plus jeunes ont déjà fini l'entraînement et sont repartis en bas. Je ne peux qu'espérer que c'est pour aider le *yokozuna* à mettre son *mawashi*. Les pas qui martèlent les escaliers sont plus sonores que ceux des deux garçons réunis. Et finalement la tête d'Akebono apparaît, bien avant qu'il n'atteigne le sol de terre battue, son chignon noué plus en un point que sous la forme florale que j'ai pu voir à la télé lorsqu'il lutte.

Il monte, monte encore, deux marches au moins après que j'aie cru qu'il a déjà atteint le sommet des marches. Il dépasse tous les garçons qui s'arrêtent pour lui lancer le même salut militaire qu'ils ont adressé à l'*oyakata*. Le *yokozuna* ne les regarde même pas. Il s'incline devant le patron, énergiquement, lui rendant ses respects. Il se dirige alors de l'autre côté du *dohyō* et commence à lever ses jambes pour enfoncer ses pieds nus dans la terre battue. Ses pieds doivent faire le double de n'importe qui dans la pièce, et quand il vient frapper le sol d'argile, ses muscles ondulent comme ceux d'un culturiste. Il m'avait bien semblé aussi grand dans les combats que j'ai vus de lui à la télévision, mais pas aussi massif. Ses jambes paraissaient même décharnées sur l'écran, en comparaison avec ses épaules et son énorme estomac. Mais de près, ce sont des troncs aussi larges que mon propre torse, débordant de muscles.

Chose plus importante, il est là en vrai, dans la même pièce, donnant deux ou trois conseils, hochant de la tête pour approuver, tout ce que j'avais essayé d'imaginer, mais cette fois-ci en gros plan. Son visage d'Hawaïen paraît assez incongru lorsqu'il débite ses phrases en japonais. De temps en temps, il sourit, ce qui sur son visage expressif change pratiquement son identité – il peut paraître un homme particulièrement effrayant, puis l'instant d'après enfantin,

Gaijin Yokozuna

souriant de tout son visage plus que seulement de sa bouche ou de ses yeux. Cela fait des années que l'impression que j'ai de lui par la télévision et les journaux m'en a donné une sorte de notion abstraite du « *yokozuna* étranger », mais maintenant que me voici dans la même pièce que lui, Akebono m'apparaît comme plus proche de certains des costauds que j'ai pu apercevoir à Hawaï que qui que ce soit au Japon – une comparaison qui rend d'autant plus concrets et impressionnants les exploits qu'il a réalisés.

Et il est énorme. Rien de ce que j'ai pu lire ou voir à la télévision n'a jamais pu rendre palpable les dimensions de cet homme. Plus de deux mètres, deux cent trente kilos – voilà des chiffres énormes. Mais les chiffres ne veulent pas dire grand-chose quand on prend simplement une cuisse, débordante de muscles, plus large que mon propre torse. Je me demande quel entraînement il peut avoir face à ces petits hommes. Et de fait, pas grand chose. C'est une journée tranquille pour lui. Après avoir effectué ses *shiko*, il offre sa poitrine pour un petit nombre d'entre eux pour qu'ils le chargent en un effort assez comique qui ne le voit pas bouger d'un iota, en dépit de ses cris d'encouragement poussés d'une voix de stentor. Je suis sûr que je vais pouvoir lui parler désormais, mais même si je ne le pouvais pas, cette simple heure dans la même pièce que lui suffirait à décupler la force de ce que je finirais par écrire.

« Okay », me dit l'*oyakata*, se tournant vers moi « maintenant on peut parler ». A mesure que les garçons et le *yokozuna* finissent l'entraînement, ils s'inclinent vers lui, puis descendent un par un pour aller prendre leur bain.

Je commence par remercier à nouveau Kuhaulua et le féliciter pour son incroyable carrière, à la fois comme *rikishi* et comme *oyakata*. Je lui explique alors mon intérêt envers le sumo comme institution culturelle. « Je veux simplement trouver à quel point il vous a fallu devenir Japonais, ou jouer les Japonais, pour réussir dans le sumo. J'aimerais aussi m'entretenir avec le *yokozuna* à ce sujet si c'est possible et qu'il en a le temps, puisqu'il vit cela désormais tout autant que vous ».

« Bien sûr, vous pouvez lui parler », me dit-il, tout simplement.

Je ravale ma bouffée d'enthousiasme l'espace d'une seconde pour me concentrer sur la tâche en cours, mais au vu de la propre carrière exemplaire d'Azumazeki *oyakata*, ce n'est pas bien difficile. Azumazeki *oyakata* est le mieux placé pour m'aider dans mes questions culturelles, puisque c'est lui qui a ouvert la voie pour les Hawaïens. Son « autobiographie », sortie à la suite de sa victoire au tournoi de Nagoya 1972 et depuis bien longtemps épuisée, l'a pour le moins illustré. Ayant amené le livre, je le lui tends de manière à poursuivre la conversation.

« C'est John Wheeler qui a écrit ce bouquin » me dit-il, ouvrant au hasard l'ouvrage pour trouver une photographie d'une demi-page d'un Jesse James Kuhaulua de dix-huit ans, grand et fin, les cheveux encore trop courts pour confectionner un chignon, revêtu d'un *mawashi* d'entraînement noir, le regard incertain. La photo est vieille de trente-quatre ans. Il me regarde en silence, la pièce finissant par disparaître autour de lui. Je ne peux qu'imaginer tous les endroits dans lesquels Jesse, Takamiyama et Azumazeki *oyakata* ont pu passer avant de finir dans cette *keikoba*, face à moi. De Maui la campagnarde à Tokyo, l'hiver 1964. Si mes 75 kilos ont pu attirer les regards à l'aéroport de Narita, il y a deux jours, qu'a-t-il eu à subir ? Ce n'est pas Yamato ou Konishiki ou Musashimaru. Apprendre le japonais ou mourir de solitude. Devoir présenter des excuses pour être devenu le premier étranger à remporter un tournoi. 1231 combats consécutifs en *makunouchi*. Etre devenu sans doute le seul *oyakata* étranger à ouvrir sa propre *heya* dans l'histoire du sumo. Trente quatre années.

Gaijin Yokozuna

Une longue minute après, l'*oyakata* revient à lui et se remet à me parler. Il me donne une demi-heure de réponses inspirées – une mixture d'histoire, de quelques traits de la propagande façon Kyōkai, et de quelques remarques culturelles intelligentes dans le style « Il faut *penser* Japonais, et c'est là le plus difficile ». Il aurait pu sans aucun doute être encore plus long, mais Akebono finit par émerger depuis l'escalier, et il se lève donc pour partir. « Vous pouvez lui parler maintenant ».

Le *yokozuna* me serre la main et s'assied juste à côté de moi. Il m'écoute avec un brin de fierté quand je le remercie de me consacrer un peu de son temps et le félicite pour sa carrière. Son short et son T-shirt couvrent désormais la majeure partie de la carrure qui m'a impressionné tout à l'heure, et a pour effet de rendre son chignon quelque peu déplacé, comme il le serait au dessus de la tête d'un gros costaud sur la plage de Waimānalo. Et désormais en gros plan, il me semble encore plus gros. Les biceps qui dépassent de ses manches pourraient être les cuisses de bien des hommes. Même dans sa position assise, il fait encore plus d'une tête de plus que moi. La main qui a enveloppé la mienne au moment où nous nous sommes rencontrés pourrait facilement entourer un ballon de basket ; j'ai peine à imaginer l'effet que peut produire l'un de ses *tsuppari*, encore moins de subir sa charge de mammoth sur le *dohyō*. Mais son visage et ses manières ne sont rien d'autres qu'accueillants, m'inspirant qu'il est heureux de s'asseoir et de raconter son histoire aussi longtemps qu'il le faudra.

J'enclenche mon magnétophone et lui explique l'objectif culturel des questions que je vais lui poser, avec quelques exemples de ce que j'ai appris jusque là : de la part de Yamato, au sujet de son personnage public et privé, de Kuhaulua, sur le penser Japonais. Une partie de son propre succès, lui dis-je, vient de la parfaite manière avec laquelle il a géré la presse le long de ces années. Je souhaite voir jusqu'à quel point il a travaillé ses réponses – quête ardue considérant le fait qu'il va travailler ses réponses à mon encontre également. J'ai la chance d'éviter ce que je considère comme étant le type de questions auxquelles il répond depuis le début de sa carrière – les trucs sur la nourriture ou si le sumo lui semble analogue au football américain. Je crois également que de m'appuyer sur ma thèse le rend plus sincère, et certainement plus réfléchi. A aucun moment il ne répond à une question sans marquer un temps d'arrêt. Et c'est certain, beaucoup de ses phrases humbles et parfaites délivrées à la presse ont dû être sincères. Mais ensuite, je lui pose une question sur le fait d'avoir caché son arrogance – une arrogance naturelle dans les sports américains mais qui n'a pas sa place dans le sumo.

« Quel était votre but quand vous êtes monté dans l'avion pour venir ici ? »

Il réfléchit un moment, puis me répond : « Tout comme vous. Je voulais connaître la culture, les gens. Je voulais devenir gérant hôtelier à Hawaï et me suis dit que ce serait mieux si je connaissais le japonais. Le voyage était à l'œil ».

« Et concernant le sumo ? Aviez-vous jamais pensé que vous arriveriez aussi haut ? »

Il réfléchit encore, puis ajoute : « Non. Je n'ai jamais été bon en sport ou dans des trucs du genre. Je voulais juste faire de mon mieux ».

« Il y a quelques années, j'ai assisté à un cours de biographie à l'Université de Hawaï où j'ai écrit un article de 25 pages à votre sujet. J'ai interviewé votre mère et votre frère pour cet article, et votre frère m'a dit que quand vous étiez parti, vous leur aviez dit que vous ne reviendriez pas avant d'être devenu *yokozuna* ». Quelque chose se passe alors que je suis en train de dire ces quelques mots. Au moment où je prononce le mot de « biographie », le *yokozuna* hoche la tête une fraction de seconde, comme s'il était subitement intrigué. Et il se

Gaijin Yokozuna

concentre de plus en plus sur mes paroles à suivre. Dans ce simple regard, je sens alors qu'il est en train de décider que ce qui se passe n'est pas une simple interview parmi d'autres.

« Ouais, mais c'est pas le genre de choses que l'on arbore sur une pancarte accrochée au cou », me dit-il d'un ton assuré, avec un grand sourire. Tout garçon de dix-huit ans a des buts réalistes et des rêves qui le sont moins. Mais à cet instant dans la carrière d'Akebono, ses opinions et pensées humbles ont jusque là été, comme le veut sa position, au centre de toutes ses interviews. C'est à ce moment que je commence à me figurer une image bien plus complète de l'étendue de ses vues que je n'ai pu jamais en voir imprimée, tout comme une bien meilleure idée de la complexité de son identité que ce que j'avais pu imaginer toutes ces années. Le *yokozuna* s'ouvre, saupoudrant ses éloges usuels pour son pays d'adoption des détails de ce qui peut l'irriter au Japon, et entrant dans des considérations culturelles qu'un *yokozuna* ferait mieux de ne pas aborder.

Quand il finit par s'arrêter, j'éteins mon magnétophone et fais ce dont je ne suis devenu sûr de le faire au tournant de l'interview, quand il a fait son hochement de tête en entendant le mot « biographie ». Je lui demande s'il serait intéressé de travailler avec moi sur un livre racontant l'histoire de sa vie.

Il prend un moment pour réfléchir, puis me dit « Ouais, vous savez que je cherche quelqu'un pour faire cela ». Il me tend la main pour la serrer, et ajoute « Faisons nous un max de fric ». Nous parlons avec un enthousiasme croissant pendant quelques minutes sur les opportunités de cet ouvrage. « Le sumo est vraiment populaire en Espagne, vous savez », me dit-il, évoquant la tournée d'exhibition de Madrid en 1995. « J'aimerais qu'il soit traduit en dix langues, qu'on en vende partout dans le monde ». Puis il se lève, ajoutant « Je vous appellerai avant de partir, et on pourra rester en contact par e-mail quand vous reviendrez à Hawaï ».

Je m'en retourne chez David, ayant du mal encore à réaliser si tout cela est bien vrai, tout simplement.

Ce soir-là, David s'est arrangé pour recevoir Yamato et sa petite amie, Naoko, à dîner. Même revêtu d'un T-shirt et d'un baggy qui lui descend jusqu'aux genoux, George Kalima est tout aussi imposant qu'il l'était la veille, quand la totalité de sa carrure était visible. Et bien qu'il se déplace avec une légèreté empreinte de grâce, il est impossible de le regarder sans se dire qu'il pourrait vous balancer à travers un mur à tout moment. En dépit du fait que George apparaît à ce moment tout aussi étranger que David ou moi, son chignon lui donne un air presque plus profondément Japonais que n'importe quel passant dans la rue, tout comme la longue chevelure flottante de Naoko – professeur japonaise de hula – lui confère un air plus « local » que bien des femmes à Hawaï.

« Le p'tit Blanc ici présent est désormais le biographe de Chad », annonce David.

« Ho, je croyais que tu écrivais juste un article », me dit George avec un sourire, tout en me serrant la main, sans donner un instant l'impression de penser que c'était pour cela que j'avais voulu lui parler. « Que s'est-il passé ? ».

Je lui raconte toute l'histoire. « Il a dit qu'il me rappellerait ce soir pour que nous puissions en parler avant mon retour à Hawaï. Je suis prêt à rester ici, ou à déménager de mon appartement pour revenir ici pour de bon ».

« On n'a qu'à essayer de le rappeler tout de suite », dit-il, prenant en main son téléphone portable. Il le laisse sonner quelques instants, puis le range. « Tu vois, c'est le problème avec les Hawaïens : Ils ne répondent jamais au téléphone. T'auras de la chance si t'arrives à le

Gaijin Yokozuna

joindre tout court ». La suspicion dans laquelle Yamato m'avait tenu lors de notre première rencontre ne l'a pas suivie jusque dans l'appartement de David. Il a récemment chuté du firmament pour des absences dues à un combat effectué alors qu'il souffrait d'une pneumonie, qui manqua de le tuer, et il doit sortir des rangs salariés du sumo à la sortie du prochain *banzuke*. Il parle avec entrain de ce qui apparaît devoir être sa dernière dans une série ininterrompue de plans fric, nous laissant à penser qu'il envisage de quitter le sumo. Ses déboires récents sur le *dohyō* l'amènent également à enchaîner les remarques acerbes à l'encontre de la Nihon Sumo Kyōkai, soulignant plus encore la différence entre « George » et « Yamato », qu'il avait évoquée à notre première rencontre. Il discute de la façon dont le sumo gère les blessures, bien entendu, et continue au sujet des politiques en vigueur et de ses opinions envers les *oyakata* et les autres *rikishi*, ponctuant chacune de ses anecdotes avec un sourire et les mots « mais t'as jamais entendu ça de moi ».

Le vendredi matin, la plupart des *heya* a plié bagage pour Nagoya, y compris l'Azumazeki-beya, mais il reste encore une journée d'entraînement à Yamato. Cette fois-ci, j'arrive à la Magaki-beya à l'heure. L'homme qui s'entraîne n'est plus simplement le gros Hawaïen, ou Yamato, ou tout simplement un sumotori. C'est George. J'ai mangé, bu, ri en sa compagnie. Le regarder me semble encore plus bizarre maintenant : comment quelqu'un comme George peut-il finir dans un immeuble comme celui-ci, à donner à de jeunes *rikishi* des conseils sur les prises et projections du sport national du Japon ?

« Des nouvelles de l'Autre ? » me demande-t-il à la fin de l'entraînement.

« Pas encore ».

« Attends-moi là », me dit-il, avant de s'en aller prendre son bain.

Il revient bientôt. « On y va ». Nous montons dans un taxi, et il me demande si j'ai déjà mangé. « Tu m'as fait la cuisine hier », me dit-il, « pourquoi ne serait-ce pas mon tour ce coup-ci ! ». Il insiste pour payer le taxi également, qui s'arrête devant un immeuble de briques rouges deux fois plus grand que ceux alentours. Un énorme Hummer rouge foncé est garé devant, à moitié sur la chaussée, le nom du *yokozuna* peint sur l'arrière du véhicule. George m'accueille dans son appartement du septième étage et me fait la conversation tout en cuisinant, parlant de l'entraînement, des gars de sa *heya*, de son boss. Puis le téléphone se met à sonner.

« Ouais, il est là en train de manger avec moi », dit George. « Okay, on monte quand on a fini ».

Nous grimpons deux étages pour pénétrer dans un grand trois-pièces, semblable en tous points à un appartement occidental. Les sols sont recouverts de parquet et non pas de tatami. Les portes sont à gonds et non coulissantes. Le seul objet qui évoque le Japon est au centre du salon. Un agrandissement d'un mètre cinquante de la victoire d'Akebono sur son camarade *yokozuna* Takanohana lors de la quinzième journée du plus récent tournoi, qui a vu l'étranger s'adjuger une nouvelle coupe. Les deux hommes flottent en l'air sur la photo, mais le résultat qui doit suivre ce moment figé est très clair : le visage de Takanohana exprime une pure panique, quand Akebono montre un aspect de menace enjouée.

Et voilà le *yokozuna*, assis sur le canapé du salon devant sa télévision, arborant une expression que l'on ne peut jamais voir à proximité du *dohyō*, que cela soit avant ou après un combat : il est totalement détendu et souriant, avachi et en shorts. Son épouse, Christine est assise près de lui sur une chaise, avec leur fille née tout récemment.

« Eh, l'abruti de service ! », dit-il en s'adressant à George « Tu rentres toujours aussi tôt ? 'Tain, moi j'ai d'la veine si je peux rentrer à l'heure pour le dîner. Je rentre rarement avant onze heures. C'est mon premier jour de libre depuis un bail ».

Gaijin Yokozuna

« Ouais, mais c'est comme ça », lui répond George, s'arrêtant un instant pour embrasser Christine et le bébé. Puis il ajoute « C'est pour ça que tu vis au sommet de la tour et que moi je reste en bas ». Il s'assied alors sur le sol, face au *yokozuna*.

« Eh, désolé de ne pas t'avoir rappelé », me dit le Yokozuna. « Depuis que je t'ai parlé, j'ai couru de partout comme un poulet sans tête. Je te présente mon épouse, Christine ». Il se tourne vers elle. « Il écrit un livre sur moi ».

Nous nous saluons, et George se lance dans la description détaillée de ses projets d'ouverture de restaurant. Cela dure un certain temps, son meilleur ami lui souriant pour l'encourager, avant qu'il ne s'excuse afin de se rendre à un rendez-vous chez le docteur. Christine emmène alors le bébé faire sa sieste, me laissant seul avec le Yokozuna Akebono.

« Pourquoi m'as-tu choisi pour faire cela ? »

« Je voulais poser la même question depuis mercredi », je lui réponds. « Il doit y avoir des centaines de gens qui veulent écrire ce bouquin. Pourquoi moi ? ».

Il réfléchit un moment et me dit, « Quand tu fais ce que je fais pour gagner ta vie et que tu arrives où je suis arrivé, tu finis par savoir analyser les gens. Beaucoup veulent ceci ou cela. Ils aiment quand tu gagnes, 'parce que t'es si bon', 'parce que t'es Akebono'. Quand je t'ai parlé je me suis rendu compte tout de suite que tu étais sincère ». Quelques proches du *yokozuna* concluront sans doute que « j'écris un livre sur Chad Rowan » veut dire « Je vais me faire du fric sur la célébrité de Chad Rowan en tant qu'Akebono » - ce qui pourrait justifier un livre en soi – mais me voilà soulagé de constater que la plus importante personne en l'occurrence sait que mes intentions sont honorables.

« Bon, qu'est ce qu'on fait maintenant ? ». Encore une fois, il me semble que j'aurais pu poser la question, mais il m'a devancé. Je lui réponds qu'il me faut rentrer pour déménager mon appartement d'Hawaï, et quitter mon travail.

« J'aimerais assister au *jungyō* », lui dis-je. Le *jungyō* est le nom que donne la Nihon Sumo Kyōkai (NSK, Association Japonaise de Sumo) à ses tournées d'exhibition, dont la plus longue serpente à travers tout le nord du Japon durant le mois d'août. « Je crois que si je vais sur le *jungyō*, je devrais pouvoir rassembler toutes les informations dont j'ai besoin. Après cela j'aurai juste besoin de pouvoir vous joindre pour éclaircir les questions quand elles se poseront ».

« On rentre à Hawaï après le Nagoya *basho* », me répond-il. Les *rikishi* se voient accorder cinq jours de permissions après chaque tournoi majeur, ou *honbasho*. « Tu pourras rentrer en même temps que nous. Tu peux voyager avec nous pendant le *jungyō*, avec les gars. Ou tu peux même venir dans ma piaule, si ça te pose pas de souci de dormir par terre. Laisse-moi te donner mon e-mail pour qu'on puisse rester en contact. Eh, Chris ! ». Il attend un instant. « Elle doit déjà dormir. Attends un peu, je vais y aller moi-même ». Ce n'est pas simple pour un homme de 204 cm pour 250 kg de se lever d'un canapé, mais il le fait et part à travers la cuisine en direction de la chambre.

On pourrait croire qu'en finissant par connaître Chad Rowan, j'ai trouvé la réponse à la question de savoir comment un étranger a fini par représenter ce qui est « Japonais » pour le reste du monde. Mais c'est l'inverse qui s'est produit. Il n'y avait rien de miraculeux chez le Chad de Hawaï, rien qui ne le mette à la marge comme une sorte d'expert capable d'appréhender les situations culturelles pour pouvoir agir en conséquence. S'il me rappelle quelqu'un, c'est son cousin Nathan – un homme gentil et distingué qui prend soin de sa famille, est fier de son travail et n'aime rien tant que d'aller boire quelques bières le week-end avec ses amis. Le Yokozuna Akebono me paraît à cet égard plus typique que remarquable, ce

Gaijin Yokozuna

qui m'amène encore et encore à me poser la même question : comment a-t-il fait pour en arriver là ?

La réponse ne peut venir que de la quête que j'entreprends cette après-midi là. Des heures d'interviews avec les membres de sa famille, des *rikishi* en activité ou retirés, des anciens entraîneurs ou professeurs, des amis proches, et Chad Rowan lui-même. Des heures d'immersion dans la vie de mon sujet en tant que Yokozuna Akebono. Des tonnes de sources. Le *jungyō* d'été, trois tournées successives, deux *basho* dans leur intégralité et quatre autres en partie, des heures à Hawaï à discuter de son histoire avec la mère de Rowan, devenue au fil des ans une amie proche, ou de golf avec Nathan. Tout ceci me faisant atteindre une histoire très personnelle bien plus complexe que le déroulé sportif logique qu'un regard distrait sur la vie de Rowan semblerait suggérer. La meilleure manière de raconter cette version de la vie de cet homme serait d'imbriquer directement pas mal de sources dans la narration, pour être parfaitement honnête sur ce qu'il me semble que cela apporte. Cette après-midi là, dans son appartement, le Yokozuna revient de sa chambre avec l'une des plus importantes sources.

« Peut-être que tu peux te servir de ce truc », me dit-il, en me tendant un paquet de feuilles. S'y trouvent un glossaire sur le sumo tiré d'un site de fans, et pas mal d'articles génériques sur l'histoire du sumo téléchargés d'un autre site, une bonne partie étant surlignée au marqueur fluo jaune ou rose.

Et puis il y a quatre autres feuilles dactylographiée en interligne simple, qui commencent ainsi : « Il est tard ce soir au Japon. Nous sommes le 25 septembre 1997 et on vient tout juste de finir un *basho*. Ce *basho* a été dur pour moi en raison d'une blessure à la jambe. Je viens de m'acheter un nouvel ordinateur et donc j'ai décidé de coucher sur le papier certaines des choses qui sont arrivées dans ma vie ici au Japon (peut-être un jour j'aurai de la chance et quelqu'un voudra éventuellement écrire et en fait lire mon histoire) ».

Gaijin Yokozuna



Chapitre 1 : Une Grosse Bêtise

Je me revois aujourd'hui encore très clairement en train d'embarquer dans cet avion. Je me souviens que j'avais un walkman, une cassette, des lettres, des photos et un change de vêtements. Je me souviens que j'étais à l'arrière de l'avion. Nous étions deux pour trois sièges. C'était assez surprenant pour moi. Je veux dire, ça me mettait plutôt à l'aise parce que ça allait être un long vol, et qu'il valait mieux être en position confortable. Je me rappelle m'être assis et avoir senti la tristesse m'envahir. J'avais emmené une lettre de mon cousin qui était ma référence quand j'étais petit. Il avait environ dix ans de plus que moi. Il m'avait donné une lettre, quelques photos et deux ou trois autres trucs. Dans sa lettre, il me laissait un billet de un dollar. Il m'écrivait que ce dollar ne devrait être que le dernier que j'utiliserais sur cette terre. Je l'ai toujours. J'ai commencé à pleurer. Mais je me souviens aussi que l'autre sumotori m'a dit de bien regarder par le hublot car ce serait ma dernière occasion avant bien longtemps.

CHAD ROWAN 25/09/1997.

Un petit matin au beau milieu du *junjyō* estival de Natsu 1998, je pénètre dans le vestiaire partagé par les *rikishi* de haut rang pour contempler une scène à peu près aussi usuelle qu'un *dohyō-iri*. L'Ōzeki Musashimaru dort paisiblement dans un coin, reposant sur son futon, une couverture étalée sur son énorme ventre. Wakanohana, qui a récemment été promu au rang ultime de *yokozuna*, converse tranquillement avec quelques hommes en complet veston assis à genoux devant lui. L'Ōzeki Takanonami rigole avec quelques uns de ses assistants. Et le Yokozuna Akebono, couché sur le ventre et reposant sur ses coudes, chante tout en remuant les épaules alors qu'il feuillette un journal, de gros écouteurs posés sur les oreilles. « She likes it my way. My way. My way », tout cela d'une voix de ténor douce et parfaite. En dehors des heures de bus et des suées des entraînements matinaux en public, les *rikishi* de haut rang ont pas mal de temps libre durant les trois *junjyō* auxquels il m'est donné d'assister. De dix heures à treize heures trente tous les jours, ils font ce qu'ils veulent de leur temps, et ils le passent inmanquablement de la même façon.

Le Yokozuna Akebono lève les yeux et me fait signe de m'asseoir. « T'as jamais écouté Usha ? » me demande-t-il d'une grosse voix les écouteurs toujours sur les oreilles. Puis il se met à chanter quelques couplets.

« Qui est Usher ? », je lui demande.

« Là. Ecoute ». Il me tend le casque. « Yo, yo, yo I do what I do my way ».

Gaijin Yokozuna

“Ca pourrait vous servir de musique de film”, lui dis-je. Il a en effet fait la plupart des choses à sa manière, mais son ascension au sommet de la hiérarchie du sumo a demandé autant de sagesse que d’ambition. La performance culturelle a exigé de la pure humilité, et d’étouffer en public le type de confiance dont il fait en ce moment l’étalage en chantant à voix haute sans aucune appréhension.

« Eh, j’ai entendu dire que votre ami est de retour », lui dis-je.

« Qui »

« Taka »

Petit sourire en coin. Le Yokozuna Takanohana, son principal rival depuis le jour où il a fait son entrée officielle dans la Nihon Sumo Kyōkai – l’Association Japonaise de Sumo – a manqué la première partie de la tournée après s’être brisé un doigt de pied. « Bon dieu, j’aimerais bien aussi me blesser pour pouvoir rentrer sur Tokyo. Ce cirque là : Trois heures, on remballé les éléphants, on remballé les tentes, on file vers la prochaine ville. Suis déjà crevé. Pas toi ? »

« Ouais, j’en ai ma claque des trains, de ces stades. Ca commence à vraiment se ressembler, et je ne suis que spectateur ». Je suis la tournée pour l’essentiel dans les trains régionaux, passant de deux à six heures par jour pour atteindre chacune des villes. « Cela dit, j’ai abattu pas mal de boulot dans le train ».

« T’as commencé le bouquin ? ».

« Des notes pour l’essentiel, mais j’ai une ébauche en cours. Elle commence quand vous sortez de l’avion : temps chaud à Hawaï, puis du gris et du froid, et la solitude ici au Japon ».

« Ho, je t’ai dit que je n’avais qu’un change de vêtements quand je suis arrivé ici ? Je lavais mes sous-vêtements dans l’évier tous les soirs. Je pensais qu’ils allaient s’occuper de moi, mais ils m’ont jamais rien donné. Je peux voir ce que t’as écrit jusqu’ici ? »

« Sûr ». Je branche mon ordinateur et ouvre le fichier du livre.

Le Yokozuna lit alors ce qui depuis a été achevé en ceci :

LA PLUPART DES VOLS quittent Honolulu pour le Japon dans la matinée, juste après le début des cotations et avant que des vagues de chaleur ne commencent à déferler du tarmac. En hiver, l’air est si clair qu’on peut voir tous les détails des montagnes de l’intérieur de l’île et parfois apercevoir des îles voisines situées à bien plus de cent kilomètres de là. Le terminal de l’aéroport est flanqué de centaines de palmiers qui se balancent dans un mouvement qui paraît bien coordonné. Et l’océan semble toujours pareil à une brochure pour touristes, d’un émeraude parfait qui vire au bleu le plus profond. Après avoir décollé pour le Japon, on peut parfois apercevoir des baleines qui jouent dans la mer au-dessous.

Du hublot d’un avion, Tokyo est presque invariablement terne et grise. Les vagues de saleté se jetant sur un rivage de sable à l’aspect morne expliquent la présence de parcs aquatiques de bord de mer et de piscines publiques au milieu d’immenses parkings, vides et abandonnés en hiver. La Baie de Tokyo devient plus sombre à mesure qu’on regarde du pont qui surplombe son embouchure vers la rivière qui l’alimente. Des kilomètres d’immeubles identiques tassés débouchent du centre-ville embrumé. En hiver, les rizières environnantes, les greens de golf et même les bannières voyantes du Disneyland Tokyo semblent avoir été dépourvues de leurs couleurs.

Mais Chad Rowan arrive pour casser la baraque. C’est même, pense-t-il, déjà fait. Ce n’est pas comme s’il avait été recruté par l’Université d’Hawaï ; ils ont payé son billet d’avion pour

Gaijin Yokozuna

le Japon, comme une équipe pro qui recrute une star prometteuse. Un athlète professionnel ! Il est un athlète professionnel. Comme son oncle Larry lui a promis, on s'occupera de tout, et Larry est un bon ami de son nouveau patron – il a été plein de fois au Japon. Chad va se battre comme les gars qu'il a vu sur la télé japonaise chez lui, se battre pour de gros billets. Se battre comme Konishiki, qui roule dans des limousines et dort dans des suites d'hôtel quand il revient à Hawaï.

Lui et John Feleunga, le sumotori qu'ils ont envoyé pour l'accompagner, sortent de la douane pour trouver le Patron, un énorme Hawaïen, qui les attend. L'homme a quitté récemment la vie de lutteur et se trouve désormais au dessus des équipes de télévision venues filmer l'arrivée du dernier étranger venu tenter de conquérir le sport national du Japon. En fait, les trois hommes d'Hawaï surplombent tout le monde à l'aéroport. Mais ce que ces gens manquent en taille, ils font plus que le compenser par le nombre. Une vague humaine happe Chad au moment où il pénètre dans l'espace public du terminal et lui passe sur les côtés sans aucune considération pour l'espace vital de chacun, une mer de cheveux noirs coiffant des coudes invisibles et vengeurs, qui babillent les uns les autres dans un langage incompréhensible, pointant, fixant du regard. Et dire qu'il pensait qu'ils devaient être polis.

Il suit le Patron dehors pour un choc tout aussi brutal, celui de l'air froid qui l'environne alors qu'ils attendent une voiture. Pour la première fois de sa vie, il peut voir sa respiration. Rien dans sa vie n'approche cette sensation du vent qui dévore son visage. L'intérieur de son nez lui brûle quand il essaie de respirer, sensation plus étrange que douloureuse en fait. Avant, quand il se réfugiait dans une voiture, c'était pour profiter du confort de l'air conditionné lui faisant échapper au dur soleil tropical. Mais là, après quelques minutes dehors en cet hiver, ses mains tremblent pour il ne sait quelle raison, ses yeux se mouillent, et c'est à la recherche d'un soulagement tout à fait différent qu'il s'engouffre dans la voiture.

Alors qu'ils roulent vers la *sumō-beya* du Patron, sa tête hoche aussi vite du fait de la conversation à l'intérieur de la voiture elle-même que des nouveautés qu'il aperçoit à l'extérieur. Les voitures arrivent sur eux du mauvais côté de la route. Des bâtiments partout, et de nouveaux en construction presque à chaque coin de rue. Les tours de télévision, d'un acier orangé, flashent de lumières rouges dans le crépuscule. Des rails serpentent au dessus et en dessous de la route surélevée. Les parkings sont bourrés, non pas de voitures, mais de vélos, de couleur noire ou argent. Et surtout il y a les gens. L'aéroport d'Honolulu peut être chargé parfois, mais ici, une fois le terminal quitté, il n'y a guère d'endroit où il n'y ait foule. Tokyo s'étend sur une surface qui équivaut à peu près à son île natale d'Oahu, mais elle abrite environ quarante fois plus d'habitants. Quarante fois ! Partout, il y a des gens, des hommes portant de longs manteaux sombres, des femmes se recroquevillant contre le froid, attendant au coin des rues de pouvoir traverser des carrefours qui semblent tous rigoureusement identiques.

Environ une heure plus tard, ils sortent de l'autoroute, prennent un certain nombre de virages, traversent un grand fleuve et s'arrêtent dans une rue calme à peine plus large que la voiture elle-même. Aux yeux de Chad, les immeubles semblent tous identiques : des boîtes de trois ou quatre étages peintes dans des tons gris ou marron. Le seul point remarquable dont il se souvienne est le fleuve. Il suit John et le Patron travers une meute de reporters dans l'un des immeubles, à travers un corridor faiblement éclairé, et devant une peinture en taille plus que réelle du Patron, l'air puissant, revêtu seulement d'une sorte de tablier décoré.

Gaijin Yokozuna

En bas du couloir, un cri le surprend, cinq ou six personnes qui hurlent une sorte de salut militaire. Quelques lutteurs occupés à préparer le repas du soir abandonnent immédiatement leur activité à l'arrivée du Patron, s'inclinent vers lui et poussent un cri. Le Patron ignore le salut et présente sa jeune recrue. Puis il conduit Chad et les reporters à l'étage, où ils ôtent leurs chaussures et pénètrent dans une grande salle recouverte de nattes de paille, vide à l'exception d'une télévision qui trône dans un coin. Toujours dans une sorte de brouillard, Chad se tient debout aux côtés du Patron et fait face aux projecteurs des équipes de télévision. L'interviewer parle très vite et s'adresse au Patron en l'appelant *Azumazeki oyakata*, qui répond de sa voix enrouée et lui traduit les questions. Chad se souvient de ce que son père lui a dit la nuit avant qu'il ne s'en aille pour le Japon : « Sois humble ; ne te la joue jamais et n'attrape jamais la grosse tête ». Il répond à toutes les questions de la même façon, répétant qu'il est venu au Japon pour travailler dur, suivre les ordres et faire de son mieux.

Quand les équipes télé quittent les lieux, le Patron monte à l'étage vers son appartement, laissant Chad dans la grande pièce avec une douzaine de garçons âgés de quinze à vingt et un ans. Les gabarits sont également variés, des plus jeunes gamins étonnamment décharnés aux imposants Samoans d'Hawaï de 180 kilos, Taylor Wylie et John. Chad les regarde l'un après l'autre alors qu'eux-mêmes l'observent, tels une armée de soldats aguerris s'intéressant à une recrue improbable. Chacun d'entre eux a les cheveux attachés en une seule natte repliée, les faisant ressembler aux samouraïs que Chad a pu voir dans les films. Des traces violettes et des contusions couvrent la plupart des visages. Pas mal d'entre eux ont les bras croisés, ce qui laisse entrevoir au travers du tissu de leurs kimonos des biceps saillants. Chad comprend alors l'énergie qu'il ressentait, provenant de ces individus : la testostérone. Ces gars se battent pour vivre, jour après jour. Ils se battent. Et pour l'instant, ce n'est pas son cas à lui.

Certains des plus jeunes Japonais commencent à aboyer dans sa direction avec des mots qu'il ne peut comprendre, comme pour lui donner des ordres. Ces ordres gutturaux lui rappellent surtout les films de samouraï que lui et ses frères avaient l'habitude d'imiter avec force grognements et grondements exagérés. Il se tourne vers John et lui dit « Excuses moi, John-san, qu'est ce qu'ils viennent de me dire ? »

« J'ai l'air de quoi ? », lui dit le Samoan en lui jetant un regard glacial. « De ton putain d'interprète ? ».

La bouffée d'air froid à l'aéroport lui a fait moins d'effet. Il reste sans réaction, se demandant comment réagir. Cela n'a aucun sens pour lui. Alors qu'il aurait pu s'attendre à avoir des problèmes avec les Japonais, John est passé exactement par ce qu'il vit à cet instant. Il pourrait lui rendre les choses plus faciles avec quelques mots simples, du genre « Y viennent de te dire de poser ton futon », ou « Z'aimeraient savoir pourquoi t'es aussi grand ». John n'a pas à l'aider indéfiniment, se dit Chad, mais cela ne fait que quelques heures qu'il est dans ce pays. Au lieu de cela, c'est plus ou moins « Juste parce qu'on est du même coin veut pas dire que j'vais t'aider – t'es tout seul, l'Hawaïen ».

Réduit désormais au silence, Chad continue à regarder autour de lui et à s'insérer dans le complexe tissu de pouvoirs qui l'entourne, basé sur l'âge, l'ancienneté et la puissance. Dans le dernier et plus important de ces paramètres, il est d'emblée évident que Taylor est Le Mec. A seulement dix-huit ans lui aussi, Taylor est arrivé au Japon l'année précédente et est désormais le premier de la *heya*, Chad peut déjà le voir, si l'on tient compte du fait qu'il peut botter les fesses de n'importe qui dans la pièce. Le gros Samoan ordonne à deux des garçons de poser un futon pour Chad dans un coin de la pièce, ce qu'ils s'empressent de faire. Ils

Gaijin Yokozuna

montrent alors à Chad où poser son futon le soir et où le ranger le matin, et enfin, ils lui désignent un coin de rangement personnel bien trop grand pour son petit sac.

Tous les gars, c'est maintenant clair, partagent la grande pièce. Pour autant qu'il puisse en juger, ils parlent plus ou moins librement les uns avec les autres, rigolant à travers la pièce pour autant que les barrières qu'il a notées le permettent. Mais passé le geste initial de Taylor, personne ne fait un effort pour l'intégrer, y compris les autres gars d'Hawaï, qui conversent couramment en japonais. Chad réalise, alors qu'il est assis sur le sol dur et froid, que son instant de gloire est passé. Ce n'est pas le sumo qu'il a vu à la télévision. Les limousines de Konishiki, la célébrité, les gros billets, tout ça est à des années-lumière de ce sol dur et froid. *Ils s'occuperont de tout.* C'est ça, oui. La seule pensée qui l'obsède au moment où il s'enfonce dans le sommeil, est la grosse bêtise qu'il a faite en venant ici.

Le lendemain, c'est le son des corps en mouvement qui le réveille. Il fait encore nuit, bien trop tôt pour Nunu, son frère, comme heure de réveil. Si c'était Ola, il faudrait qu'il lui botte les fesses pour l'avoir réveillé. Il est suffisamment fatigué pour dormir toute la journée, et de toute façon, il n'est certainement pas l'heure de se réveiller, pas quand il fait encore noir. Mais quand il ouvre ses yeux, il ne reconnaît pas le plafond. Il a plus froid qu'il n'a jamais eu de toute sa vie. Une odeur étrange et douceuse envahit la pièce. Et c'est alors qu'il se rend compte progressivement qu'il ne va pas botter les fesses d'Ola. Il ne le reverra plus. Il est à des milliers de kilomètres de lui. La grande pièce, les nattes de paille, la télévision dans le coin. Quelques uns des gars en train de replier leurs futons dans l'obscurité, voilà ce qui l'a réveillé. L'odeur, c'est l'huile dont sont imprégnés leurs chignons. Se déplaçant maladroitement dans le même brouillard ensommeillé, ils accomplissent leurs tâches en robots. Ils pourraient tout aussi bien être encore endormis.

Au moment où Chad se lève du sol de nattes de paille pour suivre le mouvement, il est surpris par un mot unique, proféré soudainement par tous ceux qui sont debout : « Ohssssh ! ». Il reconnaît le mot de bienvenue que les garçons ont crié lorsque le Patron est entré dans la cuisine la veille, et il se retourne pour découvrir une mince et ravissante Japonaise dans la pièce. Elle doit avoir dans la quarantaine et est habillée de façon élégante, portant pantalon, et les cheveux coupés court. L'heure matinale ne semble pas lui poser le moindre problème. On la présente à Chad comme l'Okamisan, la femme du Patron. Elle est venue l'inviter à l'accompagner à l'étage.

L'Okamisan et le Patron vivent dans un appartement propre et bien agencé au deuxième étage, où Chad constate qu'elle lui a, de façon très maternelle, préparé un petit déjeuner de bienvenue. Il réalise alors combien sa propre mère peut lui manquer déjà. Maman s'est opposée à l'aventure japonaise dès l'instant où il lui en a parlé, et elle n'a pratiquement pas décroché un mot durant leur dernier petit déjeuner familial juste avant d'aller à l'aéroport. Il comprenait pourquoi elle lui en voulait de partir et ça le mettait mal à l'aise. Mais il était d'accord avec son père ; toute sa vie il s'était occupé de ses frères, il était désormais temps qu'il vole de ses propres ailes. Ils s'étaient tous arrêtés chez Zippy, où Chad, devant un plat de saucisses portugaises et des œufs, avait décidé qu'il réussirait au Japon, et qu'il le ferait pour ses parents et ses frères.

Et le voilà, moins de deux jours et un monde plus loin, devant le même petit déjeuner. Il est touché par le traitement de faveur de l'Okamisan, heureux de pouvoir se raccrocher à quelque chose de familier au milieu de tous ces bouleversements dans sa vie. Elle lui fait comprendre que l'Oyakata a du relever les mêmes défis, ayant également débarqué d'Hawaï au Japon en

Gaijin Yokozuna

plein hiver, et que le déjeuner de bienvenue de sa propre *okamisan* demeure pour lui l'un de ses souvenirs les plus marquants. En conséquence, elle a fait la même chose quand Taylor est arrivé, puis pour John et maintenant pour lui. Même si son anglais n'est pas de la meilleure qualité, Chad trouve qu'elle a le mérite d'essayer. Et son hospitalité est un contraste bienvenu avec le premier traitement de la part des garçons, tous en bas en train de s'entraîner.

Chad a son premier aperçu de l'entraînement le matin suivant, quand il se réveille avec le premier groupe de garçons, tandis que John et Taylor dorment, et qu'il les suit en bas jusqu'au rez-de-chaussée et aux vestiaires. Clignant des yeux sous l'aveuglante lumière des néons, il peut une fois de plus voir sa propre respiration, tandis qu'ils se mettent tous à dérouler les longues ceintures étroites qui ensèrent leurs robes de style samouraï, avant de s'en débarrasser. Une fois nus, ils s'entraident pour dérouler de longues bandes étroites de tissu noir, proprement pliées. Chacun à son tour en passe un bout, qu'un autre lui enveloppe autour de la taille en faisant cinq ou six tours pour constituer une épaisse et solide ceinture nouée dans le dos. Mal à l'aise au premier abord alors qu'on l'aide à passer le tissu grossier, Chad est toutefois désireux de s'intégrer, de mettre son propre *mawashi*.

Le groupe monte alors une autre volée de marches et fait son entrée dans la *keikoba*, la sombre et froide pièce contigüe à celle dans laquelle ils ont dormi, et qui mesure à peu près la même taille. Même si l'ensemble de la scène de cette aire d'entraînement est nouvelle pour Chad, le sol de la *keikoba* lui fait d'emblée une impression qui durera. On dirait une terre douce et brune, avec le contour d'un cercle d'environ quatre à cinq mètres tracé à l'intérieur et deux lignes blanches parallèles en son centre, espacées d'environ cinquante centimètres. Cela paraît être une surface bien petite pour l'entraînement de tant de solides gaillards – la surface totale excède à peine celle du cercle. Mais surtout, la *keikoba* est dure. Le sol est fait d'argile, et même après qu'un garçon l'a recouverte de manière uniforme avec une fine couche de sable, ce que Chad sent en dessous de ses pieds nus lui paraît dangereusement proche de la pierre. Il est censé lutter, comme le font tous ces gars, sur un sol aussi dur que le ciment du parking de l'Oncle Sam.

Le parking de l'Oncle Sam. Il s'est couché sur ce béton un nombre incalculable de fois à aider son cousin Bud à changer l'huile dans n'importe lequel des tacots qu'il essayait de remonter à l'époque. « L'aspect n'est pas important », lui disait-il toujours. « C'est la vitesse qui l'est ». Certaines des voitures semblaient avoir été tout juste remorquées depuis la casse, mais en un rien de temps Bud les faisait remarquer, et les faisait remarquer bruyamment. Il emmenait Chad et Ola en balade n'importe où – comme la fois où ils allèrent sur le circuit de Makakilo et mirent Ola dans le coffre pour ne pas avoir à payer pour lui. Chad revoit tout cela distinctement en refermant ses yeux, marchant sur le parking de l'Oncle Sam. Le parking de l'Oncle Sam. L'argile est aussi dure que cela. A l'instant présent il ne peut s'imaginer être projeté à terre à quelque moment que ce soit, encore moins par un si froid petit matin hivernal, pour retomber durement sur ses genoux, mains, épaules ou son dos.

En ce qui concerne le froid, il n'y a aucune chose à laquelle il puisse le comparer. La chose la plus proche qu'il ait pu vivre à Hawaï avait été d'attendre à l'arrêt d'autobus sous un orage hivernal, puis de s'engouffrer dans le bus à air conditionné. Ici, il peut voir sa respiration, et il est presque nu. Il s'était demandé à l'aéroport comment les gens pouvaient vivre avec un tel temps, et ces gens étaient emmitouflés dans des manteaux d'hiver. Hawaï a des hivers et des étés, mais rien de comparable à cela. Le froid et la dureté le laissent face à lui-même, à penser qu'il est si loin désormais, à la fois de la chaleur et de sa famille, et face à une question qui va s'imposer de plus en plus à lui : qu'est-ce que je fais là ?

Gaijin Yokozuna

Il ravale ses doutes et essaie de suivre les enchaînements des autres garçons, s'arrêtant quand ils le font, bougeant de la même manière. Ils commencent l'échauffement avec les *shiko*, se tenant les jambes largement écartées et les genoux pliés, puis levant une jambe très haut sur le côté, la frappant sur le sol ensuite de toutes leurs forces, et achevant le mouvement d'un étirement profond, avant de recommencer sur l'autre jambe. Chad les imite courageusement, autant pour apprendre la technique que pour oublier le froid, levant ses longues jambes fines peut-être à un tiers de la hauteur des autres, tout en restant convaincu qu'il va s'améliorer avec le temps.

Les autres regardent de temps en temps dans sa direction mais poursuivent en silence, le claquement de leurs pieds résonnant sur l'espèce de petite plate-forme qui surplombe un côté de la pièce, sombre et lambrissée. Un grand coussin est posé au milieu de la plate-forme, face au mur adjacent à la rue ; celui-ci est surplombé par une rangée de petites fenêtres opaques qui le longent dans toute sa longueur. Chad peut apercevoir de petites bandes de papier plié en zigzag retombant d'un petit sanctuaire au-dessus de l'autre plate-forme, qui fait face à un miroir de grande taille et à une série de mots en japonais suspendus au mur. Un poteau de bois, lisse et comparable en diamètre à un poteau électrique, se trouve dans l'un des coins de la *keikoba*. Une vasque et une louche de bois sont à l'opposé. Un bol de gros sel, quelques haltères en acier, une batte de base-ball et un bâton de bambou d'un peu plus d'un mètre reposent à côté du poteau.

Les pieds continuent de frapper l'argile pendant ce qui semble être une bien longue période. Cela fait peut-être une centaine de fois qu'ils frappent le sol et ils sont bientôt tous recouverts de sueur. Une fois l'exercice fini, deux des garçons se font face sur l'aire de combat, les autres continuant de s'occuper avec les haltères, d'autres *shiko*, des pompes ou bien frappent avec régularité le poteau de bois de leurs mains ouvertes. Les deux garçons dans l'aire de combat se font face jambes écartées pendant un moment, puis chargent. Bien plus petits que les lutteurs de sumo qu'il a pu voir à la télévision, ils combattent avec rapidité et un engagement total, chacun balançant ses mains à la face de son adversaire, puis agrippant son *mawashi*, avant que finalement l'un d'entre eux ait projeté son adversaire en dehors du cercle. Plusieurs des autres garçons se précipitent immédiatement dans le cercle, criant quelque chose d'inintelligible, et cherchant le vainqueur comme pour demander de pouvoir faire le combat suivant. Le vainqueur en choisit un, et il s'alignent alors avant de charger. Les combats sont courts, le rythme rapide et les pauses ne durent que quelques secondes.

La série de combats se poursuit un moment, interrompue de temps à autres par l'arrivée d'autres *rikishi*. A chaque fois qu'un autre fait son apparition dans la *keikoba*, tout le monde à l'exception des deux se trouvant dans le cercle arrête son activité du moment, s'incline et crie « Ohssssh ! », avant de reprendre l'entraînement. Chacun des *rikishi* de rang plus élevé qui fait son apparition regarde à son entrée vers Chad, puis dit quelque chose que Chad ne comprend pas, avant d'éclater de rire, provoquant l'hilarité générale. Bientôt, le Patron fait son apparition sous des cris encore plus enthousiastes et prend place sur le coussin dont Chad avait remarqué la présence précédemment. Les mouvements se font visiblement plus sérieux sous le regard de l'homme, qui manifeste en silence approbation ou réprobation, offrant à l'occasion des conseils ou des instructions de quelques mots brefs. « Ohssssh ! ». Taylor et John font leur entrée en dernier, s'inclinent rapidement vers le Patron, puis commencent leurs *shiko*.

La vision de Taylor en *mawashi* est un choc. Il est énorme, l'homme le plus massif que Chad ait jamais vu. Il doit faire plus de cent quatre vingt kilos, une version plus vraie que nature de

Gaijin Yokozuna

l'image des « gros gars du Japon » que Chad a gardée d'Hawaï. Il se souvient de cette image tout en regardant Taylor, puis les autres gars présents dans la pièce. Certains des gamins sont presque décharnés, l'amenant à se demander comment ils pourront jamais prendre suffisamment de poids pour entrer en compétition. D'autres ont de gros estomacs et pas mal de bourrelets qui dégoulinent de leur ventre par dessus leur *mawashi*. Ces gars-là ont l'air gras au premier regard – on n'y a pas à tortiller. Mais Chad a déjà vu suffisamment de gens gras à Hawaï pour faire d'emblée la différence lorsqu'il contemple Taylor en train de faire ses *shiko*. Son estomac ballotte à chaque martèlement sur l'argile. Mais ça s'arrête là. Ses bras et jambes épais, proportionnels au reste de son corps massif, sont semblables à des rocs. Pas une once de graisse.

Le premier adversaire de Chad possède à peu près le même type de gabarit – bien qu'avec dans les soixante dix kilos de moins – un estomac proéminent, des bras et des jambes puissants. Il ressemble un peu à un bloqueur de foot américain sans ses protections. Chad surplombe largement le garçon dans ce qui a les apparences d'un combat inégal. S'il est capable de battre Ola, il peut battre n'importe qui dans la pièce, peut-être à l'exception de Taylor, dans ce qui lui semble n'être rien de plus qu'un combat de poussée : pousse l'autre gars hors du cercle et c'est gagné.

Mais le sumo implique à l'évidence plus que de la poussée. Tout d'abord, ses pieds glissent facilement sur le sol dur recouvert de sable. Trouver des appuis pour imprimer la charge devrait s'avérer difficile. Et ensuite, il n'est pas bien sûr du moment où il doit donner la charge. Les *rikishi* qu'il a observé ont semblé charger intuitivement en même temps, sans aucun signal de départ. De temps à autres ils arrêtent le combat si l'un d'entre eux a chargé avant que son adversaire ne soit prêt, et alors le *rikishi* qui a anticipé le départ s'incline et s'excuse auprès de son adversaire. Si ça se reproduit, le Patron regarde le coupable d'un air sévère.

Au moment où il se recroqueville, Chad prend bien gare à ne pas commettre l'un de ces faux départs. Mais au moment précis où ses mains touchent le sol il se trouve projeté en arrière sur le mur lambrissé. Des cris éclatent dans le groupe de *rikishi* qui se rassemble prestement autour du vainqueur, dans l'espoir de l'affronter dans la foulée. Le petit gars est venu en position basse, a enfoncé une épaule dans le torse de Chad et avancé de toutes ses forces à l'aide de ses jambes. Le combat s'est achevé avant qu'il n'ait pu même se rendre compte de ce qui se passait.

Le Patron désigne les longues jambes de Chad et éclate de rire, prononçant quelques mots en Japonais. Il lui ordonne ensuite de revenir dans le cercle en dépit de sa défaite. « *Tsuppari* », dit-il à Taylor. Taylor arrête ce qu'il était en train de faire et lui fait une démonstration de *tsuppari* : un mouvement de poussée caractérisé par des poussées répétées des mains, paumes ouvertes. Le seul espoir de Chad semble résider dans le fait de maintenir son adversaire loin de son propre corps, pour pouvoir exploiter à plein sa grande taille. Il essaie ensuite la poussée à plusieurs reprises avec Taylor, notant une fois de plus combien le gars peut être solide sous la couche de graisse.

Plus déterminé après sa défaite et le ridicule induit, et armé de sa nouvelle technique, Chad se baisse pour se préparer au combat. Il s'avance pour préparer sa charge et lève ses mains rapidement, visant le torse de son adversaire. Mais sa cible s'écarte du passage et Chad est emporté par son inertie, les bras gigotant dans le vide, droit vers la plate-forme de l'autre côté

Gaijin Yokozuna

de la pièce. Les autres gars entourent le vainqueur comme précédemment, les mains tendues et criant leur désir d'être le prochain.

Chad reste sur le côté en compagnie des autres gars pour regarder le reste de l'entraînement. Les lutteurs capés continuent à se succéder dans le cercle, prenant leurs adversaires les uns après les autres jusqu'à ce qu'ils subissent une défaite, dans des combats violents et indécis, et revenant au combat un peu plus tard après leur défaite. Entre leurs combats il leur arrive de s'essayer, mais en général les combats se suivent à un rythme effréné pendant environ une heure.

Une fois les combats d'entraînements finis, l'un des plus gros lutteurs vient se positionner au bord du cercle, face à l'extérieur, et demande à un autre de venir le charger de l'extérieur. Le pousseur agrippe les côtés du torse de son adversaire, les doigts fichés dans les aisselles, tandis que le gars dans le cercle se tient de manière à pouvoir conserver son équilibre tandis qu'il se fait pousser, ses pieds glissant sur le sable jusqu'à ce qu'il finisse par atteindre l'autre côté du cercle. Les deux hommes rompent le contact, se retournent, et recommencent la même action. Cela rappelle à Chad le Bélier sur le terrain de foot de la Kaiser High, sauf qu'ici il s'agit d'un Bélier humain, qui crie des encouragements pendant l'action. Après plusieurs de ces voyages à travers le cercle, le Bélier se met sur le côté au moment de la charge, laisse le pousseur rebondir sur son torse, place une main sur l'arrière de sa nuque et le projette sur la terre battue. Le pousseur effectue une roulade et se relève aussitôt, frappe l'avant de son *mawashi* violemment des deux mains, charge à nouveau, rebondit à nouveau, roule à nouveau, se relève à nouveau, s'incline et lâche un « *maSHTA!* ». Désormais recouvert de sable, grimaçant à cause de la sueur qui vient lui piquer les yeux, il court vers la louche pour la remplir d'eau. Mais au lieu de boire, il la ramène à son Bélier, et s'incline. Le Bélier se désaltère, se rince la bouche, crache et hoche la tête en guise de remerciement. Deux autres gars sont déjà en train d'entamer le même exercice.

Quand Chad a enfin l'occasion de charger dans le torse massif de Taylor, son Bélier ne bouge pas d'un centimètre. Le Patron sourit et dit quelque chose en japonais, et à nouveau tout le monde éclate de rire. Chad prend les moqueries sur lui et revient en arrière pour charger à nouveau, mais ne parvient pas à pousser Taylor plus loin que le milieu du cercle. Le gars peut bien paraître flasque à l'extérieur, mais en dessous il est aussi dur que l'argile de la *keikoba*. Taylor n'arrête pas de crier des paroles inintelligibles et de donner des claques sur la tête de Chad, et finit par le jeter au sol aussi facilement qu'il a pu le faire avec les autres plus petits. Trois autres essais successifs aboutissent tous au même résultat : Chad ne parvenant pas à repousser son Bélier plus loin que le centre du cercle, se faisant projeter au sol avec violence et, ne sachant pas comment tomber, heurtant le sol durement.

« *Mō ii* » finit par dire le Patron. Assez. Taylor fait signe à Chad de se mettre de côté et prend place au centre du cercle pour entamer ses propres combats. Chad reste sur place, recouvert de sable et quelque peu épuisé, mais pas mécontent de sa performance. Pour lui, ce résultat relativement médiocre était à prévoir ; avant ce jour il ne savait même pas ce qu'était un *mawashi*, encore moins comment pousser une personne à travers le cercle. Il s'améliorera.

« *Mizu* », crie l'un des autres *rikishi*. Il poursuit un torrent de paroles desquelles Chad finit par distinguer pas mal de *mizus* et encore plus de *Hayakus*. Les gestes finissent par lui rappeler ce que le premier pousseur a fait pour son Bélier, et il finit par comprendre qu'il est censé apporter une louche d'eau à Taylor pour le remercier de lui avoir prêté son torse. Taylor prend

Gaijin Yokozuna

une gorgée d'eau, crache sur l'argile et pénètre dans le cercle pour entamer son propre entraînement.

Toute autre activité dans la *keikoba* cesse immédiatement. Le gros Samoan tient son regard rivé vers l'avant avant chaque charge et se débarrasse méthodiquement de chacun de ses adversaires, parfois à l'aide de *tsuppari*, mais généralement en enveloppant tout simplement ses bras autour d'eux et en avançant. Alors que les combats entre les plus jeunes des garçons étaient basés sur la vitesse et l'équilibre, les combats de Taylor reposent sur la puissance. Le seul mouvement est vers l'avant. Quand lui et John finissent pas se charger mutuellement, leurs torsos se rencontrent dans un bruit semblable à un claquement des mains. Les deux gros polynésiens combattent l'un contre l'autre une vingtaine de fois, se répartissant harmonieusement victoires et défaites. Vers la fin, tous deux respirent bruyamment et dégagent suffisamment de chaleur pour réchauffer à eux seuls la pièce entière. S'ajoutant à la sueur, cette chaleur rend la *keikoba* presque humide. Cela dit, elle ne sent pas comme une salle de musculation, peut-être en raison de la douce odeur de l'huile dans les cheveux des *rikishi*.

Désormais une autre odeur finit par pénétrer dans la pièce, qui fait que tout le monde ne pense plus à savoir si John bat Taylor ou l'inverse. Pas mal d'entre eux sont debout depuis plus de quatre heures désormais. Chad, ayant poussé son corps à l'épuisement dans ces exercices peu familiers, est presque renversé par l'odeur. Elle lui semble familière au début, bien qu'il ne puisse comprendre en quoi elle consiste jusqu'à ce qu'il finisse par sentir son estomac gargouiller. Quelqu'un est en train de cuisiner. Il ne peut définir ce que c'est en dehors du fait qu'il s'agit de nourriture, ce qui est bien suffisant pour réveiller un estomac vide depuis six heures la veille au soir. C'est comme si une essence palpable de nourriture s'est échappée des marmites pour flotter à travers la *keikoba* jusqu'aux profondeurs de son être afin de lui rappeler à quel point il a horriblement faim, un peu comme ces nuages animés odoriférants qu'il avait l'habitude de voir lors des dessins animés du samedi matin. Deux des autres plus jeunes *rikishi* ont quitté la *keikoba* plus tôt et sont au travail pour préparer le repas commun – une tâche qui lui sera également confiée une fois qu'il aura assimilé toute la routine du *keiko*. Il ne le sait pas encore, mais comme toute chose dans la *heya* comme dans le sumo, le repas sera servi dans l'ordre hiérarchique, ce qui le forcera à attendre le plus. Tout ce qu'il désire faire à cet instant – peut-être même plus que de rentrer chez lui, ou même d'être capable de parler le japonais – est de manger, et de manger le plus vite possible.

Finalement, Taylor tourne le dos au cercle et grommelle le mot « *mashta* » dans un souffle, indiquant en cela qu'il en a fini avec les combats d'entraînement. Mais au lieu de se diriger vers les escaliers venant aux vestiaires, tout le monde regarde Taylor et John commencer une séance de *butsukari-geiko*, le même exercice de béliet que les plus jeunes ont déjà effectué. Quatorze heures se sont écoulées depuis le dernier repas de Chad, et l'entêtante et cruelle odeur de la nourriture en train de cuire fait lui fait plus de mal que les claques au visage de Taylor.

Le Patron quitte la *keikoba* tandis que les garçons s'alignent sur deux rangs et recommencent des séries supplémentaires de dix *shiko*, frappant le sol à l'unisson, et Chad commence à apprendre les nombres, en partie pour ne plus penser à la nourriture : « *Ichi ! Ni ! San ! Shii ! Go !* » et ainsi de suite. Ils effectuent dix séries puis se mettent en ligne autour du cercle les uns derrière les autres, s'accroupissent les mains vers l'avant et avancent autour du cercle. Le but est de travailler les muscles des cuisses, en se déplaçant en avant et autour du cercle dans la position la plus basse possible. Plus grand d'une tête que le plus grand des autres *deshi*,

Gaijin Yokozuna

sans compter cinq heures de pratique d'exercices aussi peu familiers, font que Chad trouve que le seul fait de rester debout est une véritable torture.

Après deux tours de cercle, ils s'asseyent tous les jambes largement écartées, tels des pom-pom girls faisant le grand écart, une activité impossible sans des semaines de pratique des assouplissements. Ils se penchent le plus loin possible, jusqu'à ce que leurs torses finissent par toucher le sol. Chad parvient à s'asseoir les jambes écartées, mais peut à peine se pencher vers l'avant. Il note une nouvelle fois que tout le monde regarde vers lui, et il sent soudain quelque chose de puissant s'abattre dans son dos, et une douleur aiguë dans ses jambes : sous l'hilarité générale – cette fois-ci une hilarité plus sympathique que celle qui a accompagné ses premiers combats d'entraînement – Taylor et John ont bondi sur son dos et l'ont poussé vers l'avant jusqu'à ce qu'il touche le sol comme les autres. Bien qu'au départ insupportable, la douleur s'atténue rapidement sous les rires : un rite de passage, quelque chose comme le fait d'avoir suffisamment de cheveux pour confectionner l'un de ces chignons de samouraï. Il contemple le sable sur son torse comme le premier signe d'acceptation au sein de l'Azumazeki-beya.

Puis ils s'accroupissent tous, faisant face en silence au sanctuaire miniature. L'un des gars conduit l'ensemble dans ce qui semble être une sorte de prière : il récite un verset, et chacun le répète – il y en a quatre ou cinq au total. Les gars frappent dans leurs mains une fois à l'unisson et inclinent fortement la tête. Ils se relèvent et s'en vont vers l'étage inférieur, tout d'abord John, puis Taylor et le reste enfin.

Envahi de volutes de vapeur, le vestiaire est la promesse de la relaxation d'un bain chaud. Mais au lieu d'un morceau de savon, Chad se voit remettre les bandes de tissu humides des *rikishi* les mieux classés et ordonner de suivre l'un des plus jeunes garçons à l'étage. Ils traversent la cuisine, où certains des gars sont en train d'éplucher des légumes, et montent au second. Ils traversent la pièce principale, et le garçon ouvre une fenêtre et étend chacun des *mawashi* sur le rebord, tels des longs serpents noirs qui descendent presque jusqu'au sol. Il enjoint alors Chad de le suivre à l'étage du dessous.

Au lieu de se diriger vers le bain, ils s'arrêtent à la cuisine, où Chad se voit confier une tête de chou et montrer comment la découper en petits morceaux. Il se demande quand lui aussi sera autorisé à se débarrasser de son inconfortable pièce d'étoffe, à se laver et à manger. Ce n'est pas le menu du jour de chez Zippy, mais l'odeur dans la *keikoba* a été une chose difficile à supporter pour son estomac gargouillant, et regarder les autres garçons cuire le riz, découper du poisson et mettre tous les légumes dans une énorme marmite bouillonnante relève de la torture pure et simple. La veille ce truc lui aurait paru horrible, ce *chanko nabe*. Mais il est désormais capable d'avaler l'argile du sol de la *keikoba*.

Taylor et les autres qui se sont baignés traversent ensuite la cuisine pour se rendre dans une sorte de salon adjacent à la cuisine et à l'arrière de la *keikoba*. Deux des plus jeunes garçons triment la marmite jusqu'à cette pièce et la placent à l'avant d'une table basse tout près de John. Chacun des autres garçons s'assied près de celui qui a précédé son entrée, à une place plus loin de la marmite. On fait rester Chad debout en compagnie de l'un des plus jeunes garçons, à attendre au cas où quelqu'un aurait besoin de riz, d'eau supplémentaire, et par conséquent, il doit regarder tout le monde avaler sa nourriture avant lui. Il les écoute papoter entre eux, capable seulement d'imaginer ce dont ils peuvent bien parler.

Quand tout le monde a achevé son repas, Chad et l'autre garçon emmènent les assiettes à la cuisine, les lavent et les rangent. Ce n'est qu'après que tout ait été briqué qu'ils sont

Gaijin Yokozuna

finalemeut autorisés à descendre se baigner. Ils s'aident mutuellement à enlever leur *mawashi* et se douchent rapidement, comme si manger était devenu plus important que de se relaxer dans le bain. Ils reviennent dans la pièce désormais vide et dévorent ce qui reste. La mère de Chad avait raison à propos de la nourriture ; sa faim gargantuesque est la seule chose qui lui permette d'avalier ce truc. Du chou, des boulettes de poisson, le tout dans une sauce salée. Chad finit par se demander comment Taylor est devenu si massif, et comment ils espèrent qu'il puisse prendre du poids. Au moins, il y a le riz. Mais du chou ? *Chad, tu détestes les légumes. Peux pas manger que du poisson et du riz. C'est ce que tout le monde à Hawaï voulait savoir quand il avait fini par parler de son projet de rejoindre le sumo. Qu'est ce qu'on y mange ?* Personne ne le croirait.

L'autre garçon finit en premier et laisse ses assiettes à Chad pour qu'il les lave. Ce n'est qu'alors qu'il est autorisé à monter, où tout le monde est en train de sommeiller. Un silence écrase désormais la même Azumazeki-beya qui seulement quelques heures auparavant résonnait du bruit des corps s'entrechoquant et des cris de défi. Chad est maintenant le seul éveillé, et son épuisement transforme des tâches comme débarrasser, laver et ranger quelques assiettes en de lourdes actions. Il oublie vite les choses, ne peut se rappeler où les bols sont rangés et s'inquiète de savoir où mettre chiffon et serviette quand il en a fini. Il sait déjà que l'endroit est régi comme une caserne. Et il a entendu suffisamment d'histoires sur l'armée de l'Oncle Sam pour avoir conscience que chaque chose doit avoir sa place, et que chaque surface doit être assez propre pour qu'on puisse manger dessus.

Il finit par se traîner à l'étage sur ses jambes fatiguées, clopine au dessus du reste des *deshi* ensommeillés, et tire son futon du coin de la pièce. Le sommeil va être un merveilleux soulagement. Mais à peine a-t-il fermé les yeux que l'un des gars qui mangeait avec Taylor le réveille de quelques coups de pied, aboyant quelque chose à propos de 'futon' et désignant son propre matelas et ses couvertures. Le regard interrogateur et embrumé de Chad lui vaut un autre coup, qui le ramène immédiatement à la réalité. *Ce p'tit enfoiré me dit quoi faire, pense-t-il. Il aime ça.* Sans réaction, Chad comprend ce qui vient de se passer. Il a reçu des ordres juste à cause de son rang. Comme pour l'entraînement, la cuisine, le repas. Comme pour tout. Et donc il obéit.

Plus tard dans l'après midi, le jeune garçon avec qui il a partagé le repas le conduit pour l'aider à ramasser et plier les *mawashi* qu'ils ont mis plus tôt à sécher, avant de les remettre à leur place dans les vestiaires pour l'entraînement du lendemain. D'autres garçons effectuent des corvées différentes, tandis que certains restent devant la télévision ou jouent aux cartes ou feuilletent des magazines. Chad et son partenaire effectuent leur tâche en faisant la lessive puis en aidant les autres garçons à préparer le repas du soir. Ils servent le dîner comme ils ont servi le repas de l'après midi, bien que personne ne mange autant cette fois-ci. Et comme auparavant, Chad n'est autorisé à manger que lorsque tous les autres ont fini et que tout est nettoyé.

Et le revoilà : le *chanko nabe*. Quelques morceaux de chou flétri et décoloré flottant dans une sauce grisâtre, en compagnie des mêmes morceaux de poisson qu'ils ont avalés au déjeuner. Il contemple le bol devant lui. Il était si affamé dans l'après midi que peu lui importait ce qu'on lui mettait dans son assiette, mais maintenant il lui faut faire un effort pour simplement regarder la chose. Il ne parvient pas à comprendre comment Taylor et John ont pu de quelque façon devenir si énormes ou, en ce qui le concerne, comment tout le monde dans la *heya* ne s'est pas encore transformé en de petits êtres malingres. Nageant dans ce brouet infâme, le poisson ressemble à de la chair en décomposition, de la chair et des feuilles mortes dans une

Gaijin Yokozuna

flaque au bord de la route. Chez lui ils sont en train de manger quelque chose en sauce, c'est sûr. Ou des spaghettis dégoulinant de fromage, quelque chose que sa mère a sans doute fait cette même nuit pour Ola et Nunu. Même quand elle les force à avaler une assiette de légumes, pour la deuxième assiette ils peuvent toujours avoir ce qu'ils veulent. Mais pas ici. Ici, il semble que c'est tout ce qu'ils auront jamais à manger, ce ragoût japonais de merde.

Il nettoie sans avoir avalé grand chose, et retourne à l'étage, pas plus satisfait qu'avant. Bien que tout le monde se retourne à l'arrivée du grand étranger, le niveau de testostérone a considérablement baissé depuis la première fois qu'ils ont posé les yeux sur lui. Les gars flânent dans les coins de la pièce, et après un regard ils retournent tous à leurs occupations. Tous sauf un.

Le même petit con le rappelle pour qu'il lui refasse son futon. Tout le monde relève les yeux pour voir l'étranger prendre sur lui et faire ce qu'on lui ordonne de faire : étendre le futon et les couvertures pour un *rikishi* parfaitement en possession de ses moyens qui a au moins deux heures de sommeil en plus et un estomac bien plus rempli. Tandis qu'il finit, il reçoit une claque sur la tête en même temps que de nouveaux aboiements et gestes du doigt qui signifient, pense-t-il, que le futon n'est pas fait correctement.

Déjà sur le point de craquer après cette longue journée, Chad ne peut qu'éviter de se retourner pour ne pas projeter le gars contre le mur, ce qui, même dans son état d'épuisement du moment, ne serait pas trop difficile à faire. En dehors du *dohyō*, le petit Japonais ne lui arrive pas à la cheville physiquement, mais l'ancienneté doit avoir son poids, sinon le gars aurait dès le départ évité de l'affronter. Chad ravale sa colère et fait un effort pour réparer ce qui peut être mal fait, mais reçoit un nouveau coup à la tête, plus dur, et encore d'autres aboiements sonores. Le gars se baisse alors pour refaire son futon lui-même, même si Chad ne parvient pas à voir la différence dans le résultat final. Il n'est pas difficile de deviner ce qui se passe dans la pièce par ailleurs paisible : *ce gars aime ça*. Devant tout le monde. Les yeux de l'ensemble des habitants de la pièce fixés sur lui, Chad ravale péniblement sa colère, puis s'incline. « *Sumimasen* ». Excusez-moi.

Quelques temps plus tard, Taylor prend Chad à part. « Eh vieux, tu fais trop confiance à tout le monde. Ces gars, ils sont tes *senpai*, mais y vont te marcher dessus, si tu te défends pas un peu ». Tandis que Chad déplie son propre futon, Taylor lui explique les réalités des grades et de l'ancienneté dans le monde du sumo. « *Senpai* » veut dire « ancien », « *Kōhai* » veut dire « jeune ». Ces deux termes divisent le monde du sumo sur la base du temps de présence. Puis vient le concept du grade, une position acquise de haute lutte qui engendre ses propres privilèges. « Il faut que tu grimpe dans le *banzuke*, le classement général », lui dit Taylor. Quand tu es grimpé suffisamment haut, poursuit-il, tu deviens un *sekitori* – l'un de ces gars qu'on voit combattre à la télé – et alors tout va bien : les gros billets, les femmes quand tu veux, tout le monde qui parle tout le temps de toi, tes propres serviteurs. Il en parle presque avec des trémolos dans la voix, comme si devenir *sekitori*, c'était entrer dans une sorte de Terre Promise. A un rang on est le roi, juste en dessous on est l'esclave.

Taylor considère ce qu'il a déjà vu de la nature gentille de Chad, et voit les tréfonds du *banzuke* comme un endroit particulièrement dangereux pour lui. « Spécialement parce que t'es un étranger, un *gaijin*. Tu dois te faire respecter ». Le système du *senpai-kōhai* signifie que Chad va devoir s'incliner devant des gamins âgés parfois de trois ans de moins que lui, et devoir recevoir des ordres de leur part au moins jusqu'à ce qu'il les dépasse dans la hiérarchie.

Gaijin Yokozuna

Ses obligations en tant que leur *kōhai* ne s'achèveront pas là, mais une fois qu'il sera devant eux il imposera suffisamment de respect pour qu'on ne vienne plus lui donner des ordres.

Mais il y a quelque chose d'autre. Chad se souvient de la vague de testostérone qui l'a accueilli la veille. « Tu dois te défendre », lui répète Taylor. « Et ce jusqu'en haut du *banzuke*, c'est là où est le *yokozuna*. Ca veut dire 'peut botter les fesses de n'importe qui' ». Taylor semble presque intimidé à parler du *yokozuna*, comme s'il était plus important encore que les patrons. Il parle du *yokozuna* Chiyonofuji comme s'il était une sorte de dieu.

Taylor retourne regarder la télé, laissant Chad tout seul à essayer de faire le tri dans tout ça. Il est censé comprendre comment agir, quoi faire, quoi dire dans une langue qu'il ne parle pas. Au moins Taylor l'a-t-il aidé pour ce qui est de ce truc de *senpai-kōhai* et sur les *tsuppari* de ce matin. Et sur Chiyonofuji. Chad commence à comprendre que quand un tel homme dit quelque chose, on court et on le fait. Mais pour l'essentiel il doit se débrouiller seul. La plupart du reste des garçons dans la pièce parlent tranquillement entre eux, ou se prêtent d'épaisses bandes dessinées en riant de leur contenu, ou restent assis devant la télévision. Jusqu'à ce qu'il ait appris le japonais – et dieu sait combien de temps il lui faudra pour cela – il ne peut participer à rien de tout ça. Il aurait aimé continuer à parler avec Taylor, mais son *senpai* lui a laissé entendre que la conversation était terminée. Il s'allonge donc et plonge dans le refuge de son walkman, épuisé autant qu'on puisse l'être.

Il n'a apporté qu'une seule cassette pour son walkman : *Feelings of the Islands*, par le groupe 3 Scoops d'Aloha – un mélange de musique locale traditionnelle, dont certains morceaux sont en hawaïen, et dont tous sont susceptibles d'être joués quand quelqu'un sort un ukulélé lors des fêtes dans les garages d'Oncle Sam, ou sur la radio de la voiture de son cousin Bud, lancée sur la Kalaniana'ole, toutes fenêtres ouvertes comme d'habitude. S'il ferme ses yeux, la musique le ramène vers la maison. Mais au moment où il les rouvre, il sait que c'est bien plus qu'un océan qu'il y a entre lui et elle. Il ne doit pas être absent pour un mois, ou six mois, ni même un an ; il n'a aucune idée de quand il remontera dans la voiture de Bud, ou sera en compagnie de George Kalima. Un an ? Deux ans ? C'est une peine de prison, à ceci près qu'il n'a pas de terme en vue.

Qu'est-ce que je fous ici ? est la question qui l'obsède dans ce calme moment avant que le sommeil ne l'envahisse. Le froid. Même à cet instant, à l'intérieur et sous une couverture, il a froid, ne portant que les habits qu'il a emmenés sur lui et le change qu'il y a ajouté. Le flot des nouvelles expériences. Devoir écouter les *senpai*. Se défendre. En quoi cela consiste-t-il ? Et quand ? Faut défendre le bout de gras, mais être humble en même temps. La *keikoba*, aussi dure que le béton du parking de l'Oncle Sam. Le pliage des *mawashi*, la découpe des choux. *Oyakata*. *Tsuppari*. *Shiko*. *Butsukari-geiko*. *Ohssssh ! Senpai, kōhai. Sekitori, tsukebito*.

Quand les notes familières de « Maman, c'est ta chanson » commencent à résonner, Chad comprend sans le moindre doute possible à quel point il est loin de chez lui. *Te souviens-tu quand tu me tenais dans tes bras ? C'est encore dans mon esprit, donc je vais t'écrire une chanson, et te dire que je t'aime*. Les paroles font revenir un puissants tourbillon d'images – le regard sur son visage quand il lui ramenait des fleurs de son travail, les encouragements qu'il pouvait distinguer parmi tous les autres pendant ses matchs de basket, le travail harassant qu'elle a toujours mené pour les élever dignement, lui et ses frères. Puis la façon dont elle a réagi quand il lui a annoncé sa décision d'aller au Japon, colère et surprise mêlées. Elle ne lui a pas parlé durant tout le trajet vers l'aéroport. Mais il sait qu'elle a été en colère de

Gaijin Yokozuna

sa décision pour une raison : elle ne voulait pas le voir partir parce qu'elle l'aimait. Elle lui manque déjà beaucoup, même après seulement deux jours.

Tandis que la musique continue à s'égrener, il regarde autour de lui dans la pièce, pour voir John et Taylor rivés devant un programme télé qu'il n'a aucune chance de comprendre, et les autres garçons rapidement endormis. Il y a tant de choses qu'il voudrait demander à Taylor, mais il n'ose pas. Il sait déjà qu'on ne va pas aborder comme cela son *senpai* pour lui parler comme si on était son ami, pas plus qu'on ne va déranger Oncle Sam avec des questions sur la manière de jouer à la guitare sèche. Deux des plus jeunes garçons gloussent entre eux. Chad se retourne vers le mur, puis regarde le plafond, et encore le mur. *Te souviens-tu ?* Et finalement, il se met à pleurer.

IL SE REVEILLE le lendemain matin aux sons de l'activité qu'il a entendus la veille, son fin kimono ne faisant rien contre les agressions du froid. Cette fois, pas d'illusions sur le fait de se trouver dans sa chambre à Hawaï. Son corps crie douleur tandis qu'il se lève et replie son futon, et il continue à lui faire mal alors qu'il descend en bas avec les autres. Il peut à nouveau voir sa respiration dans le vestiaire, et en dépit de sa fatigue il désire vraiment commencer l'entraînement, ne serait-ce que pour se protéger du froid. Les mêmes garçons qui se sont habillés en premier la veille mènent le groupe vers la *keikoba*. Chacun fait le même nombre de *shiko* pour s'échauffer, mais aujourd'hui Chad trouve encore plus dur le fait de lever ses jambes. Tandis que l'entraînement se poursuit, il remarque que c'est le même garçon que la veille qui pénètre dans le cercle en premier. Le Patron fait son entrée à peu près à la même heure, et les *deshi* qui ont le droit de dormir un peu plus longtemps font leur entrée dans le même ordre : selon leur rang, qu'il sait désormais être matérialisé par leur position dans le *banzuke*.

Malheureusement pour Chad, sa performance dans l'aire de combat semble tout aussi routinière. Son adversaire plus petit se jette brusquement sur lui de plus bas, cale une épaule dans son torse et l'envoie balader dans le mur, une nouvelle fois. Le Patron dit « *Tsuppari* », cette fois-ci directement à Chad, et une nouvelle fois ses poussées des mains manquent leur cible glissante, et une nouvelle fois le Patron se moque de lui. Une fois de plus il prend les moqueries avec bonne humeur, comme si le Patron essayait de le détendre. Et, toujours épuisé de la veille, il a encore plus de difficultés au cours de l'exercice de Béliet, ne parvenant qu'à peine à bouger Taylor et se voyant projeté sur le sol dur comme de la pierre encore d'autres nombreuses fois.

Le Patron semble laisser la séance se dérouler une éternité : Chad charge, Taylor crie, résiste, le frappe à la tête de temps à autres, le balance au sol. Chad se relève, fait face à sa cible, frappe l'avant de son *mawashi* de ses deux mains, et charge. Taylor le projette. Après quelques charges supplémentaires, il peut à peine relever son corps alourdi du sol. Taylor crie et le frappe gentiment dans les côtes jusqu'à ce qu'il se remette à quatre pattes, puis le soulève par les cheveux pour le relever totalement et lui demande de le charger à nouveau. Il peut à peine soulever le bras pour essayer d'éponger la sueur qui perle dans ses yeux, et même sa main recouverte de sable lui provoque encore plus de larmes. Il recherche l'air, le cœur au bord des lèvres. Taylor lui hurle « *Saigo, Saigo ! Hayaku !* ». La respiration lui brûle la gorge et les narines. Mais une fois de plus il frappe l'avant de son *mawashi* des deux mains, baisse

Gaijin Yokozuna

la tête, et avance. Quand il heurte le sol, il est heureux d'entendre la voix rauque du Patron dire « *Mō ii* ».

Il est étrange que le sol si dur de la *keikoba* paraisse aussi confortable. Il est évident pour tous que le *gaijin* aimerait bien simplement rester là, comme s'il se prélassait sur la plage à l'ombre des cocotiers. Mais sa journée est loin d'être finie. Il y a la préparation du *chanko*, puis les *mawashi* sales, et du nettoyage encore à faire. Mais surtout, il doit donner une louche d'eau à Taylor en signe de remerciement, pour avoir en particulier consenti à « prêter son torse » pour que Chad puisse charger, et pour ses encouragements. Lui donner cette louche pleine d'eau implique qu'il doive, quelque part, se relever du sol de la *keikoba*, se diriger vers le bassin dans le coin, prendre la louche, la remplir d'eau, revenir vers l'endroit où se tient Taylor, lui offrir des deux mains, et s'incliner légèrement. On pourrait tout aussi bien lui demander de courir un marathon. Mais avant que le Patron ne lui tombe dessus pour être aussi lent à faire quelque chose d'aussi simple, il parvient à se relever, tout d'abord sur ses mains et ses genoux, puis finalement sur ses pieds. Il cligne des yeux pour évacuer larmes et sel et sable brûlant, avant d'atteindre la vasque de l'autre côté de la pièce. Il marche aussi vite qu'il peut et lève la louche de bambou soudainement si lourde, et la plonge dans l'eau. Si tentant que cela soit pour sa gorge desséchée, il n'ose pas en boire une goutte lui-même. Il donne la première gorgée à Taylor des deux mains. Et si les deux mains sont le geste formel du serviteur, en la circonstance il ne pourrait le faire avec une seule. Taylor boit une gorgée, se rince la bouche et crache l'eau au sol.

Le reste de l'entraînement se déroule comme la veille, des combats aux *shiko* et aux tours autour du cercle, sauf que cette fois-ci il ne reste plus à Chad que sa volonté pour supporter le reste de la journée. Taylor et John doivent encore une fois sauter sur son dos pour qu'il réussisse son assouplissement, qu'ils nomment *matawari*, mais il est trop fatigué cette fois pour que cela lui fasse mal. Tout ce qu'il désire est de s'allonger et de dormir. Au lieu de ça, il suit tout le monde en bas dans les vestiaires. Cette fois le garçon qui l'a aidé la veille lui ordonne de suspendre les *mawashi* lui-même. Après cela, ils doivent se rendre en cuisine et aider à la préparation du repas et puis veiller aux besoins de chacun tandis qu'ils mangent. Il note qu'ils sont assis juste comme la veille, avec John tout à côté de la marmite et le plus jeune garçon au loin. Il en conclut qu'ils sont assis en fonction de leur rang. Tout cela concorde avec l'explication de Taylor du *banzuke*.

Le repas fini, Chad complète ses corvées dans un certain brouillard, se traînant, gravissant les escaliers avec difficultés. Il pourrait faire sans le futon et s'écraser directement au sol, mais il accomplit l'énorme effort de sortir le matelas et la couverture comme il est supposé le faire. Il s'effondre sur son oreiller aussi brutalement qu'il l'a fait sur la terre battue de la *keikoba*, mais tout aussi vite il entend une voix familière crier les mêmes mots que la veille : « *Gaijin yarō !* ». Et puis une phrase qui comprend le mot futon. Chad ne comprend pas la signification de tous les mots, mais comprend du contexte qu'il est censé faire le futon du même gars, encore une fois. Il n'aime pas plus être qualifié de *gaijin* – à cet instant le mot revêt la signification de 'négro'.

Tandis que Chad se lève péniblement, le Japonais lui assène un coup à la tête et crie « *Hayaku ! Hayaku !* », montrant du geste qu'il souhaite des réactions plus rapides. Chad s'exécute et va déplier le matelas, quand une fois de plus il est projeté au sol, avec encore le cri de « *Gaijin yarō !* ». Il peut encore saisir le mot « futon » tandis que le gars s'exclame dans un langage guttural, finissant par les mots « *Hayaku ! Hayaku !* » lui enjoignant une nouvelle fois de se presser.

Gaijin Yokozuna

Il lui apparaît qu'un ou deux de ces « *Tsuppari* » qu'il a appris ou même un ou deux coups à la face enverraient ce petit con valdinguer à travers la pièce jusqu'au mur d'en face. Ce serait si facile. Quoi que fasse Chad – s'incliner, le servir comme Taylor l'a expliqué dans sa daube sur les *senpai-kōhai*, l'éviter – ce petit enfoiré a toujours besoin de le faire ch... *Tu dois te défendre, l'Hawaïen*. Chad se sent prêt à mettre ces paroles en action après tout ce qui s'est accumulé. Mais au lieu de balancer son *senpai* à travers le mur, il baisse la tête, s'avance et met le futon en place, ne prononçant que le mot « *Hai !* ».

Ce soir-là, alors que Chad fait la vaisselle après le dîner, Taylor pénètre dans la cuisine. « Dépêche-toi, l'Hawaïen. On sort ». Chad finit de ranger les assiettes et suit son *senpai* dehors dans le froid. Dans un petit bar de l'autre côté du fleuve ils retrouvent un peu de chaleur en discutant le bout de gras, à se rappeler du pays et boire des bières. Ils reviennent toute la soirée sur quel lycée pouvait bien avoir la meilleure équipe de foot, la meilleure équipe de basket. Les deux hommes débattent pendant près d'une heure pour savoir où l'on trouve le meilleur chili, ou le meilleur poulet katsu. Puis la discussion s'anime, comme toutes les bonnes discussions, avec des souvenirs animés des meilleures disputes, qui pouvait dire des cracks, qui regardait mal l'autre et commençait les disputes, qui ne baissait jamais sa culotte. « Baisser sa culotte » était la défaite la plus infamante dans une dispute, puisqu'elle impliquait un manque de courage. C'était pire que de perdre tout court, chose qui parfois était considérée comme aussi admirable que de gagner. « Ouais, z'étaient trois, et deux des gaziers étaient plus gros qu'moi ! Mais j'aime pas baisser mon pantalon. Je savais que j'allais m'en prendre plein la gueule, mais aussi que j'allais leur faire mal, alors... ». Chad réalise alors qu'il a été forcé de faire précisément ça – baisser son pantalon – et la suggestion de Taylor qu'il se défende lui revient alors dans le brouillard de plus en plus épais de ses bières.

En temps normal, quelqu'un du rang de Taylor – juste en bas de la division *makushita*, ou quelques six cents places devant lui sur le *banzuke* – ne fréquenterait jamais quelqu'un au rang si insignifiant que celui de Chad. Mais leur association est naturelle, engendrée par des soucis et une langue commune. Les étrangers de Tokyo se rassemblent en groupes, vivant dans de riches « ghettos à *gaijin* » entre voisins étrangers pendant des années, parfois n'apprenant au mieux que quelques mots de japonais. Alors que Chad et Taylor n'ont d'autre choix que d'apprendre la langue du sport national, loin des locaux de l'Azumazeki-beya ils peuvent trouver un refuge en étant eux-mêmes : des gars de la cambrousse qui auraient pu tout aussi bien se retrouver chez eux sur la plage à siroter des bières. Raconter des histoires du pays en anglais – en l'occurrence l'argot hawaïen – est une échappatoire pour tous les *rikishi* d'Hawaï dont ils ont besoin pour évacuer la pression de leur nouveau rôle. Se mettre minable en est une autre.

Sur le chemin du retour à la *heya*, Chad aperçoit un rondin de bois sur un tas d'ordures sur le rebord de la route, et comme pas mal d'autres jeunes garçons frustrés et alcoolisés avant lui, il lui vient une idée. Peut-être est-ce la discussion sur le pays, ou la bière, ou un mix des deux qui lui font attraper le rondin de la pile. Chez lui, quand quelqu'un vous regarde de travers, la bagarre est inévitable. Mais surtout, si on vous frappe, vous répondez. Et *bien*. Chad faisait preuve de plus de patience que pas mal de ses camarades de classe au pays, évitant les combats issus de provocations, non en fuyant, mais en attendant le moment tendu où l'autre enverrait le premier coup de poing, ce qui n'arrivait jamais. Mais ici à l'Azumazeki-beya, l'autre gars a déjà donné le premier coup à trois reprises. Trois reprises ! Bon, c'est vrai, c'est le Japon, et ils ont d'autres manières de faire les choses, mais il a suffisamment attendu. Sa patience est à bout, et pour être franc, il n'en a vraiment rien à faire si le Patron le renvoie chez lui. Il est temps qu'il se défende.

Gaijin Yokozuna

Juste avant le couvre-feu, ils pénètrent dans la grande pièce, où tout le monde dort. Chad s'avance directement vers son ennemi, et le secoue pour le réveiller en criant « Hé, t'as pas envie que j'te remette ton futon en place, pauvre enfoiré ? ». Il lève le rondin et le tient comme une batte de base-ball, ou un sabre de samouraï. Sa tête légèrement inclinée fait qu'on peut voir le blanc de ses yeux derrière les paupières retournées.

Effrayé, respirant bruyamment, le Japonais se lève et lui fait face, soudainement bien éveillé. Mais cette fois-ci Chad tient bon. Pas de hochement de tête, de *sumimasen*, ou de *hai* !

« Allez l'Hawaïen ! Défend-toi ! », lui répète Taylor.

« Allez, viens ! » défie Chad. Il tient solidement son rondin, les veines de ses mains saillantes de la force de sa préhension, et il jette un regard mauvais vers son *senpai*. Les cris de « *Gaijin yarō* ! » lui reviennent en mémoire. Les rires dans la *keikoba* aussi. Et il concentre toute cette colère qui monte sur un point précis sur le côté du visage du gars, juste à côté du nez – c'est là où le premier coup tombera. Et si l'enfoiré s'avérait suffisamment solide pour revenir à la charge après un coup de rondin au visage, et même finissait par se faire Chad, c'est pas important. Ce qui lui importe est qu'il lui fasse mal. Qu'il lui fasse mal. « Allez, viens ! », crie Chad une nouvelle fois. « *Hayaku* ! ».

Sentant la résolution du *gaijin*, le Japonais cède. *Il cède*. Bouillant de rage contenue, il s'incline, remet en place son propre futon et s'allonge.

CHAD A MOINS DE SUCCES pour s'imposer auprès du Patron. Ce dernier perd visiblement patience devant l'absence de progrès du garçon. Personnage calme, gentil et paternel en dehors de l'entraînement, l'homme peut fulminer de rage dans la *keikoba*, réprimandant ouvertement Chad de ne pas lever assez haut ses jambes pour les *shiko*, ou criant devant ses charges maladroites, et appuyant ses récriminations d'une tape du *shinai*, le bâton de bambou. Le Patron s'en prend visiblement à Chad car celui-ci manque clairement de l'instinct du tueur. Chad se retrouve parfois au sol après que l'un de ses *tsuppari* a glissé sur un de ses adversaires moites, pour simplement sentir la combinaison de brûlure externe et d'élancement interne que seul le bambou peut produire, et entendre la voix rauque s'écrier : « C'est quoi ce sumo !? ».

Le soir où il a reçu sa plus sévère correction, Chad se retrouve seul en face du grand miroir de la *keikoba* assombrie, le corps meurtri et la tête qui tourne. Trois jours au Japon lui ont semblé comme trois années. *Senpai, kōhai. Mawashi, tsuppari. Keikoba, shikona. Matawari, kokugi. Shinai. C'est quoi ce sumo ?* Pour la première fois, il commence à penser à l'idée d'abandonner et de rentrer chez lui. Le ragoût japonais de merde, les bastonnades, et pas mal d'autres choses à venir. Quand l'oncle Larry lui avait parlé de venir au Japon il avait parlé de travail difficile, mais il n'avait jamais décrit ce qu'il voit maintenant : nettoyer les toilettes, se fritter avec un de ces putains de Japonais pour un futon, se faire humilier par le Patron pour des foutus trucs qu'il n'est même pas censé savoir faire de toute façon. *On s'occupera de tout pour toi*. Mouais. La dureté du travail dans le sport ? C'était gravir des séries de marches après l'entraînement de basket, à écouter l'Entraîneur. Il pouvait faire des marches jusqu'à en vomir. Mais ça, c'est pas du sport. C'est une prison, avec la nourriture qui va avec.

Il rit presque à la pensée de la nourriture, la pire des choses ici. Maman était focalisée sur la nourriture. Mais rien n'est comme ce qu'on lui avait promis. Combattre à la télé, être un

Gaijin Yokozuna

athlète pro. Plutôt un esclave pro, oui. Et le Patron, il n'a jamais voulu de Chad de toute manière. Les rires des premiers jours ne sont pas intervenus pour le mettre à l'aise ; Le Patron se moquait véritablement de lui. Le Patron voulait son plus jeune frère Ola, un athlète-né au corps idéal pour la pratique du sumo. Le Patron l'a pris, se dit Chad, parce qu'il avait pitié de lui. Plusieurs minutes se passent alors qu'il se contemple dans le miroir. Puis il tourne les talons et s'en va dans le froid.

Il marche dans le froid mordant à la recherche d'un téléphone public, prenant garde de bien compter les rues à mesure qu'il les arpente, car tout ici se ressemble, même s'il a appelé tous les jours chez lui depuis son arrivée. La première fois c'était pour dire qu'il était bien arrivé. Toutes les autres fois ont été parce qu'il se sentait si seul qu'il voulait entendre des voix familières. Les rues lui paraissent avoir été tracées au carré et être numérotées plus que nommées, et les panneaux qu'il peut voir, il n'a aucune chance de pouvoir les lire. Il effectue le minimum de tournants afin d'éviter de se retrouver complètement perdu et trouve un téléphone environ deux pâtés de maisons plus loin.

« Chad ! » répond sa mère. Elle lui demande comment il va. Il passe alors l'heure qui suit à lui dire ce qu'il a enduré, pleurant parfois et se déchargeant de sa frustration que rien ne soit comme Oncle Larry l'avait promis. Les gens sont malpolis, lui rentrant dedans dans la foule sans s'excuser. Tout le monde a le même aspect : gris. Il a froid. Son corps est épuisé. Tout le monde lui manque. Il a fait une grosse erreur. « Tous les jours on doit manger la même merde de ragoût japonais ».

« Chad, on t'aime », lui répond-elle. « Rentre à la maison. Tu n'as rien à nous prouver. Ca va aller. Dis au Patron de te rendre ton passeport, fais tes bagages et on peut te prendre à l'aéroport demain. Rentre juste à la maison ».

Il réfléchit un moment, regardant les rues grises, et les devantures illuminées de lettres qu'il ne peut lire, puis répond « Je peux pas faire ça maman ».

« Si, tu peux. Monte dans l'avion et rentre à la maison ».

« Je peux pas ».

« Et pourquoi ? ».

« Maman, je peux pas ».

« Je vais te dire Chad. N'importe quand, tu peux rentrer à la maison. Il n'y a qu'à nous appeler ».

Chad parle ensuite à ses frères puis à son père, qui tentent tous de l'encourager à « montrer qui il est à ces Japs ». Ils sont si fiers de lui, comme s'il avait déjà réussi. Puis il reprend sa mère, qui lui enjoint d'appeler à nouveau s'il se sent seul. « On t'aime, Chad ».

Il raccroche le téléphone, se sentant un peu mieux d'avoir évacué la pression, mais pendant un moment il se sent plus loin qu'il ne s'est jamais senti de sa famille, et en rentrant à la *heya*, les larmes commencent déjà à couler. D'une certaine manière ce coup de fil a été un soulagement, comme s'ils étaient dans la pièce à côté, ou qu'il appelait pour qu'on vienne le chercher après l'entraînement à la Kaiser High. Raccrocher le téléphone n'a fait que renouveler la distance et la rendre plus concrète, instantanée, brutale, rien de comparable aux longs adieux à l'aéroport. *Qu'est ce que je fous là ?* Mais il sait aussi que désormais il n'y a pas moyen de rentrer chez lui. Ses frères et son père, ils lui ont parlé comme s'il avait déjà percé, comme s'il était une sorte de héros, quand en réalité il a passé le plus clair de son temps à récuser des toilettes et à étendre les *mawashi* usagés d'autres personnes. S'il abandonnait maintenant, les gens se moqueraient de ses parents et diraient : « Leurs enfants, ils ont un gabarit qui leur sert à rien. Ils sont costauds, mais ils ne savent rien en faire ».

Gaijin Yokozuna

Quelques matinées plus tard, tout le monde se réveille en même temps pour se rendre aux vestiaires. Ils s'entraident pour enfiler leurs *mawashi* comme à l'accoutumée, mais aujourd'hui ils revêtent aussi des *yukata* et les *geta* en bois.

« *Degeiko* », explique Taylor. « On va à une autre confrérie pour l'entraînement aujourd'hui ». Tout le monde sort dans le calme des rues encore assombries. Ils traversent le large fleuve et tournent sur la droite, continuant sur les rives pendant un petit kilomètre. Ils tournent ensuite sur la gauche dans une rue étroite devant pas mal d'immeubles anonymes avant de s'arrêter devant l'un d'entre eux muni de portes coulissantes en bois et d'un écriteau en bois similaire à celui placé devant l'Azumazeki-beya. Tout est à peu près pareil. « Takasago-beya » dit Taylor. « Le Patron s'entraînait ici avant sa retraite. Konishiki s'entraîne ici, et Asashio, Mitoizumi, Nankairyū. Ils sont *sekitori* », ce qui signifie, comme il l'a indiqué à Chad dans son explication du *banzuke*, qu'ils sont classés au sommet, dans l'une des deux premières divisions salariées du sumo. « Tu es dans un véritable *keiko* aujourd'hui ». Comme Chad l'apprendra, le *degeiko* est une méthode habituelle d'entraînement, particulièrement au sein des *heya* les plus petites, et en général entre des *heya* appartenant à la même *ichimon*, ou famille de *sumō-beya*. Quand Azumazeki *oyakata* a ouvert sa propre *heya* en 1986, il s'est séparé de la Takasago-beya, mais est resté au sein de la Takasago *ichimon*.

La *keikoba* de la Takasago est un peu plus grande que celle de l'Azumazeki, mais pas de beaucoup, et est déjà remplie à leur arrivée. Chad attire une fois de plus les regards à son entrée. Il n'a aucune idée de qui sont Asashio, Mitoizumi ou Nankairyū. Il n'aperçoit pas non plus Konishiki, ni aucun des deux Patrons. Il dépose son *yukata* sur le côté comme tout le monde et se met en ligne pour effectuer les *shiko*.

Des cris de « Ohssssh ! » le font sursauter et indiquent que Takasago *oyakata* fait son entrée. Le patron prend place sur son siège de la plate-forme d'observation sans dire quoi que ce soit et allume une cigarette. Les cris pleuvent encore quand Azumazeki *oyakata* pénètre dans la pièce et prend place au côté de son ancien patron. Les deux hommes conversent un peu, puis se concentrent sur l'entraînement quand les garçons entament les combats d'entraînement.

« Ohssssh ! ». Un *rikishi* presque aussi grand que Chad fait son entrée, salue les deux *oyakata*, et boit les louches d'eau qui lui sont offertes par trois des gars les mieux classés de la Takasago. D'une taille remarquable, il porte en outre un *mawashi* blanc cassé au lieu du *mawashi* noir délavé des autres. Son entrée a quelque peu distrait l'entraînement, et maintenant deux garçons l'assistent alors qu'il effectue ses échauffements, restant derrière lui pour lui tendre des serviettes. Mitoizumi. Un *sekitori*. Et si pas un mot n'est dit qui ne dérange la tranquillité du *keiko*, l'aura qui surplombe l'homme est aussi évocatrice que son *mawashi* blanc pour imposer le respect et le traitement spécial qu'il mérite. Certains des garçons les plus jeunes sont dans une sorte de révérence nerveuse. Tout en laissant retomber ses pieds sur le sol, il chuchote de temps à autres quelques conseils aux garçons qui bataillent dans le cercle. Même s'ils parviennent sous forme de grognements, ils sont acceptés avec un « *Hai* ! » solennel et on s'y conforme comme à un commandement sacré. Si un garçon est projeté dans ses environs, la victime s'incline et s'excuse patement en dépit du fait qu'il ne pouvait rien faire au fait d'être projeté. Mitoizumi hoche de la tête et continue ses *shiko*. John Feleunga, le plus haut classé des *rikishi* à l'Azumazeki-beya, n'est même pas digne d'offrir de l'eau à Mitoizumi.

Un *rikishi* au teint plus sombre, de la taille de Mitoizumi, et revêtu d'un *mawashi* blanc, fait son entrée et est traité avec la même déférence par tout le monde à l'exception de Mitoizumi.

Gaijin Yokozuna

Nankairyū, le *sekitori* des Samoa, prend tranquillement sa place à l'échauffement. Deux autres garçons prennent place à ses côtés pour lui passer des serviettes. Chad compte désormais six *rikishi* étrangers dans la *keikoba*, lui compris.

Quelques minutes plus tard, l'endroit explose d'un « Ohssssh ! » retentissant. Si Mitoizumi et Nankairyū avaient causé une forme de distraction, l'arrivée de l'Ōzeki arrête la pendule. Il est l'homme le plus imposant, et de loin, que Chad a jamais vu – presque une fois et demi le volume de Taylor, qui quelques jours auparavant lui avait paru énorme. C'est une montagne, presque aussi large que haut, alors qu'il mesure plus d'un mètre 80. Ses épaules sont si larges que sa tête paraît au premier abord bien trop petite en proportion. Chad imagine que l'homme doit peser plus de deux cent soixante dix kilos – dont la majeure partie est concentrée dans ses jambes semblables à des souches et autour de l'imposant estomac enveloppé de son *mawashi* blanc cassé. A une seule marche du sommet ultime du *banzuke*, comme *ōzeki* il est parmi les trois ou quatre *rikishi* les plus respectés, pas simplement dans la pièce, mais dans tout le monde du sumo. Son propre salut aux deux *oyakata* est à peine audible dans la clameur. Nankairyū est le premier à lui offrir de l'eau et à le saluer, « Ohssssh ! », suivi par Mitoizumi puis quatre autres. Trois de plus assistent ensuite l'homme avec des serviettes à sa portée pendant qu'il entame ses *shiko*. Konishiki ; c'est le Samoan de Hawaï qui est venu au Japon six ans avant et a déboulé dans le *banzuke* dans un temps record. Il peut battre n'importe qui dans la pièce et il le sait, exhalant une confiance en lui aussi énorme que son corps.

Et pour finir, Asashio, l'*ōzeki* le plus élevé, fait son entrée sous les mêmes clameurs enthousiastes et se voit offrir de l'eau par tous les *sekitori*, Konishiki compris.

Le *keiko* se déroule comme à l'accoutumée, bien qu'avec un peu plus d'enthousiasme en raison de la nouveauté des adversaires et de la 'foule' présente – désormais plus de trente *rikishi* emplissent la *keikoba*. Chad s'est amélioré au point de remporter son premier combat d'entraînement, à l'aide de ses *tsuppari*. Il est battu au suivant dès la charge, et n'aura pas d'autre chance. En fin de compte, ce sont les mêmes deux ou trois lutteurs qui contrôlent ces combats, tous étant de la Takasago-beya. John fait de solides combats mais ne peut en finir aucun. Taylor parvient à remporter une victoire mais est défait immédiatement après.

Puis Mitoizumi pénètre dans le cercle. Pour être honnête, il faut dire que les garçons qu'il décide d'affronter ont déjà effectué plus de vingt combats d'entraînement, quand lui vient tout juste de s'échauffer. Mais dès le départ il joue simplement avec chacun des trois adversaires, leur permettant de le repousser jusqu'au rebord du cercle, les stoppant net puis pivotant avant de les projeter à terre avec facilité. Il continue son jeu jusqu'à ce qu'ils commencent à respirer bruyamment, puis il change pour des exercices de *butsukari-geiko*. Le contrôle de Mitoizumi sur eux est semblable à celui d'un matador qui torrée. Pour ce qui les concerne, ce sont des charges simples et furieuses vers l'avant. Mais la confiance qui vient de ses connaissances, de son expérience et de sa puissance lui permet de rallonger le temps – faisant des secondes qui passent de longs moments de créativité et d'inventivité. Il est clair pour Chad qu'ils ne sont pas dans la même catégorie.

Tout le bruit de fond environnant, les sons mélangés des pompes, des haltères soulevés ou des *shiko* qui font l'environnement d'une aire d'entraînement un jour ordinaire, tout cela s'arrête totalement au moment où Konishiki jette une poignée de sel sur le cercle et y pénètre. La *keikoba* n'est jamais bruyante, mais parfois le calme n'est pas seulement l'absence de bruit ; c'est aussi une sensation. Une attente effrayante rend même le silence palpable. Konishiki s'accroupit et fait face à Mitoizumi. Ils se relèvent tous les deux, et leurs assistants les

Gaijin Yokozuna

essuient. Un autre assistant offre tout d'abord à Konishiki, puis Mitoizumi, le panier de sel. Chacun en prend une poignée qu'il jette sur le cercle. Ils s'accroupissent à nouveau, touchent le sol des deux points, et chargent.

Konishiki se place rapidement sous la taille de son adversaire plus grand et avance de deux pas vers l'avant tout en le repoussant des deux mains. Mitoizumi est en fait en l'air pendant une fraction de seconde avant de retomber à l'extérieur du cercle, rattrapé par ceux qui l'entourent. Puis l'Ōzeki s'occupe de Nankairyū de la même manière. Il connaît plus de difficultés avec son camarade *ōzeki* plus compact, celui-ci parvenant à s'arroger une prise avant des deux mains sur son *mawashi*, mais il finit quand même par expulser Asashio du cercle. Konishiki alterne entre ces trois victimes pendant une quinzaine de combats supplémentaires. Ils s'accroupissent, se relèvent et sont essuyés avant chaque combat. A chaque charge supplémentaire, Konishiki est plus calme et méthodique, travaillant avec le contrôle du matador sur le taureau. Et ces hommes ne sont pas séparés par des divisions, mais par à peine trois marches sur le *banzuke*, ce qui veut dire qu'ils vivent tous du combat contre les mêmes adversaires. Lui et Asashio partagent même un rang identique. Ils ne sont pas différenciés par la technique ou l'expérience. C'est la puissance. Personne dans le sumo n'égale la puissance du gros Ōzeki. Même pour Chad, il est clair que les trois autres *sekitori* ne sont pas dans la même catégorie que Konishiki.

Chad comprend désormais ce que Taylor voulait dire par 'véritable *keiko*'. Si le fossé entre lui et Taylor est énorme, il renâcle à contempler celui qui le sépare de ces hommes des hauts rangs, ces *sekitori*, ceux qu'il a vus à la télé. Le chemin, c'est un euphémisme, est encore long.

C'est assez typique du personnage de considérer ainsi vers l'avenir, mais s'il se penchait un peu sur le passé pendant un moment alors qu'il se trouve dans la Takasago-beya, il verrait qu'il se trouve au milieu de quelque chose qui dépasse les relations de technique ou de rang, ou d'ancienneté. Alors que l'Azumazeki-beya n'est ouverte que depuis deux ans, la Takasago-beya est enracinée dans l'histoire du sumo. Des quelques cinquante *sumō-beya* accueillant actuellement des *rikishi* dans les environs immédiats, la Takasago est la cinquième dans le rang d'ouverture, qui remonte à 1878 – loin des débuts du sumo, mais une époque quand le sport commençait à prendre sa structure actuelle. En sus de l'Azumazeki-beya, la Takasago donna naissance à la Takadagawa-beya, la Nakamura-beya, la Wakamatsu-beya et la Kokonoe-beya. Takasago *oyakata* s'est élevé au rang de *yokozuna* en 1959, sous le nom d'Asashio. Cinquième Takasago *oyakata*, il a repris la *heya* en 1971 au décès de l'ancien Takasago, lui aussi *yokozuna* sous le nom de Maedayama. La lignée des *oyakata* remonte jusqu'à Takasago Uragorō, qui forma deux *yokozuna* et trois *ōzeki*. Tout au long des années, presque un dixième des *yokozuna* promus depuis l'apparition du rang au milieu du dix-neuvième siècle (six sur soixante-deux, à ce moment) ont frappé leur premier *shiko* sur la *keikoba* de la Takasago-beya. Si le base-ball avait quelques siècles de plus (et si les joueurs avaient ce style de vie monastique), la Takasago-beya serait quelque chose de comparable au Yankee Stadium.

Cela dit, la Takasago est peut-être plus comparable aux Brooklyn Dodgers qu'aux Yankees. En plus de Taylor, John, Konishiki et Nankairyū, Chad voit deux autres étrangers dans la pièce, membres de la Takasago-beya. Alors que d'autres *sumō-beya* ont recruté des *rikishi* du Brésil et de l'Argentine, et iront fureter après du côté de la Mongolie, les seuls étrangers à avoir eu un véritable impact sur le sport national sont présents dans cette pièce. Vingt-quatre ans plus tôt lors d'une tournée de démonstration à Hawaï, le quatrième Takasago *oyakata* avait parié sur Jesse Kuhaulua, initiant la connexion d'Hawaï avec le sport national du Japon.

Gaijin Yokozuna

Kuhaulua s'est entraîné plus de vingt ans à la Takasago-beya sous le nom de Takamiyama. Il préside désormais à l'*asageiko* aux côtés de l'actuel Takasago *oyakata*, presque à égalité, comme Azumazeki *oyakata*.

TROIS ANS SE PASSERONT avant que Chad puisse se tenir dans le cercle en compagnie de Mitoizumi, encore deux avant qu'il ne revête la corde blanche que Takasago *oyakata* portait durant son activité, et encore cinq avant qu'il ne se retrouve à faire défiler un texte sur un ordinateur décrivant son entrée dans l'étrange monde du sumo professionnel.

Le Yokozuna Akebono prend son temps pour lire ce que je viens de lui donner en cette après-midi d'août 1998, hermétique à tout le reste. Je suis parti manger un morceau et regarder l'exhibition de sumo pour enfants, pour le retrouver une heure plus tard toujours absorbé par l'écran d'ordinateur.

Il finit par lever les yeux et dit : « Ho, quand je lis ça, j'ai déjà envie de retourner à la maison ».

Les assistants du Yokozuna commencent à tirer l'épaisse et brillante corde blanche qu'il doit porter autour de la taille pour son *dohyō-iri*. Chaque jour à exactement 13h30, ils préparent le *yokozuna* pour sa performance comme Symbole de la Culture Japonaise.



Les *tsukebito* du Yokozuna Akebono s'affairent à nouer sa *tsuna*, la corde blanche qui symbolise sa position au sommet du sport national du Japon. Photo de Mark Panek.

Gaijin Yokozuna

« Je le reprendrai sans doute à quelques reprises » lui dis-je, « mais c'est l'idée. Je veux que le lecteur apprenne le sumo dans l'ordre où vous l'avez appris, et soit aussi frigorifié et seul que vous l'avez été ».

« Si j'avais su que ce serait comme ça », dit-il, « jamais je ne serais venu ».

Il se lève lourdement, et les garçons l'habillent : une sorte de sous-*mawashi*, puis son *keshō-mawashi* richement décoré, et enfin la corde. Cette dernière pèse près de vingt kilos, et il faut sept personnes pour l'apposer correctement. Il se penche en avant sur l'un d'entre eux, qui lui fait face et tient la partie la plus lourde sur l'avant, tandis qu'un autre tient le nœud à l'arrière et que deux autres le serrent, psalmodiant d'une voix forte « *Uh-who ! Uh-who ! Uh-who !* ». Ils portent tous des gants blancs en soie, pour ne pas salir la corde, et parce qu'une fois que le *yokozuna* la porte, ils n'ont pas le droit de la toucher à mains nues.

« Ils nous avaient dit qu'ils s'occuperaient de tout » dit-il. « C'est ça. Et l'autre enfoiré ? » continue-t-il, se référant à l'incident du '*gaijin yarō*'. « Dans notre *heya*, le niveau de testostérone était élevé. Quand je suis arrivé, j'étais là depuis, quoi, trois jours, et je ne pouvais plus le supporter. Donc je suis sorti boire un coup, je suis revenu avec un rondin, et tout les gars qui m'énervaient, j'allais les frapper avec. Et à cette époque Taylor Willie – c't'aut' gars qui m'a pas mal aidé quand j'suis arrivé – l'était là et y me disait 'Vas-y ! vas-y l'Hawaïen ! Tu dois te défendre !' Et c'est là que j'ai réalisé que quand t'es ici, tu dois te bagarrer pour ce que tu veux. Et je parle pas seulement de bagarre physique, mais tu dois aller au charbon et montrer qui tu es. J'ai jamais tapé l'un d'entre eux avec le bâton, mais eux aussi ont arrêté de me faire chier ».

Il sort de la pièce et descend un tunnel menant à l'entrée du stade. L'étroit tunnel est bruisant d'activité, grouillant de *sekitori* vêtus de leur *keshō-mawashi*, d'officiels de la Sumo Kyōkai plus âgés leur expliquant comment s'aligner, d'assistants mal classés toujours vêtus de leurs *mawashi* noirs et restant là avec des serviettes. Les hommes s'écartent et saluent le Yokozuna, chacun avec un respectueux « Ohssssh ! ». Il prend place juste à l'intérieur du stade et les appareils photo commencent à crépiter. Six mille paires d'yeux se concentrent sur le Yokozuna Akebono. A ce moment il ne semble plus vraiment important qu'il soit un étranger.

Gaijin Yokozuna



Chapitre 2 : Un garçon de Waimānalo

Tu sais, quand tu as tout à portée de main, tu crois qu'il n'y a rien à faire, que c'est acquis... C'est comme quand j'entendais les gens dire : « Oh, Hawaï est un endroit si merveilleux ! ». Je suis né dans cet endroit, mais j'avais jamais pris conscience de cette beauté jusqu'à ce que j'arrive ici. Tous les jours on prenait le bus à la Kaiser High pour rentrer à la maison à Waimānalo. Tu vois l'endroit, quand tu arrives sur Makapu'u ? Faire la montée tous les jours, pour nous c'était juste « tain, enfin. On est presque à la maison, presque à la maison ». Mais je me suis assis là des heures la première fois que je suis rentré à la maison.

CHAD ROWAN, 17/06/1998

Le tournant de la route au sommet d'une colline tout près du point de vue de Makapu'u révèle l'un des paysages les plus stupéfiants de l'île. Les cars touristiques, limousines et voitures de location s'empilent traditionnellement dans ce tournant. Même certains locaux s'arrêtent pour admirer la vue. Quand on se tient au bord de la falaise et que l'on regarde vers le nord, on peut voir à perte de vue jusqu'à la côte d'O'ahu. La crête verdoyante et pentue de Ko'olau borde le paysage sur la gauche, tandis que sur la droite rien ne trouble l'horizon jusqu'à ce que la mer rencontre le ciel. Les vagues, petites écharpes au loin, se brisent sur les rochers à l'horizon et baignent Rabbit Island et les petits îlots au delà. Une bande de sable blanc s'étend sur des kilomètres, comme une ligne de démarcation entre les arbres balayés doucement par le vent et l'océan. L'océan. Dans ses teintes de bleu de plus en plus foncé, il est presque irréel. Quand on regarde en bas sa surface, à plus de trente mètres en dessous, on a l'impression que c'est une piscine, et on voit jusqu'au fond, jusqu'à dix mètres de la surface. Plus loin, les eaux translucides laissent la place à un bleu de plus en plus profond. Pour les visiteurs, c'est un idyllique cliché de paradis. Pour beaucoup de ceux qui vivent ici, c'est juste le plus bel endroit d'O'ahu, le premier endroit vers lequel on conduit les amis de passage. Au moment où Chad Rowan se met à écouter sa cassette des 3 Scoops d'Aloha et pleure avant de s'endormir dans la grande chambre commune de l'Azumazeki-beya, ce ne sont pas seulement des images de paradis qui défilent dans sa tête, mais de son chez-soi, car dans cette carte postale se trouve la ville de Waimānalo.

L'autoroute de Kalia mène à ce virage célèbre et se poursuit vers le nord jusqu'à Hale'iwa sur la côte nord d'O'ahu, reliant un certain nombre de petites cités comme Waimānalo. Pas mal de petites rues s'étendent après l'autoroute jusqu'à Ko'olau Ridge, créant pas mal de quartiers tranquilles. Comme un grand nombre de résidents de Waimānalo, les Rowan vivent dans une maison de trois pièces construites par l'Etat, dans la rue Humuniki. Dans les années 70, ces quartiers populaires se composaient de maisons dont l'aspect était

Gaijin Yokozuna

celui de quartiers militaires – des carrés aux toits plats faits de préfabriqués de béton dans des tons olive ou jaune passé, tous se ressemblant à peu de choses près. Avec à l'avant des remorques, ou des voitures supplémentaires, leur aspect très utilitaire était accentué par un contraste naturel : la splendeur de l'abrupte Ko'olau Ridge d'un côté, et le grand large de l'autre.

La première fois que je suis allé pour une interview chez Janice Rowan, il y a plus de dix ans – elle avait accepté de me parler pour l'article de séminaire qui me mènerait des années plus tard à ma première conversation avec son fils – j'ai eu bien du mal à trouver leur maison. Les maisons se ressemblaient toutes, et donc j'ai dû demander mon chemin à l'un des nombreux gamins qui dévalaient les rues sur leur bicyclette.

« Hé, tu connais Jan Rowan ? »

« Oh, c'est ma tante », me répond l'enfant, « elle est dans la maison avec le van rouge devant ».

Jan Rowan m'accueille à sa porte avec un grand sourire et m'invite à prendre place sur le sofa dans le salon. Une porte à droite de l'entrée s'ouvre sur un couloir qui mène à trois petites chambres. Assis sur le sofa, je fais face à la télévision et à l'entrée de la cuisine ; je suis alors frappé par la petitesse des lieux. Ils semblent surpeuplés rien qu'avec Janice, son fils cadet, Nunu et sa fille placée chez elle, Windy. Je n'arrive pas à m'imaginer papa et maman Rowan et leurs trois grands gaillards tous assis autour de la minuscule table de la cuisine. Trois frères de plus de 110 kilos doivent finir par se rentrer dedans à n'importe quel endroit, mais cet espace confiné avait du être explosif.

« Ils se battaient ? », lui demandé-je.

« S'ils se battaient ? », me répond-elle, l'air de dire 'mais qu'est-ce qu'il croit ?'. Nunu se met à rire. « Mais si jamais ils se faisaient mal, c'est à moi qu'il devaient en répondre ».

« Et faut se méfier de M'an », ajoute Nunu.

« Ils finissaient chacun par attraper des bosses environ tous les six mois », me dit-elle. « Réguliers comme des horloges ». Il ne me faut pas plus de quelques minutes avec Janice Rowan pour comprendre comment trois grands gaillards qui ont grandi dans une maison si petite ont pu le faire sans s'entretuer. Déjà, elle est suffisamment costaud elle-même pour avoir été capable de gérer la moindre bagarre et les intimider avec pas grand chose de plus que le regard adéquat sur son visage expressif. Et surtout, elle est inflexible dans ses conceptions du bien et du mal, quelque soit l'opinion de ses garçons, du reste de sa famille, de son voisinage ou de quiconque.

« Hé, M'an, si tu nous élevais aujourd'hui, tu serais foutue en taule pour maltraitance ! ».

« Oui, peut-être, mais regardez ce que vous êtes devenus », lui répond-elle. Puis, se tournant vers moi « Je leur laisse maintenant dire ce qu'ils pensaient de moi. Un jour Chad m'a dit 'Oh, t'étais si dure', et 'Oh, y te mettraient en prison aujourd'hui'. Mais j'ai répondu 'Je vais te dire quoi. T'es pas venu au monde avec un mode d'emploi. Toi en particulier. T'étais mon premier enfant, et je rends grâce à Dieu d'avoir eu un enfant comme toi, obéissant. Mais ouais, parfois je prends du recul, maintenant que je suis famille d'accueil, et je comprends que je ne vous aurais pas fait subir certaines choses, mais je ne regrette rien parce que j'apprenais. Et tout ce que je peux ajouter est que si tu regrettes certaines choses que j'ai faites en matière de discipline, eh bien j'en suis désolée. Mais il y a plein de choses que j'ai faites – je vous ai donné des règles – il y en a plein que je ne regrette pas du tout' »

« Chad avait besoin d'être recadré lui aussi ? »

« Même Chad. Mais pas autant que les deux autres », se souvient-elle. « Et surtout pas autant que mon deuxième, Ola. Nous avons été plus durs avec Chad dès le départ parce que nous

Gaijin Yokozuna

savions qu'il nous fallait aller travailler tous les deux et qu'il nous faudrait le laisser pas mal de temps tout seul ou avec une baby-sitter. Nous voulions un garçon qui soit discipliné, dont nous n'aurions pas à nous inquiéter, et c'était exactement ce qu'était Chad. A trois ans, j'agrafais une note à sa chemise, lui donnais de l'argent, et je l'envoyais dans la rue à l'épicerie. Vous imaginez faire ça aujourd'hui ? C'était comme ça à Waimānalo. Et Chad a toujours eu le sens des responsabilités ».

Les histoires pleuvent durant cette première visite, et continueront jusqu'à aujourd'hui encore – des histoires sur Nunu et Ola et Chad ; sur ses cousins Franck Hewett et Nathan Spencer ; Tante Tita et Oncle Sam, Tante Gerry, Oncle Freddy et Oncle Nolan ; son meilleur ami, George Kalima, et toute la famille Kalima. Mais j'ai entendu la plupart d'entre elles ici dans le petit salon où je me tiens, ou dans la petite boutique de souvenirs que Mme Rowan ouvrira peu de temps après cette visite.

La plupart des histoires dépeignent Chad comme un petit gamin heureux, sautant dans toute la maison et parlant sans arrêt. Enfant, me dira-t-il lors de notre première rencontre, son centre d'intérêt principal est la télé au centre du salon. « Quand j'avais trois ou quatre ans, je disais toujours à ma mère qu'un jour je serais célèbre », me dit Chad. « Tout le temps, elle me disait de me taire. 'Tais toi donc, mais tais toi donc !' ». Chad sourit à ce souvenir. « Je lui disais 'Un jour, je serai une superstar ! Je serai à la télé, et tout le monde lèvera les yeux vers moi !' J'étais tout petit. Elle me répondait toujours 'paroles d'enfant... ' ».

Le baby-sitter le plus fréquent qu'ont eu Chad et ses frères, le cousin de son père Franck Hewett, me dit à peu près les mêmes choses. Agé de seulement seize ans à la naissance de Chad, Franck est devenu depuis l'un des plus respectés *kumu hula* d'Hawaï.

Certains *kumu hula* se contentent d'apprendre le hula à leurs école d'adeptes, tandis que d'autres sont les plus fervents défenseurs et praticiens de la culture, de la langue, de la religion et des coutumes d'Hawaï. Franck, que je rencontre pour la première fois juste après qu'il a illuminé les noces de Chad et Christine à Tokyo en 1998, appartient à la seconde catégorie. Devenu une sorte de vedette locale au cours d'une carrière qui l'a vu devenir l'un des artistes d'Hawaï les plus célèbres dans les années 70 et au début des années 80, il participe activement à la défense de la communauté des indigènes d'Hawaï, allant souvent jusqu'aux larmes quand il aborde le sujet des problèmes de son peuple en réunions publiques.

Franck et moi-même nous rencontrons une nouvelle fois quelques semaines après le mariage pour parler de choses et d'autres dans un immeuble derrière l'école élémentaire de Waimānalo, où il a mis en place un programme visant à faire parrainer les tout petits par des enfants plus âgés de la communauté. Les histoires qui pleuvent au cours de l'après-midi qu'il passe à fouiller avec moi ses souvenirs, tout comme les appels qu'il m'adressera un peu plus tard pour les compléter, montrent bien sa propre générosité, comme la dévotion intacte qu'il voue envers le garçon qu'il a contribué à élever.

« D'aussi loin qu'il m'en souviene, je connais Chad depuis qu'il est né ». Il réfléchit un moment, puis continue. « Quand on était jeunes, on n'avait pas grand-chose, nos familles, mais ce qu'on avait était beaucoup d'amour et de générosité les uns envers les autres. Depuis qu'il était bébé, ils me l'ont amené – sa mère vous dira la même chose – quand il était petit, et aussi ses frères, et ils sautaient partout dans la maison, comme des fous, criant mon nom ! Mais la chose dont je me souviens le mieux, c'est qu'il a toujours eu un cœur d'or ».

« Le futur *yokozuna*, le gars qui gagne sa vie en lattant d'autres gens ».

Gaijin Yokozuna



Chad (au centre) et ses frères, Ola (à gauche) et Nunu (bas). Photo remise par Janice Rowan.

« Quand on est revenus du mariage au Japon, Nunu, Janice et moi on était au magasin en train de parler, et Nunu me disait combien il était important pour lui qu'il élève son fils à la dure parce qu'il veut qu'il ait du caractère en grandissant et qu'il veut qu'il devienne quelqu'un ». Le fils de Nunu, qui était sur le point de naître la première fois que j'ai rencontré Nunu et Mme Rowan, a environ cinq ans au moment de cette conversation, un gamin mince, joyeux et gentil. « Et il faisait que de chahuter son fils, hein ? Un fils prénommé comment ? Akebono ». Le deuxième prénom du garçon. « Donc je lui ai dit 'hé, Nunu, c'est quoi le problème ?' Et il m'a répondu 'Tu le connais. Il est trop gentil, tu vois, doit avoir plus de gnac, tu vois ?', et je lui ai répondu 'Je vais te dire un truc. Ton frère était *pareil*. Et regarde ce qu'il est devenu'. Nunu a du s'arrêter et réfléchir un moment. Je lui ai encore dit 'J'étais tout le temps avec lui, j'ai pris soin de lui, il a toujours été très gentil' ».

« Donc vous dites qu'il ressemblait beaucoup au fils de Nunu ? »

« Ouais. Toujours heureux. Toujours en train de sauter partout, de jouer. Toujours positif ».

L'un des effets de voir le fils de Nunu sautiller dans tous les sens et de jouer, comme souvent pendant des heures alors que je converse dans sa boutique avec Mme Rowan, est qu'il me faut faire l'effort de me souvenir que les apparences sont souvent trompeuses, en ce qui concerne l'âge du garçon. Souvent surpris de le voir se rouler au sol comme un gamin de trois ans, je finis en faisant le décompte par me rappeler qu'il a bien trois ans. Pas six ou même un petit sept ans, comme son physique pourrait le laisser croire. L'enfant n'est pas particulièrement maladroit ou immature ; il est juste trop grand pour son âge. Et il babille comme un petit enfant parce que, en l'occurrence, en dépit de sa taille, il en est un. Mais malheureusement, seuls ceux qui le connaissent savent qu'en ce qui le concerne, en termes de maturité et d'intelligence, il est pile dans les temps.

Gaijin Yokozuna

« Un truc dont je me souviens », Franck poursuit au sujet d'un autre gamin prématurément grand, à une autre époque, « est qu'il tombait toujours beaucoup, il se cognait toujours dans les murs. Mais jamais gravement – et c'est pour ça que je pense que c'est quelque chose avec lequel il est né. C'est son don, hein ? Me souviens qu'il se tapait dans les murs, ou tombait du lit, ou autre chose, et il en rigolait toujours. La plupart des gamins pleureraient, mais lui, passé le choc initial, il finissait toujours par rigoler. Je crois que cette attitude toujours positive, innée ou acquise, ça aide à envisager l'avenir, parce qu'on a une vision si positive à un si jeune âge. Je crois que c'est ce qui l'aide dans sa réussite actuelle ».

Au cours de l'après midi notre conversation finit tout naturellement par mener au repas du soir que le reste du maigre personnel de l'école insiste pour que je le partage avec eux. La discussion continue à alterner entre l'enfance de Chad et les pressions qu'il subit à ce moment dans les unes de la presse nipponne – ce que Franck, célèbre au Japon comme à Hawaï, est l'un des mieux placé pour comprendre et compatir – et finit par s'achever à nouveau sur Waimānalo. « Je crois qu'il considèrera toujours cet endroit comme sa maison », me dit-il, « un endroit où il peut simplement être lui-même, où il peut toujours trouver des gens qui l'aiment ».

Notre entretien finalement achevé, Franck m'accompagne dans le soir tombant, qui vient tôt dans la petite ville nichée dans l'ombre de la crête de Ko'olau. « Tout ça c'était des fermes dans le temps ». Il pointe du doigt la zone qui s'étend derrière l'école, maintenant couverte de maisons de plain-pied. Des chevaux, des chèvres, des poulets. Les gamins avaient l'habitude de jouer à l'arrière de Waimānalo après l'école ».

« Oui, Chad m'a parlé de ça. J'ai un rendez-vous la semaine prochaine pour entendre parler de ça, avec Ola ».

Il lève les yeux au ciel, non sans affection, et me dit simplement « Ola », comme s'il s'agissait d'une histoire qui pourrait prendre à elle seule une autre après midi.

AUJOURD'HUI ENCORE, Chad Rowan est persuadé qu'il a été recruté à l'origine dans l'Azumazeki-beya parce que le Patron voulait que son jeune frère Ola le rejoigne plus tard. A la différence de Chad, Ola est un gaillard trapu de 1.83 m pour 110 kilos, avec des jambes courtes et des bras puissants – le corps idéal pour le sumo. Ses qualités athlétiques ne sont un secret pour personne depuis l'enfance, que ce soit en foot ou en base-ball, et son mental est incomparable. Et étant donné qu'il a grandi dans le même milieu modeste, de la même mère au gabarit costaud, a mangé la même nourriture dans la même petite cuisine de la même petite maison de Humuniki Street, on pourrait logiquement s'attendre à ce que lui et moi finissions par nous retrouver à nous raconter des histoires à un moment donné au cours d'un des *jungyō* de la Nihon Sumo Kyōkai. Au lieu de cela, notre rencontre se produit au cours des heures de visite du pénitencier Hālawa de l'Etat de Hawaï. Ola Rowan y purge la dernière d'une série de condamnations dans des affaires liées à la drogue.

Après m'être séparé de tout ce que j'ai sur moi, à l'exception de l'enregistreur que j'ai pu emmener, je suis escorté à travers des portes doubles de sécurité jusqu'au parloir – une grande pièce dotée de longs bancs posés au mur, quelques tables et chaises, et une longue liste de règles visant à assurer que rien ne peut être transmis entre les prisonniers et leurs visiteurs. J'ai quelques minutes à attendre dans cette zone, qui est en plus sous la surveillance d'une

Gaijin Yokozuna

série de glaces sans tain. Je réfléchis aux délits d'Ola, à son tempérament, sa brève expérience du sumo, son gabarit. Je l'imagine, en tant que prisonnier, maussade et plein de colère, au minimum. Je ne serai pas surpris s'il tourne sa colère à mon encontre, qui si les circonstances avaient été différentes aurait très bien pu être en train d'écrire un ouvrage sur sa propre carrière athlétique. Au moment où Ola fait son entrée dans la pièce, il s'est transformé dans mon esprit en une sorte d'Hannibal Lecter qui me bouffera le visage si je lui pose une mauvaise question.

Au lieu de ça, je suis accueilli par un sourire radieux et une chaleureuse poignée de mains, il m'invite à m'asseoir et me demande : « Bon, tu veux savoir quoi sur le frerot ? ». La main qui vient de serrer la mienne est à peu près aussi large que celle de Chad, et Ola, en dépit de son large sourire, reste en raison de son gabarit un personnage imposant, même pour moi qui rentre alors de trois mois passés chez les géants du sumo. Proche des 140 kilos, même maintenant Ola me paraît encore capable d'affronter la plupart des *rikishi* que j'ai vus au Japon, si ce n'est dans un combat de sumo, tout au moins dans un combat de rue. Même dissimulée dans l'uniforme marron de la prison, sa carrure est semblable à celle de Musashimaru, dont le centre de gravité très bas et les jambes solides et trapues constituent le gabarit parfait pour le sumo.

Ola converse avec moi gentiment et généreusement durant les quatre heures qui suivent, un gars véritablement en or, sincère et passionné, bien qu'à l'évidence, comme tout bon conteur, enclin à exagérer. Les trois heures après, j'essaie de combattre par des questions annexes sa tendance à virevolter d'un sujet à un autre comme une radio en mode scan et finit par comprendre, malheureusement, qu'il n'a pas l'ombre d'une chance de rester longtemps dehors et qu'il devrait rapidement retrouver le chemin de Hālawa (relâché un peu plus tard, il est à nouveau en prison). Il ne subit aucune thérapie d'aucune sorte, n'appartient à aucun programme de désintoxication. Et en ce qui concerne son programme de réhabilitation sociale, dit-il, il consiste en deux mois ajoutés à sa peine pour le crime inavouable commis alors qu'il appartenait à l'équipe des cuisines de la prison : « J'avais encore faim lors du nettoyage et ils m'ont chopé en train de manger deux saucisses viennoises. J'ai eu un mois supplémentaire pour chaque saucisse ». Faut pas croire que l'Etat de Hawaï ne sait pas ce que c'est que de sanctionner une faute de comportement...

Que ce soit la prison qui ait appris à Ola l'autoévaluation, ou qu'il ait eu par essence une bonne idée du type de gamin qu'il était, le portrait qui ressort de lui dans les nombreuses histoires qu'il raconte est cohérent. Dans toutes, il montre un enfant plein de curiosité, d'énergie, et cherchant à participer à tout. « Quand j'étais petit, il y avait une équipe qui s'appelait les Giants et pour laquelle mon frère jouait », me dit-il. « Du base-ball. Et j'étais le batteur, tu vois ? J'avais peut-être cinq ans à l'époque, ouais, c'est ça, cinq ans. Et je les regardais jouer, et à chaque fois, je recevais mon gant. Je recevais mon gant, et ma casquette. Je courais au milieu de terrain. Prêt à jouer, tu vois ? Mon père criait 'reviens ici !', et moi j'y disais 'Non ! J'aime jouer !' Fallait toujours qu'ils arrêtent le jeu à cause de moi, hein ? 'Reviens ici !' 'Non !'. Et alors, quand c'était leur tour de manier la batte, je me mettais dans la queue et j'attendais mon tour, hein ? J'y allais, frappais la balle, cinq ans, y me laissaient y aller. J'étais plutôt bon ».

Et il continue, et chaque mot de plus marque encore plus la différence avec son frère aîné, plus réservé, stoïque, et réfléchi. Chad a par exemple décrit la ferme derrière l'école élémentaire de Waimānalo, lentement et après mûre réflexion, comme un endroit où « on avait l'habitude de devoir venir pour les aider à s'occuper des animaux. Y en avait de toutes

Gaijin Yokozuna

sortes : chevaux, chèvres, bœufs. Nate venait nous prendre à la sortie de l'école et on traversait le champ. J'imagine que c'est comme ça qu'ils ont appris à bidouiller les bagnoles ; y z'avaient des motos, y avait de la place pour rouler, hein, dans le champ. La vache ! Fallait aller dans le champ, s'occuper des chevaux. Et comme ils avaient la maison, le chemin, z'avaient tout clôturé et c'était comme une forêt, fallait aller là-dedans et regarder dans la forêt. Et tu sais quand t'es si petit ce foutu truc si grand, ça fait peur hein ? Les chevaux faisaient pas aussi peur, c'était juste d'être dans le champ à chercher les chevaux qui faisait peur ».

Ola ne s'intéressait pas franchement aux chevaux. Et je doute que quoi que ce soit ne lui ait jamais fait peur dans toute sa vie. « Z'avaient plein de carrioles » me dit-il au sujet de la ferme « des motos aussi, hein ? Et j'préfèrais ça aux canassons, tu vois. Donc Chad montait, hein, et moi je disais 't'as qu'à croire, vieux', je sautais sur un de ces buggys, une de ces carrioles, et je commençais des poursuites tout autour, tu vois le genre. Plein de trucs ». Il éclate de rire, comme souvent au milieu d'une de ces histoires. « Oh, je me cassais souvent la gueule. Une fois, on est sauté à l'arrière d'une carriole, j'étais pas vieux, hein, et on a taillé la route, à travers plein de buissons comme ça, hein ? Pan, boom ! Pan ».

Boom. Pan. Si quoi que ce soit de ce qui va suivre explique la force de caractère dont Chad Rowan a fait preuve dans sa marche vers les sommets du sumo, il faut également bien le définir, parce qu'Ola, de toute évidence un bien meilleur athlète que Chad, n'est pas seulement Hawaïen comme Akebono, pas seulement de Waimānalo comme Akebono. Lui et Akebono ont grandi dans la *même maison*.

LES DIMANCHES A WAIMANALO s'écoulaient avec aisance dans la languissante brise tropicale, les senteurs des barbecues et les sons des musiques locales. Les voisins s'invitent et racontent leurs histoires, un type de visites tout à fait spécifiques à l'endroit et qui peuvent durer des heures, la conversation rebondissant d'un sujet à l'autre, d'une personne à l'autre. Quand le cœur du sujet fait son apparition, le conteur le brode de nostalgie, se rappelant de souvenirs d'enfance, du goût de la nourriture, etc. Le sujet ne tarde jamais trop à en venir à la nourriture, que les gens de Waimānalo peuvent décrire comme n'importe quel grand chef – tout depuis les meilleures frites au meilleur *laulau*, et leur goût, comme : « Ho, le riz était si *ono* ! ». Ça peut être un filet mignon, mais ce n'est même pas nécessaire tant que c'est mangeable, et pour la plupart des gens à Hawaï comme au Japon, le riz n'est vraiment pas que du riz.

Les meilleures histoires sont en partie mimées, animées avec des sons, et ponctuées en répétant la dernière phrase plusieurs fois jusqu'à obtenir l'éclat de rire général. « Et donc, mon oncle y vient finalement me dire 'Eh, t'as pas intérêt à la jouer avec moi, ou j't'en colle une aussi sec !' *On était complètement pétés*. Mais je baisse ma culotte devant personne, j'étais une tête de pioche d'ado, donc chuis resté là, à me la jouer. Et d'un coup, y se retourne. Vlan ! Y m'en balance une dans la gueule ! ». S'ensuit une pause de ponctuation au cours de laquelle tout le monde rit. « Donc là je me la joue comme si ça m'avait rien fait, que je suis un dur. Donc je reste là, et y se retourne *encore*. Vlaaan ! Y m'en recolle une ! ». Tout le monde rit. « Vlaaan ! Y m'en recolle une ! Vlaaan ! Y m'en recolle une ! ». Si la réaction du public est vraiment bonne, le conteur va parfois revenir au début de son histoire et la recommencer entièrement. Pas mal de ces histoires sont vraiment préparées, bien connues parfois même de ceux qui les écoutent, mais elles sont quand même appréciées en tant que spectacle. Les

Gaijin Yokozuna

meilleures incluent en général de la violence dont on peut rire a posteriori. Dans ces discours on peut toujours entendre le conteur appuyer son propos par des « tu sais quoi », jamais prononcés sur le ton d'une question. Les mots « on était complètement pétés » sont toujours appréciés pour accroître la fluidité d'une histoire, comme « Y se retourne ». Tout le monde a quelque chose à raconter, et même les actualités sont racontées de façon similaire, comme quelque chose dont on a du mal à croire que ça s'est passé parce quelqu'un aurait dû s'en douter – parfois même, comme plus haut, le conteur lui-même.

Si les Rowan n'ont pas de soucis à se classer dans les meilleurs conteurs, leurs dimanches se déroulent en général bien différemment, sans temps à perdre pour le stock-car, le cheval, le sport ou le farniente. Le père de Chad, Randy Rowan, s'assied devant sa télévision, mais sa mère, dévote Témoin de Jéhovah, entasse Ola, Chad et Nunu dans la voiture pour toute une journée d'église. Pour les garçons, rien d'autre ne pourrait être aussi rasoir. Rester assis dans une église pour une messe d'une heure lors d'une journée magnifique est une chose. Mais y passer la majeure partie de la journée alors que vos amis sont dehors en train de jouer et que votre père est à la maison en train de regarder du foot est, pour des garçons de six, huit et dix ans, de la pure torture. Nunu et Ola s'en plaignent continuellement. Chad se rend à l'église sans jamais se plaindre.

Un dimanche, Ola décide de prendre les choses en main lui-même. Sa mère a levé les garçons comme d'habitude pour qu'ils se préparent. Elle a lavé et habillé Nunu, tandis que Chad se prépare lui-même. Il attend à la porte tandis que son père crie vers la télévision.

« Regarde ton père », lui dit sa mère en s'avançant, tenant Nunu par la main. « En train de crier à cette boîte stupide. Hé, Randy ! Tu veux venir à l'église avec ta famille ? »

« Vas-y, Janice ».

« D'accord... Où est Ola ? », demande-t-elle à Chad.

« Je sais pas, maman. J viens juste de finir de me préparer ».

« Randy, où est ton fils ? »

« Qui, Ola ? Je croyais qu'il était en train de se préparer pour l'église »

« Chad, prend Nunu dans la voiture. On n'a pas le temps de jouer à ça ». Elle regarde rapidement autour, puis se rend dans la cour, appelant « Ola ! ». Pas de réponse. Elle retourne dans la voiture et s'en va sans lui.

Ola émerge de sa chambre quelques minutes plus tard.

« T'étais où, garçon ? T'as pas entendu ta mère ? Je suis sûr que si... »

« J'ai pas entendu, papa. J'ai rien entendu du tout. J'étais juste là dans ma chambre. Je savais pas qu'y z'étaient partis déjà ».

« Ouais c'est ça », dis son père, dans un éclat de rire. « C'est surtout que t'aimes pas aller à l'église, Ola. C'est ça le truc. Chuis sûr que t'es resté à te cacher dans ta chambre tout le temps où elle te cherchait ».

Ola regarde ses chaussures. « Même pas vrai ».

« Allez... viens t'asseoir et regarder le match avec ton père ».

Le visage d'Ola s'illumine, et il saute sur le fauteuil près de son père.

Plusieurs heures plus tard, son père est assoupi sur le canapé, et une voiture s'engage sur le chemin.

« Papa ! Papa ! Réveille-toi ! Maman est de retour, elle va être furieuse ! »

Sa mère fait son entrée et le regarde pendant ce qui semble un long moment. « Donc t'es suffisamment futé pour manquer l'église », lui dit-elle doucement. « Maintenant tu peux rentrer dans ta chambre. Tu es privé de sortie, Ola. Et tu as de la chance que je ne vienne pas te mettre une raclée ».

Plus rien ne bouge dans la pièce.

Gaijin Yokozuna

« Mais M'an ! Je savais pas que tu partais pour l'église ! Chad n'est pas venu me dire de me préparer ».

« Je ne veux rien entendre, Ola. Vous savez tous que chaque dimanche, vous êtes censés vous préparer pour aller à l'église. Ca n'a rien de neuf. Nunu a cinq ans, donc je dois l'aider à se préparer. Je dois aussi t'aider à mettre tes vêtements, comme un petit bébé ? »

« Janice, allez, laisse le tranquille, pour une fois ! », répond son mari.

« Et toi ! J'imagine que tu lui as laissé regarder le foot toute la journée. Tu aurais du être à l'église avec ta famille, au lieu de regarder cette stupide boîte toute la journée ».

« Qu'est-ce qu'il y a de grave à passer un peu de temps avec son fils ? »

« Tu aimes passer du temps avec ton fils ? Essaie de rentrer à une heure décente dans la semaine. Ou de venir avec nous à l'église dimanche prochain ».

« Mais Janice... ». Et c'est reparti pour un tour, souvent au point d'en arriver aux cris, parfois au point où Nunu se met à pleurer, et où Chad finit par emmener ses frères dehors pour attendre dans la voiture que les choses se calment d'elles même.

L'église est l'une des nombreuses stratégies que Janice Rowan emploie pour essayer d'imposer des structures à un moment où elle lutte pour arriver à nourrir, habiller et éduquer leurs enfants qui grandissent. Il y a aussi le sport, les réunions familiales hebdomadaires et un ensemble de règles domestiques sur lesquelles elle reste totalement inflexible – des règles fixant ce que ses garçons doivent manger, quand ils doivent être rentrés, quand ils doivent être au lit. Mais le plus important est sa conception du comportement que doivent avoir ses garçons, que ce soit à l'école, à l'entraînement, ou tout simplement dans le voisinage. Cette notion est établie en une Règle des Trois Coups.

La Règle des Trois Coups stipule que lorsque les garçons sont provoqués, ils doivent encaisser les deux premiers coups et s'en aller. S'ils sont frappés une troisième fois, alors seulement ils sont autorisés à rendre les coups. En théorie, les adversaires ont le temps de se calmer, ou quelqu'un peut intervenir pour arrêter les choses avant que les garçons n'aient des ennuis. S'affranchir de la règle, bien entendu, implique une raclée de la part de maman, un sort bien pire que quelque punition pouvant résulter d'une querelle de rue, et ce jusqu'à ce qu'ils soient au lycée.

Dans les faits, la règle produit des effets variables dans leur réussite, selon le garçon sur qui elle s'applique. Pour Chad, il semble qu'elle signifie pour lui qu'il doit éviter toute bagarre à tout prix. Même à l'âge de dix ans, sa taille et son grand gabarit font de lui une cible facile pour les garçons taquins du voisinage. Ils l'affublent de sobriquets tels que « Gros Sac », ou le traitent de tapette ou de peureux. « T'es vachement grand, mais t'en feras jamais rien ! ». Une famille de cinq sœurs habitant dans le voisinage des Rowan brisent continuellement le cœur de Janice avec des harcèlements perpétuels sur son fils, se finissant bien souvent par des coups. Janice, à sa fenêtre, le regarde souvent en pensant, *Oh, y en a marre, Chad, balance leur juste un pruneau !* Mais son fils encaisse juste les provocations, essayant la dérision. Chad a besoin d'aide, et après un moment elle finit en général par céder, sachant parfaitement vers qui se tourner.

« Ola ! Sors voir aider ton frère ! »

Sans l'ombre d'une hésitation Ola est dehors en un clin d'œil, s'occupant bien vite des tourmenteurs de son frère, tandis que Chad reste sur le côté et regarde.

Chad interprète donc la Règle des Trois Coups comme « Tu ne dois pas te battre ». Nunu en vient bien vite à la voir comme « Appelle Ola ». Et Ola est convaincu que c'est « Trois coups. Tu leur dis trois fois de s'arrêter, et sinon, tu te retournes et tu leur en colles une ». Pour Ola, c'est là une formalité, le prélude à tout combat réel : « Ma M'an m'a dit que je dois prendre

Gaijin Yokozuna

trois coups. Donc si t'as envie qu'on se batte, on y va, mais tu dois me taper trois fois. Je m'occuperai de toi après, mais j'ai pas envie de recevoir une raclée de M'an ». Donc, si la règle a beaucoup d'effet sur le sens de la discipline individuelle de Chad, elle est bien inutile concernant Ola, qui se bat tout seul, pour défendre ses frères, enfin pour n'importe quoi.

« Ola s'est encore battu M'an », disent bien souvent Chad et Ola.

« Et vous vous avez rien fait pour aider votre frère ? »

« T'inquiète pas, M'an, Ola se débrouille bien tout seul. Il a dérouté le gars parce qu'il avait embêté Chad ».

« Embêté Chad ? Et tu ne l'as pas aidé, Chad ? »

« Comme il t'a dit, M'an, Ola se débrouille très bien tout seul ».

QUE CELA SOIT SIMPLEMENT l'un des avantages de vivre dans un état jouissant d'une météo parfaite toute l'année, ou le fait que nous n'ayons pas d'équipe professionnelle pour laquelle se passionner, ou qu'il y ait une explication culturelle plus profonde à cela, je ne saurais dire. Mais Hawaï est, c'est certain, quasiment obsédée par les équipes sportives chez les jeunes. Les nouvelles sportives du soir s'ouvrent communément avec des histoires et scores d'équipes lycéennes. Des scores qui vont jusqu'aux équipes de maternelle de foot sont dans les journaux. Les sports servent même à mesurer le temps, une saison de sport en chassant une autre sans que la température ne change beaucoup. La seule manière de savoir que l'automne est là est de constater que les jours se raccourcissent un peu et que le foot arrive, quand des familles complètes et même des anciens élèves intéressés font les sauts de puce d'îles en îles pour les plus importants matchs lycéens.

Les garçons Rowan sont en permanence en train de naviguer d'un entraînement à un autre, d'un match à un autre – un système qui non seulement leur apprend les leçons que le sport peut procurer, mais les tient aussi à l'écart des ennuis et permet à leur mère de travailler après l'école. Les matchs sur le parc de Waimānalo se transforment bien souvent en repas à la bonne franquette. Les cousins, les oncles, les tantes. Des enfants qui courent de partout. Et de la nourriture : de grosses marmites d'alu posées sur de longues tables, remplies de porc *kālua*, de bœuf *teriyaki*, de riz, de salade de macaroni, de saumon *lomilomi*, d'*ahi* grillé. Des gâteaux au chocolat, des gâteaux *haupia*. Des glacières remplies de bière ou de jus de fruit. Certains sont assis sur les glacières, d'autres sur des couvertures, parlant de choses et d'autres tandis que le soleil plonge derrière la chaîne de montagnes qui sépare la petite ville du reste du monde.

« Mon père, c'était mon plus grand fan », me dit un jour Chad durant l'une de ses introspections, « mes championnats en poussin, basket, base-ball, il venait à tous. Depuis qu'on était tout petit, il nous a toujours poussé à faire du sport ».

George Kalima ou bien d'autres garçons de Waimānalo pourraient en dire autant de leurs propres pères. Je rencontre pour la première fois Haywood Kalima au Kokugikan, où il était en train de contempler le *dohyō* avec fierté, et il me dit : « C'est mon fils ». Quelques jours plus tard, George est en train de nous cuisiner du crabe frais et un ragoût de fruits de mer dans l'appartement de Chad, et la conversation en vient à la première grande réussite athlétique de ces deux athlètes professionnels : le Championnat 1979 du Hawaï State Pop Warner. On pourrait croire qu'ils sont en train de décrire l'Aki *basho* tout juste achevé, tant ils sont précis dans les détails donnés : comment ils l'ont emporté en accumulant plus de yards que l'autre

Gaijin Yokozuna

équipe puisqu'aucune n'a pu marquer, comment le père de Chad s'est arrangé pour qu'un bus de luxe de la compagnie MTL, pour laquelle il travaillait, emmène l'équipe jusqu'au stade. « Ho, on s'est garé juste à côté du bus jaune des adversaires et on est sortis comme si on était les raiders ! ». Puis les vestes de champions qu'ils ont reçues : « je l'ai portée tous les jours ». Chad a alors neuf tournois à son actif. « Je l'ai encore aujourd'hui ». « Et n'oublies pas que tout ceci n'a pu arriver que parce que tu as perdu du poids », ajoute M. Kalima. Ils ont pu satisfaire au poids limite des Pop Warner uniquement parce qu'il les avait gardés dans la voiture en plein soleil tout la journée le jour de la pesée.

La cinquantaine bien tassée, Haywood Kalima paraît pouvoir encore jouer comme arrière dans n'importe quelle équipe de foot US. L'homme nage presque quatre heures par jour pour pêcher le poulpe, et est devenu une sorte de leader de sa communauté dans les dernières années. Il a récemment organisé un groupe de voisins engagés de Waimānalo ; nettoyé une portion de la plage qui était jonchée de gravats et de toutes sortes d'autres ordures ; fait couler un escalier de béton jusqu'à l'eau ; établi une jetée et un ponton d'amarrage ; agrémenté le coin en plantant du gazon, de petits arbustes, et mis un mur d'escalade ; et enfin avoir obtenu grâce au succès d'une pétition auprès du maire d'Honolulu que le parking défoncé soit refait.

Cette même conviction et confiance que j'ai pu sentir chez George la toute première fois où je l'ai vu à la Magaki-beya, je les ai retrouvées chez son père tout au long des ans, que j'aie été simplement en train de l'écouter raconter des histoires, ou simplement l'avoir vu raccompagner vers la sortie, calmement mais fermement, une personne qui avait perdu le contrôle de ses actes lors du mariage de son fils. Il n'est jamais venu au Japon les mains vides, et ne m'a jamais laissé quitter sa maison sans un poisson de bonne taille qu'il venait de pêcher, avec les instructions pour sa cuisson. M. Kalima était costaud, il est costaud. Qu'il ait toujours été comme cela n'est pas très surprenant pour moi, et plus je le connais, plus ces traits que j'ai retrouvés chez George deviennent logiques. Et plus je le connais, plus ces traits que j'ai retrouvés chez un certain ami de toujours de George deviennent logiques.

Il y a d'innombrables différences entre Ola et Chad, dont beaucoup trouvent sans doute leurs explications dans les méandres insondables des traits de caractère inaliénables dont ils ont été dotés à leur naissance. Mais la différence la plus visible dans tout ce qui a fait les structures de leurs vies – depuis l'église jusqu'à la manière dont chacun répondait à Maman, en passant par les activités sportives, les Règles de Maman ou l'école – est qu'en raison de l'amitié qu'il a nourrie avec l'un de ses camarades de classe, l'un d'entre eux a pu bénéficier de l'influence quasi quotidienne de Haywood Kalima, au contraire de l'autre.

Ce qui m'amène à ce qui est devenu l'un des points les plus difficiles de la rédaction de cet ouvrage : comment parler de Randy Rowan. C'est sans aucun doute l'un des personnages les plus importants de cette histoire, un homme bon doté d'un grand cœur et d'intentions louables, mais non dépourvu de défauts qui ont eu une grande influence sur le sort de ses enfants. Pour être plus précis, je n'ai jamais été en mesure de l'interviewer, puisqu'il est décédé quelques mois avant ma première rencontre avec son épouse. De la part de Janice Rowan, j'ai pu entendre pas mal d'histoires emplies de colère – une colère due, pour l'essentiel, au fait qu'il n'était plus avec elle, alors qu'il aurait aussi bien pu être encore là s'il avait un peu mieux pris soin de lui-même. De la part d'Ola, je n'ai eu que des commentaires sur sa loyauté et son soutien : « Papa venait ici tous les jours en visite ». De la part de Chad, au delà même des détails de la vie tumultueuse de sa famille, je n'ai vu que du respect et de la gratitude, et un pardon sincère des fautes de son père résumé joliment quand il me dit un soir après une heure de réflexion : « Il avait de grands rêves, mon père ».

Gaijin Yokozuna

Il possédait également une humilité et une générosité profondes, ou ce qu'un théoricien des civilisations pourrait qualifier d'*esprit aloha*. Se procurer un bus pour le Championnat des Pop Warner de son fils, devenir le grand-père d'adoption de tous les gamins du quartier dans ses dernières années, sont ce qui fait que personne ne pourrait contester le fait que Randy Rowan était pétri d'*aloha*, ce qu'une des toutes premières histoires que Janice Rowan m'ait raconté prouve. Une nuit, alors qu'il conduit son bus sur le trajet entre l'aéroport et Waikīkī, il remarque une lumière sur le rebord de la route, dans la rivière qui se jette dans le lagon de Ke'ehi. Il gare immédiatement le bus sur le côté pour en avoir le cœur net et se rend compte qu'une voiture est sorti de la route et a plongé dans les eaux noires. Tandis que deux de ses passagers se précipitent au secours du conducteur de la voiture, il court chercher de l'aide. Le passager est sauvé, la police arrive, et le lendemain matin la nouvelle fait les unes, mais sans que Randy Rowan ne soit cité une seule fois. Cette même soirée le conducteur de la voiture accidentée passe à la maison des Rowan pour le remercier, et il en est content. Janice Rowan passe en revue toutes les nouvelles, écoeurée de constater qu'elles mettent en exergue l'héroïsme des deux passagers sans accorder à son mari le mérite qu'il devrait avoir.

« J'ai pas fait ça pour passer à la télévision, tu vois ? » lui dit-elle. « Ca me suffit que cette femme ait pris le temps de passer ici pour me remercier ».

« Ouais, je vais quand même te dire, Randy. Si tu t'arrêtes pas, dis-moi comment ils peuvent la sauver ? ».

Cette histoire me rappelle quelques traits fondamentaux que j'ai pu observer chez Chad Rowan : sa nature généreuse qui transparaît dans des faits tels que la volonté de travailler avec moi sur ce bouquin après seulement une conversation, et le manque de patience face aux gens qui ne comprennent rien. Randy Rowan était avant tout un homme qui pense aux autres. Janice Rowan est la personne la plus sûre de ses propres conceptions sur la façon dont les choses doivent se passer qu'il m'ait été donné de rencontrer, cela ressortant aussi bien dans les sentences du type comment-ils-peuvent-la-sauver que dans la façon dont elle mène sa vie.

Aujourd'hui, ses décisions se limitent en général à renvoyer poliment les gens qui tentent de se faire de l'argent sur sa célébrité locale considérable. Mais à l'époque, vivre ses convictions signifiait bien souvent aller à l'encontre de l'ensemble de la communauté.

« Mes parents ont souvent été méprisés à l'époque pour des choses qu'ils avaient l'habitude de faire », me dit Chad un jour. « Comme le fait d'être Témoins de Jéhovah, mon frangin et moi on se faisait souvent taquiner : 't'es pauvre ! C'est pour ça que t'as pas de cadeaux, c'est pour ça que tu fêtes pas Noël', des trucs comme ça tu vois ? Comme de nous envoyer depuis Kailua High pour aller à Kaiser High, les gens de Waimānalo les regardaient pas d'un bon œil, hein ? ».

C'est autour de Noël que ce choix original de religion prend le plus son sens. En dépit du climat, l'esprit de Noël s'empare de Waimānalo comme à peu près dans n'importe quel autre coin des Etats-Unis. Les gamins courent pieds nus aux quatre coins des parkings des centres commerciaux où les sapins importés du continent attendent d'être ramenés dans les foyers et décorés de guirlandes lumineuses. D'immenses cristaux de neige en papier ornent les fenêtres ouvertes de l'école de Waimānalo. Les voisins bataillent, se concurrencent à coup de luminaires et de rennes en plastique sur les toits de leurs petites maisons. Une ballade de nuit dans les méandres de la vallée est un monde merveilleux de lumières pour les enfants, ponctué par quelques feux d'artifices qui éclatent, en anticipation pour la Nouvelle Année, quand toute l'île s'illumine encore plus qu'au 4 Juillet. Et tous les enfants attendent le Père Noël. Tous, sauf Chad, Ola et Nunu, dont la maison reste dans l'obscurité.

Gaijin Yokozuna

« On a été élevés comme Témoins de Jéhovah », me dit Ola. « Moi, j'ai jamais eu un seul Noël de ma vie. Jamais. Jamais eu un sapin de Noël. Jamais eu de cadeaux sous le sapin de Noël. J'croisais que le Père Noël c'était, tu vois, un gros type avec une barbe ».

La seule fois où Noël se rapproche de leur maison est quand Nunu, du haut de ses cinq ans, remarque un sapin de Noël chez l'un de ses copains et les cadeaux qui se trouvent en dessous. Une fois qu'il découvre toute l'histoire, il commence à se plaindre de ne pas avoir de sapin à la maison. La famille de son copain, qui avait un petit sapin supplémentaire, se sentant gênée pour l'enfant, le donne à Nunu. Mais quand il le ramène à la maison, il n'est pas accueilli par des vœux de Noël mais avec un « Ca n'a rien à voir avec Noël ! ». Chad, Ola et Nunu sortent le sapin pour le planter dans le jardin. Ils ne savent pas s'il pourra survivre ou pas, puisqu'il a déjà été coupé, mais ils font le maximum. Ils creusent un trou et, sachant que de tels arbres viennent du Pôle Nord, remplissent le trou de glaçons avant de planter l'arbre.

« Ma mère était, elle est toujours, Témoin de Jéhovah », me dit Chad, une nuit pendant le *jungyō*. « C'était pas facile pour nous de comprendre. Tous les dimanches on aurait voulu rester à la maison pour regarder des matchs de football avec Papa, hein ? Parce qu'on le voyait pas souvent, il était à la maison que les week-ends. On voulait rester à la maison, tous les copains étaient dehors en train de jouer, mais fallait aller à l'église. Et c'est un truc qui prend la journée, quand on va à l'église. Et comme je te l'ai déjà dit, ils croient pas aux vacances, donc c'est un peu dur à comprendre. Je crois que ça a été le plus dur pour le cadet. Y pouvait pas comprendre pourquoi tous les autres avaient des sapins de Noël et des trucs dans le genre, et pas nous. Je t'ai parlé du sapin qu'on avait eu de nos amis une fois, hein ? Crétins d'Hawaïens ! ». Il éclate de rire à ce souvenir et se met alors à me servir une analyse biographique de son cru : « En tant qu'aîné, on voit pas mal de trucs pas terribles, et on apprend vite que... comment j'peux dire ? Tu peux faire ci, tu peux pas faire ça. Je sais pas si je m'exprime clairement, mais moi, je savais que j'étais Témoin de Jéhovah. Je savais qu'on ne fêtait pas les jours fériés. J'aurais aimé demander *pourquoi*, mais en tant qu'aîné, ça aurait mis ma mère dans l'embarras, tu vois ? On s'attend toujours à ce que tu donnes l'exemple ». Il s'arrête un moment pour réfléchir, puis ajoute, « Le plus important : je la respecte. Elle était dure, tu vois. Elle était vraiment dure. A l'époque je me disais 'pourquoi est-ce qu'elle est aussi dure ?'. Aujourd'hui, je comprends. Si elle avait pas été dure avec nous, je serais sans doute pas arrivé à être ce que je suis aujourd'hui ».

Juste après avoir atteint le rang de *yokozuna* – 'ce que je suis aujourd'hui' – Chad fera cette observation culturelle devant le rédacteur du *Honolulu Magazine* W. Blake Gray : « Les mères à Hawaï sont différentes. On n'a pas peur de son père, mais sa mère... quand ton père te fout une raclée, on peut parer les coups et tout. Mais quand c'est ta mère, tu oses pas lever la main ».

La plus importante tentative de Maman d'instaurer l'ordre se trouve dans les réunions familiales hebdomadaires, chaque samedi après l'église. Dans ce qui peut être des atmosphères de franchise brutale, de telles réunions peuvent vite devenir pesantes. Comme pas mal de familles qui se rassemblent et se disent tout, les Rowan découvrent que l'harmonie n'est pas toujours ce qu'ils ont au bout du compte. Chad et Nunu, qui partagent l'une des chambres, sont en général séparés d'Ola par le salon étriqué. Mais les véritables confrontations ont lieu entre Janice et son mari – au sujet de Randy et la boisson, Randy qui reste tard dehors, Randy qui n'est pas allé à l'église.

Gaijin Yokozuna

Des années plus tard, dans des suites d'hôtel luxueuses du Japon septentrional, Chad me raconte des histoires tristes de son enfance difficile, me promettant qu'il peut me tirer des larmes sur ce qu'a du vivre le jeune Chad Rowan, le pire étant toujours arrivé lors de ces réunions dominicales. A cette époque, il est assez facile pour moi de donner de ces expériences difficiles pour lui une explication de type « c'est dans les difficultés qu'on forge son caractère et sa force » de ses succès, tout spécialement quand les anecdotes se terminent par « Nunu commençait à pleurer, et plus tard maman arrivait et nous sortait pour dormir sur la plage ».



Le premier retour de Chad chez lui après sa promotion comme *sekitori*. Ses *tsukebito* sont à l'arrière plan. Photo de Janice Rowan.

Mais plus tard, j'apprendrai que si les difficultés ont incontestablement endurci le jeune Chad et lui ont conféré ses qualités de patron au cours des ans, le tableau est bien plus complexe que celui de nombreuses disputes entre ses parents, d'une famille se déchirant au bord de la rupture, avec des enfants qui dorment régulièrement sur la plage. Le père de Chad a sans doute fait des erreurs de temps en temps. Sa mère reconnaît elle-même avoir été trop dure et avoir à l'occasion eu des emportements. Mais en dépit d'un contexte familial relativement agité, Chad n'a jamais pu dire qu'il s'est senti mal-aimé.

Sans chercher à minimiser les effets en général néfastes des disputes parentales sur leurs enfants, certaines d'entre elles ont fini avec le temps par faire partie de ces trucs dont on peut rire avec le recul. La confiance en elle manifestée par Janice, voyez vous, vient en bonne partie de son gabarit : elle n'est pas quelqu'un à qui on peut chercher des noises, comme son mari l'apprend à ses dépens une sanglante après midi de dimanche.

Gaijin Yokozuna

En ayant assez de ses critiques, il finit par tenter de se défendre lui même en une assourdissante tirade, que sa femme essaie de couvrir par ses propres cris de « Randy, calme toi pour qu'on puisse en parler. Calme-toi ! ». Son propre père, présent chez eux ce week-end, la rejoint dans un vain effort pour calmer son fils : « Randy ! Laisse la tranquille pour commencer ! Tu es toujours en train de la provoquer ! ». Mais cet essai paraît plus attiser les choses que de les calmer. Et Janice qui reprend de plus belle : « Tais-toi, Randy ! On ne va nulle part et ça commence sérieusement à m'énerver. Randy ! Tais-toi ! ». Mais il prend cela comme des encouragements à aller plus loin, à la confronter et faire taire les cris de ses enfants « Papa ! Papa ! Laisse la tranquille ! ».

En un clin d'œil, le ton et la direction des cris des enfants change : « Maman ! Maman ! Laisse le tranquille ! », engendrant chez Randy comme Janice un fou rire incontrôlable au plus fort de la dispute. Janice a saisi son époux derrière les épaules et le frappe contre le mur – pas un mince exploit face à un adversaire de 120 kilos – et commence à le secouer. Les garçons se mettent à crier au moment où la situation se calme un peu, soulignant l'ironie et la bêtise de la situation.

« Je t'avais dit que tu m'énervais », dit Janice après avoir recouvré son calme.

Elle se dirige vers le couloir pour l'éviter jusqu'à ce que les choses se calment, mais la situation s'est transformée en un jeu désormais, et Randy ne veut pas céder. Il ouvre le placard, sort la planche à repasser et la tient devant lui, recommençant sa tirade en la suivant jusqu'à la chambre, désormais bien protégé.

Janice se met à éclater de rire à nouveau à cette vision de Randy la suivant derrière la planche à repasser, et jetant des regards furtifs sur les côtés. Il se met à rire lui aussi, puis remet ça tandis qu'elle l'avertit à nouveau « Je te l'ai déjà dit Randy, ça ne mène nulle part. Tu dois te taire ou il va t'arriver des bricoles ».

Bien entendu il continue à avancer vers elle, donc elle finit par se pencher sur la planche à repasser en poussant de ses mains, l'envoyant valdinguer de l'autre côté de la pièce. Quand il se relève, du sang coule de sa main droite, qui s'est trouvé prise dans le mécanisme de fermeture.

« Regarde ce que tu m'a fait ! Hé ! T'aimes mon sang ? C'est mon sang ! ». Il se met à agiter ses mains dans sa direction, faisant gicler des gouttes.

« Ouais, c'est ton sang. Tu t'es fait ça tout seul, Randy, tu le sais ».

« Emmène-moi à l'hosto ».

« Non, c'est toi qui a été stupide. T'y vas tout seul ».

Il réfléchit un moment. Puis il regarde autour. « Chad : ». Du haut de ses onze ans, Chad passe derrière le volant et conduit son père au Castle Hospital, à environ trois kilomètres.

Quand ils en reviennent, la main de Randy porte un gros bandage et il arbore un œil au beurre noir, oublié dans la confusion autour du sang. C'est un homme vaincu.

Mme Rowan me raconte cette histoire avec une sympathie grandissant autant que ses rires à mesure qu'elle se remémore les images. « Il va en bas de la rue, pour se plaindre à mon cousin, 'Regarde ce que ta cousine m'a fait'. Je lui dis après 'je vais te dire Randy, dis lui ce qui m'a amené à ce que je te fasse ça'. Mon beau-père lui dit 'Randy, vraiment, tu devrais avoir honte. Et je me revois le regardant, et me disant 'mais quelle honte !' ».

Le récit d'une réunion en particulier me fait bien pleurer comme Akebono me l'a promis. Quand Janice Rowan aime mettre au point au grand jour les soucis puis passer à autre chose, son mari garde ses problèmes pour lui. Quand il les laisse finalement transpirer, il se met alors

Gaijin Yokozuna

dans des états que les discussions tournent immédiatement en disputes, ce qui arrive souvent alors que Chad est âgé de onze ans. Et donc Janice et Randy commencent à s'éloigner l'un de l'autre, Randy restant dehors de plus en plus tard et de plus en plus souvent, ne rentrant parfois pas du tout à la maison. Dans la plus terrible des réunions familiales des Rowan, tout le monde est massé dans le salon comme d'habitude, mais le père et la mère sont à l'opposé l'un de l'autre. La discussion est calme et mesurée ce jour-là ; pas de cris, d'expression de déception. Maman explique tout simplement que Papa doit partir, et que les garçons doivent choisir avec qui ils veulent vivre. Chad a onze ans, Ola neuf et Nunu n'en a que cinq. Nunu court immédiatement vers sa mère, suivi par Ola.

« J'ai regardé mon père, assis sur le canapé. Il pleurait », me dit Chad, se souvenant de l'histoire.

Il regarde vers sa mère, ses frères dans ses bras, puis une fois de plus vers son père, en train de pleurer, et prend sa décision. « Maman, tu peux te débrouiller seule, papa non », lui explique-t-il. « Il faut que je parte avec lui ». Et donc Chad et son père emménagent dans un appartement de Waikīkī.

Waikīkī n'est pas Waimānalo. C'est un étrange patchwork de riches et de pauvres, de cocaïnomanes dans de nets appartements vivant au dessus des portiers d'hôtel, des chauffeurs de taxi, des dealers et des prostituées dans leurs taudis. L'une des seules choses que beaucoup de touristes voient d'Hawaï, Waikīkī est moins hawaïenne qu'elle n'est un mélange frelaté de Las Vegas et de Cancun. Le canal creusé pour irriguer les terres gagnées sur lesquelles reposent ses hauteurs pourrait tout aussi bien être un océan en raison de la distance qu'il met entre le lieu de villégiature et la véritable O'ahu. Les gamins du coin descendent l'avenue Kalākaua dans des Honda Civic surbaissées les weekends, arpentant l'endroit comme s'ils étaient à la recherche d'aventure. Ce n'est pas un foyer – même pas pour la plupart des voyageurs en transit, et certainement pas pour les locaux. Et donc après quelques jours dans cet endroit, Chad regagne le confort de Humuniki Street, à la fois pour échapper au bruit et pour aller à l'école. Mais son père n'oubliera jamais le geste que son fils a fait ce jour-là en le choisissant.

Chad s'est bien trompé sur la capacité de sa mère à endurer seule la séparation. Il la retrouve au lit, où elle demeure, plus ou moins, durant les trois mois qui suivent. Chad ignore les détails des raisons de la séparation de ses parents mis à part le fait qu'ils se disputaient beaucoup, mais se doute qu'il devait y avoir pas mal de choses derrière tout ça pour que sa mère soit aussi déprimée. Il prend sur lui de diriger la maisonnée, faisant la cuisine pour sa mère et ses frères, payant les factures avec le carnet de chèques de sa mère, emmenant à l'heure ses frères à l'école et les préservant, aussi bien qu'il peut, de tous les ennuis. « Encore une fois », me dit Mme Rowan, « Il a été l'adulte dans nos vies ».

Randy Rowan fait de son mieux pour revenir à la maison durant cette période, mais les coups à la porte ne rencontrent qu'un silence amer.

« S'il te plaît Maman, laisse le rentrer », lui disent ses enfants.

« Vous restez éloignés de la fenêtre. Ne me regardez pas comme ça. Il ne mettra pas les pieds dans cette maison ». Une nuit, tard, Ola, dont la chambre donne sur l'avant de la maison, est réveillé par le son d'une personne en train d'essayer d'ouvrir la porte de devant. Il sait que c'est son père mais il a peur de bouger. Il vaut mieux faire semblant de dormir. Pas vraiment en veine avec la porte, Randy s'approche de la fenêtre d'Ola et l'appelle, dans un murmure bien trop bruyant : « Ola ! ». *Complètement bourré*. Ola continue cependant de faire semblant de dormir. Son père réussit à passer un bras par la fenêtre et commence à secouer le lit de son

Gaijin Yokozuna

fil, l'appelant, « Ola ! Ola ! Réveille-toi. Va faire le tour et ouvre moi ». Ola sort finalement de son lit. Il se tourne pour trouver sa mère debout dans l'encadrement de la porte.

« Tu te lèves et tu le laisse entrer, et tu peux faire tes bagages, parce que tu sortira d'ici avec lui ». Puis, à son mari, « Et toi tu restes éloigné de ma maison ».

« Mais Janice ! »

« Vas t'en ! ». Elle tourne les talons.

« Allez Ola, elle va pas te virer. Tu peux me laisser entrer. Je peux la convaincre, Ola. J'aime ta mère, Ola. Et je vous aime, les garçons, vous me manquez. T'es mon fils, Ola ».

Et Ola de se lever, traverser le salon jusqu'à la porte, qu'il ouvre. Il se retourne et voit sa mère dans le couloir.

« Très bien. Va faire tes bagages, Ola ».

Les mots de colère visent en fait plus le mari de Janice qu'Ola, qui n'a donc finalement pas à faire des valises. Mais plusieurs mois se passent avant qu'elle ne finisse par sortir de sa dépression, finissant par comprendre qu'elle ne peut continuer à faire payer ses enfants et continuer à s'attendre à ce que Chad fasse tout. « Après un moment », se rappelle-t-elle, « J'ai dit, 'Okay, vous avez besoin de voir votre père, c'est bon', et donc je l'ai autorisé à les prendre ». C'est le premier pas qu'elle effectue vers un retour du pénitent dans sa maison.

« Tu vois, c'était ça le problème », me dit Chad à propos de sa confusion de gamin de onze ans. « Il partait, et il revenait, puis il partait, et revenait ».

Il ne revient pas pour de bon avant que son aîné n'ait atteint le lycée et que sa propre maladie – un diabète – ne le rattrape de par ses propres négligences. Il sait que cette maladie le dévore depuis plus de dix ans, et pourtant il ne fait rien pour s'en occuper. Après l'avoir conduit à une absence prolongée de la compagnie de bus MTL, il est mis en retraite pour raisons médicales.

Il parvient encore à continuer à rentrer suffisamment d'argent en faisant le chauffeur de taxi, et Janice met le reste de sa colère derrière elle, insistant qu'il revienne chez eux pour qu'elle puisse garder un œil sur sa santé – un geste très révélateur de ses sentiments vis à vis de son époux. La colère, après tout, est venue parce qu'elle se faisait du souci pour lui, et qu'il l'a laissée tomber. C'est un homme bon avec un cœur énorme qui a fait pas mal d'erreurs, tout comme Ola, et elle n'a jamais cessé de l'aimer. Il est toujours parti, puis revenu, parti puis revenu.

Dans la période qui voit son père partir et revenir, Chad devient à onze ans le chef de la maisonnée, faisant ce que l'homme du foyer se doit de faire : ramener de l'argent. Dans la vallée de Waimānalo, entre les laitues et le maïs, se trouve une ferme avicole, dont le propriétaire est Glenn Miyashita. La propriété clôturée ressemble pas mal au terrain où Chad emmène ses frères après l'école – un endroit ouvert sur lequel l'ombre de la chaîne des Ko'olau vient planer le soir, et dans lequel les poulets vaguent en liberté. Le chant des coqs commence la journée à Waimānalo, que ce soit depuis la ferme dans le haut de la vallée ou des diverses maisons du voisinage ou des hommes élèvent des coqs pour le combat. Pas mal de gamins du voisinage ont appris rapidement à s'occuper des poulets, bien souvent au point de pouvoir détecter leur potentiel de combat.

Et donc quand arrive la saison de ramassage des jeunes poulets aux quatre coins de sa vaste ferme, M. Miyashita dispose d'un grand réservoir de main d'œuvre tout près de chez lui. On entend dire qu'il a du travail à proposer, et les garçons viennent le voir le soir après dîner. Il les divise alors en équipes et désigne un chef pour les diriger sur différents points de la ferme. Les équipiers s'étaient alors en de longues lignes et traversent les broussailles pour débusquer

Gaijin Yokozuna

les poulets, en prenant garde d'éviter les rats qui pullulent dans la ferme, certains d'entre eux étant plus gros que les poulets. Une fois qu'ils mettent la main sur un poulet, le plus proche des garçons s'en empare et le ramène jusqu'à un enclos se trouvant près de l'entrée de la ferme avant de regagner son équipe. La plupart du temps, c'est pour eux plus un jeu qu'un travail. Et la meilleure chose sans doute, c'est que cela permet aux garçons de rester dehors tard le soir et de se couvrir de boue.

A l'âge de douze ans, Chad signe pour l'une des offres d'emploi saisonnier de M. Miyashita, à la fois pour connaître l'aventure et ramener de l'argent à sa famille, dont la situation est désormais difficile du fait de l'incertitude de la présence paternelle. Il fond sur chaque poulet qu'il peut trouver pour voir combien il peut en ramener en une nuit. Le patron est suffisamment impressionné après une seule journée pour le faire rejoindre Brian « Moku » Apokeau comme l'un de ses deux chefs d'équipe, même s'il y a dans celles-ci des garçons plus âgés que lui. Chad s'impose immédiatement, mettant en pratique les réflexes acquis en s'occupant de ses jeunes frères. Il s'impose aussi par l'exemple, finissant chaque soirée de travail couvert de plus de boue et de fange que quiconque. Maman, bien entendu, ne le laisse pas rentrer avant de l'avoir entièrement aspergé avec le tuyau d'arrosage.

L'année suivante, M. Miyashita engage Chad et Moku de façon permanente à l'ouverture de Glenn Plantes et Arbres, qu'il ouvre au coin de la Humuniki Street. Les tâches éreintantes qu'accomplit Chad à cette époque sont entrées dans la légende. L'un des boulots de son patron, par exemple, est la location d'arbustes pour les hôtels de Waikīkī, ce qui signifie que les plantes doivent subir une rotation périodique pour des raisons de maintenance. Le patron conduit Chad et Moku à des endroits tels que le Sheraton Waikīkī, où ils doivent trimbaler des arbres de haut en bas des escaliers jusqu'au second étage.

« Tu parles d'une façon de se mettre en condition », me dit-il, longtemps après avoir été soumis aux rigueurs de l'entraînement de sumo. « Tu dévales les marches avec ces palmiers. Et pas un à la fois. On t'apprend comment en porter cinq ou six à chaque fois ».

Dans les hôtels ou à la ferme avicole, six à sept jours par semaine, il se rend au travail, de l'âge de douze ans jusqu'au lycée. George Kalima lui dit tout le temps à cette époque « Bon dieu, tu vas y laisser la peau, à force de bosser là ». Mais Chad continuera à la ferme avicole des années après que sa famille ne soit sortie du besoin et continuera à tendre fièrement ses chèques à sa mère.

« QUAND J'AI EU QUATORZE ANS j'ai commencé à dealer du speed », m'admet avec franchise Ola à la prison de Hālawā. Il me parle des cristaux de métamphétamine, la drogue de choix, et pas seulement des zonards des bas-fonds d'O'ahu – quiconque, de votre serveur à votre avocat peut être un consommateur. Les abus de speed sont devenus une épidémie à Honolulu, détruisant les foyers, contribuant à la hausse de la criminalité, et poussant beaucoup des membres de la communauté à s'engager pour essayer d'arrêter son expansion. Dans une étude bien documentée datant de 2003, le *Honolulu Weekly* s'intéresse au sujet par la voix de Rick Valdez, qui nous indique que 39% des personnes arrêtées à Honolulu sont positives au test anti-drogue, la ville suivante la plus touchée n'atteignant que 29%. Cette drogue hautement addictive consume littéralement le cerveau, est très bon marché et facile à se procurer.

Gaijin Yokozuna

L'apparence athlétique d'Ola, ironiquement, est ce qui l'a mené à s'impliquer pleinement dans le monde de la drogue. « A cause de mon gabarit, et parce que je me battais, que j'étais agressif et tout ça, on m'a pris comme collecteur d'argent », me dit-il. « C'est la différence entre moi et Chad et Nunu, hein ? ». Ola poursuit son explication. « Tu vois, eux y feront machine arrière, mais moi, j'aime bien voir jusqu'où ça peut aller. Dis moi que si quelqu'un vient et te dit 'viens avec nous et on te filera dix mille balles', tu vas dire non. Surtout si quand tout ce que t'as dans la tête, c'est des billets verts ». Ola est rapidement promu vendeur, un cheminement naturel pour un garçon capable de bien plus que de convaincre son père de le laisser voir du football quand il devrait être à l'église.

« Je crois que c'est moi qui l'ai laissé glisser là dedans », admet Janice Rowan, avec le recul. Chad était déjà discipliné à la naissance d'Ola, et trois ans plus tard Nunu est arrivé et a sollicité la majeure partie de l'action parentale. L'attention dont Ola a besoin, il lui faut se battre pour l'attirer, ce qu'il est plus qu'heureux de faire. « Dès qu'il avait des ennuis », dit-elle, « je rejetais toujours la faute sur l'école. Je rejetais la faute sur les circonstances. 'Tu ne t'entends pas avec ce professeur ? Bon, très bien, on va te mettre autre part'. Dans l'intervalle, il fallait que Chad s'occupe de tout. 'Je dois aller chercher Ola. Assures toi de ramener Nunu à la maison. N'oublie pas de faire chauffer le riz. Quand je rentre, faut que les garçons soient prêts pour que je n'aie plus qu'à te prendre pour t'emmener à l'entraînement'. Avec Ola, vous voyez, je crois qu'il lui fallait un peu plus que ce que je lui ai donné. J'ai l'impression que tout est parti du moment où j'ai mis mon mari à la porte, quand il était en primaire. Tout est parti de là ».

« On ne connaissais pas l'odeur du *pakalōlō* », me dit-elle à une autre occasion, employant le terme local pour la marijuana. « Mon mari et moi n'avions jamais été en contact avec la drogue. Nous ne savions pas ce que ça sentait ». Quand elle finit par surprendre Ola en train de lui voler de l'argent pour s'acheter de la drogue, elle fait appel à la police. Elle imagine que cette mesure drastique va lui faire peur et le remettre dans le droit chemin. « Mais ça n'a pas été le cas », me dit-elle. « Ca l'a juste rendu plus bravache, et encore et encore. Ca l'a endurci, et encore et encore. Comme s'il disait 'Je peux faire avec' ».

A LA KAISER HIGH, c'est à peine si l'on reconnaît Chad comme le frère d'Ola. En dehors de leurs différences concernant le sens des responsabilités et le gouffre entre leurs performances athlétiques, ils appartiennent à des cercles d'amis différents et sont pris en charge par des professeurs différents. Chad traite son manque de confiance en se fondant dans le paysage. Là où Ola se révèle un beau parleur, Chad est tranquille et réservé. Culminant à plus de deux mètres, Chad ne ressort jamais du lot même dans sa première année de fac ; Ola, de son côté, ne peut jamais s'empêcher de se faire remarquer, même si généralement c'est pour de mauvaises raisons. Jusqu'à sa première année de fac, Chad est douloureusement complexé par sa taille et ses mains, toujours griffées et sales de son travail constant à la ferme avicole. Il fait de son mieux pour ne déranger personne, pour ne pas attirer l'attention.

« La chose dont les gens se souviennent le mieux à propos de lui est qu'il n'a jamais créé de problèmes à l'école », me dit Nanette Umeda, qui travaille à la Kaiser. « Il était toujours prêt à aider son prochain ».

Gaijin Yokozuna

Après avoir échoué à devenir membre de l'équipe de basket de la Kaiser High, sa confiance en lui déjà passablement faible prend encore un nouveau coup quand il réussit à convaincre sa mère de pouvoir aller au Banquet des Première Année, une soirée très courue de Waikīkī. Après avoir rencontré la fille qu'il envisage d'y emmener, il parvient finalement à trouver le courage de lui demander son numéro de téléphone. Il ne la connaît pas bien, mais il l'a appelée à quelques reprises avant le banquet. Et une fois qu'elle a donné son accord, il ne peut penser à autre chose.

« Avec qui vas-tu y aller », lui demande sa mère.

Il lui donne le nom de la fille. « Elle étudie à Kamehameha ».

Kamehameha. Il est extrêmement difficile d'y entrer. C'est suffisant pour Janice Rowan, qui en règle générale n'autorise pas les sorties galantes à ses enfants et applique le couvre-feu avec une rigueur toute militaire.

« Je peux avoir de l'argent ? »

« Chad, tu n'as pas besoin de me demander. C'est ton argent ». Sur le chemin de la banque, il calcule mentalement de combien il va avoir besoin. Elle a besoin d'une nouvelle robe. Il a besoin d'autres choses que ses habits du dimanche. Il va lui acheter un *pītake lei*. Et il y a le taxi. Il se dit qu'il va lui falloir environ 400 \$. Il voit déjà à quoi elle ressemblera dans la robe qu'il va lui choisir. Le lendemain, il confie la robe à l'une de ses cousines pour qu'elle lui donne.

Le vendredi suivant, Nunu, du haut de ses neuf ans, rentre dans la chambre pour y trouver son frère habillé sur son trente et un dans son nouveau costume. « Ho qu'il est beau ! », dit Nunu avec un sourire. « Y sort avec une fille ! Ola ! Ola ! Viens voir le frangin ! ».

« Waouh, *la classe*, Chad ».

« Fermez la, crétins », répond Chad.

Son père a convenu qu'un de ses amis de Charlie's Taxi vienne le prendre pour l'emmener à son premier rendez-vous, la fille de Kamehameha.

Une heure plus tard, le taxi revient vers la maison, et Chad en sort en claquant la porte. Il rentre directement dans sa chambre et claque également la porte, à la limite de traverser les murs de colère. Il s'avère que quand il est arrivé à la maison de la fille avec le *pītake lei* tout frais et odorant, elle l'a reçu sur le pas de la porte en lui disant qu'elle ne pourrait venir au banquet en raison de funérailles familiales.

Chad se renferme à nouveau sur lui-même et en reste là pour les quelques années suivantes, se réfugiant dans les rôles qui lui donnent le sentiment de compter : Grand Frère, Contremaître de la Ferme Avicole, Aide Etudiante. Il se dégotte ce dernier rôle dans le bureau de Mme Umeda, qu'il assiste dans des tâches administratives. Son intérêt dans les cours varie en fonction de la matière. Mais l'école ne sera jamais un endroit où il se plaît à demeurer, pas pour des raisons scolaires, ni sociales, ni même athlétiques.

Mais au cours de son année de terminale, les choses changent radicalement.

Si des personnes comme ses propres parents, Sam Spencer, Haywood Kalima et Glenn Miyashita ont eu une influence sur Chad tout au long de son enfance, le personnage le plus important de la fin de son adolescence est un homme qui se nomme George Wolfe, qui est nommé entraîneur principal de l'équipe de basket de Kaiser après la saison 1986. Coach Wolfe a été adjoint à la Pacific University d'Hawaï et entraîné les jeunes universitaires de la Kaiser, et il se retrouve désormais avec son premier poste d'entraîneur titulaire. Quand je rencontre Wolfe en 1998, il se prépare à faire l'ouverture de la saison comme entraîneur adjoint des Rainbow Wahine, l'équipe féminine de basket de l'UH. Nous parlons durant une

Gaijin Yokozuna

heure, et je comprends que l'homme est au moins autant un éducateur qu'un entraîneur – quelqu'un qui utilise volontiers son amas de vocables imagés d'entraîneur, mais qui est capable d'aller au delà pour aider ses joueurs à se réaliser pleinement en tant qu'hommes, et désormais femmes, tout autant que comme joueurs de basket. Sa première rencontre avec Chad Rowan est au cours des sélections estivales en juin 1986.

« Et tout à coup, on voit arriver ce gars hyper costaud », se souvient Wolfe. Chad est venu avec quelques amis. Il se tient, mal à l'aise, sur un parquet plein de stars en devenir et de Michael Jordan en puissance. Il se saisit des rebonds foireux et engrange quelques points, mais tout ça n'a rien de bien spectaculaire, ni même de particulièrement doué. Tout ce qu'il a pour lui, c'est sa taille.

Avec son expérience passée à la Kaiser comme à l'HPU, sans parler de sa propre carrière en tant que joueur, le jeune coach a une connaissance suffisamment pointue du basket et une approche simple de la nature humaine qui lui permettent de repérer les talents épars ici et là dans sa salle, en cette première journée. Il reconnaît beaucoup de gars déjà venus à la sélection de l'an passé. Les nouveaux, il commence presque immédiatement à les jauger. Celui ci manie bien le ballon. Celui là a un shoot précis. Celui ci encore est très rapide, mais individualiste. Ce qu'il voit en Chad ce jour là, et que d'autres entraîneurs auraient peut-être manqué, va bien au delà de la taille. Si le garçon est suffisamment grand pour attirer le regard quand il fait son entrée, il n'a à l'évidence jamais joué à un jeu de ballon en équipe, ou même un jeu de cour d'école. Mais il fait son maximum. Il observe avec intensité tout ce qui se passe autour de lui, et il fait son maximum.

De ce qu'il voit du désir de Chad ce premier jour, et de la volonté du garçon d'apprendre et d'absorber tout ce qui est autour de lui, Wolfe sait de suite qu'il veut voir encore ce gamin. « Le truc sur Chad, c'était simplement qu'il avait les yeux et les oreilles grands ouverts dès le départ. Les gars ont toujours leur idée sur la façon dont ils vont jouer, mais quelqu'un comme Chad, c'est une bouffée d'air frais, quand on en trouve un. Il arrive. Il se met au travail. Il écoute tout. Donc, au départ, j'ai voulu l'encourager à ce qu'il continue à venir – dès le premier jour : 'Je veux que tu reviennes. Arrange-toi pour revenir. Reviens et travaille, et écoute, et tu peux faire beaucoup de choses. Il n'y a pas de limites'. Y a des gamins », dit-il, ménageant une pause pour accentuer son propos, « ils n'entendent jamais ça de toute leur vie ».

Chad n'a sans doute jamais entendu de tels mots. Et il ne s'attendait certainement pas à les entendre en rapport avec le sport. Il n'est pas Ola, après tout. « Il m'a répondu que c'était la première fois qu'on lui demandait de participer », me dit Mme Umeda, de remémorant l'instant. « Il était *tellement* heureux ».

Wolfe ouvre la salle de sports tous les lundis, les mercredis et les samedis de cet été pour l'entraînement, et en général Chad est là à attendre l'ouverture. « M. Wolfe, qu'est-ce que je dois faire ? Qu'est-ce que je dois faire ? ». Chad le rappelle régulièrement chez lui pour lui demander d'ouvrir la salle à d'autres moments. Si Wolfe demande aux titulaires d'arriver à huit heures le samedi, et aux remplaçants d'arriver à dix heures, Chad est là dès huit heures.

L'intérêt de Wolfe ne vient pas d'un talent ou d'un potentiel particulier que Chad démontre sur le parquet ; c'est plutôt le contraire. Un entraîneur aurait pu aisément considérer ce gamin de deux mètres pour 120 kilos comme une machine à rebonds dès le départ et être rapidement suffisamment déçu par le manque d'habileté, d'intelligence de jeu ou de coordination, au

Gaijin Yokozuna

point de le dissuader de continuer. Si l'entraîneur avait pensé que le niveau d'habileté de Chad était, ou devait être à tout le moins, en rapport avec sa taille, et qu'il avait exprimé cette attente, Chad ne serait peut-être pas revenu sur le parquet.

Mais George est la preuve vivante des conclusions à la va-vite des entraîneurs, en ayant été une victime lui-même pour avoir grandi dans le corps d'un Afro-Américain athlétique à Hawaï. « Quand j'étais au lycée », dit-il, « il y a pas mal de choses dans ce lycée qu'ils présupposaient, soit parce que j'étais grand ou fort, ou parce que j'étais noir, que je serais capable de faire automatiquement. Quand j'étais à l'école primaire et qu'on avait cours de sport, on jouait au softball. Donc à chaque fois que j'arrivais à la batte, les gars commençaient à m'encourager, parce que, tu vois, ben y a eu Willie Mays. On était dans les années soixante, et Willie Mays jouait. Hank Aaron jouait. C'était des noirs, tu sais. Donc là y avait le seul athlète noir de l'école, c'était obligé qu'il frappe la balle. C'était évident qu'il allait la frapper. Ben, en fait, je n'ai *jamais* frappé une balle. Frapper une balle convenablement, ça s'apprend. Je ne m'étais jamais imaginé qu'il faut regarder la balle tout au long de sa courbe, jusqu'à la batte ; je ne le savais pas. Je me plantais à chaque fois. Je ne crois pas avoir fait un seul homerun de toute mon existence. Personne ne m'a jamais dit ni montré comment faire. Au lycée ça a été la même chose. Ils s'attendent tous à ce que tu aies quelque chose dans les gènes qui te fasse réussir ces trucs. Et le pire, c'est que c'est des entraîneurs. Je suis supposé faire voler la balle comme Jim Brown. Ouais, mais qu'est-ce que je fais ? Comment je la tiens ? Donnez-moi juste les bases ».

Donc Wolfe entame les fondamentaux avec tous ses joueurs, une introduction idéale, pour un néophyte comme Chad, à un jeu de ballon organisé. Pour leur donner de la confiance, il se met à les driller progressivement. Il commence avec des fondamentaux de prise de balle, passes et réceptions, shoots précis, et ainsi de suite, et finit par former des équipes de drill en deux contre trois.

Wolfe reçoit des avis mitigés sur ses drills. Les plus ambitieux se plaignent de ce que ces drills sont trop simples pour eux. « Ok, les gars, on va faire des séries de petits sprints à fond », dit-il par exemple. « Ho, Coach ! Pourquoi on fait ça ? », répond en général quelqu'un. « Ok, maintenant on va faire des paniers simples ». « Quoi ? Mais pourquoi ? ». « Parce que je vous dis de le faire. Je veux que vous arriviez, que vous preniez appui du pied gauche et que vous les mettiez sans toucher le panneau. Pas de chichis, et personne ici ne sait dunker, donc on va s'entraîner à ça ». Chad, lui, fait toujours ce que l'entraîneur lui demande de faire et fait de son mieux, que ce soit un simple exercice de passe ou qu'il faille dribbler.

L'entraînement pluridisciplinaire est un aspect fondamental des plans de Wolfe pour développer l'habileté de ses joueurs. Pour Chad, cela implique de jouer avec les titulaires, une invitation à l'échec immédiat pour le grand garçon efflanqué. « De la ligne de touche jusqu'ici, tu zigzague dans tous les sens. Mais pendant que tu fais ça, tu dois me regarder », lui explique son entraîneur. « Tu ne dois pas regarder le ballon. Et je tiendrai un ballon et je le tiendrai haut ou bas, et tu dois faire un appel de balle en arrivant sur moi, donc il faudra que tu me regardes tout le temps. Tu me fais des séries d'aller-retour sur le long de la touche avec des changements de direction et des demi-tours ».

Chad n'est pas franchement rassuré, mais il est prêt à essayer.

« Tu ne sais pas comment le faire », lui dit Wolfe avant qu'ils ne commencent. « Je sais que tu ne sais pas. Donc n'essaie pas de faire comme si tu savais. Je sais que tu ne sais pas. On va faire autrement. Je suis là pour t'aider à apprendre. Alors bien sûr, tu vas aller là-bas, et la

Gaijin Yokozuna

première fois que je vais te montrer, tu vas te planter, je te le garantis. Mais plus on va en faire, plus tu vas t'améliorer. C'est comme ça que ça marche dans la vie ».

Chad fixe du regard le coach durant l'explication, et boit littéralement ses paroles.

Se tenant à une extrémité du terrain, Wolfe fait zigzaguer Chad comme il le lui a expliqué, changeant de main en dribblant sur le parquet, les yeux fixés droit devant, avec les résultats désastreux escomptés. Au départ le ballon touche autant ses pieds que le sol, « mais jamais, au grand jamais je ne l'ai vu s'énerver », me dit Wolfe. « Il faisait juste avec ». La foi de Wolfe, se mêle au désir de Chad d'éradiquer toute peur de l'échec et de construire ce qui lui a manqué dans sa vie jusqu'alors : la confiance. Si Wolfe doit annuler l'entraînement pour une raison ou une autre, Chad demande à ce que la séance soit reprogrammée. Quand il ne travaille pas à la ferme, il travaille son jeu. Au huitième jour d'entraînement, Chad peut rivaliser avec certains des titulaires. « A la sept ou huitième fois où on a fait ce drill, Chad l'a *compris*. Je veux dire, entre les jambes, tu vois, il le *faisait*. Chad était comme ça pour tout ». Moins par le talent que par l'envie, Chad Rowan est en train de devenir un athlète.

« C'était comme s'il espérait », me dit Wolfe. « Comme s'il espérait de toutes ses forces que quelqu'un, quelque part, lui dirait qu'il était bon dans quelque chose, et qu'il pouvait aller loin ».

Chad s'améliore quasi quotidiennement durant la ligue estivale, et quand l'école commence il se met au travail pour devenir sélectionnable. L'école l'ennuie plus souvent qu'autre chose, et s'il reste loin du type d'ennuis qui sont l'apanage de son frère, comme élève il fait tout juste ce qu'il faut pour passer, toujours à la limite. « Ce n'était pas un étudiant complet », me dit Mme Umeda. « Ca allait, mais les matières académiques n'ont jamais été sa priorité »

Wolfe aide à surveiller les progrès de Chad et le met au régime pour l'affiner dans l'optique de la saison. Au premier jour des sélections de novembre, Chad, désormais plus léger de quinze kilos à 110 kilos, fait partie des soixante candidats qui se disputent l'une des douze places dans l'équipe. Le nouvel entraîneur a rameuté tout ce qui touchait à un ballon à l'école, et chacun pense qu'il a sa chance.

LE DESIR ET L'AMBITION qui impressionnent tant George Wolfe sont impossibles à trouver chez Ola, désormais un footballeur hors norme au lycée de Kailua High. Entre les lignes, le garçon est irrésistible. « J'étais vraiment un bad boy quand je jouais au football », dit-il. Près d'1.90m pour 110 kilos, il est bâti pour la ligne. Sa solidité, bien entendu, est un fait acquis. Mais ce qui se passe dans sa tête est une autre histoire. Pour commencer, il se trouve à Kailua High pour avoir été impliqué dans l'une des bagarres générales les plus mémorables de Kaiser. Mais à Kailua au moins, il lui reste le football. Peut-être cela va-t-il le préserver des problèmes. Peut-être cela va-t-il se traduire par un semblant de réussite en classe. Peut-être cela va-t-il pouvoir le propulser en faculté, ou même en NFL. Au moins est-ce une soupape convenable pour ses immenses réserves d'énergie agressive.

Mais même avec son grand talent et sa puissance, c'est presque comme si Ola ne veut pas réussir – ce n'est pas qu'il ne fasse pas son maximum pour réussir, mais plutôt qu'il fait de son mieux pour échouer. « J'ai demandé à maman de venir à un match », dit-il. « Je lui ai donné des invitations. C'était le match des Bleus et Blancs. Tous les amis qu'elle avait, leurs enfants allaient à l'école avec moi. Donc j'ai commencé à sortir avec eux, jouer au foot, ce genre de truc. Donc je lui donnais des invites et jamais elle venait. Donc le jour du match je

Gaijin Yokozuna

cherche ma maman dans les gradins et tout ; Elle était pas là. J'ai joué, et tous ses amis lui ont dit, 'Tu sais quoi, t'aurais du venir. Ton fils a joué un foutu match. Il a sacqué le quarterback trois fois, rattrapé quatre balles perdues, sauvé un touchdown sur la ligne des cinq yards, tout ça'. Mais c'était trop tard, tu vois ? Après qu'elle a fait ça, je me suis dit 'ça sert à rien'. J'ai plus aimé jouer parce que j'avais plus de motivation, tu vois ? C'était tout ce que je voulais, que ma maman vienne me voir jouer au foot, mais elle est jamais venue. Ma seconde année. J'ai jamais plus joué après ça. J'ai jamais joué, jamais joué après ça ».

« JE LUI AI DIT 'Ola ! Qu'est-ce qui s'est passé au match des Bleus et Blancs ? Qu'est-ce qui s'est passé ?' », me dit Janice un après midi, pleine de colère, dans sa boutique de souvenirs. Puis elle ajoute « 'Vous, les gars, z'avez toujours fait comme si votre père et moi on vous avait jamais rien donné', je lui dis, 'Ola, juste parce qu'on vous a jamais donné de cadeaux de Noël, ça veut dire qu'on vous a jamais donné de cadeaux ?'. Il m'a dit 'Ouais maman, je sais, je sais'. Je lui ai dit alors 'Ola, *pourquoi* j'ai pas été au match des Bleus et Blancs ? *Pourquoi* ? Tu ne m'as jamais dit quand le match des Bleus et Blancs se passait. *Voilà pourquoi*' ».

Voyez-vous, j'ai donné à Janice Rowan une ébauche presque complète du livre que vous êtes en train de lire. Comme vous avez pu le constater, il y a beaucoup de choses personnelles, sensibles, sur elle et sa famille, que je raconte avec force détails. Je fais aussi d'elle quelque chose qui ressemble à une sorte d'agent de police. Mais jusqu'ici j'échoue à adoucir son personnage pour montrer quelle personne merveilleuse, attentionnée et aimante elle fut et elle est encore. Je la fais fulminer pas mal, mais je suspecte que c'est parce qu'elle est la plus amusante et captivante lorsqu'elle me raconte des histoires où elle fulmine contre quelqu'un. De toute manière, je veux tout d'abord que tout ça passe par elle.

« J'enlèverai tout ce que vous voulez », lui dis-je.

« Non », dit-elle. « Si c'est comme ça que *Chad* vous l'a raconté, alors c'est comme ça que ça doit être écrit ».

« Mais vous voyez, ce n'est pas exactement la manière dont *Chad* m'a raconté cela », lui dis-je des premiers chapitres, dont celui-ci. « C'est la manière dont *Chad*, et *Ola*, et *Nunu*, et *Franck*, et *Nathan*, dont tous m'ont raconté ce qui s'est passé. Et pour beaucoup, c'est la manière dont vous m'avez raconté les choses ». Elle sourit désormais. « Et personne ne se souviens jamais des mêmes choses que les autres. Par exemple *Ola*. Je parie qu'il se souvient vraiment de la façon dont vous l'avez laissé tomber au match des Bleus et Blancs. J'ai gardé ça là-dedans pour souligner combien il a toujours besoin qu'on s'intéresse à lui ». Tout l'épisode des Bleus et Blancs vise à marteler le contraste entre la star athlétique douée, célébrée par les entraîneurs, dont la seule leçon du sport est pour lui qu'il est *Le Boss*, et *Chad Rowan*, presque la preuve vivante par excellence que le sport bâtit le caractère des jeunes. Et la réaction de *Janice Rowan* à ce moment souligne un contraste encore plus important entre ses deux garçons : l'un n'a toujours voulu voir que ce qu'il voulait voir, tandis que l'autre était, pour reprendre les paroles de *George Wolfe*, 'les yeux et les oreilles grands ouverts', toujours capable de *comprendre* comment sont les choses. « Tout ce que j'ai écrit dans le livre l'est pour une raison », continuai-je, « mais dites moi simplement – j'enlèverai tout ce que vous voulez que j'enlève ».

« Non », me répond-elle, « Laissez-le comme il est ».

Gaijin Yokozuna

ALORS MEME QUE LA CARRIERE ATHLETIQUE d'Ola prend fin, celle de Chad est sur le point de prendre son envol. Chad doit souffrir le type de stress qu'Ola n'aura jamais à affronter : va-t-il survivre ou non aux sélections.

« Ca va être vraiment dur les quelques premiers jours », dit M. Wolfe à Chad, « parce qu'on va écrémer quelques gars. Ouais, tu es dans les sélections pour l'équipe, mais dans mon esprit tu es déjà dans l'équipe. Donc tu vas être fatigué et tu vas en chier, mais essaie simplement de tenir le coup ». L'attitude idéale, facile à entraîner, qu'a démontré Chad durant tout l'été lui a gagné ces encouragements.

La plupart des autres qui se trouvent dans le gymnase ont encore tout à prouver à Wolfe, à commencer non pas par l'habileté à exécuter un shoot en 360°, mais par les deux qualités qui font que Wolfe apprécie les joueurs comme Chad : le cœur et la capacité d'écoute.

« Il y a à l'évidence pas mal de gars qui veulent faire partie de cette équipe », dit Wolfe en s'adressant à eux le premier jour. Les garçons sont assis dans le gymnase, se regardant les uns les autres. « En fait, je n'ai jamais vu autant de gars venir, que ce soit quand j'étais adjoint ici, ou quand j'étais à HPU, où que ce soit. Mais à chaque fois, les gars qui ont pu passer le cap des sélections s'étaient souvenus de deux choses : Un gagnant ne perd jamais, un perdant ne gagne jamais. Si vous pouvez me montrer que vous avez du cœur, vous serez encore assis ici demain ». Les deux premiers jours, les garçons ne voient même pas un ballon de basket. Wolfe et son adjoint, Ia Sapaia, les font juste courir. Des sprints, montées d'escaliers, ou quoi que ce soit d'autre, tant que ça fait courir et que ça fait mal. Au bout d'une heure à peine, des gars prennent déjà la direction de la sortie. A la fin de la journée, les survivants se rasseyaient dans le gymnase, avachis et éreintés, certains même nauséux, endormis.

« Félicitations », leur dit Wolfe. « Vous avez fini la première journée. Désormais, je sais que certains d'entre vous se demandent si oui ou non ils peuvent encore en supporter davantage. Cela vous laisse avec une décision à prendre : Allez vous revenir demain. Allez-vous essayer d'intégrer cette équipe, ou allez-vous abandonner ? Le choix vous appartient, et chacune des alternatives est bonne. Peut-être avez-vous compris que ce n'était pas ce que vous aviez en tête. Ca me va. Mais avant de prendre cette décision, je veux que vous rentriez chez vous et que vous vous regardiez dans le miroir. Parce que vous allez devoir affronter votre image si vous abandonnez. Vous allez devoir l'affronter tous les jours. Vous allez devoir vous regarder dans le miroir tous les jours. Pourrez-vous affronter cette personne si vous abandonnez ? Ou si vous abandonnez pour n'importe quelle autre décision importante ? On veut toujours être à l'aise quand on prend une décision, pouvoir se regarder les yeux dans les yeux et dire 'j'ai fait le bon choix' ».

Qu'ils se soient regardés ou non dans le miroir, plus de dix joueurs prennent la décision de ne pas revenir le deuxième jour. Une fois que Wolfe et Sapaia ont réduit le groupe à un nombre gérable, ils séparent les survivants en équipes et conduisent des jeux d'affrontements, en s'assurant de donner des consignes claires sur la direction des jeux. Les joueurs qui suivent ces consignes gagnent des points en vue de la constitution de l'équipe. Ceux qui envoient des paniers à trois points ou foncent au panier au lieu de s'en tenir au schéma de jeu – c'est-à-dire, des joueurs qui font ce qu'Ola aurait fait s'il avait été là – n'ont que peu de chances, quelques soient les talents dont ils font preuve. « Je veux des gars qui vont m'écouter », me dit Wolfe.

Quand vient le moment fatidique, Sapaia suggère qu'ils invitent le groupe final de garçons dans le bureau de l'entraîneur un par un pour soit les accueillir dans l'équipe, soit les

Gaijin Yokozuna

remercier d'avoir essayé et d'être arrivés jusqu'en phase finale. Toujours nerveux en dépit des assurances initiales de Wolfe, Chad pénètre dans la pièce pour y trouver les deux hommes se prenant la tête dans les mains. Personne ne dit mot pour ce qui lui semble une éternité. Les craintes de Chad s'accroissent à chaque seconde qui passe. Il commence à se balancer d'un pied à l'autre.

Sapaia finit par rompre le silence. « On a beaucoup de gars doués qui sont venus cette année, Chad ». Pause. « Plus que nous ne pensions ». Nouvelle pause – un long moment, peut-être cinq secondes. Puis, « Nous sommes désolés ».

Les yeux de Chad s'écarquillent. Après tous ces entraînements, tous ces efforts, tous ces progrès, il en arrive à ça. Il a échoué.

Les deux hommes continuent à regarder le sol, quand Wolfe finit soudainement par éclater de rire. « Il te charrie, Chad. Bien sûr que tu as réussi ».

« 'Tain, vous me rendez malade », dit Chad. « Pendant une minute j'ai cru que je ne réussirais jamais ! ».

Il n'a pas seulement réussi à intégrer l'équipe ; il finit par être dans le cinq majeur comme pivot. « Il n'avait pas assez d'expérience dans le jeu pour avoir un véritable impact *majeur*, mais on l'a poussé. On savait qu'il serait sur scène. C'était un battant. Personne ne pouvait l'intimider ». Si Chad n'est pas une star, il joue un rôle important dans l'équipe et est à la fois un solide contributeur et un meneur costaud, quelque chose d'inimaginable encore quelques mois auparavant.

Kaiser finit dans le ventre mou du championnat cette année là, mais deux de leurs matches méritent d'être mentionnés. Tous les deux se produisent contre le lycée McKinley, entraîné à l'époque par Louie Palophini, qui est aussi coach adjoint à HPU. Wolfe a travaillé avec lui plusieurs années auparavant. Si la taille de Chad est suffisante pour attirer l'attention de n'importe quel entraîneur, il ne fait rien de spectaculaire dans le premier match contre McKinley. Ce que Palophini ignore est que le grand garçon est alors dans une phase qui le voit progresser à chaque fois qu'il foule les parquets. Quand Kaiser rejoue McKinley six semaines plus tard, Palophini n'en croit pas ses yeux. Chad n'est toujours pas un all-star, mais son assurance entre les lignes fait que Palophini se demande s'il a le même pivot devant lui. Palophini appelle par la suite Coach Smith à la HPU, qui est l'entraîneur en chef depuis l'époque même où Wolfe était adjoint. Il appelle ensuite Wolfe, et les trois hommes finissent par discuter de l'idée d'envoyer Chad à la HPU. Smith aime ce qu'il a vu, et se basant sur la recommandation de Palophini en ce qui concerne l'envie et le potentiel de Chad plus que ses capacités actuelles, il offre à celui-ci une bourse complète, avec l'intention de le titulariser en première année pour lui donner une chance d'exceller au niveau de la division II.

Personne ne se réjouit autant de la nouvelle que Janice Rowan. Elle pleure de joie en apprenant que son fils ira à l'université, le premier de la famille à en faire autant. « J'ai toujours pensé que Chad serait celui qui irait à l'université. Nunu et Ola étaient mes athlètes, mais Chad était mon garçon responsable. J'ai toujours pensé qu'il pourrait devenir avocat ».

En fait, son fils a commencé à réfléchir à un avenir de gérant d'hôtel. Dès son premier jour de travail de livraison d'arbres pour M. Miyashita, l'agitation de Waikīkī l'a impressionné. Les dimensions du Sheraton Waikīkī, un monstrueux gratte-ciel qui surplombe la plage, l'ont toujours impressionné. Les managers en costumes ou en chemise aloha de couturier l'ont toujours impressionné. S'il devait porter l'un de ces costumes un jour, les gens le regarderaient avec un respect identique. Il serait, pour reprendre ses propres mots, « Quelqu'un ».

Gaijin Yokozuna

EN MAI 1987, peu après le dix-huitième anniversaire de Chad et juste après que son départ pour l'université ait été programmé, son grand-père décède. Les funérailles se tiennent à Nu'uanu, la partie d'Honolulu qui se tient juste en dessous des montagnes de Waimānalo. Chad et Ola, qui portent le cercueil à l'enterrement, sont surpris quand l'un des invités, un vieux, et paternel Hawaïen lui-même, fin mais solide, portant lunettes et cheveux blancs – les approche avec une requête originale, pour le moins.

Après que l'homme a parlé, Ola et Chad ne peuvent que se regarder l'un l'autre, totalement intrigués. L'homme s'est présenté comme étant Larry Aweau, un cousin éloigné de Randy Rowan. Il vient de leur demander ceci : « Les garçons, vous seriez intéressés d'aller au Japon vous essayer au sumo ? ».

Gaijin Yokozuna



Chapitre 3 : Le Premier Hawaïen

Il faut en faire plus. Il faut penser japonais, et c'est là qu'est la difficulté d'être un étranger.

AZUMAZEKI OYAKATA, 21/06/1998

Je suis venu ici dans un but. Ce n'est pas pour l'argent ; c'est pour la reconnaissance. Le jour où je quitterai cette terre, quelqu'un se souviendra de moi. Tous ces gars qui nous ont précédé, personne ne les oubliera jamais. Ils ont marqué le Japon, et Hawaï aussi. Regarde Jesse [Azumazeki oyakata]. Personne ne l'oubliera jamais. Il est déjà dans les livres d'histoire.

MAEGASHIRA 12 YAMATO, 20/06/1998

Larry Aweau, également un cousin éloigné d'Azumazeki *oyakata*, est assez unanimement désigné comme étant l'homme qui a amené la brève invasion hawaïenne qui s'étend de l'arrivée de Konishiki en 1982 jusqu'à l'interdiction officieuse du recrutement d'étrangers par la Kyōkai – une interdiction assouplie plus tard tant que, semble-t-il, les étrangers en question ne viennent plus d'Hawaï. La réussite de Konishiki permet à Aweau de recruter Taylor Willie, John Feleunga et Chad Rowan. Il recrute plus tard George et Glenn Kalima au profit de la Magaki-beya, Eric Gaspar et Tyler Hopkins pour la Takasago-beya, et Troy Talaimatai, Ola Rowan, Wayne Vierra et enfin Percy Kipapa à l'Azumazeki-beya. L'ancien pompier, gentil bonhomme à l'allure d'un papy gâteau, ancien professeur de judo également, a toujours suivi leurs carrières par la suite et détient une impressionnante collection de coupures de journaux de tous leurs exploits.

Une après-midi, Aweau est assez aimable pour feuilleter avec moi cette collection et de discuter de tous les souvenirs qui en ressortent – depuis ses nombreux voyages au Japon à son amitié avec de nombreux *oyakata*, ses efforts de recrutement, et sa découverte de Chad Rowan. « Ce qui a attiré mon attention, c'était la façon dont il marchait », dit-il du garçon qu'il découvre à l'enterrement de Nu'uaniu. « Un *magnifique* synchronisme pour un garçon de cette taille, tout dans un timing parfait. Je savais d'emblée qu'il avait l'esprit clair, et qu'il était sûr de lui ».

En dehors du passage sur la taille, la même chose pourrait être dite sur Aweau lui-même. Soixante dix ans bien sonnés le jour où nous nous rencontrons, j'envie le moral de l'homme, sa vivacité d'esprit, et son énergie en dépit des quelque quarante années qui nous séparent. Le cheveu gris toujours fourni et le regard intense au travers de ses lunettes à monture d'acier, il fait largement vingt ans de moins que son âge véritable. « Les docteurs ne m'aiment pas beaucoup », plaisante-t-il alors que nous nous asseyons dans le salon de sa villa de front de mer, sans doute parce qu'il n'est pas un bon client pour eux.

Gaijin Yokozuna

Le cheminement de mon enquête au sujet de cette biographie me ramène toujours à deux questions essentielles : Qu'est-ce que Chad a apporté avec lui au Japon qui lui a permis de réussir dans le sumo ? Et, comment le système du sumo a-t-il pu prendre en charge quelqu'un qui ne faisait pas la différence entre *mawashi* et *matawari* ? La réponse à la première question a à voir avec le genre de choses qu'Aweau a commencé à voir dans le « beau synchronisme » de Chad, qui vont au-delà du moral, de l'entrain et de la puissance requises de tout athlète professionnel : du caractère, la faculté de s'adapter et une certaine perspicacité pour déterminer ce que des situations requièrent – « l'œil et les oreilles » qui avaient tant impressionné George Wolfe.

La réponse à la seconde question est bien plus complexe, renvoyant non seulement aux racines Shinto du sumo, sa nature hiérarchique et la façon dont elle est transmise dans la relation permanente maître/apprenti au sein de la *sumō-beya*, mais aussi avec la façon dont Jesse Kuhaulua a pu poser les bases du grand succès futur de Chad en imposant aux Japonais l'idée que des étrangers pouvaient venir dans leur sport. Chad insiste beaucoup au cours de nos entretiens sur le fait que le Patron ne l'a jamais beaucoup aidé en tant qu'ancien *rikishi*, ou qu'ancien *rikishi* venant d'Hawaï sans connaître un mot de Japonais ni le pays lui-même. Le Patron, pour Chad, n'est qu'un patron comme les autres. Mais l'incalculable aide à la carrière de Chad est venu de la simple présence de l'homme. Il a été le premier étranger à réussir véritablement dans ce sport, mais il a aussi pris soin de s'y adapter sur le plan culturel et, comme il me le dit un jour, de penser japonais. Le Patron, à cet égard, représente une bonne partie de la réponse à la deuxième question, rien que pour ce qu'il a accompli avant même que Chad n'ait ouvert les yeux sur ce monde.

Avec pas mal de détails imagés, Larry Aweau me fait remonter le temps jusqu'à l'époque du voyage retour au pays de Kuhaulua en 1976 en tant que premier *sekitori* hawaïen – l'un de ces tournants de l'histoire qui changeront radicalement la façon dont les choses vont tourner pour Chad Rowan. « Il m'a demandé si je pouvais passer au Japon pour passer un peu de temps avec lui », me dit Aweau de cette visite, « parce que j'étais un *sensei* dans le judo, et parce qu'il avait peur d'oublier son anglais ». Kuhaulua a aussi été impressionné par la connaissance que possède son cousin sur sa carrière dans le sumo, carrière qu'Aweau suivait avec un grand intérêt depuis sa retraite de chez les pompiers. Aweau en sait sans doute plus sur le sumo que quiconque qui n'a jamais revêtu un *mawashi*.

Si le livre de John Wheeler que je partage avec l'Oyakata lors de notre rencontre en 1998 nous emmène globalement de l'entrée de Kuhaulua dans le sumo jusqu'à son *yūshō* de Nagoya 1972, il n'existe pas de meilleure source pour le reste de l'histoire que Larry Aweau. Wheeler nous donne un récit correct des événements : Jesse rejoint le club de sumo de Maui pour soigner ses jambes après un accident de voiture. Il est remarqué par le directeur du Meiji Athletic University, tant pour sa détermination et son ardeur au travail que pour son gabarit. Il est ensuite recruté par Takasago *oyakata* au cours d'un *junjyō* à Hawaï et passe subséquemment plusieurs années à végéter dans les divisions inférieures à regretter sa décision. Il montre une puissance, un caractère et une volonté impressionnants pour lutter contre le mal du pays, le choc culturel et ses adversaires sur le *dohyō*, et finit par atteindre la Terre Promise des *sekitori* quelques trois ans après ses débuts, le premier d'une longue série de réussites qu'il accumule comme « Premier Etranger à... ». Le livre de Wheeler connaît son apogée quand le premier étranger se voit tendre la Coupe de l'Empereur, moment où Larry Aweau reprend l'histoire à son compte.

Gaijin Yokozuna

« J’y suis allé trois, quatre fois par an à partir de 1971 », me dit-il. « J’allais partout avec Jesse. Je suis devenu ami avec pas mal des autres *rikishi* et des *oyakata*, et certains journalistes. Et j’ai tellement appris sur le sumo, et sur le Japon ». Parmi les choses qu’il apprend, il y a la complexité de ce qui lui semblait être les règles simples du sport : deux hommes se chargeant l’un l’autre sur un anneau d’environ quatre mètres cinquante. En quelques secondes chacun choisit dans un panel de projections et de poussées pour faire tomber son adversaire ou l’emmener en dehors du cercle. Quand l’un d’entre eux va au-delà des balles de paille ou touche le sol avec autre chose que la plante de ses pieds, il a perdu. La technique gagnante est annoncée – il y en a plus de soixante dix, un prix spécial étant accordé à la fin du tournoi au *rikishi* qui a montré la plus grande maîtrise technique. Les *rikishi* affrontent un adversaire différent le lendemain – tous les jours sur une quinzaine pour les deux divisions reines, et un total de sept jours sur la même période dans les autres divisions. Celui qui a le plus de victoires est déclaré vainqueur dans sa division.

Larry Aweau parle avec toute la passion que peut éprouver un professeur de judo des aspects techniques du sumo, sa ressemblance avec les autres arts martiaux. Selon lui, le sumo, en tant que compétition athlétique, implique bien plus que de la simple poussée. Il implique des projections compliquées, des luttes psychologiques entre deux hommes bataillant pour prendre la meilleure position, la meilleure prise pour exécuter ces projections. C’est en fait bien plus du judo que de la lutte, la traduction malheureuse que l’on retrouve bien souvent. Il prend un plaisir non dissimulé à discourir sur l’énorme panel technique du sumo, ses nuances culturelles, et la façon dont Jesse a été à même de maîtriser les deux tout en remportant une popularité quasi-universelle chez les Japonais dans son ascension vers le grade de *sekiwake*, troisième rang le plus élevé du sport.

Entre le tableau qu’Aweau dépeint de Takamiyama, la sincérité avec laquelle Kuhaulua m’exprime la doctrine de la *Kyōkai* dans notre propre discussion de 1998, et la manière dont je l’ai vu l’exprimer à ses propres *deshi* depuis, il n’est pas compliqué de comprendre comment le *gaijin* a su affronter le plus imposant adversaire qu’un étranger puisse rencontrer au sein du sport national japonais : la nécessité de se construire une identité culturelle adaptée. « Il y a une chose dans le sumo », m’explique Kuhaulua, « On ne peut pas se la jouer perso. C’est comme au base-ball quand on dit ‘Je veux juste donner le meilleur pour l’équipe’ ». Il me dit ces mots alors que nous sommes assis tous deux au bord du cercle de la *keikoba* de l’Azumazeki-beya, un endroit où deux hommes s’affrontent dans un sport encore plus individuel que la boxe elle-même. En tournoi, un *rikishi* entre dans le stade seul, et attend seul dans son coin. Il combat seul, bien entendu, et pourtant il doit agir en partie intégrante d’une équipe – en l’occurrence, pas la *sumō-beya* ou la Sumo *Kyōkai*, mais le Japon lui-même.

Et il réagit au triomphe exactement comme Kuhaulua le fait en 1967 en apprenant la nouvelle de sa promotion du rang des serviteurs au rang des servis : « Quand l’*oyakata* m’a annoncé que j’étais promu en *jūryō*, je n’ai pas pu dire un mot », énonce Kuhaulua juste après sa retraite. « Je n’ai rien pu faire. Je suis resté là, silencieux, plein de remerciements. Mon cœur battait la chamade en recevant les félicitations des autres *deshi* et de l’*Oyakata*. C’est tout ce que j’ai pu faire pour dire ‘Merci’ ».

Les mêmes questions que nous nous posons au sujet de Chad Rowan sont valables au sujet de Jesse Kuhaulua dans ce domaine : Qu’est ce qui l’a amené à avoir ce type de succès culturel, et comment le système l’a-t-il accepté ? Wheeler nous apporte la réponse à la première question : une enfance pauvre, élevé par une mère seule, le sens de sa position et de ses responsabilités, et je pourrais ajouter sur la base de mes propres observations, une

Gaijin Yokozuna

personnalité globalement en retrait qui s'avère coller à la perfection à ce rôle d'Invité au Japon. La réponse à la deuxième question est bien moins complexe pour Kuhaulua que pour Chad Rowan, car elle se trouve dans une série de modèles de comportement que le *gaijin* doit intégrer et suivre : le formalisme Shintō, avec son insistance sur le rôle à jouer pour chacun en relation avec tous les autres, et les codes plus spécifiques au sumo concernant le statut de *senpai* ou de *kōhai* et le place de chacun dans le *banzuke*. Comme Kuhaulua est le seul étranger véritablement significatif que les Japonais aient jamais vu au sein de leur sport, cela se résume juste à savoir si le *gaijin* peut ou non suivre les règles.

Ce qui est aussi précieux pour Kuhaulua est qu'il n'est pas le seul à jouer un rôle. Tout autour de lui les Japonais se forgent des identités personnelles, ou comme l'anthropologue Dorrine Kondo l'écrit, « se cisèlent des moi » pour chaque situation, suivant le *senpai-kōhai*, dans-le-groupe-en-dehors-du-groupe, ou autres relations hiérarchiques. Tout dans la rencontre sociale japonaise détermine l'identité dans leurs modèles relationnels – du comportement dans la parole jusque dans la construction des verbes et dans la désignation des sujets tels que « je », « tu », « lui » et « elle », qui peuvent être exprimés de manières différentes en fonction de chaque situation.

Kuhaulua est « devenu Japonais » dans la mesure où il est parvenu à comprendre le jeu social japonais expliqué par M^{me} Kondo – une interprétation intéressante dans la mesure où l'un des « moi » qu'il s'est ciselé est celui avec lequel il arrive au Japon, qui n'est pas Japonais pour deux sous. Sa réussite culturelle réside dans la manière qu'il a eue de reconnaître les rôles définis par le formalisme issu des racines Shintō du sumo, et comment il a compris l'importance de ces rôles. L'un des principaux mythes du *Kojiki* – un des textes fondateurs du Shintōïsme – raconte comment la Déesse du Soleil Amaterasu se retire dans une grotte et finit par être contrainte de sortir quelques jours plus tard par la danse et le monologue – une *interprétation* – d'un dieu inférieur. Si des interprétations existent dans d'autres cultures, ici, dans les racines de l'une des cultures les plus théâtralisantes au monde, celle-ci sauve quasiment la partie. Avec une langue qu'il ne parle pas au départ, Kuhaulua doit saisir tout d'abord comment bouger et se comporter, où se mettre, quand arriver et partir, ce qu'il ne peut apprendre qu'en immersion quotidienne au sein de la ruche de la *heya*. Kuhaulua trouve sa place au Japon de la même manière que tous les autres *shin-deshi* trouvent la leur dans le monde du sumo, non pas en étudiant la religion Shintō et l'histoire du sumo, mais en analysant avec doigté chaque situation et en trouvant comment réagir.

Je ne peux prétendre me figurer exactement comment Kuhaulua en est venu à développer cette capacité à évaluer dans l'instant la façon de se comporter dans l'une ou l'autre situation, mais j'imagine que cela a quelque chose à voir avec la révérence ostensible avec laquelle les gens qui ont un rapport avec le sumo traitent tout ce qui a trait de près ou de loin avec leur sport. C'est difficile à définir avec des mots, mais arpenter le Kokugikan en milieu de matinée vous donne envie de baisser votre voix d'un ton, comme si l'on se sent plus dans une église ou un temple que dans un palais des sports. Plus tard dans la journée le côté festif se manifeste, avec des fans éméchés, se croisant à grands cris, encourageant bruyamment leur *rikishi* favori. Mais les matins, quand les *rikishi* des divisions inférieures combattent et que le chant du *yobidashi* résonne sur des sièges vides, l'aura du Kokugikan vous signifie qu'il se passe quelque chose à cet endroit qui est bien plus qu'une compétition athlétique. Kuhaulua a excellé à reconnaître cette aura, et à agir en conformité.

Plus on connaît le sumo, plus ses impondérables deviennent palpables, changeant le jeu des devinettes du comportement en des lieux communs de bon sens. Une partie des raisons pour

Gaijin Yokozuna

lesquelles le Kokugikan est semblable à un temple, par exemple, se trouve au-delà du *tsuriyane*, le toit de temple Shintō qui pend depuis le plafond. Un nouveau *dohyō* est construit pour chaque tournoi majeur, qui réclame non seulement plusieurs tonnes d'argile et trois jours de travail manuel, mais également une bénédiction Shintō appelée *dohyō matsuri*, qui est effectuée devant les dieux et une assemblée de sièges vides. Les deux principaux *gyōji* (arbitres) s'habillent comme des prêtres Shintō la veille du tournoi et bénissent le *dohyō*. Ils chantent pour appeler les bénédictions du paradis et répandent du *saké* et du sel. Une urne de céramique contenant d'autres symboles Shintō de purification, dont des algues, des noix et du *saké*, est enterrée au centre du *dohyō*. Puis les *yobidashi* en font le tour trois fois, frappant sur les tambours d'annonce pour clore la cérémonie. Le *dohyō* est désormais bien plus qu'une aire de combat ; c'est un autel.

Une fois le *dohyō* prêt, les *rikishi* sont autorisés à l'arpenter, mais d'une manière parfaitement chorégraphiée pour un néophyte tel que Jesse Kuhaulua, et plus tard Chad Rowan : en dehors de la furia des combats, chaque pas, du tunnel d'accès en dessous des sièges, à l'arrivée au *dohyō*, la place du *rikishi* dans l'assistance en contrebas du *dohyō*, et sur le *dohyō* jusqu'à la charge finale, et même la sortie après le combat, tout est calibré et joué d'une manière aussi rituelle que la relève de la Garde devant Buckingham Palace.

Les combats des divisions reines sont précédés chaque jour par le tout aussi rituel *dohyō-iri*. Cette cérémonie d'entrée sacrée est l'un des moments les plus colorés du sumo, puisque tous les *rikishi* des divisions salariées, à l'exception des *yokozuna*, revêtus de magnifiques *keshō-mawashi* brodés, montent sur le *dohyō* dans l'ordre hiérarchique croissant et sont présentés à la foule. Ils se tiennent debout, en cercle, se tournent vers le centre du *dohyō*, et frappent dans leurs mains une fois pour appeler les dieux à bénir l'endroit pour la durée de la compétition. Ils lèvent ensuite leur main droite, soulèvent légèrement leur *keshō-mawashi* pour montrer qu'ils ne sont pas armés, lèvent brièvement leurs deux mains pour la même raison, et reprennent le chemin de la sortie. Les *yokozuna* – s'il y en a plus d'un – se présentent alors tour à tour pour effectuer leur *dohyō-iri* individuel. La signification de tout cela varie d'un observateur ou d'un acteur à l'autre ; pour certains, c'est un rituel qui rappelle à l'assistance que les dieux sont présents ; pour d'autres c'est un grand spectacle pour mettre les héros en valeur ; et pour les derniers, ça fait partie du métier. Pour certains, c'est un peu des trois.

Le rôle culturel hors *dohyō* sans doute le moins clair à comprendre est quelque chose que les circonstances et la personnalité de Kuhaulua lui ont permis d'assimiler tout naturellement. Une nature sympathique se combine à ses difficultés initiales dans les divisions inférieures pour donner de Takamiyama l'image d'un homme qui bataille plus que d'un envahisseur, quelqu'un qui à l'évidence travaille aussi dur pour apprendre la langue et la vie du sumo que le sumo lui-même. Les plus admirables performances sur le *dohyō* sont effectuées par ceux qui font face aux blessures, à l'âge, à un gabarit apparemment désavantageux, ou à un ensemble de ces paramètres – une valeur culturelle résumée par le terme '*gaman*', qui permet à Kuhaulua d'être accepté par les Japonais d'une manière beaucoup plus personnelle.

Pour comprendre pleinement ce qui pousse un *rikishi* à venir sur le *dohyō* jour après jour, parfois en boitant, parfois complètement strappé, il faut comprendre le concept japonais de *gaman*. C'est une valeur culturelle très spécifique qui pousse les gens à aller de l'avant dans leur vie quotidienne malgré les maladies, dépressions, blessures ou toute autre sorte de problèmes. Là où un Américain prendrait un jour de maladie au bureau pour soigner sa grippe et éviter de contaminer tous ses collègues, le salarié toussant et reniflant est ici considéré comme quelqu'un qui ne laisse pas la maladie et l'inconfort le détourner de ses

Gaijin Yokozuna

responsabilités. Je connais une infirmière qui transportait sa propre intraveineuse dans les couloirs de l'hôpital pour pouvoir remplir sa tâche sans tomber d'épuisement ou de déshydratation. J'en connais une autre qui, s'étant fait porter pâle avec plus de 40° de fièvre, se vit ordonner de venir travailler, et remettre un suppositoire à utiliser de suite. Elle fut hospitalisée peu après et grondée d'être tombée malade.

George Kalima et moi avons discuté longuement du concept de *gaman* juste avant sa retraite en 1988, en hochant la tête avec incrédulité en général. « Tout le monde combat pour le même objectif », dit-il. « Les gars n'ignorent pas vraiment leurs blessures mais, tu vois, ils les bandent, et ils y vont, 'parce qu'ils veulent s'entraîner plus'. Pour faire simple : dans la culture japonaise, leur manière de penser est que plus tu travailles dur, plus tu as de chances de t'élever. Donc, mettons que je m'entraînais dix heures par jour, ils disaient 'oh, il va y arriver'. Mais si un autre s'entraîne trois heures par jour, ils disent 'il ne fera jamais rien'. Donc tout le monde est persuadé qu'il doit se donner un maximum. Mais si tu me poses sérieusement la question, je te répondrai que c'est faux. Tu ne donnes aucune chance à ton corps de se reposer. Tu ne donnes aucune chance à tes blessures de guérir. C'est typique de ce que nous faisons dans le sumo ». Avant chaque entraînement, ou lors de chaque journée de tournoi, les vestiaires résonnent du bruit des straps déroulés.

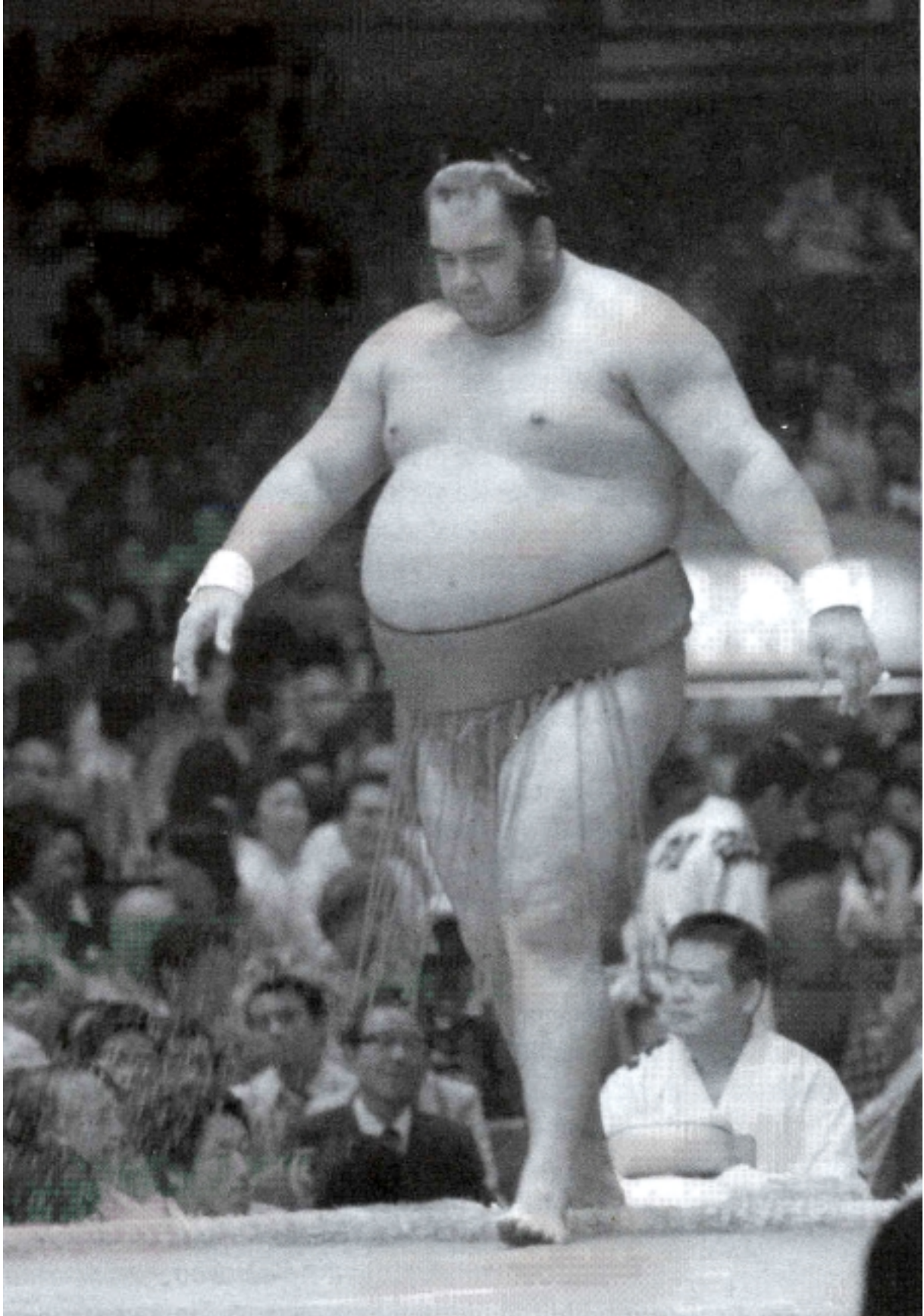
En sumo, le *gaman* s'étend aux règles : les absences au combat sont traitées comme des défaites, ce qui conduit à la rétrogradation. En mai 1999, j'ai regardé Ganyu boitiller pour arriver sur le *dohyō* à la recherche de sa huitième victoire, grimaçant de douleur rien qu'en effectuant ses rituels pré-combat, ses jambes complètement recouvertes de bandages. Une blessure d'avant tournoi aux ligaments de sa cheville s'était aggravée au point qu'il aurait dû se trouver sur un lit d'hôpital. Il paraissait stupide qu'il soit en train de marcher, se préparant plus ou moins à se présenter à un combat de sumo au cours duquel il avait des chances d'aggraver encore sa blessure ; Mais étant donné qu'un score négatif l'aurait envoyé en dehors de la division reine, il faisait tout ce qu'il pouvait pour être *gaman* dans la douleur. Classé comme il l'était au bas de la division reine du sumo, Ganyu n'était pas si connu, même parmi ceux qui fréquentaient le Kokugikan, et son combat était quelque peu insignifiant, n'ayant aucune conséquence sur la lutte pour le tournoi. Et pourtant personne ne se fit autant acclamer que lui ce jour là, à la fois au moment où il monta sur le *dohyō* et au moment où il perdit. Les gens adorèrent ça.

Jesse Kuhaulua est déjà perclus de *gaman* bien avant d'être connu comme Takamiyama. Il polit encore plus cette image en ne manquant pas un seul jour de travail dans toute sa carrière, qui s'étendra en plus au delà de l'âge habituel de la retraite de ses collègues. « A trente cinq ans, il voulait déjà arrêter », me dit Larry Aweau. « Je lui ai dit : 'non Jesse. Tu dois te souvenir : tu n'es pas japonais. Tu es Hawaïen. Les Hawaïens ont toujours été forts, même quand ils prennent de l'âge' ».

Takamiyama se remet à l'ouvrage, ne ratant que d'un mois son nouvel objectif d'atteindre la quarantaine en activité, une douloureuse blessure à l'épaule le reléguant en *jūryō*, puis à la retraite. Combattant clairement contre la douleur et avec un seul bras durant ses six derniers mois, il jouit alors d'une popularité inégalée auprès du public japonais.

Jesse Kuhaulua a réussi culturellement au Japon en raison de sa nature humble et aimable, et parce qu'il combattait en outsider. Mais par-dessus tout, il a été aimé parce qu'il est devenu l'incarnation du *gaman*.

Gaijin Yokozuna



Jesse Kuhaulua, qui combat aux environs de 1975 sous le nom de Takamiyama, ajoute une rencontre de plus à sa série d'apparitions dans la division reine du sumo.

Gaijin Yokozuna

LARRY AWEAU, EN BON *SENSEI* DE JUDO, ne met pas longtemps à observer la combinaison de force et d'acharnement chez Jesse, et se met à chercher à trouver qui parmi ses anciens judoka pourrait être également capable de faire une carrière dans le sumo. Trouver quelques gars costauds à Hawaï possédant la fierté pour se sortir des premières années difficiles dans le sumo ne doit pas poser beaucoup de difficultés. Aweau sait que les jeunes recrues japonaises passent la majeure partie de leurs premières années dans le sumo à prendre du poids et à gagner en puissance. Mais déjà dans son esprit il a au moins trois lycéens qui possèdent ces deux qualités. « Quand je suis rentré au pays », dit-il au retour de son premier voyage au Japon en 1971, « je me suis mis en chasse ».

Mais il lui faut six années pour convaincre ne serait-ce qu'un garçon d'Hawaï d'accepter son offre – Brian George, qui lutte pour le lycée de Kahuku sur la côte nord d'O'ahu et qui restera jusqu'en 1979 à la Takasago-beya avant qu'une blessure au genou ne le force à rentrer chez lui. « Tout le monde pensait que j'étais fou », me dit Aweau, se remémorant avec surprise le désintérêt de l'époque. « Je n'arrivais à avoir personne d'autre. Tout le monde s'en foutait. J'ai parlé à pas mal de gamins de l'école de Kamehameha, et ils me répondaient 'non, je vais à l'université'. Je n'en recrutais aucun ».

La carrière exceptionnellement longue de Kuhaulua sur le *dohyō* donne à Aweau pas mal de temps pour forcer la chance. Celle-ci tourne finalement à l'été 1982 quand l'un de ses anciens élèves en judo l'appelle pour lui parler d'un jeune de 18 ans taillé comme une montagne qu'il a aperçu sur Diamond Head, à Waikīkī : Salevaa Atisanoe.

« J'ai accroché sur lui » se souvient Aweau, « et j'ai fait quelques recherches sur son background : ses perfs en foot, est-ce qu'il est un étudiant avec qui on peut bosser facilement sur le terrain ? L'entraîneur m'a dit de lui 'Oui, c'est un très bon gosse'. Etudiant, Atisanoe est apprécié de ses enseignants, aimé de ses camarades, et un excellent chanteur qui joue aussi bien de la trompette qu'il joue les bloqueurs au foot. Il a déjà remporté une bourse musicale pour l'Université de Syracuse mais il est toutefois intéressé par l'offre d'Aweau. « J'ai donc appelé Jesse et lui ai dit 'On a une bonne recrue potentielle ici. Viens'. Il est venu, et on l'a fait signer ». Pour avoir séché les cours ce jour-là et être allé se détendre à la plage, Salevaa « Sale » Atisanoe finira par prendre part au sport national du Japon sous le nom de Konishiki.

La capacité d'Aweau à recruter d'autres étrangers comme Salevaa Atisanoe dépend alors entièrement des succès de Takamiyama, à la fois sur le plan athlétique et culturel. Le *sekitori gaijin* doit avoir suffisamment de succès pour attirer plus d'autres garçons d'Hawaï, et il doit apparaître suffisamment Japonais aux yeux de ses hôtes pour que ceux-ci soient prêts à accepter d'autres *gaijin* au sein de leur sport national. Sur le *dohyō*, il lui faut gagner. Son rôle culturel hors du *dohyō* est quelque chose qu'il doit reconnaître et interpréter, même s'il n'a pas à inventer tout, les formes laissées par les racines Shintō et la réalité du *banzuke* étant là pour tout déterminer.

La manière dont Kuhaulua traite le pic de sa carrière sur le *dohyō*, environ dix ans avant qu'Atisanoe ne soit découvert, montre comment il a fait pour remplir ces deux tâches contradictoires. Au bout de neuf journées du Nagoya *basho*, en juillet 1972, le *gaijin* se retrouve seul en tête. Si jusqu'alors Takamiyama a eu des scores suffisants pour lui assurer une solide montée dans le *banzuke*, il n'a jamais été une menace pour le gain du tournoi. Le gagnant du *yūshō* (championnat) de *makunouchi* (la division reine du sumo) repart avec un certain nombre de prix, le plus convoité d'entre eux étant un énorme trophée d'argent appelé la Coupe de l'Empereur. Bien que seulement vingt pourcent environ de la population du

Gaijin Yokozuna

Japon se revendiquent comme fan de sumo, le *yūshō* potentiel de Takamiyama devient un sujet de conversation pour la nation tout entière. Beaucoup comparent la possibilité que le *gaijin* enlève la Coupe de l'Empereur à l'échec du Japon dans sa quête de la médaille d'or du judo lors des Olympiades de Tokyo en 1964 : une honte nationale. Le ramdam s'amplifie à chaque nouvelle victoire, mais quand Takamiyama s'adjuge le tournoi lors de la dernière journée et reçoit humblement – si ce n'est avec une certaine incrédulité – le plus purement japonais des symboles de grandeur, les cris d'admiration, du Premier Ministre Kakuei Tanaka aux fans de base, font disparaître toute voix discordante.

« J'étais dans le coltard », déclare plus tard Takamiyama à l'écrivain sumoïstique Andy Adams. « J'avais envie de crier 'Je l'ai fait !' ». Mais après huit années il sait qu'il n'y a pas de place pour les cris de joie dans le sumo. Au lieu de cela, il s'incline avec dignité en acceptant la Coupe des mains du Président de la Nihon Sumo Kyōkai. Takamiyama n'a pas envahi le sport national japonais ; il en est devenu partie intégrante. Le *yūshō* de Nagoya est son moment de gloire, qui s'accompagne d'une performance culturelle aussi méritoire que la Coupe elle-même.

L'humilité de Jesse Kuhaulua, et le zèle évident qui lui ont gagné le respect de la communauté du sumo, se combinent pour le restant de sa carrière avec ses difficultés croissantes pour le faire aimer encore plus de son nouveau pays. Il fait fructifier sa popularité dans une carrière de commentateur – brève mais couronnée de succès – jusqu'à ce que la Kyōkai n'interdise cette pratique « indigne » au début des années 1980 (l'interdit sera assoupli en 1998 dans une tentative pour remonter la popularité vacillante du sumo). Mais plus important, l'argent qu'il est capable de lever tout au long de sa carrière au travers du soutien des riches mécènes de sa *kōenkai* – son fan club personnel – lui permet alors de se retirer avec une position permanente au sein de la Nihon Sumo Kyōkai comme *oyakata*.

La Kyōkai est administrée par un groupe de 105 *oyakata* qui détiennent différentes positions dans différents comités. Ce sont tous d'anciens *rikishi* qui ont combattu au moins un tournoi en *makunouchi*, vingt-cinq en *jūryō* ou vingt consécutivement en *jūryō*. Le nombre de postes est fixe, et ces postes sont soit légués par des *oyakata* qui se retirent, soit vendus comme des parts. L'unique exception est pour les *yokozuna* qui n'ont pas de parts ; ils se voient accorder une position temporaire de cinq ans comme *oyakata*, dans l'espoir qu'ils parviennent à trouver l'argent pour acheter leur part. Quand Takamiyama se retire en 1984, les parts valent plus d'un million de dollars pièce. De plus, après avoir obtenu leurs parts, les nouveaux *oyakata* travaillent généralement comme entraîneurs adjoints dans une *heya* existante dirigée par un autre *oyakata*, ou finissent par reprendre une *heya* existante. Il est très rare de les voir emprunter la voie beaucoup plus coûteuse qui consiste à acheter la propriété, l'immeuble et recruter suffisamment de *rikishi* pour ouvrir leur propre *heya*.

Takamiyama peut être admiré pour ses accomplissements sur le *dohyō*. Il peut aussi l'être pour sa capacité à reconnaître et incarner le rôle culturel adéquat – un processus dont l'aboutissement est son adoption de la nationalité japonaise (indispensable pour devenir un *oyakata*), ce qui implique également d'effacer son identité passée au point de même changer de nom, dans son cas pour Daigoro Watanabe. Mais le fait est qu'il est alors capable de trouver les soutiens et l'argent, non seulement pour se payer une part d'*oyakata*, mais aussi pour ouvrir sa propre *sumō-beya*, est la mesure la plus palpable de l'amour et du respect que le Japon a fini par lui porter, bien au-delà d'une simple admission de sa personne.

Gaijin Yokozuna

Une telle admission est résumée de la meilleure façon qui soit par l'ancien *rikishi* et commentateur de sumo Shoichi Kamikaze, qui réfute les commentaires emplis d'isolationnisme xénophobe qui fleurissent après le *yūshō* de Takamiyama à Nagoya, en 1972, dans un commentaire qui apparaît dans l'autobiographie (écrite par un nègre) de Takamiyama : « L'idée que le sport national du sumo ne peut être abandonné à un étranger est assez étrange. Takamiyama est venu au Japon il y a neuf ans et il a travaillé deux fois plus que n'importe quel autre lutteur. Ce n'est pas un étranger. C'est un lutteur de sumo du Japon ».

Il est bon de s'attarder une minute sur ce qu'écrit Kamikaze. Takamiyama n'est pas accepté pour son *yūshō*, mais en dépit de celui-ci. Kamikaze est moins impressionné par la victoire de l'homme que par le labeur qu'il a effectué, nous amenant à nous demander comment le *gaijin* aurait pu s'intégrer culturellement s'il avait été une sorte de phénomène du sumo qui avait gravi les échelons du *banzuke* avec rapidité au lieu d'être quelqu'un qui avait payé sa dette pleinement. Takamiyama a été accepté principalement parce qu'il a joué moins le rôle d'un compétiteur décidé à conquérir et exceller que celui d'un invité n'ayant pas l'intention d'abuser de l'hospitalité de ses hôtes. Mis à part la joie de son *yūshō* de 1972, Takamiyama a tenu la *Kyōkai* dans une sorte de révérence, vivant et exhalant ses idéaux de « patience et dur labeur », comme c'est toujours le cas. Faire ce qu'on lui disait de faire, s'intégrer, et ne pas faire de vagues étaient plus important que de gagner.

« Je crois qu'il aurait pu monter plus haut », me dit Larry Aweau. « Il était tellement plus fort qu'un bon paquet de ces gars, mais il préférerait rester régulier que d'y aller à fond tout le temps ». Cette prudence l'a sans aucun doute protégé des blessures et lui a permis d'établir les records de longévité de 1398 apparitions en *makunouchi* et de 1231 apparitions consécutives en *makunouchi* – des réussites remarquables dans un sport impitoyable, le dernier record tenant toujours plus de vingt ans après sa retraite. Mais cela l'a aussi tenu loin de la possibilité de devenir un jour *yokozuna*. Takamiyama a réussi dans le sumo comme Jackie Robinson en base-ball, non pas parce qu'il excellait sur le *dohyō* ne serait-ce qu'une seconde comme Robinson pouvait danser autour des bases, mais parce qu'il ne représenta jamais une menace.

Gaijin Yokozuna



Chapitre 4 : Athlète professionnel

En grandissant, j'ai vu plein, plein de gars partir et revenir. Je veux dire, je veux pas dire du mal et tout, mais... comme t'as dit, on a eu quelque chose qui nous a amené jusqu'ici, fait garder notre bouche fermée, réussir des trucs, et on a eu ce qu'on a aujourd'hui. Y a plein de gamins que je connais qui ont même été diplômés avec moi, sont partis, pis sont rentrés deux ans plus tard. Et tu sais ce qui m'énervait le plus là-dessus, c'était de les entendre dire 'j'aurais pu être ceci, j'aurais pu être cela'. Et merde, on n'a qu'une seule occasion. C'est ce qu'on en fait qui compte. Même si t'as qu'une occasion infime, cette toute petite occasion peut t'emmener vers quelque chose de plus grand. Ils te diront peut-être pas devant toi 'Ah, tu y arriveras jamais', 'Tes garçons savent pas quoi faire de leur grande carcasse'. Mais avant que tu ne sois rentré les gens se mettront à le dire. J'ai jamais supporté qu'on puisse dire ça à mes parents. Je suis venu ici, fallait que je réussisse, hein ?

CHAD ROWAN, octobre 1998

Serpentant sur son chemin qui le mène à Kyushu et au tournoi de novembre, le *jungyō* d'automne de 1998 fait une halte à Izumo, une petite bourgade pratiquement la plus à l'ouest de l'île principale du Japon, Honshū. La légende Shintō raconte que le sumo est né à Izumo il y a quelques milliers d'années, quand les dieux Takemikazuchi et Takeminakata s'affrontèrent sur ses plages pour un enjeu bien plus grand qu'une Coupe de l'Empereur. Le *Kojiki* nous dit que Takemikazuchi remporta la victoire qui lui permit d'affirmer le contrôle du Japon pour ses descendants, dont la lignée s'étend jusqu'à l'empereur actuel.

Je suis en train d'observer l'une des trois autres incarnations vivantes du lien entre les dieux Shintō et le reste du Japon mortel, alors que celui-ci se tient assis sur le sol d'un entrepôt de la salle des sports d'Izumo, en train de frapper des effigies de sa main – l'équivalent dans le sumo d'un autographe – assisté par quatre solides garçons à moitié couverts de sable et revêtus de *mawashi* noirs. Tout en continuant à frapper, le *yokozuna* se souvient de sa vie sur le court de basket de la Kaiser High.

« Je me souviens quand on est allé jouer contre Kaimukī », me dit-il, excité comme s'il se souvenait de l'un de ses tournois de sumo. Il cogne sa main sur un encreur, puis cogne son empreinte à un endroit précis sur des parchemins déjà décorés des empreintes des deux autres *yokozuna*, atteignant rapidement un rythme pour cette tâche familière d'environ une seconde par coup. Ses assistants enlèvent la feuille complétée du haut de la pile et la placent quelque

Gaijin Yokozuna

part sur le sol où elle peut sécher tandis qu'il alterne coup après coup entre l'encreur et les parchemins. « Y z'étaient invaincus. Ils étaient du même district que nous. C'était la fin de la saison. Oh, je suis arrivé avec une de ces patates. J'ai fait les dix premiers points, et après cela je n'ai plus pu marquer. Je m'étais grillé, je crois. Je faisais 1.97m pour 145 kilos. Je prenais en charge les offensives. Oh, on avait mis le feu à ce match. On les tenait. On aurait pu être la première équipe à les battre ». Le Yokozuna atteint la fin de la pile et prend une serviette de l'un de ses assistants et essuie sa main. « Mais on a perdu » conclut-il. Les parchemins sont maintenant répandus dans toute la pièce. « On a merdé à la fin ». Un autre garçon les ramasse dans l'ordre précis dans lequel ils ont été jetés dans la pièce, puis quitte les lieux. Bien qu'Akebono n'en verra jamais un centime, une fois que lui et les deux autres *yokozuna* auront peint les caractères chinois représentant leurs noms de lutteurs sur les empreintes, les collections rapporteront quelques centaines de dollars pièce à la Sumo Kyōkai.

« Tu vois, ce qui a été vraiment marrant », continue Chad, « c'est quand j'ai eu mon bac, et que l'Université de Hawaï m'a appelé pour me proposer une bourse sportive en tant que footballeur. Et je n'ai jamais joué au foot au lycée. La raison était que Wolfe était passé et leur avait dit que quand je me mettais quelque chose en tête, je pouvais le faire. Si je devais me mettre au football, et que je m'y mettais vraiment, j'aurais sans doute réussi. C'est ce que l'entraîneur a dit à UH ».

Kanani Souza, l'actuel entraîneur en chef de la Kamehameha High, est l'homme à qui Wolfe a parlé. Je l'appelle quelques semaines plus tard et il me dit « J'étais prêt à faire tout ce qui était en mon pouvoir au plan des études », puisqu'il manquait quelques U.V. à Chad pour intégrer l'UH. « On était *très* intéressés », ajoute-t-il.

Si le fait que Chad ait pu obtenir une chance d'avoir une bourse à UH en n'ayant jamais joué au lycée est en soi remarquable considérant son niveau athlétique simplement quelques mois auparavant, il nous apparaît à tous deux que son développement va bien au-delà des limites d'un terrain de basket. « Je n'étais qu'honorable en basket », fait-il remarquer, « mais même en cette année précise pour moi, j'ai fait peut-être treize ou quatorze matchs. Je suis parti de rien sur le campus jusqu'à une proposition de l'Université d'Hawaï pour le football, et je me disais : « tu vois, si tu te donnes encore plus à fond en première année, je pourrai aller dans l'université que je veux ». D'un sport qu'il n'a pas pratiqué depuis le collège, il se dit « J'aurais sans doute réussi ». Bien des bios de journaux et de magazines ont exagéré les performances de Chad Rowan sur le parquet de la Kaiser Gym en le désignant comme un all-star. Mais, en un sens poétique, il l'a été.

Sa tâche matinale effectuée, le Yokozuna s'étend au sol et tire une couverture sur lui. « Et George », dit-il, parlant de George Kalima, « il m'a toujours dit que la différence entre le moi de l'époque et celui de maintenant est que je suis un gars tardif, hein ? Parce que, j'ai commencé à éclore dans ma dernière année de lycée, et puis c'est après que je suis venu ici, et que j'ai véritablement flambé. Tu vois en fait, quand j'ai éclos au lycée, j'ai pas vraiment éclos, hein ? ». Akebono ferme ses yeux, et je le laisse là, toujours servi attentivement par trois de ses gars.

QUAND LARRY AWEAU arrive aux funérailles de Nu'uaniu, il voit immédiatement que ces deux solides garçons ont au moins autant de potentiel que ce gamin Atisanoe avait en 1982.

Gaijin Yokozuna

Konishiki est entre-temps devenu une grosse star six ans après que Larry Aweau lui ait fait signer un contrat, grimant même plus haut que Jesse ne l'avait fait, devenant le premier étranger à devenir *ōzeki*. On entend même des commentaires qui s'inquiètent de ce que le *gaijin* ne devienne un jour *yokozuna*, mais Aweau, en privé, dénie ces commentaires – le garçon a alors déjà pris trop de poids. Ce n'est qu'une question de temps avant que ses genoux ne finissent par capituler. Mais ce garçon trapu qui aide à porter le cercueil, Jesse l'aimera sans doute, peut-être dans un an ou deux. Et il y a le plus grand. Il n'est en aucune manière taillé physiquement pour le sumo, mais la façon dont il se déplace, avec une telle assurance et une telle grâce, les yeux plongés vers l'avant – Aweau n'a vu qu'une poignée d'hommes se déplacer ainsi, et ils ont tous porté la brillante corde des *yokozuna*.

Il se met à la recherche des parents des garçons dès que les circonstances l'autorisent. « Je recrute des étudiants pour le sumo au Japon », dit-il à Janice Rowan, « Ca vous poserait un problème si je revenais dans quelques semaines pour avoir une conversation avec vos fils ? ». Pour Janice Rowan, la question la prend de court, comme elle l'a fait pour ses garçons. « Quand il a dit 'sumo' », me dit-elle au cours de notre première rencontre, « Je n'ai eu en tête que l'image de ces gros Japonais se poussant l'un l'autre autour d'un cercle. Je me suis dit : 'Pourquoi ce gars veut-il recruter mes fils pour ça ?' ». Sans beaucoup plus réfléchir, elle lui répond, « Je vais vous dire. Demandez leur vous-même ». Aweau se rapproche alors des garçons. « Je vais vous dire », lui dit Ola, « Vous m'apportez les billets d'avion aujourd'hui, je pars ». Mais avec encore deux ans à attendre avant le bac, il est trop jeune. Aweau se souviendra du candidat bien volontaire.

La question de savoir pourquoi quelqu'un voudrait monter dans un avion, aller au Japon et accepter de devenir un esclave dans le sumo est complexe. De tous les sports de tous les endroits sur la planète, pourquoi le sumo ? Si l'on reste à la surface des choses, il est effectivement étrange pour n'importe quel garçon américain d'imaginer mettre un *mawashi* et de prendre quarante kilos et plus pour combattre exclusivement au Japon dans un sport plus Japonais que le base-ball n'est Américain. Le sumo n'est pas la NFL, et on peut largement douter que des posters des grands *yokozuna* comme Taihō ou Chiyonofuji aient jamais orné les murs d'une quelconque chambre de gamin américain. Pour ce qui concerne Jesse Kuhaulua, rejoindre la Takasago-beya était une étape logique dans une progression de quatre années au sein du club de sumo de Maui. Son départ au Japon est alors globalement l'équivalent de la décision du champion cycliste américain Greg LeMond de s'exiler en Europe en 1981 : c'est l'endroit où il faut être pour affronter les meilleurs dans le sport que l'on vénère. Pour Konishiki et le reste des recrues de Larry Aweau, la réponse réside en général dans l'amalgame de plusieurs facteurs de motivation, comme les rêves de gloire, l'absence d'autres perspectives, le sens de l'aventure, et la simple curiosité. Pour ce qui concerne Ola, il n'y a pas plus que les seuls deux derniers facteurs.

Aweau se rend deux semaines plus tard au domicile des Rowan pour emmener Ola pour ce qui s'avère être le premier d'une longue série de rencontres dans des restaurants d'amis d'Aweau, où il sait qu'il sera reçu de façon tout à fait spéciale. Quoiqu'il se délecte sans doute de l'attention, Ola aurait été prêt à partir pour le Japon de toute façon, si on lui en donnait l'occasion. Le billet d'avion serait pour le Wyoming pour un essai dans le rodéo, ou pour une place dans une équipe de foot australien, il serait tout aussi enthousiaste. Après avoir quitté le foot, l'ancienne star ne tient plus en place avec l'inactivité. Il doit rentrer en jeu, et ce jeu-ci est, en ce qui le concerne, le dernier qu'il puisse jouer.

Gaijin Yokozuna



Chad Rowan, pivot de l'équipe de Kaiser High

Chad songe à peine à l'étrange proposition. Des gros mecs au Japon, qui se repoussent l'un l'autre d'un cercle. C'est très loin tout ça. Et en plus, il est déjà prévu qu'il rejoigne HPU. Il donne à Aweau l'excuse de la famille, explique la situation et le remercie de son offre.

« Je comprends », lui dit Aweau en souriant. « Bonne chance à l'université. Tu vas y réussir ». A la HPU, Chad Rowan devient tout sauf un All-Star, en dépit du fait qu'il a poursuivi son travail avec Wolfe et Sapaia tout au long de l'été. Habitué à une position de joueur clé, ou tout au moins s'attendant au minimum à commencer les matches, le grand étudiant de première année est consterné par le niveau des joueurs dans son équipe et triste du rôle qu'on s'appête à lui faire jouer. Comme sa bourse est basée plus sur son potentiel que sur ses capacités actuelles, il est mis sur le bout du banc, ce qui veut dire qu'il ne va pas jouer du tout. On attend plutôt de lui qu'il s'entraîne avec l'équipe et continue à s'améliorer, dans l'idée que lors de la saison suivante il sera au niveau du reste de l'équipe avec quatre ans de rendement à suivre.

Gaijin Yokozuna

Il m'est difficile aujourd'hui d'imaginer Chad Rowan attendant patiemment sur le bout du banc à regarder l'action se passant devant lui, particulièrement à la lumière des rôles précédemment assumés à la ferme avicole, comme au sein de l'équipe de basket de George Wolfe. Plus tard, débutant le sumo à un niveau bien plus bas que celui auquel il se serait attendu, il combat à tout le moins en vrai des matches qui déterminent son classement sur le *banzuke*. Sachant ce que je sais des efforts maniaques qu'il investira dans l'entraînement au sumo me rend encore plus difficile à croire qu'il peut alors supporter bien longtemps cela, empli qu'il est alors de confiance en lui. Chad est devenu un athlète et désormais, il veut lui aussi faire partie du jeu.

Il ne veut, par contre, en aucune manière faire partie de la classe. J'en suis venu à connaître Chad le long des ans comme l'un des esprits les plus brillants, vifs et clairvoyants que j'aie rencontré – pas très confiant sur l'étendue de son éducation formelle, mais sans nul doute à même d'être au niveau, voire au-dessus des hommes d'affaires et grands patrons qu'il est amené à côtoyer lorsqu'il fait des affaires avec eux comme Akebono. Il ne s'est jamais passionné pour l'école à la Kaiser, et HPU ne fait pas grand-chose pour changer ses sentiments sur le fait de rester assis sous des néons à écouter quelqu'un dispenser une conférence. « La chose la plus importante que j'aie apprise », se souvient-il de son expérience universitaire, « est que je n'allais à l'école que pour jouer au ballon, et pas pour étudier. J'ai réalisé que je n'apprenais rien et que je n'avais vraiment aucune envie d'aller encore à l'école. Je venais juste de m'appuyer douze ans d'école. Je ne voulais pas en faire quatre de plus ».

Et donc, après trois mois dans son premier semestre, il abandonne.

Quelques temps après cette grande décision, Chad retourne comme d'habitude au travail chez Glenn Plantes et Fleurs, et réfléchit à la situation. Son patron est en train d'étendre la ferme avicole, il construit sa maison sur la propriété, y ajoute un bureau, et bétonne le chemin d'accès. Un par un, à la main, Chad charrie et porte des blocs de béton de l'entrée jusqu'à l'autre bout du chemin et les empile, luisant de sueur sous le soleil de l'après-midi, pensant à sa mère. Elle a été si fière de voir son aîné aller à l'université, sur le point de devenir quelqu'un. Maintenant elle sera assez furieuse au point de lui asséner des coups, mais ce n'est pas cela qui l'inquiète cette fois. Il déteste simplement lui faire de la peine. Et pour la suite, ses chances de devenir directeur d'hôtel, de devenir quelqu'un, se sont modifiées de manière radicale, laissant ce travail-ci comme seul futur prévisible.

Tout en trimbalant les parpaings, il cherche à réfléchir à une alternative à l'université s'il doit toujours s'occuper de ses parents et de ses frères. Pour devenir directeur d'hôtel à Waikīkī, il doit être à même de parler japonais. Oncle Larry lui a offert cette opportunité il y a des mois, et il ne l'a pas oublié, particulièrement puisque son oncle revient régulièrement pour prendre Ola et l'emmener dîner, ou pour s'entraîner au sumo, ou parler du Japon. « Si tu vas là-bas », lui dit un jour Oncle Larry, « tu seras couvert de gloire au Japon. Avec ta force d'esprit, tu peux devenir un *yokozuna* – le plus grand des champions de sumo. Tu ne regretteras jamais être parti. Je crois que tu as tout ce qu'il faut pour réussir. Il te suffit de te concentrer et d'apprendre ». C'est un ticket gratuit, ils s'occuperont de tout. Si Chad peut y aller pour quelques années, il apprendra au minimum la langue. Et si Oncle Larry avait raison ? Yokozuna. Il ne connaît rien au sumo. Mais il n'en savait pas beaucoup plus sur le football, et ils ont cherché à le recruter pour ça à UH. Le sumo ne peut pas être aussi difficile. Suffit de sortir l'autre gars du cercle.

Gaijin Yokozuna

Il s'assied sur la pile de parpaings et essuie la sueur de son visage, pensant, *Je ne peux pas non plus travailler pour Glenn Miyashita toute ma vie*. Il est le seul à savoir que Moku est parti sur le continent avec sa propre bourse pour le foot. Et si Moku peut aller sur le continent, pourquoi ne pourrait-il pas aller au Japon ?

Mais Waimānalo est sa maison. L'essentiel de sa vie s'est joué entre le panorama de Makapu'u et la ferme avicole. Et son père. Le diabète a fini par réduire à néant de manière définitive les sorties hors de la maison et les nuits passées dans les bars. Il est en général de retour à la maison avant dix heures maintenant que sa mère insiste pour s'occuper de lui plus activement. Ils se disputent bien encore de temps en temps, mais leur amour mutuel est évident pour Chad. Qui aidera sa mère à s'occuper de son père ? Et ses frères sont encore jeunes, en particulier Nunu. Et puis il y a Ola. Personne ne devrait avoir à s'occuper de ça. Et surtout, que va-t-il dire à sa mère ?

Le sumo. Chad trouve cela difficile à croire. Le Japon. Que sait-il du Japon ? Il a pris des cours de japonais à Kaiser, et tout ce qu'il en a retenu est un charabia. Tout ce qu'il a pu distinguer dans son livre de cours est un amas de lignes courbes, de carrés et de traits. Il n'y a jamais rien compris, et donc il a passé la majeure partie de ses cours de japonais à se demander simplement ce qu'il faisait là. Parmi les quelques mots qu'il a pu retenir, « *sayonara* », qu'il est contraint de dire très tôt dans le semestre, quand il abandonne pour éviter un échec annoncé. Et le voilà maintenant, sur le point de déménager pour de bon au Japon.

Mais il sera à la télé, enfin à la télé. Il a voulu être à la télé depuis qu'il a quatre ans, quand il s'est mis à harceler sa mère à ce sujet et qu'elle lui répondait « d'arrêter de babiller ». La grande gloire au Japon. Ça doit rimer avec argent, aussi. Une vie meilleure pour lui, et les siens. Il n'a même encore jamais fait de sumo jusqu'ici. Mais encore une fois, il est parti de rien jusqu'à obtenir une mention honorable en basket en un an. Après un moment, la question devient « et pourquoi *pas* le sumo ? ». *Et merde, on n'a qu'une chance, pense-t-il. Même si elle est minuscule, cette chance minuscule peut amener quelque chose de grand*. Il se lève et retourne charrier ses blocs de ciment, pensant, *si j'y mets toute ma volonté, si j'y vais à fond, je peux le faire*.

A la fin de sa journée, Chad déduit de sa paie le prix d'un bouquet de fleurs, qu'il tend à sa mère quand il rentre à la maison. Il souhaite qu'elle soit de bonne humeur au moment où il va lui dévoiler ses intentions, mais quand il voit le large sourire qui s'étend sur son visage lorsqu'elle voit les fleurs, il ne peut se résoudre à gâcher ce moment. Quand les fleurs finissent par faner, il refait une tentative avec un bouquet tout frais, avec le même résultat. Pendant le mois qui suit, il apporte des fleurs fraîches à peu près tous les trois jours, pour en fin de compte rester coi à la vu du visage souriant de sa mère.

Dans l'intervalle, il appelle l'Oncle Larry pour lui expliquer sa décision. Son oncle est de façon bien compréhensible très réjoui après avoir déjà abandonné la perspective de le recruter, et il lui répond qu'il va appeler Jesse Kuhaulua et se mettre au travail pour tout arranger. « Tu ne regretteras jamais cette décision », lui répète-t-il. « Tu as tout ce qu'il faut en toi pour réussir ».

Plein d'entrain après ces encouragements, Chad a besoin de partager cette nouvelle avec quelqu'un. Son père en serait sans doute très excité ; c'est lui qui a toujours poussé les garçons à faire du sport. Mais Chad sait que s'il dévoile la nouvelle à son père, sa mère le

Gaijin Yokozuna

trouvera tôt ou tard, et l'apprendre de quelqu'un d'autre ne fera que faire empirer les choses. Il décide donc d'attendre et de leur dire en même temps à tous les deux – *après* avoir testé la nouvelle sur George Kalima.

« Nom de dieu ! », dit George Kalima à son ami, les yeux grands ouverts sous le coup. « Tu vas *mourir* là-bas ! ». Il continue à regarder Chad de ses yeux écarquillés, attendant une réponse quelconque. Chad aurait tout aussi bien pu lui dire qu'il allait se faire moine bouddhiste ou qu'il allait rejoindre le WWF.

Après un moment, Chad commence à raconter l'histoire qu'Oncle Larry lui a racontée, sur Takamiyama et Konishiki, sur le fait d'être à la télé. Et tout ce qu'il faut faire, c'est pousser l'autre gars hors du cercle. Ca doit pas être plus difficile que le football.

« Mais t'as même pas joué au foot depuis les Pop Warner », lui répond George. Il a regardé Chad devenir un athlète dans le courant de l'année précédente, mais le basket n'est pas le foot. Si l'un d'entre eux a un potentiel dans le sumo, c'est plus George, qui mesurant un petit 1.90m, pèse plus de 140 kilos, et a pensé un moment aller jouer au football à l'Arizona State University. « Et en plus tu parles pas japonais ».

Chad continue en lui expliquant comment il a été recruté par UH, et comment il va se faire à la langue au bout d'un certain temps. « Et si on a envie d'entrer dans les affaires ici à Hawaiï, ou qu'on a envie d'avoir un bon travail, on a intérêt à parler le japonais. Même si je ne réussis pas là-bas, j'apprendrai la langue. Mais je peux réussir. Si j'y vais à fond, si j'y mets tout mon cœur, je peux réussir. 'Tain, on n'a qu'une seule chance, l'Hawaiïen. Elle est là, ma chance ».

Le gros visage rond de George se fend d'un sourire. Son ami a *la flamme* – on ne lui enlèvera pas cela de l'esprit. Personne ne connaît mieux Chad que George Kalima. Personne d'autre ne connaît sa détermination, son intelligence qui n'a pas sa place dans une salle de classe, ses capacités de meneur. A mesure que Chad poursuit, George commence à penser que tout cela est en fait possible, que son ami va aller là-bas et devenir quelqu'un. Ce Takamiyama, les gens savent qui il est. Ça doit être le gars que George a vu aux actualités il y a quelques années. Et ce gros Samoan, il a déjà réussi là-bas, Konishiki. Il est peut-être bien un gros balourd, mais là-bas c'est un athlète. Mieux encore, il est *respecté* là-bas. Personne n'oubliera jamais ces gars.

« Je monte là haut et je fais mon trou », poursuit Chad, « je commence à faire de l'argent, et alors on commencera à réfléchir à monter notre propre affaire ».

George prépare sa propre aventure à l'époque, déménager sur le continent pour devenir chauffeur chez UPS. Il compte apprendre le plus de choses possibles qu'il puisse appliquer à quelque affaire qu'il finira par monter lui-même ou, mieux, avec Chad. « On s'engage tous les deux dans un tunnel sans lumière », dit Chad, « mais toi tu va apprendre sur le monde des affaires. Moi je vais devenir athlète professionnel. Et alors on va faire de l'argent ».

Athlète professionnel. Les mots résonnent à leurs oreilles de façon magique, comme pour n'importe quel jeune homme. A l'époque des Pop Warner, chaque gamin sur le terrain s' imagine qu'il va devenir un Walter Payton en grandissant, comme si c'était aussi simple que de se choisir une carrière. A la fin du lycée, ils commencent à prendre conscience que leurs rêves de gloire s'étiolent avec ce qu'ils savent être la fin de leur carrière compétitive. Et à partir de ce moment, aucun d'entre eux ne tourne jamais plus le bouton de la télévision chaque dimanche sans se demander, ne serait-ce qu'une seconde, ce qui aurait pu se passer. Si j'avais pratiqué mes tirs extérieurs tous les jours pendant deux heures depuis la sixième, j'aurais fini dans la NBA. Si j'avais fait de la muscu plus tôt. Si je n'avais pas commencé à

Gaijin Yokozuna

boire des bières avec mes potes le week-end. Si je n'étais pas sorti avec cette fille. Bien que cela n'ait jamais de fin, le rêve est d'autant plus puissant quand les possibilités existent encore, c'est à dire dans la vingtaine. Etre payé pour faire un sport. C'est le fantasme masculin ultime. « Chad Rowan », finit par dire George. « L'a pas pu entrer dans l'équipe de foot. L'a pas pu entrer dans l'équipe de basket avant la terminale même s'il était le plus grand de l'école. Et regardez maintenant : il va faire athlète professionnel ».

« Eh, j'ai jamais joué au foot parce qu'y z'avaient pas ma taille de chaussures ! », dit Chad. « Dans le sumo, c'est pas franchement un problème ».

Les deux garçons se réjouissent de la perspective, rêvant tout haut de carrière athlétique, de l'affaire qu'ils monteront à deux quand elle prendra fin, de l'argent qu'ils gagneront ensemble. Mais George se demande alors tout haut, « Et qu'est ce que tu vas dire à ta mère ? ».

AU BOUT DE LA SIX OU SEPTIEME FOIS où Chad offre des fleurs à sa mère, il finit par ne plus être accueilli par un sourire chaleureux mais avec de la suspicion. Il doit prendre conscience que tôt ou tard elle va comprendre qu'il y a une raison derrière cet amoncellement récent de bouquets dans son entrée, et qu'elle finira par lui demander, et qu'il devra lui dire.

« Y a quelque chose qui ne va pas », dit-elle. Elle se trouve dans sa cuisine, en train de préparer le dîner tandis que son mari et ses deux autres fils sont assis devant la télévision.

« Maman, j'aime juste te ramener des fleurs. C'est tout ».

« Chad, qu'est-ce qui se passe ? », dit-elle, cette fois-ci avec toute son attention.

« Rien, maman ».

« Chad ».

Après avoir tant réfléchi et pensé, planifié, s'être inquiété, il n'est pas arrivé à trouver un moyen de lui expliquer ce qu'il a fait lors du mois précédent. *Maman, tu te rappelles comme tu étais contente quand tu as découvert que j'allais à l'université ? Tu te rappelles comme tu as toujours pensé que j'allais devenir avocat ? Et bien, après quelques mois, j'ai décidé...* Il se l'est ressassé un million de fois, mais il n'a pas pu trouver la bonne formule. S'il l'avait trouvée, cela fait longtemps qu'il lui aurait dit. Au lieu de ça il essaie encore de trouver un moyen de la différer. Sauf que cette fois elle n'est pas d'accord. Avant, elle retournait à ses affaires, à préparer le dîner. Mais pas cette fois. Elle pose tout et lui fait face, décidée à ne pas tourner les talons avant d'avoir eu une réponse. Le moment est arrivé. Il ferme les yeux. Prend une profonde respiration. Et lui dit.

« Quoi ! ».

Janice Rowan part dans une tirade qui ridiculise tout ce que les murs de la petite maison de Humuniki Street ont jamais pu entendre. L'incident de la planche à repasser, les querelles sur l'avenir d'Ola, les disputes engendrées par le comportement de son mari – rien de tout ça n'y arrive à la cheville. Quitter l'école est déjà grave en soi. Mais le Japon ? Le sumo ? Au final, Chad est sans doute sage d'avoir balancé ces bombes en même temps pour limiter le tout à une seule confrontation. Mais à ce moment, il n'y a pas un endroit plus inconfortable dans tout O'ahu – un sentiment qui ne s'estompe pas après que la mère de Chad a retrouvé son sang-froid, posant violemment les gamelles au moment de servir le repas avec un « Pas question » définitif. Personne ne sait quoi dire, et tous savent que le mieux est sans doute de ne rien dire pour l'instant, surtout Chad.

Et Randy Rowan, lui, sourit fièrement vers son fils, une attitude qui aide, ne serait-ce qu'un tout petit peu, à dissiper la tension qui règne sur tous ses fils dans la pièce. Son *fils* va être

Gaijin Yokozuna

athlète professionnel. Son fils. Il va être à la télé, comme Jesse quand il a remporté ce tournoi, comme Konishiki. Son *fils* va être à la télé.

Il est le premier à briser le silence. « Je suis fier de toi, fils », dit-il.

« Randy ! »

« Mais Janice... »

« Je vais te dire, Randy. Ton fils vient juste d'abandonner une bourse universitaire. Qui va payer pour qu'il aille à l'université maintenant ? »

« Janice, laisse-le... »

« Je ne veux pas entendre un mot de plus ».

« Janice... »

« Randy. Pas un mot ». Elle jette les assiettes sur la table et sert une portion de riz sur chacune d'entre elles avec violence, comme si le geste pouvait quelque part faire revenir son fils à HPU.

« Janice, ». Randy brise une fois de plus le silence gêné. « Notre garçon a travaillé pour nous toute sa vie, depuis qu'il a douze ans. Il en a dix-huit maintenant. C'est un homme. Il est grand temps qu'il s'en aille et fasse quelque chose pour lui-même ».

« Écoute-moi ! », dit-elle en se retournant pour lui faire face, « je t'ai dit que je ne voulais pas entendre un mot de plus ! ».

Après un dîner tout aussi inconfortable, Randy Rowan parle à Chad seul à seul. « Toutes ces années que j'ai passé à essayer de te mettre aux sports et des trucs dans le genre, que j'ai essayé de te pousser un peu à faire quelque chose. Tu sais quoi ? Comme je viens de dire à ta mère, il est temps que tu fasses quelque chose pour toi-même. Si aller au Japon, c'est vraiment ce que tu veux, tu as ma bénédiction ».

« Mais maman ? »

« T'inquiètes pas pour maman. Je lui parlerai »

« Randy ! », crie-t-elle depuis la cuisine. « Je te le répète, tu restes à l'écart de ce garçon. Tu restes à l'écart ».

Durant les deux mois suivants, elle gronde son mari lorsqu'il essaie juste de s'approcher de Chad. Et pendant les deux mois suivants, comme se souvient plus tard Chad, « il faut que j'essaie de lui expliquer pourquoi je veux partir et que mon père n'a rien à voir avec ma décision ».

Après une très longue bataille, Janice Rowan finit par céder à son têtard de mari et à son tout aussi buté fils. « Je pensais qu'il reviendrait aussitôt », me dit-elle, « 'Chad, tu *détestes* les légumes. Tu crois qu'ils mangent quoi là-bas ? Des légumes, du riz et du poisson. Tu vas manger quoi ? » Sur O'ahu, Chad a fréquenté des endroits comme le Rainbow, où la sauce recouvre les poulets grillés, et où la boîte dans laquelle ils sont livrés – avec deux pelletées de riz et une de salade composée – pèse autant que dix Big Mac. Il a fréquenté le Zippy et L&L. Lui et George ont presque passé leur enfance à chercher de la menue monnaie pour se payer des Jumbo Jacks. Et puis il y avait la King's Bakery, un restaurant qui méritait tant son nom que les larmes ont coulé lors de sa fermeture en 1996.

Larry Aweau emmène Chad au King's Bakery quelques semaines avant que Jesse Kuhaulua – désormais Azumazeki *oyakata* – n'arrive pour le signer de manière officielle. Oncle Larry et Chad s'enfilent de la nourriture locale et discutent un peu de ce à quoi il faut s'attendre au Japon. Il a arrangé une rencontre avec l'Oyakata pour début janvier dans un hôtel de Waikīkī. « Ce sera pas du boulot facile », dit-il à Chad une fois qu'il a compris que le garçon est décidé à y aller. « Beaucoup de travail. C'est pas comme le football – on en chie, on rentre et on

Gaijin Yokozuna

récupère. Ton chez toi, c'est le même endroit où tu vas être, 24/24. Donc c'est à toi d'y aller. Quand tu arriveras là-bas, oublie Hawaï, oublie toi toi-même. Absorbe tout ».

« Qu'est-ce que je dois emporter ? », demande Chad.

« Pas besoin d'emporter des vêtements. Emporte juste ce que tu as sur toi. Ton *oyakata* achètera ce dont tu as besoin. Il s'occupera de tout ». Oncle Larry tend à Chad un texte en japonais et un dictionnaire. « Dès que tu en as l'occasion, lis un ou deux mots ».

L'une des caractéristiques de restaurants locaux comme le King's Bakery est qu'il est quasiment certain de tomber sur quelqu'un que l'on connaît quelque soit l'heure où l'on y vient manger. Sur le parking, Chad tombe sur George Wolfe.

« Hey, M. Wolfe, je ne vais plus à HPU », dit-il.

« Quoi ! ». Wolfe est aussi surpris que tout le monde. Chad lui explique tout et lui présente Oncle Larry.

« Je veux m'essayer au sumo », dit Chad.

Coach Wolfe demeure silencieux, pensant, comme il me le dira plus tard, *wow, eh ben, wow*.

« Tu veux vraiment faire ça ? », finit-il par lui demander.

« Oui, je veux vraiment le faire ».

« Alors vas-y et prends soin de toi. Ils vont te faire prendre pas mal de poids, tu sais, il faudra que tu fasses attention à tes articulations, genoux, hanches. Et ça va être dur, très dur. Mais je sais que si tu y mets toute ta volonté, comme tu l'as fait tout ce temps avec le basket, tu peux le faire ».

Quelques semaines plus tard, Randy Rowan et ses deux fils aînés prennent la route en compagnie de Larry Aweau pour rencontrer Azumazeki Oyakata dans sa suite de Waikīkī et formaliser l'accord. Chad doit signer un contrat qui le liera à l'Azumazeki-beya pour trois ans, ce qui veut dire que sauf blessure grave, il ne sera pas autorisé à rentrer chez lui avant l'expiration du contrat. Mais ceci n'est pas un contrat sportif usuel de trois ans : selon les règles de la Nihon Sumo Kyōkai, Chad devra rester avec l'Azumazeki-beya pour le restant de sa carrière, et sa paie – suivant le rang qu'il atteindra – ne sera pas négociable. Le véritable but de l'accord est d'imposer un engagement solide de la jeune recrue, de s'assurer qu'il fera une tentative sérieuse dans le sumo avant d'abandonner et de rentrer chez lui après avoir vécu et s'être entraîné aux frais d'Azumazeki Oyakata.

Quand les Rowan pénètrent dans la suite bondée de l'hôtel, le concept d'Athlète Professionnel devient aussi palpable que le massif bonhomme aux longs favoris assis devant eux. La présence de l'équipe de télévision et de journalistes dans le lieu ajoute au caractère romanesque. Encore une sorte de célébrité locale presque trois ans après son retrait de la compétition, Jesse est désormais sur le point de s'avérer le premier *oyakata* d'Hawaï, et les médias sont là pour jouer sur son changement de personnage. Chad est lui maintenant sur le point d'affronter les mêmes défis culturels que l'Oyakata a si brillamment affrontés durant sa propre carrière. Et l'histoire prend même une tournure ethnique : Konishiki, Taylor Willie et John Feleunga sont aussi d'Hawaï, mais ils sont Samoans, pas Hawaïens.

Si Chad, Ola, Larry Aweau, Azumazeki Oyakata et la vidéo de la rencontre donnent tous des visions légèrement différentes de la scène qui se déroule ce jour-là, ils en viennent tous à la même conclusion globale qu'Aweau rappelle le jour où nous discutons de la grande réunion. « Quand Jesse a vu ces deux gros garçons entrer dans la pièce », dit-il, « ses yeux sont presque sortis de leurs orbites. La première chose qu'il a fait a été de parler au frère, de parler à Ola ».

« C'est toi le garçon qui veut s'essayer au sumo ? ». La voix de l'Oyakata est rauque, et le garçon peine à comprendre.

Gaijin Yokozuna

« Ouais, j'aimerais bien », répond Ola. Larry Aweau imagine bien ce qu'est en train de penser Jesse alors qu'il contemple le garçon de bas en haut : *celui-là sera mon premier sekitori. Il doit déjà faire ses 140 kilos.*

« Il est trop jeune », dit Randy Rowan. « C'est déjà suffisamment dur pour sa mère que son frère ait quitté l'université. Lui n'a pas encore fini le lycée. Il n'a que seize ans ».

L'Oyakata se tourne alors vers Chad, qui lui dit, « Je veux lutter ».

« Tu es sûr ? »

« Ouais ».

Se souvenant de l'incident, Ola me dit, « mais il regardait Chad, intrigué, hein ? Et il me regardait, et il arrêta pas de dire 'Non, je le veux vraiment'. Mais j'étais trop jeune ».

Larry Aweau reste debout dans la suite de l'hôtel, se remémorant la première impression que les garçons ont fait sur lui en juin – un Chad au visage dégagé, à la démarche assurée, et un Ola aux épaules tombantes, à l'air confus. Il est convaincu que Chad est une meilleure recrue en dépit de l'évident potentiel athlétique d'Ola. Mais son ami Jesse lui a dit, « Oh non, il ne peut pas faire de sumo ! Il est trop grand ! ». Pile devant Chad et l'équipe de télévision, et tout le monde. Aweau repense alors aux longues recherches qu'il effectue depuis 17 ans, et la difficulté qu'il a eue à trouver quelqu'un intéressé pour partir au Japon, et là il a devant lui un garçon prêt à signer et à embarquer dans l'avion.

« Après qu'il a fini de parler à Ola », me dit-il, « je lui ai dit, 'Jesse. Tout ce que je te dis, c'est de prendre ce garçon. Tu ne le regretteras jamais ; c'est de la graine de *yokozuna*. J'ai pu voir tout ce qu'il a en lui'. J'ai ajouté, 'je pourrais le donner à Magaki Oyakata, ou à quelqu'un d'autre, mais je veux te le donner. Penses-y' ».

Sur la vidéo, Azumazeki est jovial tout au long de la rencontre, appréciant peut-être la reconnaissance locale donnée par l'entremise de l'équipe de télévision ou content de l'une de ses rares opportunités de revenir chez lui. Il sourit presque en permanence. Mais la plus significative des images de la scène se produit quand le gros homme agrippe l'espoir comparativement mince par la taille et le berce dans tous les sens avec facilité, comme un palmier dans le vent, provoquant les rires de l'assemblée. Ce geste montre parfaitement ce qu'entend l'*oyakata* quand il dit que le garçon est trop grand. Il a un centre de gravité trop haut. Il n'aura pas la possibilité d'avoir un levier sur quiconque. Tous les autres *rikishi* iront simplement dans sa garde et le renversera, et ce sera la fin de tout.

Mais il y a le frère. L'Oyakata contemple à nouveau Ola. Puis il regarde Chad. Puis revient sur Ola. Il réfléchit un instant, puis se tourne vers Chad.

« Tu es sûr que tu veux faire du sumo ? »

« Oui, je veux lutter ».

« Tu es sûr ».

« Je veux lutter », répète Chad.

L'Oyakata regarde alternativement les deux garçons une nouvelle fois, les deux frères. « OK, je le prends », finit-il par dire. Et donc, sous le regard attentif d'un père fier et enthousiaste, Chad signe le contrat qui le lie à l'Azumazeki-beya.

Chad travaille à plein temps chez Glenn Fleurs et Plantes jusqu'à peu de temps avant son départ pour le Japon, peu après la signature du contrat. En seulement quelques mois, il a transformé le terrain nu en un complexe pavé avec deux bâtiments, tout à la main, du déchargement des parpaings au mélange et à la projection du ciment. Sachant que tout sera pris en charge au Japon, Chad donne l'intégralité de l'argent qu'il avait prévu pour ce projet à sa mère, la veille de son départ. Il donne tous ses vêtements à Nunu et Ola, en même temps

Gaijin Yokozuna

que la plupart des choses qui lui restent. Il fait un petit sac à dos dans lequel il met un change de vêtements, quelques lettres, photos et son walkman.

Le père de Chad vient lui parler alors qu'il est en train de faire ses bagages. « Je suis si fier de toi, mon fils », dit-il. « Tu vas vraiment être quelqu'un. Mais il y a une chose dont tu dois te souvenir au sujet des Japonais, ça fait longtemps que je travaille avec eux tu vois ? Pour la Grayline, et maintenant chez Charlie's Taxi. Ils essaient toujours d'être humbles, courbettes et tout. Rappelle-toi de ça quand tu y seras. Ils vont te traiter comme une superstar, mais faut que tu te rappelles : sois toujours humble. Ne fanfaronnes jamais, n'attrapes pas la grosse tête ». Randy Rowan étreint son fils. « Je suis fier de toi ».

Nunu entre dans la chambre et dit, « Ho, mon fréro va être une superstar ! ».

« C'est vrai Nunu. Je ne reviendrai pas avant d'être *yokozuna* ».

« Très bien », dit le père de Chad tout en riant, « mais souviens-toi de ce que je viens de dire. Quand tu seras là-bas, pas de grosse tête ».

Les Rowan rejoignent l'aéroport en famille le lendemain matin. Chad doit y rencontrer John Feleunga, un ancien du lycée de Farrington d'O'ahu, que Oncle Larry avait envoyé à l'Azumazeki-beya en juillet 1986. Feleunga doit escorter Chad jusqu'à l'aéroport d'Haneda à Tokyo, où ils seront rejoints par Azumazeki Oyakata en personne.

LES NOTES QUE Chad Rowan me tend ce jour-là dans son appartement, quand nous nous rencontrons et discutons des premiers projets pour son livre, en 1998, commencent comme un premier essai autobiographique du *Yokozuna*. Il vient alors de s'acheter un nouvel ordinateur et se trouve, au vu de ces notes, d'une humeur introspective après un tournoi difficile qui l'a laissé particulièrement endolori. Les premiers mots de ces mémoires, « Il est tard dans la nuit au Japon » m'évoquent de suite la pléiade d'ouvrages « *Etranger au Japon* ». Après un an là-bas ils veulent tous vous dire « ce qu'est vraiment le Japon », et « comment les Japonais agissent », et le « curieux mélange de la tradition et de la modernité », et ainsi de suite.

Mais les quatre pages en interligne simple que Chad me tend sont plus intéressantes que tout livre que j'ai eu à lire sur l'expérience d'un étranger au Japon, et pas seulement parce que quelque chose de très significatif finit par arriver à l'auteur. Sans excuser le fait que Chad Rowan n'aime pas lire et n'a rien écrit en dehors de ces quatre pages depuis qu'il a abandonné HPU, le compte-rendu est bien organisé et cadre avec la voix de l'homme. Il apparaît l'avoir écrit en une ou deux traites, puis avoir perdu de son intérêt dans le projet, ou s'être effrayé de la perspective de plusieurs centaines de pages supplémentaires à rédiger. Un récit de sa success-story sportive écrite par un nègre sera disponible lors de sa cérémonie de retraite, mais malheureusement, mis à part les lettres d'amour à sa femme et à ses enfants à la fin de l'ouvrage, il aurait pu être écrit pour à peu près n'importe quel sportif. Lire ses propres quatre pages est une expérience bien différente qui m'entretient dans l'espoir qu'un jour, il reviendra à l'écriture de son propre livre « *un Etranger au Japon* ».

Voilà ce qu'il écrit de la journée parfaite, sèche et ensoleillée, où il quitte Hawaï – le genre de jour si clair que l'on peut voir jusqu'à Maui. « C'était une journée très ordinaire à Hawaï. Le temps était bon et magnifique. Je me souviens que ma mère était toujours en colère contre moi. Elle ne parlait pas beaucoup. D'un autre côté, mon père était enthousiaste et fier. Avant d'aller à l'aéroport, ma famille et moi-même sommes sortis prendre notre dernier petit déjeuner ensemble. Après cela, nous sommes partis pour l'aéroport. A l'aéroport il y avait

Gaijin Yokozuna

quelques personnes, pour la plupart des amis et de la famille. Quand nous sommes entrés il y avait un autre lutteur de sumo qui était là. Je savais qu'il devait être là mais je ne le connaissais pas. A notre surprise, nos papas respectifs travaillaient pour la même compagnie de taxis. Cela a été une grande surprise pour mon père et le père de l'autre lutteur ».

« Je passai mes derniers moments à évoquer des souvenirs avec tout le monde en essayant de ne pas pleurer. Ce que je réalisai était que l'autre garçon était tout prêt à embarquer et à s'en aller. Je me dis alors que c'était drôle, mais aussi que c'était cela grandir et quitter la maison. »

« Nous finîmes alors par nous dire au revoir et nous montâmes dans l'avion. C'était si dur de partir. Passer la porte me fit réaliser que je ne pourrais jamais revenir sur un échec. Je compris que je ne faisais pas cela que pour moi, mais aussi pour ma famille : ma mère, mon père, et mes deux frères ».

« En grandissant j'ai toujours été un peu plus grand que tout le monde au même âge. Je n'ai jamais brillé dans le sport ou autre chose. Enfin, il y avait quelque chose où j'étais bon ; je savais cuisiner. Je ne sais pas vraiment pourquoi mais je pouvais faire de vraiment bons gâteaux. J'en faisais et je les vendais aux magasins du voisinage. C'est là que les gens s'étaient mis à penser que j'étais une lopette et que ma carrure ne me servait à rien. C'est ce qui me vint à l'esprit au moment où je passai ces portes. Je ne pouvais pas laisser tomber ma famille. Même si ça devait me tuer ».

Tout ce qui reconforte alors Chad tandis qu'il attend le décollage de l'avion est le souvenir de ce que lui a dit Oncle Larry, plus d'une fois : « Ils seront là pour te prendre à l'aéroport », et « Ils prendront soin de tout », et « Tu as tout ce qu'il faut en toi ».

« Regardes bien par le hublot », lui dit John Feleunga. « C'est la dernière fois que tu vois ça avant longtemps ». Chad ne part pas pour 'un semestre', comme beaucoup de garçons de son âge. Juste 'longtemps'.

Il contemple les palmiers et les vertes montagnes au-delà et repense à sa maison et aux gens qu'il vient juste de quitter – quelque chose qu'il fera beaucoup dans les mois qui suivront. L'avion décolle et John s'endort immédiatement. Chad sort son walkman et met l'unique cassette qu'il possède, *Feelings in the Islands*, par les 3 Scoops d'Aloha. « Maman, c'est ta chanson » : *Tu te souviens quand tu me tenais dans tes bras ?* Il ouvre l'enveloppe que son cousin Bud lui a donnée, et trouve un dollar, et une note sur laquelle il peut lire : « Bonne chance, Chad. On sait que tu vas réussir. Garde ça comme ton dernier dollar pour appeler si tu as besoin de quoi que ce soit ».

Gaijin Yokozuna



Chapitre 5 : Le Bateau Noir

Le seul gars que je n'ai jamais regardé que d'en bas dans ce sport était Ōzeki. Konishiki-zeki. C'est le seul gars avec lequel je pouvais communiquer, parce qu'il venait du même endroit. Le Patron, il était d'une génération différente, hein ? Je n'ai jamais pu comprendre vraiment d'où il venait.

CHAD ROWAN, 22/10/1998

L'entraînement s'intensifie dans les deux semaines précédant chacun des six tournois annuels de sumo, en particulier entre les *sekitori*, qui autrement effectuent tranquillement l'*asageiko* en soignant leurs blessures diverses, et transmettent leurs connaissances aux plus jeunes *deshi* tout en maintenant leur niveau de puissance. Les téléphones se mettent alors à sonner et les lutteurs du sommet – dont la plupart finissent face à face au cours du tournoi – se renseignent sur qui va où pour les *degeiko*, et tous finissent par choisir une *sumō-beya* comme les stars du basket de rue qui cherchent le terrain le plus propice pour affronter les meilleurs. Un *rikishi* du fond de la *jūryō* n'aurait que l'opportunité de faire un ou deux combats dans une pièce emplies d'*ōzeki* et de *sekiwake*, par conséquent il choisit une *heya* où il peut trouver des *rikishi* de son niveau ou juste supérieur. Un *ōzeki* va où il veut, ou il laisse la concurrence venir à lui. Et quand les combats commencent, l'approche prudente qu'adopte en général un *sekitori* à l'entraînement disparaît : les charges sont rudes, et tout le monde accourt vers le vainqueur en criant, tout à fait comme quand les mal classés implorant pour le combat suivant. La matinée s'écoule jusqu'à ce que chacun d'eux ait combattu un minimum d'une vingtaine de fois chacun, et dans certains cas ait effectué les exercices de poussées à travers le *dohyō* jusqu'à finir les larmes aux yeux, couverts d'autant de sable, de sel et de sueur que n'importe quel maigrichon de *jonokuchi*. A mesure que le tournoi s'approche, les mêmes pensées envahissent les esprits de chacun. Est-ce que je travaille aussi dur que Kaio ? Est-ce que je travaille aussi dur que Takanohana ? Ou Musoyama ? Ou Musashimaru ?

En tant qu'ancien coureur de fond, je n'ai jamais bien su trouver la logique du planning d'entraînement dans le sumo. Elevé selon la théorie selon laquelle des semaines de dur labeur doivent être suivies par une période de repos complet avant le jour de la course, j'ai été ébahi de voir comme les choses s'intensifiaient avant le premier tournoi auquel j'ai pu assister en direct, à l'automne 1998. J'avais vu les *sekitori* faire des efforts très variables lors de l'entraînement au cours des *junjyō* – en fait, je n'ai vu que deux fois en quatre semaines le *yokozuna* Wakanohana ne serait-ce que mettre le pied sur le *dohyō*. Mais une fois revenus à Tokyo, cette peur dont parle George Kalima – est-ce que je travaille aussi dur que l'autre ? - s'est manifestement installée, et tout le monde du *jūryō* au *yokozuna* travaille autant qu'il le peut durant les deux semaines restant. Cela dure jusque la veille même du tournoi, à un moment où il serait plus raisonnable que tous se reposent. Ils continuent ensuite l'entraînement quotidien tous les jours restant jusqu'à la fin du tournoi.

Gaijin Yokozuna

« C'est une des choses à laquelle il a été dur de s'habituer », me dit George. « Quand on jouait au football à Kaiser, on s'entraînait dur tout le temps, mais pas une veille de match, et surtout pas *le jour même* du match. Mais tu vois, tout le monde fait ça. Tout le monde veut s'entraîner au moins autant que l'autre en face. C'est pas du tout logique. Mais c'est comme ça ».

Je converse à plusieurs reprises au sujet de l'idée de repos et de son utilité avec Chad, et en dépit du fait qu'il soit d'accord avec l'analyse de George sur le principe, il n'y a aucun autre moyen de faire autrement. A mesure qu'il grimpe les rangs, il est censé donner l'exemple aux autres en travaillant dur jusqu'au bout. Mais il est aussi désireux que Tiger Woods de faire quelques entraînements supplémentaires dès que l'opportunité se présente, convaincu qu'ils le rendent plus fort que quiconque.

« Le manque de repos est peut-être la raison pour laquelle les genoux de Konishiki ont fini par rendre les armes », lui dis-je un jour, alors que nous abordons le sujet. Le gros *ōzeki* a quitté définitivement le *dohyō* presque un an auparavant.

Chad baisse les yeux un moment, et réfléchis sur la résolution de son *senpai*. « L'*Ōzeki* », dit-il. « Il était du genre, comment que j'peux dire ? C'était un guerrier à l'ancienne, hm ? Tu sais, le genre 'si ça fait pas mal, ça fait pas avancer' ». Ces mots sont à prendre au pied de la lettre, non pas comme une sorte de devise d'entraînement d'un coach. La douleur, pour Konishiki, était synonyme de progrès. Elle signifiait qu'il s'endurcissait, et qu'il serait plus résistant. Elle signifiait aussi combattre en dépit de blessures récurrentes plutôt que de retomber dans le *banzuke*. Elle était *gaman*, mot souvent accompagné par les mots '*Saigo made*' : jusqu'au bout.

AU DEBUT DU TOURNOI DE PRINTEMPS 1988, Chad avait vu un exemplaire du *banzuke*, cette liste des *rikishi* rédigée suivant le rang dont Taylor lui avait parlé, et dont il lui avait montré les caractères représentant Konishiki – à quelques encablures du sommet. Il ne pouvait lire aucun des autres caractères, mais ce qu'il comprit du document se reflète dans la vie réelle au moment où il entre dans l'Azumazeki-beya de retour à Tokyo. L'exemplaire du *banzuke* qu'il a vu comporte des caractères en noir imprimés sur un parchemin blanc, de la taille du *Honolulu Star-Bulletin*, et les noms au sommet – des noms tels que Konishiki ou Chiyonofuji dans la division *makunouchi* – peuvent être vus clairement de l'autre bout de la pièce. La liste est séparée en son milieu dans le sens vertical, et en six parties du sommet jusqu'à la base – une, lui a-t-on dit, pour chaque division, les lignes verticales représentant l'Est et l'Ouest pour chaque division. Les caractères de la seconde division, qu'on lui a indiquée comme étant celle des *jūryō*, peuvent encore être vus de loin.

Mais des *jūryō* en passant par les *makushita*, *sandanme* et *jonidan*, l'objet finit par ressembler à un tableau d'opticien japonais, jusqu'en bas avec la division *jonokuchi*, où il faut tout simplement une loupe pour ne serait-ce que constater qu'il y a bien quelque chose d'écrit. Il est alors en *maezumō*, même pas digne d'avoir encore son nom écrit à l'aide de pinceaux microscopiques tout en bas. Il lui faudra remporter quatre combats dans un tour de qualification avant de simplement faire partie du monde du sumo professionnel, presque huit cents places derrière ce qu'il a vu à la télévision à Hawaï et ce qu'il espère atteindre.

Gaijin Yokozuna

C'est un peu comme au basket-ball, avec la NBA au sommet, puis les équipes universitaires, les lycéens, tout cela jusqu'au collège. A ceci près que quelque soit la dureté de l'entraînement de coach Wolfe, quand l'entraînement est fini il n'a pas à porter les sacs de Michael Jordan ou à récurer les toilettes d'une star universitaire. Quand l'entraînement est fini, tout le monde rentre simplement chez soi. Mange ce qu'il aime, fait ce qu'il aime, sort avec ses amis. Et quand la saison est finie, c'est fini. Ici, il n'y a pas de saison – cela ne finit jamais. A part pour les promotions plus complexes en *jūryō*, comme *ōzeki* ou *yokozuna*, un score positif vous fait grimper – soit au sein de la division ou dans la division supérieure – et un score négatif vous fait redescendre. Après s'être qualifié en *maezumō*, il lui faudra remporter quatre des sept combats à chaque tournoi successif. Si jamais il parvient à devenir *sekitori*, il commencera à combattre tous les jours et devra remporter au moins huit de ses quinze combats. Jusque là, il lui faudra se lever plus tôt, manger en dernier, se baigner en dernier et recevoir des ordres d'à peu près tout le monde, y compris de gamins de quinze ans. Il sait déjà que le sumo est rempli de symboles, des chignons que les *rikishi* portent jusqu'aux petits sanctuaires Shintō dans chaque *sumō-beya*. Il verra plus tard le *gunbai* des arbitres, le *tsuriyane* surplombant le *dohyō*. Mais le symbole qui importe le plus au *rikishi* est le *banzuke*

Dans sa façon de définir pour Chad la hiérarchie du sumo, le *banzuke* lui révèle un chemin particulier vers le succès. Tout est là. Travaille plus dur que tous ceux qui sont à ton niveau, et tu iras vers le haut. Ses *shiko* s'améliorent, et son corps commence à s'habituer au programme éreintant de l'entraînement, si ce n'est qu'il devient plus fort. Il peut désormais pousser Taylor tout le long du *dohyō*, et il commence à apprécier la sensation d'accomplissement qui vient lorsque, couvert de sueur et de sable, on a fait bouger un homme gigantesque. Il connaît aussi désormais cet exercice par son véritable nom, *butsukari-geiko*, comme il sait que *keiko* veut dire entraînement, *degeiko* entraînement à l'extérieur, *keikoba* aire d'entraînement. Il a fini par comprendre que le sonore « Ohsssh ! » pour accueillir les supérieurs est en fait une phrase complète - « *ohayō gozaimasu* », qui veut dire bonjour – et il peut désormais le grommeler aussi bien que n'importe quel samouraï de série télé. Il sait que la différence entre les *sekitori* et ceux qui se trouvent en dessous est aussi importante que le contraste entre leurs *mawashi* blancs et noirs respectifs. Dans la *keikoba*, Chad a fini par tester cette satisfaction d'amélioration grandiose qu'il avait pu ressentir sur les terrains de basket, un type de satisfaction que peut ressentir les golfeurs ou coureurs, ou encore pianistes débutants : On commence de zéro, et on contemple ses améliorations d'une étape à l'autre, et ces améliorations ne commencent à ralentir que lorsqu'on a atteint un certain niveau de compétence. Chad a encore un long chemin à parcourir, mais trois semaines ont fait parcourir un sacré bout de chemin à un gamin qui ne pouvait comprendre un mot de ce qui se disait. Non seulement les mots commencent à s'accumuler dans sa tête, mais il bat certains d'entre eux sur le *dohyō*.

De retour au premier *degeiko* à Osaka ce printemps, Chad contemple le *banzuke* en direct, quand une parade de *sekitori* rentre alors qu'il accomplit son dernier *shiko*. Les costauds des costauds sont là. Mitoizumi balance une poignée de sel et affronte quelques adversaires avant de perdre. Puis Nankairyū. Puis Asashio. Et quelques *sekitori* que Chad ne connaît pas prennent leur tour et choisissent leur adversaire. Avec le haut niveau de compétiteurs dans la pièce, personne ne remporte plus de deux ou trois combats à la suite, le vainqueur étant toujours plus épuisé que son adversaire. Mais quand Konishiki finit par faire son entrée, il dégage six adversaires de rang avant de, complètement éreinté, se faire sortir. Konishiki dure toujours le plus longtemps. Toujours.

Gaijin Yokozuna

Senpai de Chad Rowan avec plus de cinq ans d'ancienneté que celui-ci, Konishiki est une sorte de parrain pour tous les garçons de Hawaï. Plus facile à prendre comme modèle qu'Azumazeki *oyakata*, Konishiki est le plus grand soutien. Il les prend en charge comme de jeunes frères, faisant de son mieux pour les mener dans la bonne direction, par l'action et par l'exemple. Et à l'époque où Chad Rowan fait son arrivée, Konishiki a tout un trésor d'expérience à partager avec le jeune hawaïen. A la différence d'Azumazeki *oyakata*, il a du tester les limites du rigide monde du sumo dès le début.

En 1998, un énorme panneau au-dessus de l'aire de contrôle des passeports de l'aéroport Narita de Tokyo résume en 6 mots le type d'hospitalité dont peut jouir un étranger au Japon : « Bon séjour, mais suivez les règles ». Le problème pour un étranger qui souhaite faire un peu plus qu'une simple visite est que pas mal de ces « règles » sont non écrites. Les choses se font d'une certaine manière simplement parce que c'est comme ça, une notion qu'on peut appréhender par la classique expression « *shō-ga-nai* », qui signifie « c'est comme ça ». *Shō-ga-nai* est ce qu'on dit aux travailleurs quand ils sont envoyés à l'étranger loin de leurs familles et sans qu'on leur demande leur avis, ou quand on leur fait subir un nombre déraisonnable d'heures supplémentaires non payées.

Toutes les années avant l'arrivée de Chad Rowan, *shō-ga-nai* est l'adversaire le plus féroce de Konishiki. Il n'a jamais peur de demander « pourquoi ? », et ne se satisfait jamais d'un « *shō-ga-nai* » comme réponse. Si Konishiki est suffisamment intelligent pour reconnaître les lois non écrites de cette nouvelle culture, il ne craint pas de les remettre en question et n'est pas toujours enclin à les suivre comme Takamiyama le faisait. A la différence de ce dernier également, Konishiki, à ses débuts, ne se préoccupe pas des sentiments de ses hôtes en combattant poliment sans les ridiculiser dans leur sport national. Il n'est pas venu pour suivre de telles lois. Il est venu pour gagner.

Larry Aweau avait pu vendre l'expérience du sumo en 1982 à Salevaa Atisanoe, et le gros gaillard s'était envolé vers Tokyo peu après sa sortie de la fac de chimie de Hawaï avec les honneurs. Dès son atterrissage à l'aéroport Haneda à temps pour se qualifier en juillet et participer à la compétition en septembre, l'ancienne star lycéenne de foot US anéantit d'entrée ses adversaires, gagnant son premier tournoi en *jonokuchi*, le tournoi *jonidan* en novembre, la division *sandanme* en janvier – vingt victoires consécutives avant de s'incliner au dernier jour. Comme une grande part de l'entraînement des divisions inférieures consiste à prendre du poids pour gagner en puissance, l'avantage de l'Américain est clair : Râblé avec un peu moins d'un mètre 90, il approche déjà les 180 kilos, un poids que même beaucoup de *rikishi* de la division reine n'atteignent jamais. Il compense ce qui lui manque en technique de sumo par la puissance brute, et également par une rapidité et une agilité hors du commun pour un homme de son gabarit. Après le Nagoya *basho* de juillet 1983 – son huitième, un record à l'époque pour une ascension depuis les rangs inférieurs – il est promu en *jūryō*.

En raison de cette ascension rapide, les puristes du sumo ressentent Konishiki comme un envahisseur de leur sport national. Il est assimilé aux tristement célèbres Bateaux Noirs des Américains, qui contribuèrent à contraindre le Japon à s'ouvrir à l'Occident en 1854 – un sentiment qu'il ne contribue pas à calmer. Là où Takamiyama s'était adapté à la vie du sumo en jouant le rôle du modeste, Konishiki paraît un malotru doté d'un avantage injuste. Son ascension en division *makunouchi* – également la plus rapide de l'histoire – insuffle une confiance chez l'Américain qui au Japon passe plus pour de l'arrogance. Il n'essaie jamais vraiment de s'adapter, et aggrave le problème en disant ce qu'il pense avant même de savoir

Gaijin Yokozuna

le dire de façon précise dans sa nouvelle langue. Il clame même alors qu'il n'a l'intention de rester au Japon que tant qu'il aura du succès et en retirera de l'argent.

Konishiki ne s'en sortira jamais aussi bien que Takamiyama en partie à cause de son manque de patience vis à vis de la presse en général. Dans une interview dans sa *heya* un après-midi de 1984, par exemple, Konishiki apparaît à l'évidence irrité et fatigué – tous les autres *rikishi* sont alors en train de faire leur sieste – à mesure qu'il répond à des questions qu'il considère comme des insultes à son intelligence (tout étranger complimenté pour la centième fois sur son habileté à manier les baguettes sait de quoi il s'agit). Au moment où on lui demande ce que le sumo signifie pour lui, Konishiki répond simplement « *kenka* », un mot qui se traduit comme « combat », mais se réfère plutôt aux combats de rue.

Un grand silence accueille la réponse.

« *Kenka, ja nai ?* » répète-t-il, impatient, l'air condescendant. « C'est un combat, non ? »

« Comme la boxe ? », lui demande finalement l'interviewer.

« *Hai* ».

A bien des égards, bien entendu, le sumo est semblable à la boxe. Mais à l'époque de cette interview, Konishiki n'a ni la maîtrise de la langue ni la patience pour en dégager les importantes différences. La désapprobation qui en résulte lui montre alors qu'il a largement sous estimé l'importance de son image et la révérence qu'on attend qu'il manifeste à l'égard de son sport.

Autre occasion. Au cours d'une interview moins formelle faite environ à la même époque, les caméras le surprennent dans la rue. « Gagnez-vous en confiance ? » lui demande-t-on. Konishiki opine et répond « Je vais gagner en confiance désormais. Je vais devenir meilleur ». « Si vous devenez meilleur, vous devriez avoir à affronter les *ōzeki* et *yokozuna* ».

« *Ataru yo* » répond avec arrogance Konishiki, employant un terme qui se traduit à peu près par « c'est l'objectif », ou, dans ce cas « c'est bien ça : Qu'ils viennent ». Suivant l'étiquette du sumo, comme Randy Rowan aurait pu le dire à son fils, il ne devait pas se la jouer. Il aurait du dire « *gambarimasu* » avec une grande humilité, un mot employé plus souvent par les *rikishi* que « Jésus » par les joueurs de la NFL quand ils marquent un touchdown. Celui-ci signifie, simplement, « je ferai de mon mieux ».

L'arrogance affichée de Konishiki, une chose naturelle et innée chez un athlète américain, si ce n'est recommandée, entre en conflit avec le *sumōdō*, l'austère code de comportement et système de croyances qui sous-tend les mots que peut employer un *rikishi*, sa façon de marcher, l'absence d'émotion visible. Dans la langue japonaise, le concept de « *dō* », qui se traduit au propre comme au figuré par les mots « voie » ou « chemin », est employé comme suffixe pour définir les voies employées pour suivre la voie des dieux (*shintō*), la voie des guerriers (*bushidō*), la voie de la flexibilité (*judō*), et autres. Le contraste avec Jesse Kuhaulua, qui excellait dans le *sumōdō* en gravissant le *banzuke* de manière lente et continue, est ici évident. Alors que Konishiki touche à la grandeur dans le sumo, il ignore complètement le *sumōdō* – un fait qui reviendra le hanter. Yoshitaka Takahashi, professeur de littérature germanique et président à l'époque du Conseil de Promotion des Yokozuna, écrit ceci dans la *Far Eastern Economic Review* : « Le problème est que le sumo est une sorte de culture ethnique plutôt qu'un sport. La vie d'un lutteur de sumo implique d'entretenir des rapports avec de riches mécènes et d'être contraint à d'autres obligations qui seraient négatives pour des athlètes ordinaires. Mais désormais il y a ce costaud qui débarque avec en tête l'idée que la seule chose qu'il a à faire c'est de gagner ».

Gaijin Yokozuna

La notion de sumo comme sport national échappe à Konishiki, dont les échecs politiques de ses débuts entachent ses triomphes sur le *dohyō*. Il apprendra avec le temps que le sumo n'est pas les Jeux Olympiques, mais jusqu'à ce que cette période ne vienne ses actions se combinent avec ses écrasantes performances sur le *dohyō* pour effrayer bien des Japonais, qu'ils soient des puristes du sumo ou non. Menaces de mort, effigie clouée à l'entrée d'un sanctuaire shintō, lettres anonymes – tout cela lui tombe dessus comme une pluie de *tsuppari* au visage.

Konishiki se trouve au centre d'une scène dont les spectateurs vont bien au-delà des quelques milliers qui viennent le voir au Kokugikan. Les vagues humaines de Tokyo assaillent l'étranger au moment où il sort de la douane pour entrer dans le hall de l'aéroport. Et si les terminaux d'aéroport sont des ruches humaines dans le monde entier, la différence avec Tokyo est que, lorsque l'on quitte l'aéroport, cela empire. Dans un pays réputé pour son sens de l'intimité et son respect de l'espace de chacun, les gens se bousculent dans la rue sans la moindre excuse – pas franchement par impolitesse mais parce que Tokyo serait rapidement paralysé si chaque choc devait être excusé. Parcourir certaines rues peut parfois s'apparenter à sortir du Kokugikan un jour de sumo à guichets fermés.

L'image de cette foule comme *spectateurs* du feuilleton culturel Konishiki est mieux appréhendée par ceux des *gaijin* qui ont eu l'opportunité de vivre au Japon. Premièrement, les gens vous regardent toujours, même si vous n'êtes pas Konishiki. Les enfants vous fixent et vous montrent du doigt quand ils sont assis en face de vous dans le métro. Parfois ils disent à leurs parents que vous avez l'air effrayant, juste devant vous, et alors leurs parents vous regardent, et expliquent : « Oh, c'est un étranger ». J'ai souvent pris le métro avec George Kalima quelques années après son retrait de la compétition. Si bien peu de gens le reconnaissent comme Yamato, son ventre attirait autant l'attention que son statut de *sekitori* n'avait jamais pu faire durant son bref moment de gloire dans le sumo. En vingt minutes une nuit, il entendit les mots « Oh, il est gros » onze fois alors que les gens montaient ou descendaient du wagon, et à chaque fois tous les gens alentours se retournaient vers lui. Ce type de regards se produit si souvent que même lorsque personne ne vous remarque, vous vous mettez à penser que tout le monde vous épie. Ce sentiment se mixe alors avec votre propre ressenti de la différence visuelle entre vous-même et *tous les autres* – en particulier si vous venez d'une terre de brassage ethnique comme l'est Hawaï – pour créer l'impression que vous êtes totalement seul, sous les projecteurs et devant un public de millions de personnes où que vous puissiez aller.

La métaphore théâtrale correspond parfaitement à ce que Takamiyama, Konishiki, Akebono et Yamato ont eu à faire face en raison de l'aspect hautement théâtral de la vie réelle que mènent tous les autres gens au Japon. C'est certain, la notion de comportement normal existe dans toutes les cultures sous une forme ou une autre ; les protocoles et bonnes manières ne sont pas spécifiques au Japon. De la même façon, les hiérarchies professionnelles dans des endroits tels que les hôtels ou les hôpitaux américains sont aussi rigides sur le rôle de l'ancienneté qu'elles peuvent l'être au Japon. Mais au Japon les collègues de travail dans un hôpital s'adressent précisément l'un l'autre dans des termes propres à la relation *senpai-kōhai* et agissent en concordance avec ces principes, y compris en dehors du lieu de travail. Et si les Américains ont des attitudes différentes pour toutes les situations, de l'entretien d'embauche au rendez-vous galant, au Japon il existe un terme spécifique pour désigner ce théâtre de la vie quotidienne : « *tatema* ». Le visage de devant, le visage montré. Son opposé est aussi déterminé : « *honne* ». Les sentiments véritables. Les étrangers se confrontent d'emblée au *tatema*, qu'ils en soient ou non conscients, quand leur premier « *konnichi-wa* » est salué par

Gaijin Yokozuna

un enthousiaste « Oh, votre japonais est excellent ! ». Beaucoup d'entre nous finissent par rejeter le *tatemaie*, le trouvant condescendant. On sait que sa pratique de la langue japonaise est bonne quand les gens arrêtent de faire des compliments à ce sujet. Le *tatemaie* est le bavardage poli de cocktail élevé au rang d'art de vivre et peut aller de la politesse excessive au mensonge éhonté. C'est du théâtre, mais il y a un but dans tout cela : garder certains types de relations à un niveau prévisible, suffisamment distant.

Les relations entre le *tatemaie* et le *honno* sont difficiles à appréhender dans la pratique quotidienne, car les gens ne s'expriment pas en permanence comme dans un livre. La chose la plus importante dans le fait de mentionner ces types de comportement réside dans le fait qu'ils ne font pas qu'exister : ils ont un nom. Que le *honno* apparaisse la plupart du temps quand les gens sont ivres est très significatif de la façon dont Konishiki est ressenti les premières fois où il s'exprime publiquement : un comportement de souillard, parfaitement acceptable au Japon, est une échappatoire où à un moment donné les gens sont encouragés à se laisser aller, à être eux-mêmes, même à dire ce qu'ils ont sur le cœur – dans bien des cas, peu importe qui est présent et qui peut en être offensé. Les personnes ivres au Japon sont appelées « mignons », comme on pourrait dire d'un enfant qui fait une bêtise. Et Konishiki, pas franchement un maître dans l'art du bavardage de cocktail à l'époque, est, avec son honnêteté, considéré comme immature.

Le plus difficile dans l'ascension du *banzuke* pour Konishiki, et de fait pour tous les *rikishi gaijin*, n'est pas dans le travail ou les victoires sur le *dohyō*, mais dans l'attente placée en eux de rejoindre d'une certaine manière le reste des Japonais d'égal à égal dans les apparitions quotidiennes. Or, comme George Kalima l'exprime quand je lui pose la question sur les obstacles qu'il a eu à surmonter avant que son propre nom, Yamato, n'apparaisse en haut de la liste : « Au début, [le plus dur dans la vie du sumo], c'était d'être loin de chez soi. Et puis après que j'ai fini par m'habituer, c'était d'essayer de me voir comme un Japonais pour que je puisse rentrer dans le moule ». Il faut noter qu'il ne dit rien sur le fait de devenir Japonais, ou de s'assimiler. Il lui faut se voir comme un Japonais. Pour paraître s'être assimilé, George finit par se créer deux rôles distincts. « Dans ma vie actuelle », me dit-il un jour, à l'époque où il est encore en activité, « il y a deux moi-même : il y a Yamato et il y a George. Il y a deux faces. Le côté Yamato dira toujours 'je suis désolé' et se réfrénera. Mais le côté George se défendra toujours. Tu vois, je suis obligé d'être un peu déchiré. Parce que quand tu fais du sumo, c'est un monde totalement différent. Tu dois l'apprendre. Si tu es seul, ou avec des amis, tu peux être toi-même. Mais aux yeux du public tu dois être un lutteur de sumo. Tu dois être Yamato ». Durant ses huit années au Japon, George Kalima aura appris beaucoup sur le *tatemaie* et le *honno*, et comment se forger des identités culturelles appropriées.

Entre les années où il compare le sumo au *kenka* et l'arrivée de Chad Rowan en 1988, Konishiki finit par devenir également un adepte des apparitions publiques. Les critiques à son encontre se sont calmées suite à une blessure au genou contractée dans un effort pour sortir les 160 kilos de Kitao hors du *dohyō* lors du Natsu *basho* 1986. La prise fait peser plus de 400 kilos sur le genou, déchirant les ligaments et le forçant à manquer le tournoi suivant. La blessure rend plus humain Konishiki même aux yeux de la *Kyōkai*, qui le récompense par une promotion au rang d'*ōzeki* l'année suivante pour la rapidité et la volonté qu'il a manifestés lors de sa convalescence (*gaman*) et, bien entendu, pour les solides scores qu'il s'est remis à accumuler. Konishiki continue encore à s'améliorer sur le *dohyō* mais, plus important, il prend bien plus conscience de son rôle en dehors de celui-ci.

Au cours d'une interview télévisée cette année-là, un Konishiki plus sage, plus mature et s'exprimant avec plus de fluidité revient, entre autres erreurs, sur le *kenka* de 1984. Son

Gaijin Yokozuna

explication combine l'admission de sa culpabilité avec une erreur de langage quand il avait changé le terme anglo-japonais de « *fight-toh* » pour le mot *kenka*, alors qu'il cherchait à parler du combat dans sa noble acception.

« Mon commentaire a été mal interprété. J'ai l'esprit d'un combattant en moi. Dans tous mes combats je me donne à fond. C'est l'œil du tigre. Même quand mon entraîneur me dit 'fais un beau combat', il veut dire 'donne tout ce que tu as'. Les médias ont pensé que je parlais de *kenka*. On ne doit faire de *kenka* avec personne ».

« Quand les Japonais vous ont entendu pour la première fois », lui répond l'interviewer, « ils ont pensé que vous parliez de 'kenka'. Ils ont pensé que vous pensiez à une bagarre ».

« Oui, vous savez, j'ai eu tort. Je parlais du *fight-toh no kimochi* [l'œil du tigre] »

Que Konishiki soit sincère ou non dans cette interview n'est pas l'essentiel. Il a enfin compris comment suivre les règles, au moins en public. Il est alors convaincant, ayant finalement appris – en grande partie en raison des réactions du public – l'importance de son personnage public dans les démonstrations de culture populaire dans le sumo comme dans la culture nationale en général.

Le terme de Kabuki « *senshūroku* » désigne à la fois le dernier jour d'une représentation de Kabuki (le théâtre traditionnel japonais) et le dernier jour d'un grand tournoi de sumo, une chose qui n'échappe pas à Konishiki alors qu'il est proche du rôle de leader de *yokozuna*. Même après que le dernier combat est terminé et la Coupe de l'Empereur remise, la pièce – pour Konishiki, le reste des *rikishi* et le reste du Japon – continue.

Être accepté au Japon, toutefois, ne se résume pas seulement à « faire comme » un Japonais. Cela vaut ce que cela vaut, mais sur quatorze pays que j'ai vus je n'en trouve aucun qui s'approche du niveau d'hospitalité que l'on trouve au Japon. Et pourtant en dépit de la gentillesse que beaucoup de Japonais leur ont manifesté comme individus, et bien qu'ils aient pu s'approprier leur rôle dans le code du sumo, apprendre le japonais et même prendre la nationalité japonaise, au bout du compte les *rikishi* de Hawaï sont toujours perçus comme des étrangers. La différence raciale criante les met toujours à part. Mais plus important encore est la façon dont à la fois la politique officielle et les commentaires des dirigeants jaugent ceux qui au Japon ne sont pas d'ascendance japonaise. Jusqu'à 2000, par exemple, le gouverneur de Tokyo Shintaro Ishihara attribuait aux étrangers la responsabilité de la montée de la délinquance dans sa ville. Pour mettre l'accent sur ce point, il a employé le terme « *san-goku-jin* », qui se traduit à peu près par « les gens du troisième pays », une injure raciale non seulement aux yeux des étrangers vivant au Japon, mais aussi pour beaucoup de Japonais dont, bien entendu, Ishihara lui-même (figurez-vous Rudy Giuliani [maire de New York] dire « s'il n'y avait pas les nègres, les citrons et les chicanos, New York serait une ville bien plus sûre »). Si la remarque fit quelque peu controverse au sein de la population des étrangers résidant au Japon, elle fut loin d'être une cause de soucis politiques.

Eu égard à la politique officielle du Japon concernant les non-Japonais, elle a peut-être même aidé le gouverneur au plan politique. En sus de ne pas accorder de visas permanents même pour des professeurs agrégés enseignant dans les universités japonaises, et de contraindre les travailleurs étrangers à payer pour les pensions de retraite après trois ans sans jamais les autoriser à en bénéficier, le gouvernement japonais pointe du doigt comme fauteur de trouble potentiel quiconque au Japon n'est pas ethniquement japonais – y compris le légendaire roi du homerun Oh Sadaharu, né au Japon d'une mère Japonaise et d'un père Chinois, élevé à

Gaijin Yokozuna

deux pas du Kokugikan, à qui l'on refusa un passeport japonais et à qui l'on interdit comme lycéen de participer aux compétitions nationales amateurs.

J'ai eu une fois l'occasion d'être assis près d'une femme dans un vol de Narita à Honolulu, qui se présenta comme étant Yumi, nom assez courant pour une Japonaise. Yumi Park était née à Kudanshita, un quartier de Tokyo, d'une mère née elle-même à Tokyo. Elle était indubitablement Japonaise dans le phrasé comme dans l'attitude. Mais ethniquement Coréenne de troisième génération, il lui fallait porter un passeport coréen – un fait qui la ravalait au rang des « *san-goku-jin* » du gouverneur. Elle se voyait également refuser un certain nombre de prestations de base dont jouissaient les contribuables d'origine japonaise, dont le droit de vote. Le plus significatif à mon sens est qu'ayant vécu sa vie entière au Japon après être née à quelques mètres du Palais Impérial, elle s'était même vue refuser une romanisation de son nom, qui était épelé « Yoomi ».

Pour Konishiki, la barrière véritable de l'acceptation d'un étranger au Japon finit par se résumer en un seul mot : « *hinkaku* ». On l'a laissé venir au Japon. On l'a laissé participer au sport national. On l'a laissé en dominer les plus grands lutteurs. Mais au moment où il ose s'approcher de la corde blanche sacrée, les gens commencent à parler d'*hinkaku*, une forme de dignité dont beaucoup de Japonais pensent que seuls les Japonais peuvent la posséder, et l'une des conditions préalables à la promotion comme *yokozuna*. Le *yokozuna* étant censé représenter un modèle pour le reste du Japon – une incarnation de la puissance, de l'acharnement dans l'effort et de la dignité – l'*hinkaku* doit émaner de tous les pores de sa peau. Cela veut dire qu'il doit démontrer qu'il a intégré le poids de sa charge, sa place dans la hiérarchie, et l'effet qu'il produit sur les autres. Il doit refléter cela dans son apparence physique, ses habits, son comportement, ses paroles, se comportant comme il est dû sans souffrir aucune question ni exception. Les différents aspects de l'*hinkaku* sont tout autant pris en considération pour une promotion comme *yokozuna* que la puissance d'un *rikishi*.

« Nous voulons que nos *yokozuna* soient plus que des *rikishi* qui accumulent les victoires », déclare en 1992 le président de la Kyōkai Dewanoumi. « Nous voulons qu'ils aient le sens des responsabilités, envers le sumo et la société au sens large. Nous voulons qu'ils aient des manières et une dignité dont nous pensons qu'elles sont les choses les plus importantes dans le sumo ». Ou, dit sous une autre forme, « Nous voulons qu'ils soient Japonais ». Les étrangers, bien que pas nécessairement exclus, doivent avoir une pleine compréhension de ce qu'est Japonais, y compris le *tatemaie* et toutes les « règles ».

A partir du moment où Konishiki apprend à agir en fonction des règles, comme il le démontre dans sa discussion de 1987 sur ses premiers errements culturels, il fait alors de son mieux pour ignorer le vacarme autour de son ascension, et prouver qu'il mérite sa promotion sur le *dohyō*. La pression induite par sa position d'étranger essayant de montrer de quoi il est capable monte de plus en plus à mesure de ses cinq places de finaliste de tournoi précédant sa première victoire en 1989, quand il est enfin à même d'amasser quatorze victoires contre une défaite pour s'adjuger une Coupe de l'Empereur qu'il reçoit en larmes.

Mais le soulagement d'avoir remporté un tournoi n'est que de courte durée, face à la montée des attentes d'une victoire au Haru *basho* et, enfin, une promotion comme *yokozuna*. Konishiki échoue, tout comme au mois de septembre suivant en ne remportant que deux places de finaliste supplémentaires. Après la retraite de deux des trois *yokozuna* restant en 1991, la promotion n'avait semblé plus qu'être une question de « quand » plutôt que « oui ou non », mais il devient clair que Konishiki manque de la concentration nécessaire pour

Gaijin Yokozuna

s'adjuger deux tournois consécutifs. Le premier des prérequis pour une promotion au rang de *yokozuna* est de remporter deux *basho* consécutifs ou d'accumuler un score d'une « valeur équivalente » avant toute discussion, mais l'Américain semble s'effondrer dès que la victoire est requise.

Moins de deux semaines avant le cinquantième anniversaire du bombardement de Pearl Harbor, Konishiki remporte le Kyushu *basho* est soulève à nouveau des attentes. Une victoire au Hatsu *basho* de janvier 1992 l'amènerait enfin au sommet, et même de nombreux fans japonais lui sont favorables. Il a fini par être accepté par beaucoup au Japon, et son rôle est unique : il est devenu un ambassadeur des Etats-Unis et du Japon en même temps, à un moment où les tensions économiques croissent entre les deux rivaux. Mais encore une fois Konishiki échoue au pied du mur, finissant à 12-3, troisième derrière Takanohana (14-1), le jeune garçon de 19 ans qui, avec son frère aîné et Akebono (second avec 12-3), représentent l'avenir du sumo. Toutefois, le solide *basho* de Konishiki lui confère une infime chance qu'un *basho* particulièrement impressionnant à Osaka le place dans la catégorie des « performances équivalentes ».

Konishiki s'adjuge la Coupe de l'Empereur à Osaka, mais en raison de sa non promotion il finit dans un entrelacs de relations conflictuelles entre les deux pays qui se sont détériorées depuis la tentative de George H.W. Bush de vendre des voitures au cours d'une mission diplomatique en janvier de cette année. Aux accusations japonaises de racisme survenant à une époque où la critique anti-nippone est à son apogée aux U.S.A. répond un article du New York Times citant le *rikishi* américain qui se plaindrait que son statut d'étranger l'a tenu à l'écart d'une promotion. « Je ne peux plus cacher mes sentiments plus longtemps », aurait-il dit. « J'espère que cela fera comprendre à la Kyōkai qu'ils ne doivent plus me laisser plus longtemps dans cette situation ». Konishiki niera plus tard avoir fait cette remarque, disant qu'un autre *rikishi* américain de la Takasago-beya a répondu à sa place au téléphone. Le *Times* ne confirmera pas. Mais, quelque soit la vérité, des dommages irréparables sont faits.

Confrontée à des accusations de racisme provenant d'une Amérique qui n'avait jamais porté un quelconque intérêt au sumo mais qui liait désormais le sort de Konishiki à des choses telles que la politique de deux poids, deux mesures, du Japon dans le commerce international, la NSK choisit de remettre le gros bonhomme à sa place en garantissant virtuellement sa promotion avec une victoire au tournoi suivant du mois de mai. Les *yokozuna* Asahifuji (1991) et Hokutōumi (1987) avaient été promus après des scores sur trois tournois de 8-7, 14-1, 14-1 et 11-4, 12-3, 13-2 respectivement – des scores que la Kyōkai est obligée malgré elle de reconnaître comme étant bien inférieurs au 13-2, 12-3, 13-2 qu'ils ont jugé insuffisant pour la promotion de Konishiki. Mais la NSK maintient avoir resserré les conditions de promotion depuis le départ abrupt du *yokozuna* Futahaguro en 1998, après que ce dernier a projeté l'*okamisan* au sol après une violente dispute avec l'*oyakata* (Futahaguro avait été promu sans avoir remporté un seul tournoi. Ironie du sort, c'est l'adversaire, alors nommé Kitao, contre lequel Konishiki se blesse le genou en 1984).

Dans sa conférence, le président de la Kyōkai Dewanoumi en vient alors à expliquer les subtilités d'une promotion sur la base de « performances équivalentes », sa relation avec le *sumōdō*, et sans le dire directement, les raisons pour lesquelles Konishiki n'a pas été retenu.

« Nous avons ce que nous appelons le Conseil de Promotion des *yokozuna*, qui comprend environ treize membres, et que nous considérons comme un organisme de conseil, représentant les fans. Ils se réunissent après les *basho* et font des

Gaijin Yokozuna

recommandations, mais ils n'ont pas de pouvoir de contrainte. Puis la Commission d'Evaluation et le Directoire se réunissent, et nous parvenons à la décision. Il existe certains cas pour lesquels un *rikishi* peut ne pas avoir remporté deux *yūshō* consécutifs, mais il peut être éligible parce qu'il démontre un certain niveau de qualité dans son sumo, qu'il est un bon éducateur, un bon leader, et qu'il représente ce qu'il y a de mieux dans le sumo et qu'il peut l'enseigner aux jeunes *rikishi*. C'est un peu difficile à comprendre, mais nous accorderions une promotion à quelqu'un comme cela au plus haut rang. Il y a des cas dans lesquels nous l'avons fait. Pour ce qui concerne Konishiki, nous n'avons pas considéré qu'il avait des scores suffisants. Dans les autres aspects du personnage, il serait mal élevé que je mentionne ici les changements que nous aimerions lui voir effectuer. Cela concerne sa propre personnalité et c'est quelque chose dont nous discutons avec lui en ce moment. Il y a un ensemble de points auxquels nous pensons, mais ce n'est pas ici que je discuterai de ce genre de choses. Il existe aussi des points de vue personnels. Par exemple, certains pourraient avancer qu'il est trop gros d'un point de vue de sécurité médicale. Nous prenons en compte différents facteurs dans le processus »

La défense du Rijichō est merveilleusement japonaise en ce qu'elle dit entre les lignes. Sans les victoires consécutives, un *rikishi* est à la merci de l'opinion d'un groupe d'individus – dont aucun n'a jamais revêtu de *mawashi* – responsables de la décision finale. En outre, voici les raisons pour lesquelles Konishiki n'a pas été promu, ses scores, sa personnalité et même son poids. Konishiki a amélioré son apparence comme personnage public au cours des ans, mais au final il lui manque toujours l'*hinkaku*, au moins au point que ses scores limites ne puissent seuls suffire pour lui garantir sa promotion.

A l'époque il est difficile de faire avaler cela à un public américain bercé dans une culture du « seul le résultat compte ». Les Américains ne comprendront jamais la signification culturelle du sumo ; après tout, Konishiki lui-même n'y est pas parvenu dans ses vertes années. Le brouhaha s'amplifie, consécutivement à des jugements basés sur des généralisations culturelles plutôt que de considérer la situation de Konishiki comme quelque chose d'unique dans les deux pays, et résulte dans un climat de défiance venant des tensions économiques de l'époque, des difficultés originelles de Konishiki dans le *sumōdō* et, plus important peut-être, de la nature communautaire de la culture japonaise. Un pays sous-tendu partout par des logiques de groupe en vient naturellement à se considérer lui-même comme un groupe plus important. Le grand groupe auxquels les Japonais appartiennent – le Japon lui-même – est ce qu'il y a de plus important, et Konishiki le menace depuis le début. Il n'a pas été le bienvenu dès le départ parce qu'il ne savait pas comment jouer son rôle dans la communauté, et qu'il n'a jamais caché ses points de vue par déférence au groupe. Ses chances de promotion après le *basho* d'Osaka, même réduites au regard de son score et du tour plus conservateur pris par la *Kyōkai* pour les promotions futures, peuvent également avoir été brisées parce que, pour beaucoup, il est toujours « l'un d'eux ».

L'écrivain Noburu Kojima, membre important du Conseil de Promotion des *yokozuna* à l'époque, va jusqu'à écrire un article pour défendre le sport national intitulé « nous n'avons pas besoin d'un *Gaijin Yokozuna* ». « Ce qui rend le sumo différent », écrit-il « c'est sa propre caractéristique de civilité, qui est la base des valeurs japonaises. Je ne peux être en accord avec une école de pensée qui voudrait d'un *gaijin yokozuna* comme partie de l'internationalisation ». Le Japon s'est, bien entendu, fortement internationalisé dans les vingt années qui ont suivi la première Coupe de l'Empereur de Takamiyama. Et pourtant à chaque

Gaijin Yokozuna

fois que Konishiki s'est approché de la corde blanche sacrée, des commentaires xénophobes tels que celui-ci ont fait leur apparition, comme si le temps s'était figé et que le Japon était toujours isolé en 1992. Konishiki a déclenché encore plus de polémiques en répondant aux commentaires de Kojima pour ce qu'ils étaient : de la propagande raciste. Qu'il soit suffisamment honnête pour qualifier l'article de raciste était encore une fois loin du personnage effacé que le Kyōkai souhaitait le voir devenir, une sorte de *gaman* politique auquel l'Américain n'était pas prêt à se soumettre.

La pression politique engendrée par ce scandale grandissant ne fait alors rien pour aider Konishiki sur le *dohyō*, un endroit où le stress ordinaire de la compétition est déjà suffisamment difficile à gérer pour lui. Alors que dans le passé il s'était mis la pression tout seul, s'attendant à ce que son ascension rapide au travers de la *jūryō* se poursuive jusqu'au rang de *yokozuna*, désormais la pression vient de toutes parts. Bien malgré lui, Konishiki est devenu un ambassadeur de l'Amérique. Une Amérique très énervée par un pays dont le leader l'a traitée de « paresseuse ». Une Amérique dans une année électorale dont les discours de campagne foisonnent d'expressions telles que « combattre à armes égales ». Une Amérique dont la connaissance la plus étendue de la culture japonaise vient d'un best-seller stéréotypé s'appelant *Rising Sun*. Chez Konishiki, nous trouvons un symbole de l'éthique de travail américaine, un symbole de la supériorité dont nous semblons tant avoir besoin à l'époque.

A Hollywood, l'Américain serait sorti vaincu du tournoi crucial, aurait laissé sa précieuse *tsuna* au milieu du *dohyō*, et serait parti dans le soleil couchant vers l'adoration du public américain. Mais dans la réalité, Konishiki, cette fois de manière plus compréhensible, échoue dans son entreprise. Il ouvre le tournoi sur quatre victoires consécutives, puis enchaîne sur une catastrophique série de quatre défaites qui l'écarte prématurément. « J'essayais de me retrouver moi-même », déclarera-t-il plus tard à *Sumo World*. « Mais tout a semblé s'effondrer après cela. J'essayais de voir si j'étais sur la bonne voie. J'étais juste perdu. Si vous n'avez pas cette concentration mentale dans vos combats, il est dur de continuer à gagner ». Il finit le tournoi sur un score de 9-6 qui s'avèrera être son dernier aux sommets du *banzuke*.

Gaijin Yokozuna



Chapitre 6 : La Liste

Dès le moment où je suis arrivé, ils étaient dans tous les journaux et les magazines. Ce jour-là on est tous arrivés en même temps – moi, Kaio, Taka, Waka – y avait des reporters et des caméras partout. Au départ, j'ai pensé que c'était pour voir un étranger de plus qui rejoignait le sumo, mais ils n'étaient pas là pour moi. Ils étaient là pour Taka et Waka. C'est à cet instant que j'ai su que jamais je n'aimerais ces gars. Ils sont une partie de ce qui a fait que je suis arrivé où je suis aujourd'hui.

CHAD ROWAN, 05/05/1999

De temps à autres lors des conversations qui entourent la rédaction de cet ouvrage, Chad s'interrompt au milieu d'un récit pour mettre un peu plus l'accent sur des noms qui viennent d'être prononcés, en partie pour m'aider à comprendre qui ont été les principaux personnages dans sa vie, et aussi pour transmettre toute sa gratitude à ceux dont il pense qu'ils ont rendu sa carrière possible. George Wolfe, Taylor Willie, Konishiki, un ancien *rikishi* de l'Azumazeki-beya nommé Imura, son cousin Nathan, Oncle Freddy, Larry Aweau, et quelques autres. Quand je mentionne quelques autres noms qu'il semble avoir omis, il dit : « Pas mal de gens disent qu'ils sont mon mentor japonais, mon ceci japonais, mon cela japonais. Peut-être qu'ils m'ont aidé, mais c'était parce que j'étais déjà Akebono ». Parfois, il suggère poliment que la relation se limite aux affaires, ou parfois il lève les yeux au ciel et change de sujet.

Quand Chad souhaite vraiment exprimer sa reconnaissance envers quelqu'un, il dit parfois « C'est quelqu'un à qui tu devrais parler ». Il dit toujours « C'est un de ceux qui étaient là *dès le départ* ». La Liste est le *banzuke* personnel d'Akebono des gens qui ont vraiment compté, et cette liste est courte. « Les gens qui m'ont vraiment aidé, je peux les compter là, sur les doigts d'une main », me dit Chad. « Tous ces autres crétins, ils sont là pour le fun. La plupart d'entre eux, je ne les avais jamais vus avant qu'ils n'arrivent en *jūryō*. Je te parle des gens que j'ai connus dès le départ, quand je n'étais personne, que j'avais encore mes cheveux courts ».

Le *banzuke* d'Akebono s'étend au fur et à mesure de nos conversations lors de cette tournée *junjyō* de quatre semaines, conversations tenues souvent à quelques mètres à peine de ses camarades *yokozuna* Takanohana et Wakanohana. En ces moments, ils font partie à contrecœur de sa liste, comme compétition qui l'a poussé - même dans les après midi totalement relax et ensommeillés qui autrement sont totalement dénués de tout aspect de compétition. Lors d'une halte à Kawagoe, juste en dehors de Tokyo, par exemple, dans un vestiaire monté à l'intérieur d'un gymnase accablé de chaleur, tous les *sekitori* finissent en train de contempler le plafond, agonisant par l'effet combiné de leur stature et de l'humidité à 90%. Le silence règne dans l'air moite quand soudain, une douce voix soprano haut perchée le brise. La chanson, douce au départ, fait tourner les têtes vers celui qui en est à l'origine. Un

Gaijin Yokozuna

assistant de rang inférieur a fini apparemment par s'ennuyer trop ferme et essaie de se distraire en musique, et désormais il a un public. Obligé de se tenir debout, il finit par chanter comme s'il était à l'opéra, poussant les notes à sa guise, sa tête levée vers le ciel et les yeux clos par son énorme concentration. Il tient les notes à la fin de chaque ligne, comme si elles avaient un écho dans les hauteurs du gymnase caverneux. Et quand il finit son tour de chant, la pièce explose en un tonnerre d'applaudissements qui durent une minute entière. Les *rikishi* éparpillés dans l'endroit s'échangent des sourires de contentement incrédules. Parmi ceux-ci, Akebono et Wakanohana sont assis à moins de trois mètres l'un de l'autre, mais les deux *yokozuna* ne croisent pas un seul instant leurs regards.

Homme petit dans les critères du sumo, Wakanohana fait moins d'1.80 m, pour environ 125 kilos. Durant sa carrière sur le *dohyō*, son corps rondouillet est l'un des plus robustes du sumo, avec en particulier des jambes aussi musclées que celles des stars de la piste. Sur le *dohyō*, il les emploie pour pourrir la vie d'un Akebono qui culmine à 2.04 m, soit en fonçant autour de lui pour le déséquilibrer ou en forçant une double prise avant au *mawashi* et en employant toute sa hargne pour le faire reculer. A ce point de leurs carrières, leurs scores respectifs l'un contre l'autre sont équilibrés. Waka est de loin le *rikishi* le plus populaire au Japon, ceci étant dû à parts égales à son aimable sourire, à sa position d'inférieur au plan physique qui sur-*gamane* tout le monde, et à sa récente promotion au rang suprême du sumo. Il retourne toujours mes salutations plus avec ce sourire qu'avec le visage stoïque que l'on attendrait d'un *yokozuna*.

Doté d'une carrure bien plus substantielle que son frère aîné avec près d'1.90m pour 160 kilos, alors que l'on se trouve à ce *junjyō* d'été 1998 Takanohana a remporté la coupe de l'Empereur à dix-neuf reprises et est, à 25 ans, déjà considéré comme l'un des plus grands de l'histoire du sumo. A chaque fois qu'il pénètre dans les vestiaires, le silence se fait autour de lui comme si Dark Vador avait fait son entrée. Il est dans son propre monde, semblant ne pas même voir ce qui se passe autour de lui. Ses assistants le suivent dans un ordre presque militaire. Parfois, il ressort presque aussi brutalement et disparaît pour des heures au milieu de la journée, sans doute pour aller s'entraîner quelque part pendant que ses concurrents dorment. Une ou deux fois, on peut apercevoir son visage se métamorphoser de sa posture hiératique habituelle en quelque chose qui pourrait finir en évoluant par ressembler à une émotion.

Wakanohana a dit, dans des termes assez doux, qu'il ne lui est pas possible de développer des liens d'amitié avec quelqu'un qu'il doit affronter en compétition, faisant écho à une croyance largement répandue parmi les plus féroces compétiteurs du sport. Takanohana, le plus monomaniacque des trois, semble obsédé pathologiquement par tout ce qui a trait au sumo, tout en étant entouré d'une aura qui la maintient dans son isolement. Quand je demande à cette période à Chad quel type de relations il entretient avec les deux frères, il me répond simplement, « C'est l'ennemi ».

C'est le cas depuis le 20 février 1988, jour où ils sont tous officiellement mesurés et pesés et enregistrés comme nouveaux membres de la Nihon Sumo Kyōkai avant le Haru *basho* d'Osaka. Le vacarme des magnétophones et le cliquetis des appareils photo n'a pas grand-chose à voir avec l'arrivée d'un nouveau *gaijin rikishi*. La foule s'est rassemblée pour voir ce qu'elle pense dans son intégralité être l'avenir du sumo. Masaru et Koji Hanada, 17 et 15 ans, dotés du pedigree de sumotori de pure race, sont enregistrés sous les noms de 'Wakahanada' et 'Takanahanada' – des noms qui changeront dès que les garçons se seront montrés dignes de ceux rendus célèbres par leur oncle Wakanohana et leur père (Fujishima *oyakata* à l'époque) Takanohana. Le lendemain, leurs visages font la une de tous les journaux de la nation.

Gaijin Yokozuna



Wakanohana pénètre dans la garde d'Akebono, 1996. Photo de Clyde Newton

Bien que Chad ne puisse pas lire un seul de ces signes tarabiscotés, il s'achète un journal quand même, comprenant parfaitement en contemplant simplement la frénésie qui entoure les frères ce qui se dit sur eux. Il découpe leurs photos et les accroche au mur juste en face de l'endroit où il dort. Konishiki, Mitoizumi, Chiyonofuji – ces hommes ne sont pas l'ennemi. Il ne joue même pas encore dans la même cour. Mais Wakahanada et Takahanada – ils ne sont pas mieux que lui, tout au fond du *banzuke*. Il contemple leurs photos chaque soir avant de s'endormir, se faisant le vœu de les battre à chaque fois que l'occasion lui en sera donnée.

Son propre nom dans le sumo doit être Taikai, ce qui signifie 'grande mer' et faisant allusion, d'assez loin, à ses racines du milieu du Pacifique. 'Taikai' est aussi un jeu de mots sur '*taikai*' (grand), en référence aux plus de deux mètres efflanqués du *gaijin*, qu'il parvient à contrôler suffisamment pour se qualifier pour une place dans le fond du *banzuke*. Il surclasse son premier adversaire au *tachiai* – la charge initiale – et l'expulse du *dohyō* dans un mouvement hardi qui lui procure suffisamment de confiance pour aller chercher les victoires nécessaires. Et sa toute première défaite ne fait que lui souligner l'omniprésence du résultat. Il voit dans le cercle un test de vérité petit et rond, avec bien peu de marge d'erreur et de faibles chances de se rattraper si le *tachiai* est manqué. Les combats ne durent que quelques secondes, parfois moins que les combats d'entraînement. Tout cet entraînement, toute cette attente, et ça se finit en un claquement de doigt. Il a fait tout le trajet jusqu'au Japon pour ne combattre que cinq secondes à la fois.

Quand le tournoi s'achève, l'Azumazeki-beya donne une *senshūroku* party, comme chaque *heya* le fait après chaque tournoi, en général dans la salle de banquet d'un hôtel. Le festin peut être impressionnant et la fête bien fréquentée, en fonction du nombre de *rikishi* de la *heya*, de son nombre de *sekitori*, de la qualité des relations de l'*okamisan* avec les *kōenkai* et autres fan

Gaijin Yokozuna

clubs, et de la popularité de l'*oyakata*. Et si de nombreuses personnes sont invitées, tout le monde peut y assister pourvu qu'on paie un droit d'entrée (l'Azumazeki-beya demande environ 90\$ par personne en 2000). A cette époque, l'Azumazeki-beya est pleine de potentiel et vide de stars, mais la *senshūroku* party est pleine d'admirateurs, attirés par la présence d'Azumazeki Oyakata lui-même. Parmi les invités de la fête d'Osaka en 1988, se trouve un homme appelé Tsunehiro Hagiwara.

Supporter important de l'Azumazeki-beya qui aura soutenu Chad tout au long des ans comme le ferait un père, Hagiwara-san demeure seul au sommet du *banzuke* personnel d'Akebono. Et si le soutien financier qu'il lui a apporté n'est pas sans rapport avec l'estime qu'il a acquise, je soupçonne que l'affection de Chad à son encontre remonte à leur toute première rencontre, lors de cette première *senshūroku* party, où l'homme trouve l'espiègle 'Taikai' un nom mal adapté pour le grand et jeune *rikishi*.

Je rencontre Hagiwara lors du premier *luau* d'anniversaire que Chad et Christine tiennent pour leur fille à la suite du Natsu *basho* 1999. Quand je fais mon arrivée, mon hôte me présente immédiatement à Hagiwara-san, qui est assis à l'une des longues tables de banquet en dessous d'une tente.

« C'est le gars dont je t'ai parlé, celui qui m'a aidé dès le début », me dit Chad.

Hagiwara-san, un homme fin portant des lunettes et arborant en permanence un aimable sourire, me frappe d'emblée de par une nature enthousiaste et humble peu en concordance avec son statut social élevé. Il n'essaie pas de dominer une conversation qui ne s'approchera jamais de ma relation avec le Yokozuna. Il me demande des choses comme mes séjours à Hawaï et au Japon, montrant un intérêt qui me fait comprendre qu'à la différence de beaucoup de personnes qui entourent le Yokozuna qui revendiquent en permanence un statut d'intime, Hagiwara-san ne fait pas reposer son identité sur le fait d'être l'ami d'une célébrité.

Lors de la *senshūroku* party de 1988 ; il possède déjà suffisamment de respect de la part d'Azumazeki Oyakata pour changer le nom de son plus récent *deshi*, une histoire qu'il partage bien volontiers avec moi à la fin de cette journée. « Il était assis la première fois que je l'ai vu », commence Hagiwara-san. « Quand je me suis approché avec l'Oyakata il s'est levé pour me saluer, et je n'ai pas pu en croire mes yeux ! Il semblait se lever encore et encore – je n'avais jamais vu quelqu'un d'aussi grand ». Hagiwara-san raconte l'histoire avec le même type de surprise enchantée qu'il eut quand il salua le jeune Chad.

Sa réaction à la taille de Chad doit avoir été différente des regards de surprise horrifiée auxquels le garçon essayait de s'adapter alors. L'expression d'Hagiwara suggère un étonnement respectueux que Chad n'a sans doute jamais vu auparavant. Tout le monde le pointe alors du doigt en s'écriant « *Taikai ! Taikai !* ».

Hagiwara suggère immédiatement à l'Oyakata que le nom de Chad devrait être changé – une pratique courante dans le sumo. Les noms changent en général quand un *rikishi* atteint un certain niveau de puissance et de technicité – en particulier si le *rikishi* doit prendre le nom d'une gloire passée comme Takanohana – ou quand le premier nom semble ne pas convenir au nouveau venu. Hagiwara sait que 'Taikai' correspond au passé de Chad, avec cette image d'une vaste mer, mais il ne donne de sa taille qu'une idée au rabais, avec ce jeu de mot sur '*taikai*'. A cet instant précis, Hagiwara trouve alors un nom plus respectueux de l'apparence majestueuse et unique du grand Hawaïen.

« Quand il s'est levé », me dit Hagiwara-san, « j'ai eu l'impression qu'il ne s'arrêterait jamais de se lever. C'était comme le soleil se levant dans le petit matin ». Ses mots évoquent pour

Gaijin Yokozuna

moi non seulement la scène de leur rencontre, mais aussi la première fois que j'ai rencontré Chad en personne, montant les marches de la *keikoba* de l'Azumazeki-beya, gravissant encore deux marches de plus alors que je croyais qu'il en avait déjà atteint le sommet. *J'ai eu l'impression qu'il ne s'arrêterait jamais de se lever.* Et donc à cet instant au Pays du Soleil Levant, Chad Rowan de Waimānalo devient Akebono, qui signifie « l'aube ».

LES NOMS DE « WAKAHANADA » et de « Takahanada » n'ont que peu de sens poétique. Les préfixes 'taka' et 'waka' évoquent simplement leur père et leur oncle, tandis que 'hanada' est leur véritable nom de famille. Mais pour ceux qui les regardent en février 1988, il est entendu que les garçons gagneront un jour le droit de porter les prestigieux noms de « Takanohana » et « Wakanohana ».

Pourquoi un jeune Japonais pourrait-il être désireux de s'engager dans la vie difficile qui est associée au sport national, bien que moins bizarre que quand elle s'applique à un Américain, est une question qui mérite l'attention. Le nombre total des compétiteurs de la Nihon Sumo Kyōkai avoisine en général les 800 dans un pays de 120 millions d'habitants environ, alors que le baseball et le football attirent un bien plus grand nombre des athlètes prometteurs de la nation. Certains font du sumo, croyez le ou non, parce que le monde du sumo est un endroit où les gros peuvent exister honorablement sans se faire charrier en permanence. Les taquineries et les brimades continuent bien après l'adolescence au Japon. Beaucoup de cela s'explique dans les définitions culturelles du Japon comme un endroit de conformité sociale, et la pression de cette conformité est de fait très réelle là-bas. Mais plutôt que de parler de stratégie de la peur orwellienne, dans la pratique la pression sociale s'exerce sous la forme de personnes qui attaquent sans relâche tout ce qui sort ne serait-ce qu'un peu de l'ordinaire. Un Japonais plus gros que la moyenne est différent de la majorité des gens, et donc devient l'objet de railleries constantes, à la fois de ceux qu'il connaît (sous la forme de blagues de mauvais goût à absolument toutes les rencontres familiales) et de ceux qu'il ne connaît pas (« ah, M. Tanaka ! Heureux de faire votre connaissance. Wow, c'est vrai que vous êtes costaud. Vous pesez combien déjà ? »). Pour beaucoup d'adolescents japonais en surpoids qui auraient pu ne jamais s'intéresser au sport et qui se trouvent à l'âge où ce type de brimades est à son maximum, le sumo peut être un moyen de s'écarter du Japon ordinaire. Le plus triste pouvant être que le milieu du *banzuke* est perclus de physiques anti-athlétiques qui n'ont aucun espoir de jamais atteindre les rangs salariés et qui se sont engagés dans le sumo pour trouver un style de vie alternatif : leurs chignons transforment leur gabarit de ridicule obligatoire en objet d'honneur.

D'autres *rikishi* japonais sont recrutés dans les zones rurales pauvres. Comme l'explique un ancien *sekitori*, « Il y a des gamins, ils arrivent à la *heya*, mais ceux que les *oyakata* recherchent, ils vont chez eux, ils voient leurs parents, ils leur donnent un million de yens. 'Donnez-moi votre enfant pour le sumo'. Les gamins ont quinze ans, et leurs parents se disent, 'un million de yens !' Ces gars sont des montagnes, ils ne voient jamais autant d'argent. 'Oh, okay, okay, il va faire du sumo !' ». Ils rejoignent le sumo pour aider leur famille, et passent souvent des années dans les rangs inférieurs sans espoir de réussir, heureux d'être logés et nourris. D'autres Japonais viennent au sumo dans un exceptionnel exemple de fierté nationale : « Parce que c'est *kokugi* », le sport national, me dit un jour un garçon de la division *jonokuchi*. Enfin d'autres viennent comme Jesse Kuhaulua le fit, dans une progression naturelle de leurs carrières de sumo au collège, lycée et/ou université.

Gaijin Yokozuna

Masaru et Koji Hanada rejoignent le sumo parce qu'ils sont nés dans le sport. Fils du grand Ōzeki Takanohana (premier du nom) et neveux du grand Yokozuna Wakanohana (premier aussi), ils exhalent le sumo par les pores de la peau. Alors que Chad Rowan n'a pas su la signification du terme '*sumō-beya*' avant d'avoir eu 18 ans, les Hanada y ont été élevés. Le jeune Koji Hanada est entré dans son premier tournoi de sumo alors qu'il était en cours préparatoire – et il l'a gagné. Six ans après avoir établi sa propre Fujishima-beya après son retrait de la compétition en 1982, Fujishima Oyakata finit par céder aux incessantes demandes de ses fils et les laisse formellement devenir ses *deshi*. L'autobiographie de Masaru Hanada, écrite en 2000, offre un récit poignant des deux garçons qui se déclarent eux-mêmes ne plus être les fils de Fujishima Oyakata, en déménageant de l'appartement du dernier étage à la grande chambre collective, mais des *rikishi* à sa charge.

Le jour de l'enregistrement officiel, Takahanada pèse un solide 117 kilos, plus gros que la plupart des garçons et vingt bons kilos et presque trois centimètres de plus que son frère aîné. Et à la différence du reste des *shin-deshi* enregistrés ce jour-là, Waka et Taka ont déjà fait leurs preuves sur un *dohyō*. Combattant au lycée, Masaru (Waka) s'est adjugé le *yūshō* lycéen du Japon, tandis que son frère cadet remportait avec facilité le *yūshō* collégien du district de Kanto. Là où Chad Rowan arrive de nulle part dans un sport aussi étranger pour lui que l'est la langue, ces garçons sont les Ken Griffey Jr et Barry Bonds du sumo.

PERSONNE N'A AUTANT D'ATTENTES à l'égard de l'étranger, qui ne rassure pas franchement ceux qui doutent de lui lors de ses deux premiers combats lors du tournoi de mai – son premier comme vrai *rikishi* présent sur le *banzuke*, tout comme son premier comme Akebono. Sa connaissance du sumo est l'affaire de quelques mois plutôt que d'une vie. Même ses victoires ont l'air mal assurées. Alors que ses plus petits adversaires bondissent tout autour du *dohyō* avec des mouvements fermes et des pas chassés assurés, Akebono est tout en bras et en jambes, sur le fil du rasoir en terme d'équilibre. Son style agressif combiné à sa carrure dégingandée font paraître ses victoires chanceuses, comme s'il a à peine le contrôle de ces longs bras et jambes, comme si avec un pas de plus dans la bonne direction, ses adversaires pourraient facilement le déséquilibrer.

« L'avait vraiment l'air hésitant à l'époque ». C'est comme ça que me le résume Azumazeki Oyakata.

Suffisamment hésitant pour que le Patron demeure silencieux, même en ce qui concerne de simples conseils techniques qui iraient plus loin dans les subtilités du sumo que les cris de « *Gaman !* » et « *Saigo made !* », ou même « *Tsuppari !* ». Aucune quantité quelle qu'elle soit de *gaman* ne viendra raccourcir les bras et les jambes d'Akebono, il doit trouver un moyen de combattre avec le corps dont il dispose. Il travaille en permanence pour conserver une position de cuisses basse, de manière à maintenir un centre de gravité bas, un point technique dont dépend sa carrière. Rester bas procure une cible moins évidente à ses adversaires quand ils tentent de rentrer dans sa garde pour remporter un avantage de levier. Cela lui permet également de penser à compléter son arsenal de techniques ; à sa taille normale, il n'a aucun espoir de pouvoir venir combattre au *mawashi* – tout ceci paraissant devoir être le type d'instructions qui viendraient naturellement dans la bouche d'un entraîneur de sumo autant qu'un 'mets plus de courbe dans ton lancer' pourrait venir de Coach Wolfe. Mais non. Azumazeki Oyakata demeure silencieux. « Je devais me débrouiller tout seul », me dit Chad

Gaijin Yokozuna

de sa stratégie. « J'ai eu beaucoup d'aide de Konishiki, mais j'ai compris comment rester bas dès le début ».

Et donc, au troisième matin du tournoi de mai, Chad se réveille à l'Azumazeki-beya comme l'un des *rikishi* les moins expérimentés et les moins instruits de tout le sumo, jette un long regard à la photo de Takanohana collée au mur tout près de son futon, et lève le corps de plus inadapté qui soit pour le sumo sur ses pieds taille 48 – plus susceptibles de sortir des limites et de le faire perdre par erreur – pour aller disputer son troisième combat au Kokugikan. En temps normal, personne ne prendrait la peine de venir voir un jeune *rikishi* de *jonokuchi* alors que le cliquetis de ses sandales de bois résonne au delà de la porte et dans les rues vides du petit matin sur le chemin du Kokugikan. Et personne n'a aucun espoir qu'Akebono puisse revenir avec une victoire. Mais ce jour-là Chad sort de l'Azumazeki sous des piques gentilles des autres *deshi*, parce que ça vaut le coup de se moquer de lui pour l'improbable confrontation qui se trouve devant lui : le *gaijin* qui ne savait même pas prononcer « *dohyō* » trois mois avant doit affronter un futur *yokozuna*.

Le Kokugikan est presque vide, comme c'est en général le cas durant les combats de *jonokuchi*, des heures avant que les *sekitori* ne fassent leur arrivée. Debout dans le couloir en attendant son tour, Chad peut entendre les appels du *yobidashi* résonnant sur les sièges vides de l'arène, les noms de chaque compétiteur psalmodiés. Quand enfin il descend la *hanamichi* et prend sa place en dessous du *dohyō*, bien loin au-dessus de lui il peut apercevoir des portraits géants des récents vainqueurs de *yūshō* suspendus aux combles. Les mêmes *yokozuna* et *ōzeki* seront présents sur ce *dohyō* plus tard dans la journée, et la Coupe de l'Empereur, entreposée plus loin, sera offerte à la fin du dernier combat du *basho*, toujours sur le même *dohyō*.

Quand Chad regarde de l'autre côté du *dohyō*, il peut voir Takahanada. Les flashes qui crépitaient lors de la journée de l'enregistrement avaient été pour lui, pas pour Chad. Même s'ils arrivent tous deux avec des scores de 2-0, les gars à l'Azumazeki-beya lui ont dit qu'il n'a aucune chance, comme s'ils pourraient d'ores et déjà pendre le portrait de ce Japonais aux combles et le couronner *yokozuna* de suite, comme s'il devrait affronter Chiyonofuji maintenant et pas un *gaijin* de bas étage dont personne n'a entendu parler. Et pourtant ils sont tous deux au même classement et tous deux à 2-0. S'il a une chance de donner tort à tout le monde – au Patron, aux *deshi*, à quiconque d'autre qui doute de lui – c'est ici et maintenant. S'il a une chance de graver dans le bronze le fait qu'il va réussir, ce n'est pas en faisant du *butsukari-geiko* avec Taylor. C'est ici et maintenant.

Chad grimpe sur le *dohyō* comme s'il était lui-même en lutte pour la Coupe de l'Empereur. Tout ce qu'il veut c'est battre cet enfoiré. C'est en premier lieu pour ça qu'il est venu au Japon. Les deux garçons se font face. Ils s'inclinent. Ils s'avancent. Ils font tous deux des *shiko* avec chacune de leurs jambes. Akebono, de manière malhabile, Takahanada avec la grâce d'un danseur de ballet. Ils s'accroupissent. Ils se lèvent. Ils s'accroupissent à nouveau. Puis, ils chargent.

AKEBONO FAIT IMMEDIATEMENT VACILLER Takahanada avec une poussée à la mâchoire qui le fait se relever, vulnérable à la main gauche du *gaijin*, qui se lève alors pour repousser Taka vers l'arrière, si vite qu'il n'a pas le temps d'effectuer un pas de côté pour éviter un Akebono

Gaijin Yokozuna

en furie, qui le finit avec une poussée finale de la main droite qui l'envoie valdinguer en bas du *dohyō*.

UN SOURIRE ET UNE TOUCHE D'ENTHOUSIASME commencent à se voir sur le visage d'Akebono, mais il parvient à temps à se rattraper et à prendre la pose stoïque qu'il a vu tout le monde prendre après une victoire. Il vient de battre l'avenir du sumo, et il l'a battu avec facilité. Il n'a pas battu Chiyonofuji ou Konishiki, mais il a battu le tout meilleur à son niveau dans le *banzuke*. Mais au lieu de lever ses bras en signe de triomphe, il revient à sa position de départ sur le *dohyō* et s'incline. Il sort du *dohyō* et s'incline à nouveau avant de se tourner pour reprendre la *hanamichi*, comme il a vu les précédents vainqueurs le faire, comme il a fait lors de ses deux précédentes victoires.

Les *rikishi* qui ramènent une shiroboshi du Kokugikan disent souvent qu'ils ont pu montrer « leur sumo » ce jour-là. Ils cherchent surtout à remporter le *tachiai* car c'est une course pour voir qui sera à même d'exécuter son propre sumo. Le sumo d'Akebono implique des *tsuppari*, ces attaques en poussée incessantes. Avec cette arme, il parvient à s'adjuger trois victoires supplémentaires contre une défaite, qui survient lors d'un combat au *mawashi* où son adversaire peut pratiquer son sumo propre. Le terme renferme également la sorte d'attitude zen qu'un samouraï tente d'atteindre au cours d'une bataille, après des heures voire des mois de répétitions constantes pour parvenir à un état où le corps évolue mécaniquement, sans que l'esprit n'ait à intervenir. Akebono est parvenu à atteindre cet état dans ce qu'il mentionnera plusieurs années plus tard, vers la fin de sa carrière, comme le plus important combat qu'il aura eu à mener : sa première victoire sur Takahanada.

« Ho, tu as vu la vidéo de celui-là ? », me demande-t-il. « Personne pensait que je pouvais l'emporter, mais je suis parti comme une fusée au *tachiai*, et il est tombé. T'aurais du voir quand je suis rentré à la *heya* – tout le monde m'a vu, et a commencé à me féliciter ».

Que ce Chad Rowan-là, élevé dans une culture de touchdown et de sarabandes enflammées les bras levés au ciel, parvienne à réfréner son excitation jusqu'à son retour à l'Azumazeki-beya plus d'une heure plus tard est un exploit qui, à mon sens au moins, éclipse la victoire elle-même. Bien avant ma première rencontre avec Akebono, je me demandais qui s'était « occupé » de lui, qui l'avait instruit sur les subtilités culturelles de son pays d'adoption, qui lui avait appris les modes de comportement. J'ai fini par trouver que la réponse, même pour sa première confrontation choc avec Takahanada, est personne. « Regarde autour de toi », m'explique-t-il. « Ne sois pas idiot. Réfléchis au contexte », une attitude disciplinée qui requiert parfois toute sa force considérable. Un tel conseil est le premier pas vers la maîtrise du *tatemaie* : avant de savoir ce qu'il est approprié de dire, il faut comprendre le contexte. Chad fait cela tout au long du *basho* d'Osaka et des combats qu'il observe alors qu'il attend en dessous du *dohyō* avant ses trois premiers combats du tournoi de mai. Il considère la situation, et comprend, entre autres choses, que les victoires et les défaites doivent être accueillies avec la même inclination humble. Le visage que l'on montre doit être de marbre, respectant le *dohyō* et l'adversaire, quelque soit le résultat.

LE PREMIER NOM à ressortir à chacune des conversations que j'ai avec Chad au sujet de sa courte liste de ceux 'qui m'ont aidé depuis le début' est celui du Dr Bob Beveridge, la plus grande source de soutien de ses débuts. Chad me dépeint Beveridge comme un vétéran *gaijin*

Gaijin Yokozuna

au Japon, un gars qui aime bien boire, qui peut parler indéfiniment, et quelqu'un qui l'a aidé à développer son entraînement de sumo. Au vu de sa place sur le *banzuke* du Yokozuna – et l'accent qu'il a dans cette liste – je l'imagine avoir gagné la loyauté de Chad avec quelque chose de plus, comme une affection paternelle.

Quand j'appelle le docteur, il m'accueille comme un vieil ami et m'invite à venir le voir à son centre d'entraînement l'après-midi même, pour avoir une conversation. Il me donne des indications pour rejoindre une cabine téléphonique à Ebisu près du Labo, allant jusqu'à me donner quel wagon sera le plus près de la bonne entrée. Moins de trois minutes après mon appel depuis la cabine téléphonique, un homme d'une soixantaine d'années vêtu d'un survêtement d'haltérophile et d'un T-shirt bleu vient en courant sous la pluie battante pour m'emmener au travers d'un labyrinthe de rues étroites jusqu'à son domicile du quartier résidentiel d'Ebisu. Les portes coulissantes de style *shoji* s'ouvrent sur une pièce étroite, remplie de paperasses. Des papiers sont stockés sur des étagères, d'autres remplissent des boîtes posées par terre. C'est le Labo.

« La salle d'entraînement est à l'étage », dit-il. « Voilà, asseyez-vous ». Je m'approche du bureau, lui prenant place à l'arrière de celui-ci, m'autorisant aimablement à enregistrer la conversation, avant de me tendre des papiers recouverts d'une encre délavée, pleins de statistiques et de mesures. « C'est ma petite histoire. Je sais pas si vous en voulez une copie – ce sont nos programmes d'entraînement, et au verso, le programme de base avec quelques infos sur des spécifiques. C'est une petite partie de ce que nous faisons ici. Mais voyez-vous, tout est en japonais, donc j'ai rédigé ceux-ci en anglais à votre intention. Ce sont les mesures de ce qu'on a fait avec Akebono – je vais vous les expliquer – vous pouvez les emporter avec vous. Ouais, c'était vraiment un garçon bien seul à l'époque. Ah, et là c'est un bouquin que j'ai écrit il n'y a pas si longtemps ». Il me tend un ouvrage imprimé artisanalement, titré *Pour votre Santé*. Beveridge lui-même est sur la couverture, souriant, en blouse blanche et tendant un verre comme pour lancer un toast. « Cette photo a été prise dans un bar à *saké* juste à côté d'ici ».

Au cours de notre première heure de conversation, le nom d'Akebono ne revient pas sur le tapis, ce qui m'amène à penser qu'à l'instar d'Hagiwara-san, Beveridge ne se définit en aucun cas par rapport à une relation qu'il entretiendrait avec une célébrité. Nous parlons de ses séjours militaires au Vietnam, de la façon dont il est arrivé au Japon, même de ses croyances religieuses. Les anecdotes sur la façon dont il a rencontré Jesse Kuhaulua à l'époque où il était encore Takamiyama finissent par amener la discussion sur ses recherches. A cet égard je trouve Beveridge assez typique d'une certaine sorte de vétérans *gaijin* – ceux qui ont vécu suffisamment longtemps au Japon, sans même penser revenir, pour être à même de s'y débrouiller, et dans son cas, d'y prospérer. Leurs connaissances spécifiques ont plus à voir avec la façon d'en faire un atout que dans leur assimilation. Dans la plupart des cas ils sont un peu excentriques, mais ils sont en général patients, comprenant les frustrations des nouveaux arrivants au Japon, désireux dès le départ d'atténuer un certain degré de solitude en parlant leur langue, et de transmettre ensuite leur expérience. Il ne me faut pas longtemps pour comprendre comment un jeune et déraciné Chad Rowan a pu se sentir comme chez lui en compagnie de Beveridge.

Cette après-midi je l'écoute me parler de sa longue et multiple carrière, qui va au-delà de sa présence importante sur la scène sportive japonaise. Ce militaire de carrière est arrivé au Japon en 1952, et à l'exception de séjours au Vietnam et en Allemagne, y est resté depuis. Dans l'intervalle il a accumulé onze doctorats, arbitré treize matchs de football en Coupe du

Gaijin Yokozuna

Japon, et fondé le Life Science Laboratory – son centre multi-usages de Tokyo. Il a mêlé ses études et son expérience pour créer une approche vouée à l'efficacité pour optimiser la préparation physique, mentale et spirituelle à la compétition, en combinant des programmes de musculation hautement individualisés à de l'hypnothérapie, à des régimes alimentaires spécifiques et à des conseils de bon sens. Il se base autant sur son obsession des statistiques et des mesures que sur sa propre expérience afin de conseiller des clients aussi divers que des espoirs olympiques, des champions de base-ball japonais et son ami Jesse Kuhaulua, qui est venu le voir afin de perdre du poids après son retrait de la compétition.

Chad Rowan rencontre Beveridge après l'entraînement lors d'une journée de la fin mars 1988. L'homme est assis et converse avec le Patron durant l'*asageiko* et contemple la nouvelle recrue, assez impressionné. Quand l'entraînement s'achève, il dit bonjour à John et Taylor, puis se présente à Chad. Il serre la main du garçon, puis secoue la tête.

« Qu'est-ce que tu fais là ? »

Chad est interloqué, et ne dit rien.

« Regarde-toi, et regardes ces gars. Regarde Taylor là-bas. Ta place est sur un terrain de basket. La dernière chose au monde que tu devrais être en train d'essayer de faire est de te transformer en lutteur de sumo. Ta carrure est totalement inadaptée à ce sport ».

Le garçon reste silencieux.

« La seule façon que tu as d'avoir une chance est de garder une assise large », poursuit-il, « et de garder les fesses en position basse ». Il joint le geste à la parole, invitant Chad à en faire autant. « Si tu ne restes pas en position basse, ces gars tout en cuisses vont t'exploser hors du cercle. Mais pour pouvoir rester en position basse, tu dois faire quelque chose avec ces jambes. Regarde ses jambes à lui », dit-il, pointant Taylor. « Des rochers. Des troncs d'arbre. Tu vas devoir te fabriquer des jambes comme ça. Et renforcer le bas du dos ».

Le *haole* est un sacré causeur. Il n'arrête pas, et il n'attend pas longtemps une réponse avant de reprendre. Mais en dépit de ses critiques, Chad est heureux d'entendre de l'anglais pour changer. Et cela représente déjà plus de conseils qu'il n'en a reçus en presque deux mois de présence au Japon. Et ce gars le traite comme un athlète, pas comme un grand crétin de *gaijin*. Pour une fois les commentaires sur sa taille sont constructifs plutôt qu'emplis d'une bêtise prévisible. Finalement, Beveridge lui parle de son centre et lui dit, « Viens me voir. Laisse-moi voir ce que tu as dans le ventre ».

Une des raisons de l'intérêt initial que porte Chad envers Beveridge est à chercher dans le fait que dans le microcosme de la compétition qu'est l'*Azumazeki-beya*, il n'a encore rien trouvé qui approche le souci que lui démontre cet homme. Taylor l'aide beaucoup, mais cette relation est en fin de compte, régie par les lois du *senpai-kōhai*. John ne lui est d'aucune aide pour quoi que ce soit. Il ne peut communiquer avec les autres *deshi*. Et le Patron, dont il peut voir qu'il agit comme une sorte de père de substitution à l'encontre de certains des autres *deshi*, ne fait souvent que de se moquer de lui et de ses longues jambes. Ce Dr Beveridge, d'un autre côté, est peut être franc et direct, mais il veut vraiment l'aider.

Lors des nombreuses semaines qui suivent, Chad rumine l'offre de Beveridge tout en continuant à lutter contre le mal du pays – une sensation renforcée par l'envie que lui inspirent tous les autres *deshi* japonais, qui rentrent chez eux pour les vacances de cinq jours qui suivent le tournoi de mai. A ce moment Chad est déjà parti depuis plus longtemps que la plupart des étudiants de première année de fac durant leur premier semestre, et il n'a toujours aucune idée du moment où il aura l'opportunité de rentrer chez lui. S'il souhaite se conformer au vœu fait à son frère – celui de ne revenir que comme *yokozuna* – cela prendra à l'évidence

Gaijin Yokozuna

plusieurs années. Cinq jours feraient l'affaire, pense-t-il, juste cinq jours en famille. La famille. Tout le monde assis en rond – même Nunu et Ola. Maman et Papa. George Kalima. Ces gamins japonais sont chez eux en ce moment, à retrouver leurs anciens amis, leurs tantes et oncles et cousins. Et lui est là à contempler les murs.

Si Chad ne peut aller voir sa famille, il peut toujours voir celle d'un autre, ce qui est ce qu'il s'est promis de faire durant le repos de cinq jours qui suit le *basho* de Nagoya en juillet. Il est devenu suffisamment proche d'un *rikishi* nommé Imura pour être invité chez lui (après un autre score positif), et sa maîtrise du japonais est devenue suffisante pour qu'il parvienne en fait à se sentir un peu intégré. Il n'a rien à prouver à qui que ce soit dans la famille d'Imura, puisqu'ils ont déjà entendu combien la vie dans le sumo est difficile et qu'ils ne peuvent qu'imaginer ce que le *gaijin* doit être en train de subir. Chad peut en fait dire qu'il se sent comme chez lui.

Imura se trouve partager la même date d'anniversaire que Chad et demeurera un ami proche après qu'une blessure au cou ne le force à se retirer pour prendre un poste de cuisinier permanent au sein de l'Azumazeki-beya seulement un an plus tard. Le frère de Chad, Nunu, me donne une anecdote tirée d'une visite au Japon des années plus tard qui résume parfaitement la relation entre les deux hommes. Au cours d'un *basho* après son accession en *makunouchi*, Akebono s'assied sur une chaise qui se brise, le faisant choir au sol. Il est étendu au sol, incapable de bouger, avec seulement quatre heures devant lui avant son combat. Tandis que les masseurs et les acuponcteurs s'activent à le soigner, Imura tient la main de son frère. « J'ai regardé son visage », me dit Nunu. « Il ressentait la douleur de mon frère ».

La chose peut-être la plus importante qu'apprend Chad en regardant les relations entre Imura et sa famille est ce qui lui fait comprendre que lorsque les *deshi* s'amuse de lui à l'Azumazeki-beya, ils ne le font pas seulement pour prendre du bon temps à ses dépens. « Je pensais toujours que c'était drôle, parce que je croyais toujours que j'étais harcelé », se souvient-il plus tard, « mais j'ai commencé alors à comprendre le style japonais. Ils ont une manière vraiment drôle de montrer leur amour, tout particulièrement dans ce sport. Leur manière de penser est que s'ils vous harcèlent et vous maltraitent, c'est leur façon de vous prouver leur amour ». Et en ce qui concerne la façon dont cette méthode pour montrer l'affection est employée dans la *heya*, dit-il « je crois que ça merde vraiment ».

Les sessions prolongées jusqu'aux larmes de *butsukari-geiko* et de bastonnades au *shinai* sont toutes deux connues sous le terme de *kawaigari*, ou 'tendre preuve d'amour'. C'est certain, les « vrais mecs » dans beaucoup de cultures ont cette façon d'exprimer l'amour, et comme le sumo représente le Japon, il est tout aussi évidemment hypermasculin. Mais cette constatation de Chad sur la culture masculine au Japon est d'autant plus forte qu'il vient de la campagne d'O'ahu, où les gens s'embrassent plutôt que de se serrer la main, et disent 'je t'aime' avec aussi peu de formalisme.

La plupart des Japonais prononcent très rarement les mots « Je t'aime », et s'embrasser en public – même entre amoureux à l'aéroport ou dans une gare – ne se fait tout simplement pas. Quand c'est indéniablement le moment d'exprimer l'amour, les gens peuvent se sentir totalement mal à l'aise et évitent l'expression en se taquinant l'un l'autre à la place et en gloussant de l'instant pour le faire passer. « Tu es affreux », à force de remplacer si souvent « Je t'aime », finit par dire la même chose, et comme les protagonistes le savent, les gloussements doivent suivre pour conjurer toute véritable réponse émotionnelle.

Gaijin Yokozuna

Quand Chad commence enfin à comprendre que la plupart des garçons à la *heya* l'ont accepté et que leurs railleries au sujet de ses longues jambes sont en fait affectueuses, il commence, pour la première fois, à se sentir chez lui. Et après tout, le *kawaigari* physique diffère assez peu de la façon dont l'attention peut être manifestée au foyer des Rowan. *Kawaigari* et raclées de Maman : tous deux sont destinés à le rendre meilleur.

Mais le soutien fraternel si longtemps attendu de la part de ses *deshi* contraste d'autant plus avec l'avis qui dans la *heya* compte le plus. Absent de façon claire de la liste du Yokozuna Akebono des 'gens qui l'ont aidé depuis le départ' est le nom d'Azumazeki Oyakata lui-même. J'insiste dans mon interrogation au sujet de l'aide que lui a fournie le Patron, au point d'irriter Chad, parce qu'il me paraît évident que l'Oyakata possède toutes sortes de connaissances – athlétiques aussi bien que culturelles – qui auraient pu aider son camarade des îles. Et à chaque fois, Chad maintient : « Quand on devient un Patron, on devient un Patron », sous-entendant clairement que je devrais arrêter de lui poser des questions au sujet du Patron. En deux ans, je ne les verrai s'adresser l'un à l'autre qu'en japonais et seulement pour les affaires.

Au cours des ans, le dégoût du Yokozuna vis-à-vis du Patron s'accroît considérablement pour des raisons financières. Le mariage d'Akebono en 1998 génère plus de deux millions de dollars pour le Patron, et pourtant le Yokozuna doit payer de sa propre poche les places des membres de sa famille à la réception – et pas seulement pour la nourriture, mais aussi pour la contribution obligatoire en liquide, qui pour une telle occasion avoisine les mille dollars par personnes. Dans ce cas ainsi que dans d'autres, l'Oyakata prend ce qu'il est tout à fait habilité à prendre en tant que chef de la *heya*, comme le considéreraient la plupart des *rikishi* japonais. Mais Akebono voit la chose comme la plupart des gens du monde extérieur.

Mais même en dehors des points de friction financiers, il est douteux que Chad pourrait admettre que le Patron l'ait beaucoup aidé, en particulier par rapport à ce qu'ont fait des gens comme Bob Beveridge. « Voyez-vous, c'est juste une différence de caractère », me dit Beveridge, qui les connaît et les aime tous les deux, « ce sont tous les deux des gens bien. Mais ils sont *vraiment* différents. Et comme chacun va aller dans des directions opposées, ils ne s'entendent pas trop bien ».

Cette différence de caractère sera plus tard aggravée par la promotion d'Akebono au rang de *yokozuna*. Cette tension entre Chad et le Patron n'est pas exceptionnelle entre un *yokozuna* et son *oyakata*, en particulier quand l'*oyakata* n'est pas un *yokozuna* lui-même, ce qui est le cas d'Azumazeki. Les *oyakata* ont la tâche parfois peu enviable de superviser les hommes les plus importants du sport et d'entraîner des gars plus habiles qu'ils ne l'ont jamais été durant toute leur carrière. « Nous ne parlons pas beaucoup de sumo », déclare Azumazeki Oyakata au cours d'une émission télévisée diffusée en 2000 au sein de laquelle il commente au profit de la NHK. Si l'on considère leurs compétences respectives, comment cela pourrait-il être le cas ? Mis à part des détails de l'agenda d'affaire d'Akebono qui concernent le Patron, et le bavardage *tatemaie* devant les invités de la *heya*, ils ne se parlent pas du tout.

La raison peut-être la plus importante de l'échec dès le départ des relations entre les deux *gaijin*, et pour laquelle ces relations en resteront là, est la mémoire d'éléphant de Chad quand on lui a fait du mal, y compris l'insulte suprême : douter de ses compétences. La raison pour laquelle son *banzuke* personnel est si court est qu'il en biffe rapidement les gens, et ce de manière définitive. Le Patron a peut-être perdu toute chance de gagner le respect de Chad dès ce jour à l'hôtel de Waikīkī ou il a balancé le garçon d'un côté et de l'autre, lui donnant l'air

Gaijin Yokozuna

idiot devant tout le monde. Il peut l'avoir perdu lors du premier *asageiko*, quand il s'est ouvertement moqué des longues jambes du garçon.

Mais plus que probablement, l'Oyakata perd le respect du garçon lors des premiers mois de présence de Chad au Japon en n'essayant jamais de dissimuler son manque de patience – en dépit du fait que Chad ne revient jamais à la *heya* sans un score positif et qu'il a même battu Takahanada. Pour le Patron, Chad n'est pas un combattant. Ses hanches sont trop faibles. Sa carrure est inadaptée. Et à mesure que les mois passent, l'homme en vient à regretter de plus en plus de l'avoir accepté. Il aurait dû attendre son plus jeune frère. Il abat régulièrement le *shinai* sur la peau de Chad, pas toujours parce que celui-ci a fait une erreur, mais parce qu'il n'est pas assez dur. Et même seulement quatre ans après la fin de sa propre carrière sur le *dohyō*, le Patron peut infliger toutes sortes de douleurs avec le bâton de bambou.

Une session particulièrement brutale d'*asageiko* qui suit un nouveau score positif lors du tournoi de Nagoya laissera Chad suffisamment en colère pour qu'il doive lutter contre les larmes qui montent. L'air du mois d'août s'est fait lourd dans la grande chambre toute la nuit durant et est déjà humide au petit matin encore sombre quand Chad se réveille. Sa peau est déjà luisante de sueur alors qu'il est sur le futon, près de la fenêtre. L'été enveloppe Tokyo d'une sorte de chaleur qu'il n'a que rarement connue. Mis à part quelques semaines au début de septembre quand les vents s'arrêtent, les étés à Hawaï restent à des températures de 27 à 32 degrés sous le vent. Tokyo est un hammam de la mi-juin à la mi-septembre – on prie pour une bonne pluie rafraîchissante mais on n'est pas soulagé quand elle tombe, car les averses ne font qu'épaissir l'air, rendant les mouvements plus difficiles, l'air plus difficile à respirer, le lever plus pénible.

Les fenêtres ouvertes de la *keikoba* n'y changent rien. Grimper les douze marches depuis les vestiaires est suffisant pour que tous les garçons baignent dans une sueur qui ne quitte pas leur corps durant toute la séance, jusqu'à ce qu'elle s'accumule assez pour couler, ou voler dans les chocs des corps, brumisant le goût de sel. Quand les *rikishi* s'arrêtent pour s'essuyer entre les combats, des rivières de sueur se forment immédiatement, et ils essayent donc juste, pour la plupart, d'empêcher celle-ci de leur couler dans les yeux. Ce n'est pas que l'irritation soit la chose la plus difficile qui soit, mais plus parce que la sueur les ferait pleurer, brouillant leur vision à l'instant critique de la charge.

Les corps sont également glissants. Les *rikishi* qui combattent au *mawashi* ont un net avantage lors des *keiko* d'été, glissant leurs bras pour une ferme prise sur celui-ci, tandis que les *tsuppari* de Chad ne rencontrent que des épaules, visages et poitrines glissants, atteignant avec une force réduite quand ils atteignent quelque chose, le privant d'équilibre avant de le faire atterrir dans le mur lambrissé quand ils manquent leur cible.

« C'est quoi ce sumo ? », lui crie soudain le Patron.

« *Sumimasen* ». Il s'incline humblement. Excusez-moi.

« *Baka yarō !* ». Putain de crétin !

« *Hai. Sumimasen* ». Il s'accroupit et charge à nouveau, prêt à tuer le garçon en face de lui. Mais juste au moment où sa main droite arrive sur l'épaule droite opposée, l'autre *rikishi* tourne dans la même direction pour encaisser la force imprimée. La main de Chad glisse facilement et il s'étale de tout son poids et de la force de sa charge, face contre la terre du *dohyō*. Mais la douleur vient de plus haut, le Patron le frappant et le poussant avec le *shinai*, enragé, criant, l'humiliant.

Gaijin Yokozuna

Chad effectue ses corvées avec une grande colère concentrée sur un seul homme : le Patron. Il respire difficilement, incapable de le faire à pleins poumons sans ressentir une violente douleur sur le côté. La sueur coule de lui alors même qu'il est immobile dans l'air moite, mais il ne peut se plaindre. Il a vu d'autres *deshi* prétexter des petites blessures ou des rhumes dans l'espoir d'un jour de repos pour reposer leurs douleurs, et s'être vus simplement tancés d'un « *Baka yarō !* » méprisant crié par le Patron. « *Gaman !* ». *Gaman*. Travailler sur la douleur, un engagement inflexible au devoir. Chad peut être sûr qu'une quelconque plainte au sujet de ses côtes rencontrera un « *Baka yarō !* » suivi d'un « *Gaman !* ». Donc il n'en a cure.

Et comme si cela n'était pas assez, il entend la voix rauque du Patron à l'étage quand il monte enfin pour s'octroyer un somme précieux.

« Larry, tu ferais bien de venir pour reprendre le garçon. Il ne peut pas faire du sumo ».

Chad se fige pour écouter. Le Patron s'arrête pour ce qui lui semble un long moment, écoutant la personne à l'autre bout du fil. Il imagine que c'est Oncle Larry. Ils vont le renvoyer. Après tout ça, après tout ce putain de *gaman*, le *kawaigari*, le *butsukari-geiko*, il va rentrer en perdant chez lui. Pas d'argent pour ses parents. *Il a une grosse carrure qui lui sert à rien. Aurait du être comme Konishiki, mais il a jamais réussi.* Après tout ça. Et il n'a eu que des scores positifs jusqu'ici. Finalement, il entend le Patron répondre à contrecœur, « Okay, okay ».

Si l'appel avait été sur le haut-parleur, Chad aurait entendu Larry Aweau dire à son cousin Jesse « Eh, attend. Attend une minute. Quand tu es entré dans le sumo, il ne t'a pas fallu six mois à toi. Il ne t'a pas fallu huit mois. Il t'a fallu pratiquement un an avant de connaître le sumo. Alors pourquoi tu ne lui laisses pas quelques mois de plus ? Je le connais profondément, il fait tout ce qu'il peut pour t'être agréable ». Si l'appel avait été sur haut parleur, Chad aurait été rassuré. Au lieu de ça, tout ce qu'il entend sont ces « okay » à contrecœur, comme si l'on forçait le Patron, comme si la prochaine fois il serait peut-être plus facile de le renvoyer chez lui pour de bon avant qu'il n'ait eu le temps de véritablement saisir sa chance.

Comme on peut s'en douter, le sommeil a alors du mal à venir. Ni l'appétit. Cette soirée-là voit Chad tout seul, une fois de plus, debout dans la *keikoba* assombrie, fixer le miroir de grande taille tandis que des rigoles de sueur se forment sur son front. Il reste là plusieurs minutes à fixer son propre regard. *Il ne peut pas faire du sumo.* La douleur du *shinai*. Le poids de milliers de mots japonais à apprendre. *Ta carrure est totalement inadaptée à ce sport.* Les milliers d'heures encore à s'entraîner. Le chemin à parcourir entre *jonidan* et *jūryō*. La vue depuis Makapu'u, la fraîcheur de l'océan. Et puis Glenn Fleurs et Plantes. La fin avec HPU. *Putain, on n'a qu'une chance. C'est ce qu'on en fait qui est important.*

Il tourne alors les talons et sors dans l'air moite, remonte la rue habituelle, devant l'épicerie, jusqu'à la cabine internationale au coin de rue, une nouvelle fois.

« Il était déçu de tant de choses à l'époque », me dit Janice Rowan. « Il appelait presque chaque soir. Ma facture de téléphone est montée jusqu'à 700\$ par mois. On n'avait pas cet argent, mais je savais qu'il lui fallait sortir tout ça de lui ». Parfois il souhaite juste entendre la voix de sa mère, savoir ce qui se passe à la maison. D'autres fois, il a juste besoin de décharger son fardeau. Mais là, il s'agit plus d'un appel au secours.

« Déjà fatigué », dit-il à sa mère.

« Okay, qu'est-ce qui se passe maintenant, Chad ? »

« Rien ».

« Tu m'appelles depuis des milliers de kilomètres pour me dire qu'il ne se passe rien ? ».

Gaijin Yokozuna

« Je suis juste déjà fatigué. Je crois que j'ai une côte cassée. Le Patron me fait passer un sale quart d'heure, même quand je gagne. J'aimerais manger de la vraie nourriture, pour changer, au lieu de ce ragoût japonais de merde ». Les plaintes se mettent à fuser comme les larmes de ses yeux.

« Rentre à la maison Chad », lui dit sa mère quand il finit. « On t'aime. Fais tes bagages et rentre. Tu manques à tout le monde ».

« Je ne peux pas ».

« Chad, tu peux rentrer à la maison à n'importe quel moment. Tu veux que j'appelle Jesse pour que tu récupères ton passeport ? Raccroche. Je l'appelle tout de suite ».

« M'an, je peux pas rentrer à la maison ».

« Okay, alors pourquoi ? ».

Il essaie de réfléchir à une manière de lui présenter les choses pour qu'elle comprenne. Il pense à son père, dont les grands rêves n'ont jamais semblé se concrétiser.

« Mr Wolfe nous a dit un jour », dit-il finalement, « qu'à chaque fois qu'on va prendre une grande décision, il faut se regarder dans le miroir. Pour moi, c'est une grande décision. Il nous a dit de nous regarder dans le miroir, parce qu'après l'avoir prise, il va falloir vivre avec. Il va falloir affronter la personne dans le miroir tous les jours. Si je rentre maintenant, j'arriverai pas à me regarder dans le miroir. Tout le monde dira 'Chad Rowan, il est costaud et ça lui sert à rien. Il peut rien faire. Il a abandonné' ».

« Chad, tu rentres, tu n'abandonnes pas. Tu as essayé, et tu n'as pas aimé. Rentre chez nous maintenant. On t'aime ».

« Je peux pas, m'an ».

Il raccroche le téléphone avec sa sensation de solitude toujours présente, mais avec le sentiment de s'être soulagé. *Rentre. On t'aime.* Les mamans sont supposées dire ce genre de choses. Il est hors de question qu'il puisse rentrer et la voir, ou qui que ce soit d'autre. « Ho, Chad, de retour du Japon ? Comment c'était ? Tu devais pas être un lutteur de sumo comme l'autre là, Konishiki ? Qu'est-ce qui s'est passé ? ». Que pourrait-il répondre à ça ? Ca a jamais marché ? C'était pas comme ils l'avaient dit ? C'aurait pu être comme ci, ç'aurait pu être comme ça. Jamais de la vie. Il va redoubler d'entraînement, consacrer son précieux temps libre de l'après-midi à la *keikoba* devenue un véritable sauna. Il fera des flexions et des *shiko* tout seul aussi longtemps qu'il le pourra. Et il va appeler l'ami du Patron – ce docteur *haole*.

Si l'entraînement traditionnel du sumo se limite à ce que Chad a déjà vu, centré autour des *shiko* et des combats d'entraînement, vers le milieu des années 80 la musculation devient partie intégrante du programme de beaucoup de *rikishi*, avec des succès divers. Le garage que Konishiki a mis tant d'efforts à louer et aménager pour en faire sa salle de muscu personnelle des années avant tout le monde a conduit de nombreuses *heya* à ajouter des équivalents dans leurs bâtiments. Un entraînement musculaire adapté augmente la puissance, mais si cela est sans aucun doute bénéfique pour Konishiki, d'autres *rikishi* se créent des problèmes en musclant leur torse et leurs épaules, ce qui les fait plus ressembler à des athlètes mais leur confère un centre de gravité plus élevé, les rendant plus faciles à manœuvrer sur le *dohyō* pour leurs adversaires. Le stéréotype du « gros costaud » pour un *rikishi* a un but athlétique : comme le pratiquant de force athlétique, le *rikishi* se sert de son ventre comme d'un solide centre de gravité, pour garder son équilibre. Le *rikishi* idéal possède des jambes et un dos solide, et a la majeure partie de son poids au niveau ou en dessous de la ceinture. La vie traditionnelle du sumo – de l'entraînement traditionnel à la consommation du *chanko* et au

Gaijin Yokozuna

sommeil – tourne invariablement autour de la création et du maintien de ce physique depuis des centaines d’années. S’il souhaite ajouter à ce programme un entraînement non conventionnel, un *rikishi* doit être bien conseillé.

« Prends la ligne Toei Asakuna », lui dit Beveridge au téléphone, « et sors à Ningyochō. Change pour la ligne Hibiya – c’est la grise – vers Ebisu. Assure-toi de faire le trajet dans la première voiture. Sors à Ebisu et prends les escaliers sur la gauche. Traverse au premier feu et vas tout droit. Quand tu arrives au second feu, tu verras une cabine téléphonique. Appele-moi de là et je descendrai te chercher ».

Chad parvient jusqu’aux escaliers de la station de métro Honjo-Azumabashi pour la première fois. Il reste là quelques instants à essayer de se retrouver dans le labyrinthe de lignes colorées sur le plan qui s’y trouve, puis achète son billet pour Ningyochō avec l’aide d’un autre passager. Le train arrive presque immédiatement. Chad monte dans le wagon et écoute attentivement les annonces et regarde les stations qui défilent. S’il manque Ningyochō il finira par être complètement perdu et devra faire totalement demi-tour pour retrouver son chemin. Tout comme les rues au-dessus, les stations en dessous sont identiques, leurs noms perdus dans les annonces rapides et haut perchées. Chad parvient à prendre sa correspondance sur la ligne Hibiya et embarque dans la première voiture comme Beveridge l’a indiqué. Jusqu’ici, tout va bien. Il reste très attentif dans le wagon comme précédemment et sors à Ebisu, reste sur la gauche, passe le premier feu et trouve facilement la cabine téléphonique.

« C’est un garçon intelligent », me dit Beveridge. « Akebono, c’est un garçon intelligent ». À la fois pour être capable de suivre les indications et pour être venu tout court. « John est venu, et je lui ai expliqué les détails », continue-t-il, « mais il a pas été sérieux. Tu vois, je vais pas leur enrober l’affaire. C’est à prendre ou à laisser, faut pas me faire perdre mon temps. Après que je lui ai fait cette offre, Chad est venu tout seul ».

L’idée d’un entraîneur va encore plus à l’encontre de l’essence du sumo que le travail de musculation. Le système de *senpai-kōhai* dans les *sumō-beya* s’étend bien au-delà du simple respect pour celui qui est arrivé le premier. A beaucoup d’égards c’est un reflet du sumo en tant qu’institution folklorique, quelque chose qui a traversé les siècles. Les *senpai* doivent être respectés parce qu’ils sont censés avoir gagné de la sagesse avec l’expérience, dont ils ont la responsabilité de la transmission. En tant que plus important *senpai* dans toute *sumō-beya*, l’*oyakata* est censé être une sorte d’homme âgé et sage, qui tire parti de ses années à gravir le système puis délivrant des jugements tels des bulles papales dans les sujets du comportement, de la puissance, du mental et même du médical.

Le problème évident avec la façon dont le sumo « traditionnel » traite des phénomènes tels que les blessures ou l’entraînement est que l’*oyakata* n’est rien de plus qu’un ancien *rikishi* dont les connaissances sont hautement personnelles, basées uniquement sur l’expérience de chacun. Seuls quelques rares d’entre eux ont des diplômes universitaires, alors que la majorité a fini ses études à quinze ans quand ils ont rejoint le sumo. Aucun n’est médecin ou versé dans des domaines tels que la physiologie ou les méthodes d’entraînement au-delà de ce qu’ils ont subi eux-mêmes en récupérant de leurs propres blessures. Qu’Azumazeki Oyakata soit connu pour sa passion débordante pour le *gaman* est le miroir de la carrière active de l’homme : il détient toujours le record d’apparitions consécutives en *makunouchi* ; il en est venu à attendre la même longévité de la part de ses ouailles.

Gaijin Yokozuna

Mais une partie de l'expérience personnelle d'Azumazeki Oyakata vient de Bob Beveridge. « Tu vois, j'ai bossé avec Jesse avant », me dit-il, « et je savais ce que je pouvais faire ». Quand nous arrivons enfin à la salle d'entraînement, Beveridge conseille un jeune espoir du 400 mètres haies dans son japonais approximatif tandis qu'il m'explique l'intégralité du programme qu'il a fait subir à Akebono. « C'est comme pour une voiture », dit-il. « Ca c'est le moteur, » il pointe sur sa mesure de puissance sur le grand tableau au coin de sa salle d'entraînement, « et ça c'est le carburateur », pointant les mesures cardiaques. Le premier chiffre est une mesure des performances dans trois tests distincts de puissance. « Bas du corps, arrière des jambes et haut du corps : nombres d'unités, nombre de répétitions, ce qui donne ce chiffre », m'explique-t-il, pointant le tableau. L'autre évalue la performance cardiovasculaire. « Je les mets sur cette machine diabolique et je leur en fait baver ». La petite pièce est remplie d'appareils de musculation classiques qui, comme me l'indique Beveridge offrent un niveau de résistance constant, par opposition aux haltères dont la résistance varie en fonction d'un mouvement donné en raison de la gravité et de l'effet de levier. « La récupération me donne la qualité du bébé », continue-t-il, « si l'organisme est bon, quel est son état. Je peux mesurer numériquement et voir assez bien où ils en sont. Deux comme taux de récupération est un chiffre médiocre. Trois ou quatre est dans la moyenne. Six et plus est magnifique. Tu vois, les chiffres ne mentent jamais. Rappelle-toi, tu peux voir quelqu'un te dire 'je me suis entraîné vraiment dur'. Mais ça veut dire quoi ? ». En d'autres termes, que veut dire *gaman* ? Akebono a fait un deux sur le test cardio. Médiocre. Il est revenu le lendemain et a fait 670 points au test de puissance. « 380 pour un homme avant l'exercice est ce que je considère être assez costaud », dit Beveridge.

Il en vient ensuite à concevoir un programme individualisé pour l'improbable *rikishi*. « Il s'entraînait pour le sumo. Il s'entraîne à déplacer des montagnes. Je lui ai simplement fait acquérir de la puissance maximum. Tu vois, il soulève des montagnes. Mais quand il est venu ici il était grand et dégingandé ». Il fait donc commencer à Chad son programme en 26 séances pour le rendre aussi puissant que possible, et combattre ses grandes faiblesses naturelles pour leur sport choisi. « Je lui ai dit : 't'as un corps de merde pour ce sport. Tes jambes sont trop longues, ton fessier est trop haut, ton centre de gravité est trop haut. Si tu gardes ton fessier bas, c'est un peu comme une remorque qui charge un bulldozer ; c'est pour ça qu'elles sont à trente centimètres du sol. Si elles étaient plus haut, elles perdraient leur chargement au premier tournant. Là c'est le même principe. Si tu gardes tes fesses basses et ta tête haute puis que tu gardes ta tête juste au dessus des fesses tu seras très difficile à prendre. Tu étends ta carcasse et ils te prendront la tête et te feront rouler au sol, je te le garantis. Mais si tu gardes les pieds écartés, les fesses basses et la tête au dessus, ils ne pourront pas te faire bouger – même avec de la dynamite ».

Beveridge interrompt de temps à autres ses histoires pour aider Keith. A une occasion, il réprimande le jeune pour avoir bâclé sa dernière répétition sur la presse plutôt que de l'avoir descendue lentement. « *Dame, Keith-san. Saigo made. Saigo made* ». Jusqu'au bout. « Fais la session complète, quel que soit ton état de fatigue ». Mais son explication va plus loin que les mantras habituels du 'à fond' du *gaman*. « La dernière est la plus importante. Il faut contrôler la dernière répétition parce que c'est celle dont le cerveau va se souvenir. La toute dernière est la plus dure, donc si on la ramène lentement, le cerveau va se dire 'Putain de merde !'. Et il s'en souviendra. Le cerveau ne veut pas écouter les muscles. Si on triche avec la dernière répétition, le cerveau va dire 'Oh, t'es pas si sérieux, t'as pas vraiment besoin d'aide'. Tu vois, le cerveau est vraiment une chose têtue. C'est têtue, et donc il faut collaborer avec lui ». Je me demande alors si l'obsession de Beveridge avec le cerveau a quelque chose à voir avec la manière dont Chad se prépare au combat.

Gaijin Yokozuna

« Il emploie l'hypnothérapie », m'explique le docteur. « Il regarde vers le haut et ensuite ferme ses yeux. Quand il lance le dernier sel et qu'il regarde au dessus du public, on peut voir le blanc de ses yeux, il se relaxe. Ce qu'il fait est qu'il se plonge dans un état altéré de conscience. On apprend ça ici. L'un de mes diplômés de médecine est l'hypnologie ».

« Quand la transe commence-t-elle ? ». Ceux qui ont eu l'occasion de voir le visage que décrit Beveridge le connaissent comme l'expression la plus effrayante du sport. J'ai toujours cru que Chad essayait juste d'avoir l'air méchant.

« Juste au moment où il lance le dernier sel. Quand il fait ça il ferme tout. Il ferme le monde entier autour de lui. Pas de son. Rien. Juste 'maintenant je vais tuer ce mec. Ce mec va être mon ennemi'. Et donc quand il revient... on emploie une procédure en trois étapes pour commencer. On leur fait prendre trois grosses respirations. Retenir la respiration. Etape numéro deux : regarder le plus haut possible, puis fermer les paupières sur les yeux révolvés. La science médicale ne sait pas encore l'expliquer, mais quand les yeux sont tournés vers le haut et que les paupières sont fermées, le cerveau commence automatiquement à transmettre des ondes alpha. Tu vois, le cerveau a grosso modo quatre fréquences. Celle que tu emploies au jour le jour quand tu es réveillé est la bêta. On transmet environ treize à trente cycles par seconde quand on écoute, qu'on regarde, qu'on fonctionne. Maintenant, quand on regarde la télé le soir et qu'on commence à devenir comateux, on plonge dans un état subconscient qu'on appelle alpha. L'alpha est le premier niveau de subconscience, quelque part entre huit et douze cycles par seconde. C'est là que je veux que l'athlète arrive. Parce qu'en alpha, on est conscient à l'extrême de son environnement. On ne manque rien. On est en mode radar. On devient un chat, pour simplifier. Ça arrive quand quelque chose se passe la nuit et qu'on est surpris par un son, et qu'on traverse une pièce dans le noir. Ton corps peut le faire. Mais on apprend aux athlètes à se mettre dans cet état. Il y a deux autres niveaux, mais ils n'en ont pas vraiment besoin. Ils ont juste besoin de ce premier niveau de subconscience avec lequel ils peuvent vraiment bien faire. ».

« On leur apprend un fonctionnement en trois étapes, qu'ils peuvent remplacer par n'importe quelle couleur, ou mot, un peu plus tard. Laisser l'air s'échapper lentement. Et quand on est en alpha, on peut dire au subconscient 'Bleu' par exemple. 'Quand je pense au bleu, je veux me sentir comme ça'. Et donc à l'avenir il suffit de prendre une grosse respiration et de penser simplement au bleu. Le bleu est pas obligatoire, mais on l'emploie parce qu'il fait penser à la pénombre, à la nuit. Et après on reprend l'or pour revenir parce que cela fait penser au lever de soleil. Plus tard on peut laisser tomber les trois étapes. On fait s'entraîner les gens avec les trois étapes, puis plus tard juste avec la couleur. ».

« Presque dès le départ, Akebono a eu cette capacité. Personne ne peut t'hypnotiser. Il faut le faire soi-même ».

Quand Keith finit son entraînement, Beveridge sort une bouteille de vin et tous trois nous nous asseyons et nous relaxons, à discuter des chances de Keith d'arriver en équipe nationale. La femme de Bob Beveridge, Kim, apparaît de temps à autres pour voir si nous voulons quelque chose à manger ou quelque chose d'autre à boire. Elle traite Keith d'une façon très maternelle, lui demandant comment se passe l'école, ses frères, ses sœurs, ses amis. Elle semble enthousiasmée par mon projet, à la fois heureuse pour moi et fière de Chad, disant « Il est temps que quelqu'un écrive un livre sur lui ». Je peux comprendre comment le jeune Chad a pris refuge dans le petit gymnase aussi souvent que possible. Même Keith, qui vit chez ses parents, n'est pas pressé de partir. Pour un Chad pris du mal du pays dans sa solitude de 1988, c'est plus proche de sa famille qu'il ne l'a été depuis son départ de Waimānalo.

« On le voyait pas mal à l'époque. C'était sa maison », me dit Beveridge.

Gaijin Yokozuna

Quelques semaines après la première visite de Chad au labo de Beveridge, et juste avant le début de l'Aki *basho* 1988 ce mois de septembre, Larry Aweau décroche son téléphone à Hawaï pour entendre une voix rauque et excitée, à une grande distance, lui dire : « Larry, Larry, ne viens pas ! Il balance tout le monde en dehors du cercle ! ». Le score de 5-2 d'Akebono comme *jonidan* 52 lui vaut une promotion comme *jonidan* 15 pour le Kyushu *basho*. Il devient le numéro trois de la *heya*, derrière John et Taylor, et finit enfin par se voir l'objet d'attentions, et même de compliments occasionnels de la part du Patron.

Akebono est d'autant plus aiguillonné vers le haut du *banzuke* par les images qui défilent devant ses yeux juste avant qu'il ne s'endorme chaque soir : les photos de journaux désormais jaunies des frères Hanada. Après avoir remporté le *yūshō* de *jonokuchi* avec un score parfait de 7-0 en mai, Wakahanada s'est hissé en *sandanme* en novembre, où il établit encore une marque parfaite pour s'adjuger le titre de la division. Pas loin derrière lui, son frère Takahanada, dont la seule défaite en mai a été celle subie face au *gaijin* et qui combattra également en *sandanme* en novembre.



Akebono met la main à la gorge de son ancien partenaire d'entraînement, Takanohana, au cours de la séance pré-*basho* obligatoire devant le Conseil de Promotion des Yokozuna. Musashimaru et Dejima observent. Mai 200. Photo de Clyde Newton

« Ils étaient bons, tu sais », me dit Chad bien plus tard. « Même à l'époque. Wakanohana, quand il était en *sandanme*, il battait déjà Akinoshima, qui était *sekitori* ». Il fait une pause pour souligner le fait, puis reprend. « On faisait plus d'une centaine de combats d'entraînement à chaque fois ». L'une des particularités du *degeiko* qui mérite ici une petite explication est ce fait que les rivaux s'entraînent ensemble, chose que des boxeurs rivaux

Gaijin Yokozuna

n'envisageraient jamais. Mais il n'y a pas de sparring partners dans le sumo professionnel, il n'y a que ceux qui pratiquent le sumo, et pour évoluer à son meilleur, il faut connaître sa place sur le *banzuke* et s'entraîner avec les meilleurs qu'on a autour de soi. Une fois qu'Akebono et les frères atteindront le sommet des sommets, ils arrêteront de s'entraîner ensemble par peur de donner quelque indice, mais au départ, de telles craintes sont moins importantes que le fait de devenir aussi fort que possible aussi vite que possible. Et à cette époque Akebono trouve sa meilleure concurrence à la Fujishima-beya, où il se rend seul à chaque fois que l'occasion se présente.

« C'était violent », dit-il. « L'Oyakata devait nous faire arrêter, parce qu'on continuait et continuait encore ». Personne ne veut être le dernier à perdre un combat dans le petit groupe de niveau égal. Takahanada fait de son mieux pour venger sa défaite subie en mai devant Akebono à chaque fois que cela lui est possible. Akebono travaille tout aussi dur pour que cela n'arrive pas, et le plus petit Wakahanada est suffisamment vif pour les battre tous les deux dans n'importe quel combat. En dépit du rang faible des trois *rikishi*, leurs entraînements sont bien suivis. A de rares exceptions, l'*asageiko* est ouvert au public dans toutes les *sumō-beya*. Quelques fans de sumo se font un point d'honneur d'y assister de temps à autres, mais jamais pour regarder quelqu'un classé en dessous des premiers rangs *makushita*. Ces sessions particulières, toutefois, représentent l'avenir du sumo d'une manière particulière. Si les experts en sumo peuvent regarder les autres *shin-deshi* et simplement spéculer, il ne fait aucun doute que les frères deviendront *sekitori*.



Les premiers de la classe de mars 1988. Le Yokozuna Akebono et le Yokozuna Takanohana assistent le Yokozuna Wakanohana (au centre) pour son dernier dohyō-iri, en 2000. Photo de Clyde Newton.

« Quand on finissait enfin l'entraînement », se souvient Chad, « Ils remballaient tout et partaient, les caméras, les journalistes, avant même que les *sekitori* n'aient commencé à combattre ».

Fait assez intéressant, si Taka et Waka ont leur propre liste, le nom de chacun des frères apparaît dans la liste de l'autre, mais seulement de la façon dont celui d'Akebono apparaît :

Gaijin Yokozuna

comme l'« ennemi », comme motivation à s'entraîner encore plus fort. Appartenant à la même *heya*, les deux frères ne s'affrontèrent officiellement qu'une seule fois, dans un *kettei-sen* pour le *yūshō* dont tous ceux qui l'ont vu s'accordent à dire que Taka a plongé. Mais en 1998, ils sont au milieu d'une querelle très médiatique, et ne se sont plus entraînés depuis bien longtemps, et la querelle ne fera que s'amplifier avec leur retrait de la compétition. Les luttes entre frères peuvent être les plus féroces de toutes, en dépit de ce qu'on peut dire sur la force des liens familiaux. Au départ, les Hanada se sont poussés sur le *banzuke* tout autant qu'ils ont poussé Akebono, parce que perdre l'un contre l'autre était pire que perdre contre quiconque d'autre.

Au cours de mes premiers entretiens avec Akebono en plein pendant sa vie active, son grognement d'acquiescement sur l'effet qu'eurent les frères sur sa carrière se bornait à un commentaire sur l'effet de motivation des flashes pointés sur eux plutôt que sur lui le jour de leur enregistrement en 1988, et aux anecdotes sur les premiers *degeiko* à la Fujishima-beya. Mais une fois retiré trois ans plus tard, les deux premiers noms qui précèdent la phrase « Ils sont la plus grande raison de ma réussite » sont ceux des frères Hanada.

Gaijin Yokozuna



Chapitre 7 : Le Yokozuna

Quand les gens vous voient devenir yokozuna, c'est la première chose qu'ils vous demandent – y a-t-il une augmentation, est-ce qu'on peut faire ce que l'on veut ? Si j'avais le point de vue d'une personne ordinaire, je regarderais peut-être les choses de la même façon. Mais dans ma manière de voir les choses, être un yokozuna n'est pas une question d'argent ou de temps libre. C'est juste la pensée que ce sport est ancien et que c'est le sport des Japonais. Avant moi, il n'y a eu que 63 gars qui ont pu faire ce que je fais aujourd'hui. C'est de l'amour et de la fierté plus qu'un souci d'argent. C'est le respect que l'on a d'être un yokozuna. C'est le plus grand des bonheurs en ce qui me concerne.

LE YOKOZUNA NOUVELLEMENT PROMU AKEBONO
S'ADRESSANT AU CLUB DES JOURNALISTES ETRANGERS DU
JAPON, 13/02/1993

Aucun de ceux qui les connaissent tous les deux ne se hasarderaient à appeler Konishiki et Akebono de vrais amis. Konishiki est venu à la première fête de naissance qu'Akebono a tenue pour sa fille en 1999, et il était présent quand Chad a épousé Christine l'année précédente, mais eu égard aux similitudes de leurs situations et aux années qu'ils ont passé ensemble dans le sumo, on pourrait s'attendre à ce que leur relation aille plus loin. Quand Konishiki finit par être la seule personne de la liste d'Akebono à ne pas donner suite à mes demandes d'interview pour cet ouvrage – invoquant toujours (et à sa décharge, de manière crédible) un agenda surchargé – et qu'Akebono n'est pas surpris par ces refus, je commence à saisir les limites des relations sociales entre les deux hommes. Je soupçonne que les tensions qui peuvent subsister entre les deux hommes nous ramènent à la théorie de Wakanohana sur le mauvais ménage existant entre compétition et amitié.

Toutefois, en dépit de la distance sociale qui les sépare aujourd'hui, Chad est empli de gratitude pour l'aide rapide de son *senpai*, et il ne fait pas mystère de l'étendue de celle-ci. Lorsque je prononce le nom de Konishiki dans notre toute première interview, Chad répond pour la première fois rapidement, au lieu de prendre un moment pour réfléchir comme il le fait pour la plupart des autres questions. « Grâce à lui, je suis arrivé où je suis aujourd'hui. Il m'a donné des conseils sur et en dehors du *dohyō*. Il s'entraînait avec moi. Il m'a rendu plus fort. Et c'est très important d'avoir quelque chose comme ça parce que, comme je l'ai dit, on n'est que des êtres humains, et on se fatigue à faire ça tous les jours, et parfois on veut juste fuir tout ça. Il venait pour me voir, m'observer, et on a besoin de quelqu'un pour nous pousser comme ça ».

Gaijin Yokozuna

Une poussée bien utile intervient début 1989, quand Konishiki invite Akebono à le rejoindre au *jungyō* de printemps comme l'un de ses *tsukebito*, suite à l'Haru *basho* d'Osaka. Le programme d'un *jungyō* est suffisamment éreintant pour les *sekitori*, qui n'ont qu'à apparaître, faire le *dohyō-iri* et combattre une fois. Pour les *tsukebito* cela peut devenir l'enfer, puisqu'ils doivent tout faire, de la lessive aux courses, en passant par l'emballage et le transport des malles de leurs supérieurs, tout ceci suivant un difficile entraînement matinal.

Le premier voyage de Chad dans la campagne japonaise lui ouvre les yeux sur le fait que le Japon n'est pas qu'un éternel horizon grisâtre. Il voit des montagnes, des rivières, des forêts, et rizière après rizière. Les spectaculaires cerisiers en fleurs ont déjà salué le printemps, et cette fois-ci Chad peut réellement apprécier la saison, après avoir passé son deuxième hiver. Certaines des senteurs dans la campagne évoquent les souvenirs les plus puissants de Waimānalo qu'il ait eu depuis son arrivée au Japon. A certains moments il peut fermer les yeux, respirer, et se retrouver chez Glenn Fleurs et Plantes, ou dans la cour, ou à la ferme avec l'un des chevaux de l'Oncle Sam.

Le premier matin frisquet, il est réveillé dans la pénombre et se retrouve avec un groupe d'autres *tsukebito* à attendre un bus pour se rendre au site du *jungyō*. Ils embarquent en silence quand arrive celui-ci, et en sortent quinze minutes plus tard devant un grand champ. Les autres *tsukebito* agissent comme par instinct, connaissant par cœur la routine du *jungyō*. Chad les aide à décharger de gros paquets et de grosses malles de bambou vert et orange de deux imposants camions. Il les suit à un endroit dans le coin du champ et les aide à dérouler les bâches, qui sont ensuite recouvertes de tatamis, sur lesquels les malles sont placées par rangées, à même le sol. Il transporte la malle de Konishiki et la place devant l'un des tatamis à l'arrière de l'une des rangées. En quinze minutes une *shitaku-beya* toute nette – l'équivalent du sumo d'un vestiaire – de la taille d'un terrain de basket est érigée dans le coin du champ. Ils se mettent ensuite en disposition pour l'*asageiko*, soit sur le *dohyō* érigé au milieu du champ, ou sur d'autres aires d'entraînement sur les côtés, où ils se servent de bâtons pour délimiter leurs cercles sur la terre battue.

Ils s'échauffent avec des *shiko* et entament directement un entraînement similaire au *degeiko*, chacun des combats voyant sa fin signalée par les cris des challengers suivants. Chad doit s'imposer plus que d'habitude pour avoir l'occasion de se battre dans cette féroce compétition matinale. Il apprendra plus tard que le temps d'entraînement est précieux lors des *jungyō*, puisque la plupart du restant des journées est empli de la sorte de ballet militaire qui a commencé celle-ci : emballer, déballer, remballer et s'en aller. Trouver une laverie automatique dans la ville suivante, faire la lessive, faire quelques courses pour le *sekitori*, et enfin reposer son corps fatigué. Comparé à cette broyeuse, la vie à l'*Azumazeki-beya* est facile. Le reste des *tsukebito* profite au maximum du temps d'entraînement – c'est leur seule chance de fuir tout ça.

Alors que le soleil commence à percer au-dessus de l'horizon et à lui piquer les yeux, Chad est appelé par un autre des *tsukebito* de Konishiki. L'entraînement est terminé. Il suit les autres garçons vers la *shitaku-beya*, où des *sekitori* endormis reposent déjà sur leur tatami, à bavarder avec leurs *tsukebito*, lire des magazines, ou à discuter avec des journalistes locaux. Ils sont tous proches les uns des autres, en fonction du rang, et les quatre dernières places sont toujours vides. On dit à Chad d'attendre près de la malle de Konishiki.

Le silence se fait sur l'endroit quand les 280 kilos de l'homme font leur entrée, entre deux autres *tsukebito*. Il se rend directement à sa place comme s'il était déjà venu la veille, salué

Gaijin Yokozuna

tout au long de son trajet par tous ceux devant qui il passe (« Ohssssh ! »). Un *tsukebito* l'aide à enlever son kimono et il s'allonge sur le tatami. Un autre *tsukebito* éponge la sueur qui coule sur son visage à l'aide d'une serviette. Un troisième le rafraîchit. Le premier tend à Chad le kimono pour qu'il le plie et revient ensuite en position avec une bouteille d'eau minérale.

Peu après que Konishiki s'est installé, un nouveau silence retombe sur la *shitaku-beya*, encore plus palpable que le précédent. Des 'Ohssssh' l'interrompent et s'étendent sur la zone alors qu'un homme au visage taillé à la serpe marche dans la direction de Chad, flanqué de quatre *tsukebito*, ses yeux perçants taillant la route devant lui. Ceux qui se trouvent sur son chemin sautent sur le côté et s'inclinent. Il ne rend aucun de ces saluts. L'homme est bien plus petit que Konishiki – peut-être moins de la moitié de celui-ci – et pourtant tous les regardent se portent sur lui comme s'il était un descendant de l'empereur lui-même. Chad s'incline et salue alors que l'homme lui passe devant. Seul le salut de Konishiki est retourné d'un hochement de tête.

L'homme s'avance vers le dernier espace de la *shitaku-beya*, où quatre autres *tsukebito* l'attendent avec des serviettes. Deux d'entre eux tendent les serviettes comme des rideaux pour qu'il se déshabille. Deux autres l'aident à enfiler son *mawashi*, et alors les serviettes tombent, révélant un corps très musclé, jusqu'à des abdos en plaque de chocolat. *Méchant. Peut botter les fesses de n'importe qui.* Chad sait de qui il s'agit. Le Yokozuna Chiyonofuji. L'homme dont Taylor parlait avec une telle admiration. Il ne doit pas peser plus de cent quarante kilos, et pourtant il n'y a pas le moindre doute qu'il peut – et qu'il le fera, s'il le doit – défier quiconque en sumo. *Méchant. Fort.* Chad a entendu dire qu'il avait soulevé Konishiki du sol. Plus tard cet été, dans une interview avec l'écrivain du sumo Mark Shilling, Chad comparera une séance de *butsukari-geiko* avec Konishiki à « courir contre un mur en pierre ». Et voici maintenant Chiyonofuji, qui pèse moins que Chad et bien moins que Konishiki, non seulement capable de faire bouger le gros *ōzeki* autour du *dohyō*, mais de le soulever du sol. L'homme impose le respect, juste en apparaissant. Le respect, pas seulement de ceux qui savent qu'il est connu, mais des hommes même qui sont ses adversaires, et pas seulement en raison de son palmarès de tournois, mais parce qu'ils savent tous sans le moindre doute possible qu'il est l'homme le plus fort parmi eux.

Puis, comme il était arrivé, le Yokozuna quitte l'endroit par là où il est venu et se dirige vers le *dohyō* pour commencer l'entraînement.

Le Yokozuna. L'image de son entrée reste gravée dans l'esprit de Chad durant le reste de la matinée, même après avoir préparé et servi le repas du matin et repris son poste d'attente au service de Konishiki. Sur l'un des côtés, des *rikishi* de rang inférieur somnolent dans la chaleur de la brise tandis que Konishiki discute avec Mitoizumi. Des visiteurs munis de passe spéciaux vont d'un *sekitori* à l'autre pour demander timidement des photographies. Et de l'autre côté, Chiyonofuji discute tranquillement avec un homme en costume tandis que murmurent deux de ses *tsukebito*. Le regard de Chad reste fixé sur lui, et un mot demeure dans son esprit : respect. Il doit y avoir une bonne centaine de gars ici. Et à leur sommet est assis Chiyonofuji. Le Yokozuna n'est pas qu'assis ; il préside sur les rangées de *rikishi* allongés devant lui, même quand il se détend dans ce tranquille après-midi, ne faisant attention à personne d'autre qu'à son invité en costume. Il préside, mais pas de façon régaliennne ; c'est parce que sa position d'autorité est *admise* de tous.

Plus tard, l'humeur change de manière aussi brutale que plus tôt dans la journée quand le Yokozuna a fait son arrivée. Un *tsukebito* ouvre l'une des trois boîtes portant le nom de celui-

Gaijin Yokozuna

ci et donne des gants blancs au reste des serviteurs. Un autre prépare le *keshō-mawashi* de Chiyonofuji. Un troisième ouvre un long étui de métal pour en sortir un sabre de samourai dans un fourreau incrusté d'or. Les *tsukebito* tiennent tous leurs mains devant eux, comme des chirurgiens qui chercheraient à éviter germes et infections, leurs gants éclatants contrastant avec leurs *mawashi* noirs. L'un des *tsukebito* gantés va chercher l'une des boîtes de bambou et, avec quelque effort, en sort une épaisse corde blanche et brillante.

Les sourires dans la zone disparaissent comme si quelqu'un avait pressé un interrupteur, et une aura de respect s'abat sur le *shitaku-beya* toute entière. Même Konishiki observe avec intensité tandis que les garçons déroulent la corde sur toute sa longueur – environ deux mètres – et y fixent cinq bandes de papier plié en zigzag sur le centre plus épais. Le *chonmage* au sommet de la tête de Chiyonofuji a lui été sculpté en la forme florale formelle portée par les *sekitori* en compétition. Il est assisté pour passer tout d'abord un sous-*mawashi* de tissu, puis son brillant *keshō-mawashi*. Enfin il se penche en avant sur les épaules de l'un des gars, tandis que les cinq autres l'entourent pour nouer la corde autour de lui comme une ceinture. Les garçons tirent dessus pour la serrer et nouent un nœud à boucle unique, ponctuant l'action avec un chant grave « *Uh-who-uh-who-uh-who !* ».

Chiyonofuji est désormais plus que « méchant, peut botter les fesses de n'importe qui ». Peut-être est-ce à cause des bandes de papier qui pendent de la corde. Chad a vu des versions réduites de ces bandes chaque matin, pendant du sanctuaire Shintō miniature dans la *keikoba* de l'Azumazeki-beya. L'homme est capable de soulever Konishiki de terre, mais désormais ce n'est pas le plus important. Le respect qu'il imposait plus tôt venait de sa puissance évidente. Mais maintenant, dans tout son appareil, la grosse corde brillante autour de la taille, il impose un respect différent qui apparaît à Chad au-dessus de son évidente puissance. Ce respect s'appuie sur le Japon tout entier et l'histoire du sport. Chiyonofuji n'est pas une sorte de champion du monde poids lourds ou une star de la NBA avec un anneau de champion sur le doigt. C'est un homme d'honneur, qui se tient fièrement avec une sorte de dignité que Chad n'a jamais vu auparavant. Il est le Yokozuna.

L'IMAGE DE CHIYONOFUJI, puissant, la corde blanche autour de la taille, reste dans l'esprit de Chad durant tout l'été, l'aidant à enregistrer trois scores positifs supplémentaires qui l'amènent dans le premier quart de la division *makushita* – la plus élevée des divisions non salariées du sumo et celle d'où il est le plus difficile de sortir. Alors que la plupart des promotions dans le sumo sont basées objectivement sur le nombre de victoires qu'un *rikishi* enregistre dans un tournoi, les promotions les plus importantes sont plus subjectives, soit en raison des enjeux (comme pour la promotion au rang de *yokozuna*), ou parce qu'un nombre de candidats de valeur sont suspendus aux défaites, rétrogradations et retraites de ceux se trouvant au-dessus d'eux, comme c'est le cas pour la promotion de *makushita* en *jūryō*. Un 4-3 au fond de la *makushita* vaut une promotion de quelques rangs, tandis qu'un 4-3 comme *makushita* 1 ne garantit même pas une promotion en *jūryō*. Si personne en *jūryō* ne termine avec un score négatif ou ne se retire, même un score de 7-0 depuis le rang de *makushita* 1 ne sera pas suffisant pour une promotion en *jūryō*.

La *makushita*, en conséquence, est l'un des endroits les plus difficiles du *banzuke*, à la fois en raison de ces jeux de chiffres et de ce qui attend au-dessus. Presque tous les *rikishi* – dont même beaucoup qui ont emporté par la suite la Coupe de l'Empereur – se souviennent de leur

Gaijin Yokozuna

promotion de la *makushita* comme le point culminant de leur carrière. Le *rikishi* de *makushita* effectue les corvées avec ceux des divisions inférieures et dort dans une grande chambre collective avec les autres *deshi*, tandis que les résidents des divisions *jūryō* et *makunouchi* vivent comme des petits princes gâtés et ont leur content de jolies femmes. Dans bien des cas, les *rikishi* de *makushita* sont plus forts que des *sekitori*, mais n'ont pas eu la chance ou la régularité pour accumuler suffisamment de victoires pour se propulser dans l'une des convoitées 26 places de *jūryō*. Parfois au cours d'un *honbasho*, ils peuvent battre un *sekitori* (les *rikishi* du sommet de la *makushita* sont parfois opposés à des *jūryō* dans certains combats), pour rentrer ensuite chez eux et gratter le dos d'un autre *sekitori*. Certains sont d'anciens *sekitori* qui ont goûté à la gloire et sont anxieux de la retrouver. Le reste est simplement désespéré, se battant avec une intensité qui augmente à chaque rang des 120 places que compte la division. Dans chacune des autres divisions, la victoire et la défaite sont toujours en jeu, et parfois la gloire et les attributs d'un titre sont dans la ligne de mire. Mais en *makushita*, la liberté, l'argent, le respect, le sexe – tout est en jeu. Parce qu'il y a tant en jeu, ce sont à la fois les combats les plus passionnants à voir et les plus difficiles à remporter.

Chad voit ses régulières, bien que banales, victoires en *makushita*, éclipsées par ses deux plus fréquents partenaires d'entraînement. Takahanada égale son score parfait de mai pour remporter son deuxième *yūshō* en *makushita* en septembre. À l'âge de 17 ans, il est déjà comparé à un Chiyonofuji jeune par ceux qui le regardent s'entraîner, ce qu'il fait comme s'il était habité par l'esprit d'un artiste, levant chaque jambe le plus haut possible comme s'il était danseur de ballet. Même quand il punit son corps en enchaînant combat après combat, ses efforts semblent plein d'aise, souples, presque élégants. Là où Akebono produit de drastiques changements de position et se repose sur des techniques explosives et violentes, Takahanada produit de subtiles modifications pour perfectionner l'ensemble de vitesse, technique et puissance, avant d'y injecter son talent naturel. Wakahanada se trouve juste derrière lui en dépit de son score négatif de septembre comme *makushita* 5 dans la zone la plus dangereuse du *banzuke*. S'ils ressentent une quelconque pression à se mettre au niveau de leurs célèbres père et oncle, on ne peut la voir.

Chad sait qu'il peut battre chacun des frères à tout moment. Il sait aussi que depuis un moment, les garçons sont désignés comme l'avenir du sumo et que plus ils grimperont dans le *banzuke*, plus les gens parleront d'eux avec le respect en principe réservé aux semblables de Chiyonofuji. Il sait aussi que bien qu'il grimpe en même temps qu'eux, personne n'a jamais pensé à mentionner son propre nom dans la même phrase que le mot '*yokozuna*'. Et quelque soit le degré de mécontentement que ce fait lui procure, il garde le silence.

Gaijin Yokozuna



Chapitre 8 : La Voie du Sumo

S'il avait pu supporter le style de vie, je ne crois pas que j'aurais été le premier yokozuna étranger. Je veux dire, je pouvais lui botter les fesses quand il est arrivé, mais Ola était fou. On pouvait le foutre à terre cent fois, il revenait toujours à la charge. J'allais m'entraîner dans une autre heya et revenais crevé, je pouvais à peine bouger. Et arrivait Ola : « Chad ! Viens on va faire de la muscu ! On va chercher un ballon de basket ! J'aimerais m'entraîner plus ! ». L'enfoiré avait trop d'énergie ! Si le sumo était juste un sport et pas un style de vie, je crois qu'il y serait arrivé avant moi.

CHAD ROWAN, 05/05/1999

Ola Rowan regarde par le hublot de l'avion, en septembre 1989, le même horizon gris que son frère a aperçu un an et demi plus tôt, sans incertitude mais avec une excitation joyeuse. L'endroit grouille d'opportunités autant que d'immeubles identiques. Il converse quasiment sans interruption avec Troy Talaimatai, la recrue samoane qu'Azumazeki Oyakata a trouvée à Honolulu. Ola n'a aucune peur, et ne ressent pas un instant la solitude qu'a pu éprouver son frère quand il a effectué le même voyage. Il ne voit que la vie, une grande ville, un endroit où entrer dans la partie et jouer.

La question du 'pourquoi as tu voulu rejoindre le sumo ?' ne s'applique pas vraiment à Ola, car il aurait sauté sur n'importe quel billet d'avion gratuit. La vraie réponse, s'il en est une dans le cas d'Ola, est que pour lui, le sumo est véritablement sa dernière chance. Une autre bagarre à la Kailua High l'a envoyé vers l'Olomana School : le Centre de redressement pour jeunes d'Hawaï. « Tous les délinquants rassemblés », me dit-il en parlant de son expérience de la fin 1988, « ça posait des problèmes, tu vois ce que je veux dire. Ils n'arrivent pas à comprendre, quand tu mets tous ces enfants agités ensemble là-dedans, je veux dire, ça finit par produire quelque chose, tu vois ce que je veux dire. Forcé. Surtout quand tu fous un paquet de drogués ensemble ». Sa mère finit par devoir le retirer de l'école un matin parce qu'il s'est soûlé.

Quand on dit à Janice Rowan que son fils a amené de l'alcool à l'école, elle répond alors « Je vais vous dire. Je vais vous dire pourquoi mon fils est vraiment en colère quand il arrive à l'école. Avant qu'il ne franchisse la porte, il doit se déshabiller. Je le fouille chaque jour. Ce matin je l'ai fouillé. Et je vais vous dire. Je fouille son sac, ses poches, tout. Donc ne me dites pas qu'il avait de l'alcool dans son sac. Quelqu'un le lui a donné. Je vous l'ai amené directement ». A peine plus de six mois avant son baccalauréat, Ola quitte Olomana. On appelle bien vite Larry Aweau, et Ola signe pour s'envoler au Japon à la fin de l'été.

Gaijin Yokozuna

« Je lui ai dit, ‘Tu dois oublier Hawaï’ », me dit Aweau. « ‘Certains de ces garçons seront plus jeunes que toi, et tu devras faire ce qu’ils te diront de faire. Tu fais tout ce qu’ils te disent de faire, et tu réussiras’ ». Ola est sans doute la recrue la mieux préparée d’Aweau, de par le sentiment qu’il a que le gamin a besoin d’autant d’entraînement culturel que possible, et grâce au temps qu’Aweau lui fait passer sur le *dohyō* de l’aficionado de sumo d’O’ahu John Jaques, à apprendre les bases. Et puis il y a ces appels fréquents du Japon. « Je parlais souvent à Chad, et il me disait le genre de trucs qui m’arriveraient en arrivant ici, donc j’étais prêt », me dit Ola. « J’avais une longueur d’avance. Je savais où je mettais les pieds ».

Un Azumazeki bien plus enthousiaste le rencontre à l’aéroport – d’autant plus excité qu’Ola est celui qu’il veut depuis le départ, et parce que Chad commence à le surprendre en se révélant. Taylor, dont beaucoup le comparent à Konishiki en raison de sa carrure énorme, est désormais à une marche des *jūryō*, et John et Chad ne sont pas loin derrière. Troy démontre lui-même un grand potentiel avec ses mensurations parfaites de 1.90 pour 160 kilos. Et voilà Ola : le talent au naturel. L’Oyakata envisage un chiffre inédit de cinq *sekitori* dans sa *heya* vieille de quatre ans, exploit incroyable si l’on tient compte du fait que le temps moyen entre l’ouverture d’une *heya* et l’avènement dans ses rangs ne serait-ce que d’un *sekitori* est de dix ans. Et si John et Chad peuvent parvenir en *jūryō*, et Taylor arriver au grade d’*ōzeki*, Ola pourrait bien aller jusqu’au sommet : son premier *yokozuna*.

« J’étais content qu’il arrive », me dit Chad à la mi-1999, « pour qu’on puisse réussir ensemble ». Parler d’Ola ne se révèle jamais trop difficile durant nos interviews, mais dans le ton du Yokozuna je peux toujours sentir une pointe de regret et de déception, et une sorte de résignation à la *shō-ga-nai* sur le fait que la vie dans le sumo n’était pas faite pour lui. « Le problème avec Ola est que quand vient le moment de combattre, il est prêt à ça. Ça m’a jamais inquiété. Je voulais juste le tenir loin des ennuis ». Et il regarde par terre, secouant la tête.

Après le petit déjeuner de bienvenue de l’Okamisan, Ola se voit projeter dans la vie du sumo comme Chad l’a été, charge à lui de réussir. Mais manquant de la patience de son aîné, il passe le plus clair de son temps à se battre contre lui-même, et parfois contre le système du *senpai-kōhai*. Comme il arrive souvent dans les systèmes régis par l’ancienneté, ceux qui sont le plus proche du fond endurent les pires des punitions arbitraires de la part de ceux qui sont au-dessus, simplement parce que ceux-ci peuvent le faire.

Selon Ola, sa première expérience de la sorte se produit dans les mains de Nathan Strange, un Anglais du Kent qui a harcelé Azumazeki Oyakata avec plusieurs lettres exprimant son désir de devenir un *rikishi*. L’Oyakata a fini par céder au jeune de deux mètres juste avant qu’Ola et Troy n’arrivent. Strange est encore plus un ovni dans l’Azumazeki-beya que Chad ne l’a été lors de ses premières années, bataillant pour s’intégrer à la fois à la culture du sumo et à la grandissante culture hawaïenne de la *heya*. Le maigre étranger parle avec un accent anglais prononcé à la Austin Powers qui en fait un objet de railleries permanentes pour les Hawaïens. Et il est blanc. *Haole*. Mélanger des Samoans et des Hawaïens était déjà suffisamment risqué, mais ce gars est *haole*. Pour un Hawaïen comme Ola, c’est une chose de se prendre une baffé d’un Japonais, au Japon. Se prendre une baffé d’un *haole* est une toute autre chose. On ne frappe pas un Hawaïen au visage sans devoir s’attendre à une réaction, surtout si l’agresseur est Blanc. Et on ne va pas se plaindre au Patron d’un quelconque des *rikishi*, surtout si ce *rikishi* est Ola.

Gaijin Yokozuna

« Ce Nathan, il était jaloux [que Chad s'occupe de moi] », me fait comprendre Ola. « Et il lançait de fausses accusations à l'Oyakata, et je me suis fait choper, et priver de sorties. Donc j'étais vachement en colère contre lui, et pourtant faut respecter le gars, hein ? C'est la coutume japonaise. Mais dans le cercle, c'est différent. Et j'étais si énervé contre lui, et Chad m'a dit 'Je vais te dire. C'est le moment de lui rendre la monnaie de sa pièce'. Donc on est à l'entraînement, et après que ce soit fini, tu pousses le gars, un autre gars se précipite. Tu prends le premier gars qui se présente en face de toi. Donc Nathan était là, il est venu et il m'est rentré dedans. Et j'ai pensé qu'il devenait agressif, donc j'y suis allé tu sais 'Oh yeah !'. Il m'a chargé. Je l'ai frappé main ouverte, et il est retombé au milieu du cercle ». En dépit de scores positifs en *honbasho* à chacune de ses apparitions, Nathan Strange ne durera que trois mois supplémentaires.

Malheureusement, bien qu'Ola apprenne qu'il lui faut « se battre pour ce qu'il aime » tout aussi rapidement que son frère, il manque de la faculté de jugement de son aîné concernant le moment et le lieu approprié. « Regarde autour de toi avant de faire quoi que ce soit, et ne soit pas ignorant », sont les paroles qui ont marqué la vie de Chad, des paroles qui lui ont permis de tenir un jour dans ses mains un rondin après sa propre arrivée, parce que le moment était le bon. Ola arrive dans un environnement bien différent, où les mots « Bats-toi pour tes droits, l'Hawaïen ! » sont devenus moins vitaux. Les Hawaïens et Samoans d'Hawaï représentent désormais près d'un tiers des *deshi* de l'Azumazeki-beya, ainsi que les trois rangs les plus élevés de la *heya*. C'est devenu presque aussi important pour les *deshi* japonais qu'ils s'affirment eux-mêmes.

« On avait ce gars appelé Umi », se souvient Ola. « Umi-san. Il sortait tous les soirs. Il rentrait ensuite et allait droit sur les lutteurs les plus jeunes pour s'en prendre à eux pendant qu'ils dormaient, les réveillait, s'en prenait à eux, tout ça. Et donc mon frère restait avec moi jusqu'à ce que je m'endorme. Il était comme un protecteur, tu vois ? A ce moment. Donc le gars rentrait et il s'en prenait à nous – moi et Troy tout particulièrement. Et donc un jour il est revenu ivre, et il était malade. Et moi, j'en avais marre. C'était tous les soirs la même chose, j'en avais marre. Il est venu vers moi. Il me tapait dessus, tout ça. Je me suis levé. Je lui en ai collé une. Il a crié. L'Okamisan a couru descendre – c'était au milieu de la nuit. Donc j'étais au sol, Chad essayait de me retenir. Je le frappais. 'Pow ! Pow ! Pow !', je criais en anglais ; j'ai juste continué à le frapper ».

Si Ola a jusque là seulement craint les raclées de maman, il va être surpris.

« Tu sais ce que c'est le *kawaigari* ? », me demande Chad alors que nous devisons sur le séjour d'Ola au Japon. Il me semblait alors que le terme signifie la partie finale d'une séance d'entraînement, lorsque le *butsukari-geiko* finit par durer assez longtemps pour faire pleurer d'épuisement et de douleur un *rikishi*. J'apprendrai aussi qu'il peut être une sorte de brimade cruelle faite au détriment de tout le monde, des étudiants aux ouvriers aux infirmières *kōhai* enfermées dans des pièces seules avec un *senpai* qui les harcèle verbalement pendant une heure. « Non, je te parle du vrai *kawaigari* », dit-il. « Oh, c'était la première fois que je voyais ça, et je ne l'ai vu que deux fois en tout. Ils lui ont fait faire du *butsukari* pendant une heure. Puis ils lui ont fait faire des pompes pendant une heure – on était tous autour à regarder. Puis mon patron m'a dit de quitter la pièce. J'ai dit 'Non, je veux voir ce qu'ils vont lui faire'. J'ai dit à mon frère 'ils te battent pas pour le plaisir de te battre. Ils le font pour une raison' ».

Pour être parfaitement honnête avec l'Oyakata, des mesures apparemment si drastiques sont partie intégrante du sumo depuis au moins l'époque où le sport a commencé à prendre la

Gaijin Yokozuna

forme qu'il a aujourd'hui, soit le milieu du dix-neuvième siècle. Dans un contexte élargi à l'ensemble du Japon, la vision d'un *oyakata* quelconque employant le *shinai* ne ferait pas ciller grand monde, une chose que me confirme un jour mon épouse sous la forme d'un récit tiré de son expérience dans l'un des lycées féminins les plus prestigieux de Tokyo. Un jour, à quinze ans, elle est appelée devant la classe et frappée sur la tête à l'aide d'un épais dictionnaire au point d'en avoir la nausée et des troubles de la vision – symptomatiques d'une commotion – parce qu'elle a *oublié son carnet de textes*. « Cinq professeurs étaient à l'entrée de l'école tous les matins pour vérifier nos uniformes », me dit-elle, « et chacun d'entre eux portait un *shinai*. On voyait tout le temps des filles avec des hématomes au visage ». On ne doit pas être surpris, alors, de voir que les bastonnades sont employées comme moyen de discipline dans le sumo, sport où la violence fait partie du pain quotidien. Avec Chad, Azumazeki Oyakata a employé le *shinai* pour essayer d'allumer une flamme de colère. Avec Ola, il l'emploie pour brider le garçon comme un étalon tête.

« Donc à 02h30 du matin j'ai du enfileur mon *mawashi* », me dit Ola, « aller sur le *dohyō* et faire du *butsukari* avec John Feleunga, Imura, et je me souviens plus de qui d'autre. J'étais si crevé. Ils me projetaient contre le mur, me baffaient. J'te jure, ils me baffaient *sévère*. Et l'Oyakata, il m'a fait rester en position de pompes pendant un long moment, et à chaque fois que je retombais fallait tout recommencer. J'ai du rester là pendant une heure. J'étais si fatigué, et l'Oyakata continuait à me frapper avec le bâton. Je leur ai dit 'Je vais vous dire, vous pouvez me frapper autant que vous voudrez'. 'Tain, c'est là que ça a basculé. Il a arrêté. Mais quand je suis remonté, je suis allé me regarder dans le miroir, et j'ai fait 'Wow !'. Tu vois la partie que ne recouvre pas le *mawashi* ? C'était violet, des impacts de partout. C'est comme ça qu'on fait avec les animaux, tu vois ce que je veux dire ? ».

L'expérience d'Ola rend plus complexe le fait admirable que Chad Rowan ait pu réussir comme Akebono parce qu'il a été capable de tenir sa langue et survécu aux dures réalités du sumo, car il est si facile de considérer l'anecdote d'Ola – confirmée par Chad – et de prendre son parti : *C'est comme ça qu'on fait avec les animaux*. Subir ça ? Le dos couvert de bleus ? Non, Ola ne peut pas subir le style de vie, mais il est aussi trop intelligent pour que ce style de vie puisse le redresser grâce à sa forme antique de punitions corporelles, assez intelligent pour se dire *Hey, j'ai fait une connerie, mais je suis pas un animal*.

Et donc le *kawaigari* ne marche pas plus que les sièges arrière des véhicules de police de sa jeunesse. S'il y a le moindre coin à problèmes dans ce pays relativement terne et respectueux des lois, Ola le trouve. « Il était dehors tous les soirs », se souvient Chad, « dès la première nuit qu'il a passée ici ». Bien qu'il ait été privé de sorties dès la deuxième semaine pour avoir manqué de rentrer avant le couvre-feu, Ola continue à rentrer à l'Azumazeki-beya bien après minuit dès sa première nuit de libre, et finit par aller à l'appartement d'un ami plutôt que de réveiller tout le monde. « J'avais peur de l'Oyakata, parce que j'avais vu avant comment il pouvait devenir furieux, donc j'ai préféré pas rentrer », se souvient Ola. « Donc j'ai fini par rentrer, et bon, tu vois le genre, j'ai encore du faire du *butsukari* pendant un long moment. 'Tain, Chad en est devenu fou ».

« Je me sentais responsable pour lui dans le cercle », me dit Chad, « et je me sentais responsable pour lui en dehors du cercle ».

Ce qui se passe dans le *dohyō*, toutefois, est une autre histoire. Ola est bientôt capable de projeter tout le monde en dehors à l'exception de Troy, John, Taylor et d'un autre *deshi* : l'époque où il pouvait tenir le coup face à Chad est révolue. « J'avais été dans le cercle avant,

Gaijin Yokozuna

et il m'a foutu une branlée », me dit Ola dans un éclat de rire. « Il me balançait partout dans cette putain de pièce, y me frappait comme ci, comme ça – pas avec le bâton, il me filait des baffes. Et tu vois, quand tu es recouvert de sable, tu *sens* les coups. Je me relevais et je le regardais, il riait. Quand on se retrouvait une nouvelle fois, j'essayais. J'arrêtais pas d'y retourner ».

« J'étais dur avec lui », me dit Chad. « J'imagine que j'étais un peu déçu. Il était arrivé avec Troy, et ce gars d'Angleterre. Ils sont tous arrivés avant l'Aki *basho*, et ont fait leur *maezumō* en même temps. Oh, t'aurais du voir Troy quand il est arrivé ici. On était genre 'regarde moi ces jeunes abrutis'. On aimait leur montrer notre force. La première fois sur le *dohyō* j'ai laissé Troy me frapper à la poitrine, 'tain, ça a été comme prendre un train de marchandises. Boom ! L'enfoiré m'a envoyé direct dans le mur. Jusqu'à ce qu'il tombe malade, il était *dur*. J'imagine que j'ai été déçu par mon frère parce que je m'attendais à ce qu'il soit comme ça, donc j'étais le plus dur possible avec lui. Même le Patron, il m'a dit 'Ne le pousse pas autant. Tu ne peux pas attendre de lui qu'il sache tout dès le départ'. J'étais le plus dur avec lui parce qu'il était mon frère, et que j'attendais beaucoup de lui ».

Que Chad puisse disposer aussi facilement du frère qui lui avait toujours été dans tous les domaines supérieur physiquement en dit long sur la nature violente du sumo. Au cours des dix-huit mois passés, Chad a appris comment combattre. Il n'a pas fait grand-chose de plus que de se familiariser avec de violentes confrontations homme à homme. Charger vers l'avant dans le but de faire mal, frapper sur le visage en face à pleine force, répétitivement, est devenu une seconde nature. Les meilleurs combattants sont ceux qui combattent souvent, et Chad a effectué plus de cinq mille de ces confrontations depuis son départ d'Hawaï.

Le point central désormais est que maintenant Chad considère le système d'entraînement du sumo comme quelque chose qui marche. Tout ce que ce système contient, depuis les premiers commentaires déplaisants de ses camarades *deshi* au *shinai* du Patron, a été aussi efficace, à sa manière, que le *butsukari-geiko* pour renforcer son corps. Dans une interview de cette époque avec l'écrivain du sumo Mark Schilling, il dit ceci à propos du *butsukari-geiko*, la partie de l'*asageiko* durant laquelle un *rikishi* est le plus susceptible de vomir : « On a l'impression que ça n'en finit pas. On est recouvert de sueur et de terre, mais on a le sentiment d'avoir accompli quelque chose. C'est la plus belle sensation au monde ». Qu'il traite Ola maintenant de la même manière qu'il a été traité en ces premiers jours de solitude quelque dix-huit mois plus tôt – et plus par souci pour lui que par cruauté – démontre que Chad n'a pas juste compris le système du sumo, mais qu'il le récite comme un mantra.

Et tout juste comme sa mère l'avait prévu, Chad est revenu au Mode Grand Frère. Il continue à cornaquer son frère, se sentant responsable pour chacune des erreurs qu'il commet.

« T'arrêtes pas de me faire ça », lui crie Ola, « Tu fais comme si je n'étais pas ton frère ! »

« Tu comprends jamais rien, Ola ! Ca marche pas comme ça ici. Ici il n'y a pas de frère ! ». Ola, bien entendu, ne s'est jamais soucié de savoir comment les choses marchent « ici », ou à quelque endroit que ce soit d'ailleurs.

« On se bagarrait », me dit Chad bien plus tard. « Je lui fichait des coups de batte de base-ball. Je suis lutteur, je n'allais pas le frapper avec les mains, c'est de mon gagne-pain dont il s'agit ».

Et pourtant, personne ne se relève de la terre battue aussi vite qu'Ola. « T'as beau être grand, fréro », dit-il alors, « Je trouverai un moyen de te faire tomber ». Un entraîneur dans n'importe quel sport de contact attend souvent des années avant de trouver une telle

Gaijin Yokozuna

détermination. En fait, il n'est pas faux de comparer Ola à un Mike Tyson à quinze ans, qui ne fut pas seulement entraîné, mais adopté par le légendaire entraîneur Cus D'Amato. D'Amato voyait dans Tyson le même instinct du tueur qu'un Chad désormais instruit en sumo peut constater chez son puissant cadet.

La grande différence est que Tyson n'a jamais eu à se conformer aux types de comportements de base que requiert le *sumōdō* – la voie du sumo. Quand le furieux instinct de tueur si admirable dans les limites acceptées d'un sport apparaît en dehors du ring, le combattant apparaît alors comme un être brutal plutôt que puissant, comme un voyou plus qu'un athlète. Nous sommes surpris quand un accident de la route impliquant Mike Tyson finit par des coups, même si l'homme a passé la majeure partie de sa vie à être programmé à employer la force comme un moyen rapide et efficace de résoudre d'emblée les problèmes. Mais la boxe n'est pas *kokugi*. Le *kokugi* est à la fois un sport et une institution. Les innombrables heures à la *keikoba* n'ont qu'un seul but : défaire un autre homme aussi vite que possible, en employant une force qui presque toujours implique une punition physique. Mais le sumo maîtrise la rage qu'il déchaîne sur le *dohyō* en faisant de ses règles une institution – le *sumōdō*. J'arpente Sapporo un soir du *jungyō* d'été avec Murakami, l'un des *tsukebito* d'Akebono, pour aller faire une course chez McDonald's. Avec son *chonmage* et son *yukata*, le jeune homme attire les regards de tout le monde dans les rues bondées mais marche avec dignité et fierté. Bien que tout le monde le remarque, il n'est pas intimidé par son rôle, suffisamment poli pour se laisser prendre en photo avec des adolescentes gloussantes, parlant toujours dans un langage ampoulé, avec un ton de gentleman qui dément les hématomes sur son visage. Un *rikishi* peut faire mal à n'importe qui sur le *dohyō*. Mais pas un accident de voiture impliquant Murakami ne se finira jamais par des coups.

Le *sumōdō* qui pose problème à Ola, et à un moindre degré à Konishiki, est enseigné en premier lieu dans les *heya* par l'absorption et l'exposition aux claires attentes du système. Le *dō* est renforcé pour les *shin-deshi* dans un hall à l'arrière du Kokugikan pendant deux heures quotidiennes durant leurs six premiers mois, sauf s'ils sont sur la route pour un *basho* en dehors de Tokyo. En tant qu'organisation à but non lucratif enregistrée au Ministère de l'Education du Japon, la Nihon Sumo Kyōkai doit conserver une place pour les études. En sus de l'entraînement formel des techniques et exercices qu'ils sont censés appliquer à l'entraînement, ils apprennent l'histoire du sumo, apprennent à peindre leur signature en caractères chinois, et des détails sur la hiérarchie de la Kyōkai. Ils apprennent également le serment dans lequel les *rikishi* promettent de faire de leur mieux pour apprendre de leurs *ani-deshi*, leurs *senpai* dans la *heya* : « Le Kokugikan, tu sais qu'il y a une école de sumo là derrière », me dit-il. « J'ai dû y aller, là-bas. 'Tain. L'*ani-deshi* qui était de notre *heya*, qui venait s'entraîner avec nous et tout, oh, j'ai fini par frapper un des Japonais de là-bas dans la salle de bains ». Il rit. « J'étais assis en classe. Il est allé voir le gars, l'*ani-deshi* de notre *heya*. Oh, putain ! Tu vois ce que c'est des geta ? Pan ! Pile dans la tête. Me suis levé. Suis allé frapper l'*ani-deshi* ». Autrement dit, un autre étudiant dit à l'*ani-deshi* qu'Ola est assis au lieu d'être debout. L'*ani-deshi* discipline Ola à l'aide de ses sandales de bois, mais Ola réplique, et plus tard frappe l'informateur dans la salle de bains.

Cet incident vaut à Ola encore bien d'autres heures de *butsukari-geiko*, d'autres heures de pompes et de nombreux autres bleus de la part du Patron. Après que sa colère soit quelque peu passée, Azumazeki se sert de cet incident presque inédit comme une occasion pour encore une nouvelle leçon de culture : « Tu ne peux ramener ton attitude de là-bas ici », se souvient Ola des paroles du Patron, « Je veux dire, ici c'est pas Hawaï. C'est le Japon. Tu dois le respecter... ».

Gaijin Yokozuna

« Je vais te dire, vieux », interrompt Ola. « Ces gars ils s'emportent, vieux, tu vois ce que je veux dire ? ».

LE *BANZUKE* DU KYUSHU *BASHO* 1989, un document aussi plein de dramaturgie et d'ironie qu'un poème épique, promet un tournoi excitant du sommet à la base en ce mois de novembre. Tout au sommet, Chiyonofuji souhaite ajouter un autre 15-0 à celui enregistré en septembre – un fait aussi rare qu'une série de homerun. Quelques rangs en dessous, Konishiki est en danger de rétrogradation après avoir grillé sa cartouche autorisée en faisant un score négatif comme *ōzeki*. Takahanada fait ses débuts en *jūryō* comme premier membre de la classe de février 1988. Avec un peu de chance, Akebono peut assurer sa propre promotion en *jūryō* avec une autre solide performance en haut de la division *makushita*, si tant est que suffisamment de *sekitori* soient rétrogradés de *jūryō*. Wakahanada est juste derrière lui.

Tout en bas du *banzuke*, le nom de sumo d'Ola, Taikai, est ajouté à une liste grandissante de *rikishi gaijin*, en compagnie de ceux d'Ozora (Troy Talaimatai) et Musashimaru (Fiamalu Penitani, d'O'ahu). Penitani a été invité à la Musashigawa-beya pour un essai juste après avoir décroché son baccalauréat en juin 1989. Il travaille suffisamment dur pour s'imposer comme l'unique étranger dans sa *heya* que Musashigawa Oyakata autorise à entrer formellement en ce mois de septembre. Avec une carrure similaire à celle d'Ola, l'ancienne star de foot lycéen se qualifie avec aisance. Mais la similarité s'arrête là assez brusquement. Musashimaru est sur le point de s'embarquer pour une carrière qui le verra mettre derrière lui tous ceux qui entrent dans le sumo en même temps que lui, de Nathan Strange à Troy et Ola, qui se dirige assez vite dans l'autre sens.

« Tain, t'arrives toujours pas à comprendre », dit un soir Chad à Ola après leur arrivée à Kyushu. « Je te connais, frérot, et j'aimerais pouvoir t'éviter tout ça, mais ça peut pas toujours se passer comme ça dans la *heya*. En sumo tout se fait en fonction de ton rang, et là, tout de suite, tu es classé au fond. J'aimerais t'aider, mais tu dois t'aider toi-même, tu dois savoir comment te comporter. Je peux pas être ton frère ici ».

« Quoi, tu n'as pas envie de me soutenir ? », demande Ola.

Chad secoue la tête dans un silence désabusé et tourne les talons. Son frère refuse de comprendre la complexe réalité qui fait que Taka et Waka ne sont pas des frères, ou même les fils de leur père : ils sont des *deshi*.

« Tu sais quoi, frérot, toutes ces fois que je t'ai soutenu chez nous », poursuit Ola, « toutes ces fois où t'allais te prendre des dérouillées de tout le monde à l'école, je me précipitais pour toi, et maintenant t'as pas envie de me soutenir ? »

« Tu comprends toujours rien, Ola ». Et il s'éloigne.

Ola reste là, silencieux. *Bon, donc c'est comme ça que ça va se passer, pense-t-il. Chuis venu jusqu'au Japon pour voir mon frangin, et maintenant il est trop beau pour être vu avec moi, son frère.*

Ola tourne les talons et sort.

Gaijin Yokozuna

« MAMAN, JE N'ARRIVE PAS à mettre la main sur Ola », dit Chad, au téléphone avec la maison. Une semaine s'est écoulée depuis que son frère s'est enfui. Le Kyushu *basho* est entamé depuis déjà quatre jours.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? », demande sa mère, loin d'être étonnée.

« Ca fait des jours qu'il est parti. Il s'est barré juste avant le début du *basho*. Personne ne sait où il est allé, et le Patron est furax. J'aimerais le chercher pour lui botter les fesses ».

« Non, Chad », lui dit sa mère. « Tu restes où tu es. Tu ne sais même pas où commencer à chercher. Tu dois t'occuper de toi. Concentre-toi sur tes combats. Ola va finir par revenir ou, le connaissant, il va sans doute appeler quelqu'un ici. On va le retrouver ; occupe-toi seulement de toi ».

« Je sais, maman, mais j'ai la honte maintenant, avec mon frère qui fait toutes ces conneries. Et il fait ça tout le temps, M'an. J'aimerais lui foutre une dérouillée quand je le verrai ».

Janice Rowan raccroche, et file directement à la chambre d'Ola. Elle fouille dans chaque tiroir et dans chaque poche de chaque veste à la recherche de numéros et de noms.

« J'ai appelé tous ses amis », me dit-elle, « et je me suis assurée de parler à leurs parents. Je leur ai dit 'Mon Ola est au Japon. Mon Ola a disparu. Je sais que mon Ola va prendre contact avec quelqu'un ici. Alors s'il appelle, j'aimerais que vous me le disiez' ». C'était évident, Ola appelle un de ses amis environ une semaine plus tard. Ils parlent et il promet de rappeler la nuit suivante. L'ami prévient alors Janice Rowan que son fils a appelé pour arranger une transaction de drogue. Comparé à des endroits comme Honolulu, les trafics de drogue sont à peu près aussi nombreux au Japon que les roussets, mais Ola a réussi à en dénicher un. Sa mère s'arrange pour être à la maison de son ami au moment du coup de fil prévu.

« Ola, où est-tu enfin ? »

Il refuse de répondre.

« Je vais te dire, Ola. J'ai le numéro de l'endroit où tu es. Alors soit tu me dis où tu es, soit j'envoie ton frère te chercher ».

« Je vais bien, M'an », répond-il. « Je suis à Shikoku. Ces gars s'occupent bien de moi, ils m'achètent toutes sortes de trucs, ils m'emmènent manger dans des endroits chics ».

« Quels gars »

« Juste ces gars. Ils ont confiance en moi. Ils aiment s'occuper de moi ».

« Ils aiment s'occuper de toi. Je vais te dire, Ola. Ils ont envie de t'utiliser pour passer de la drogue au Japon pour leur compte. Laisse-moi te dire quelque chose, Ola. Tu n'as aucune idée de la situation dans laquelle tu mets Chad. Tout le travail qu'il a fait pour en arriver là où il est, tout ce qu'il a traversé, et finalement il est en train de réussir. Tu peux croire que ce que tu fais n'affectera personne d'autre. Laisse les journaux s'en emparer. Tu crois qu'ils lui feront quoi, à ton frère ? Et il sera trop tard pour dire 'désolé'. Ce sera trop tard pour que tu dises 'désolé'. Reviens chez ton frère ».

« Non. Il va me dérouiller ».

« Non, *retourne* chez ton frère. Je veux que tu ailles là-bas. Ne me force pas à envoyer ton frère te chercher, ou que je vienne te chercher moi-même. Retourne chez ton frère. Jesse te rendra ton passeport. Et Chad te mettra dans l'avion. Retourne là-bas ».

Ola finit par acquiescer. Il sait qu'il ne s'adaptera jamais, quelque soit la quantité de raclées qu'il pourrait recevoir. Il n'aura jamais la patience d'attendre pour voir les *jūryō*. Il sait également que sa mère a raison, qu'il ruine tout ce que fait son frère. Il sait qu'il y aura toujours un autre train pour le tenter, un autre bar ouvert la nuit, d'autres lumières éclatantes dans la ville. Cette fois-ci cela a été un taxi et un bar à hôtesses de Fukuoka rempli de Philippines maquillées en minijupes et T-shirts courts. Qu'elles sachent parler anglais est alors une bénédiction ou peut-être une malédiction, à la lumière de ce à quoi aboutit la

Gaijin Yokozuna

conversation : une semaine à taper la cloche aux frais des sbires de l'un des plus gros patrons de la pègre *yakuza* du Japon.

Il faut ici préciser que si les *yakuza* sont considérés au Japon comme des gangsters que l'on doit craindre, ils sont à bien des égards les hommes d'affaires les plus hiérarchisés, civilisés et méticuleux. Les clans *yakuza* sont organisés de manière assez semblable aux *sumō-beya*, basés sur une combinaison de force et d'ancienneté et, tout comme les Hanada, d'appartenance à une famille donnée. Et toute morale mise à part concernant la façon dont les *yakuza* conduisent leurs affaires et le type d'activités dans lesquelles ils sont impliqués, les clans agissent comme le sumo le fait pour certaines de ses recrues, comme un service social, un endroit pour de jeunes hommes à l'horizon bouché. Il n'est donc pas surprenant que lorsqu'Ola finit par avouer qu'il est vraiment, ils contactent immédiatement Azumazeki Oyakata.

« Ils m'ont fichu dans une limousine Mercedes », se souvient, dans un sourire, Ola de son retour. « Tous les gars dans la *heya*, z'étaient fous. Chuis sorti de la voiture, ils savaient déjà 'Oh, lui il va passer un sale quart d'heure' ».

Mais cette fois, Ola n'a pas de *kawaigari* à affronter. Sa mère a dissuadé Chad de « lui foutre une raclée et de le faire rester ». Et la conversation avec le Patron est courte. « Vous allez me punir chaque jour pour ce genre de truc », lui dit Ola. « Je pourrai pas le supporter. Je pourrai pas ».

« On te renvoie chez toi », lui dit l'Oyakata. Sans même lui donner une seconde jusqu'à ce qu'ils arrivent à Tokyo pour éviter d'autres ennuis, Azumazeki Oyakata met son meilleur espoir de *yokozuna* dans l'avion de Fukuoka le jour suivant. Le gamin à l'instinct de tueur et au corps parfait aura duré juste deux mois au Japon ».

LA ROUE SANS FIN DU SUMO se poursuit sans même noter la fin abrupte de la carrière potentielle du *yokozuna gaijin*. Les frères Hanada se poussent encore l'un l'autre pour décrocher des scores positifs. Akebono parvient à réprimer tous les problèmes avec son frère suffisamment pour se rapprocher encore plus d'une promotion en *jūryō*. Troy, Nathan Strange et Musashimaru décrochent tous des scores positifs. Tous seront promus pour le tournoi du Nouvel An. Si aucun de ces *rikishi* n'est venu au sumo avec autant de potentiel pour les confrontations violentes qu'engendre ce sport qu'Ola Rowan, tous ont été à même de reconnaître que le sumo, comme institution culturelle, est plus grand que toutes leurs réussites personnelles. Tous agissent en conséquence. Quatre d'entre eux deviendront *yokozuna*.

Même Konishiki, après avoir battu Chiyonofuji sur la route de quatorze victoires et du tant attendu premier trophée, est enfin parvenu à considérer le rôle joué en public dans le sumo comme quelque chose d'aussi important que ses accomplissements sur le *dohyō*. Dans tout ce qu'il a à dire à l'écrivain de sumo Andy Adams au sujet de la victoire, il y a le fait que le système du sumo « est dur, mais il marche. Ceux qui s'intègrent dans le système et obéissent aux règles et aux ordres de leurs anciens sont ceux qui connaissent une vraie réussite. J'aime ce système. Il est dur mais c'est une bonne manière de remettre d'aplomb les jeunes gars qui entrent dans le sumo ».

Dire que l'humilité imposée en public, que Konishiki est finalement parvenu à jouer, a tué son instinct de tueur, est une supposition au sujet de laquelle je ne dispose pas d'assez

Gaijin Yokozuna

d'informations pour la corroborer. Mais pour une raison ou une autre, là, au faite de sa carrière, il enchaîne son premier *yūshō* avec une performance médiocre à 10-5. Et plus loin dans le *banzuke*, parmi un voisinage empli de pression, le *gaijin*, plus doué à se construire des identités appropriées pour certaines situations, plus qu'à *jouer un rôle*, comme ce que Konishiki paraît faire à chaque fois qu'il dit des choses justes, semblera ne jamais laisser son personnage 'je vais faire de mon mieux' interférer avec sa personnalité du *dohyō*, qui maltraite ses adversaires les mains sur leur gorge. C'est sûr, Konishiki manque alors une promotion au rang de *yokozuna*, mais il se réveillera encore *ōzeki* le lendemain. Akebono grimperait sur le *dohyō* avec autre chose en tête que de détruire ses adversaires, il pourrait perdre, pour se réveiller dans une chambre pleine de garçons, un esclave, le plus malheureux du monde pour avoir manqué sa meilleure occasion de ramener chez lui une femme quand il le veut, de revêtir le *mawashi* blanc, et d'être salué par tous dans le monde du sumo avec respect.

Et immédiatement après sa promotion en *jūryō* suite au tournoi, on n'assiste pas à un passage éclair du sumo au *sumōdō*, pas de jeu d'acteur pour dire les bonnes choses. Au lieu de ça, les Japonais voient la même sorte de passage naturel d'identité qu'ils effectuent eux-mêmes dans le courant de leurs journées habituelles, en fonction de la situation, du groupe au sein duquel ils se trouvent, et de leur statut au sein de ce groupe. Akebono devient le huitième *sekitori* seulement et il atteint les *jūryō* avec la cinquième ascension la plus rapide de l'histoire. Sur cet accomplissement incroyable, le *gaijin* déclare au *Honolulu Star Bulletin* : « je pensais que si j'avais pu arriver en *jūryō* en cinq ou six ans, ça aurait été rapide... ça m'aurait suffi ». Et à *Asahi News*, il dit : « Je veux avertir mes parents tout de suite ».

Azumazeki, qui vient de produire son premier *sekitori* six ans plus vite que les *oyakata* qui ouvrent une nouvelle *heya*, en pleure de joie, et lâche ces mots à l'attention de l'écrivain du sumo Shinobu Suzuki : « Je pensais qu'il me faudrait sept ou huit ans avant de sortir mon premier *sekitori* ». A *Asahi News* : « Je suis plus heureux aujourd'hui que lors de ma propre promotion en *jūryō*. J'espère qu'il va continuer à s'entraîner dur et atteindre le rang d'*ōzeki* que je n'ai jamais atteint moi-même ».

Aucune autre parole ne pourrait être plus culturellement correcte, même si désormais Chad a clairement des visées sur la corde blanche. Et pourtant, Chad fait quelque chose de bien plus sincère que de dire les choses appropriées. Comme il me l'avoue, à un moment il a considéré que de devenir *sekitori* est une grande réussite en soi, une réussite dont il est pleinement conscient de la valeur après avoir vécu dans un monde peuplé de centaines d'hommes qui ne l'ont atteint après cinq ou six ans, ou même dix ans, voire ne l'atteindront jamais. Ici, maintenant, c'est l'une des nombreuses situations où le *tatemaie* et le *honno* s'accordent, au moins le temps de la conférence de presse.

Azumazeki est conscient que son *yokozuna* est bel et bien parti désormais, de retour à Hawaï et en route vers la prison. Il ne fait que peu de doute qu'Ola Rowan aurait pu gérer les instants de gamberge qui tendent à poser problème à Konishiki aux moments où l'enjeu est capital. S'il y avait deux types de situation qu'Ola pouvait gérer, c'était sur le terrain de jeu et en bagarre ; le sumo combine ces deux aspects d'une manière qui eût fait pencher la balance en faveur d'Ola à chaque fois. Mais sur la performance culturelle et le jeu complexe d'identités culturelles qu'il requiert, sur cette partie vitale du sumo, Ola n'avait pas la moindre chance.

« J'étais pas furieux quand il est parti », me dit Chad. « J'étais plutôt triste, déçu. Il pouvait pas être lié à ce merdier de *senpai-kōhai*. Il pouvait pas supporter le style de vie ».

Gaijin Yokozuna

La Nihon Sumo Kyōkai tient un petit musée juste à côté de l'entrée principale du Kokugikan qui finit toujours par me faire penser à Ola. L'exposition change tous les deux mois pour faire voir d'anciens *keshō-mawashi*, des estampes, des *tsuna*, des costumes de *gyōji*, des *banzuke* marquants et autres choses. Mais de toutes les images puissantes nous reliant au passé long et chargé d'histoire du sumo, celle que je passe toujours en fin de compte le plus de temps à regarder est en exposition permanente. Alignés au-dessus des vitrines d'exposition, les cadres en 30x50 des portraits de tous les *yokozuna* dans l'ordre de leurs promotions, remontant à la fin du dix-huitième siècle quand le grade fut créé. Les premières images sont des estampes colorées. Elles sont suivies par des photos granuleuses en noir et blanc, suivies elles-mêmes par des photos en couleur. J'ai longtemps comparé la promotion au rang de *yokozuna* avec l'élection au Hall of Fame de la Major League Baseball, même si les membres du Hall of Fame sont tous retraités et n'ont plus rien à prouver au moment de leur élection. Mais dans le Hall of Fame, j'ai pu compter plus de deux cents plaques, remontant à 1936. Chad Rowan est le 64^{ème} portrait de *yokozuna* accroché au musée du Kokugikan en quelques deux cents années de sumo sous sa forme actuelle. Et il est le premier non Japonais.

Au début de ma recherche pour des explications biographiques de ce qui a pu faire le succès de Chad Rowan, j'ai trouvé plusieurs réponses instantanées et faciles. L'éthique de travail distillée par ses débuts modestes. Les attentes de sa solide mère. Le soutien, la foi et les encouragements de son père. Les points communs entre Hawaï et la culture du sumo. Et la liste ne s'arrête pas là. Mais ensuite, deux semaines après avoir regardé Chad effectuer le *dohyō-iri* à Izumo – le lieu même de la naissance du sumo, selon le *Kojiki* – je me trouve assis aux côtés d'un homme en costume carcéral qui a été élevé par les mêmes parents et a fait les mêmes débuts modestes. L'éducation et l'entourage de Chad auront fait beaucoup bien entendu pour le préparer aux exigences du sumo. Mais Ola aura suivi un chemin identique vers le Japon et fini en cliché cellulaire plutôt que sur un noble portrait le vouant aux annales de l'histoire du sumo.

Si vous visitez le Kokugikan aujourd'hui, vous constaterez qu'Akebono n'est plus le dernier portrait de *yokozuna*. Il est suivi par les portraits de deux frères.

Gaijin Yokozuna



Chapitre 9 : La Terre Promise

La première fois que j'ai rencontré Chad, c'était pas un mec si gentil, j'imagine à cause de tout ce stress et tout ça, mais en le connaissant, je me suis aperçu que c'est un type bien. Vraiment modeste. Mais avec une sacré personnalité. Je vais te dire comment il est. Ça fait sept ans et demi que je suis ici. Les jungyō, il arrive le matin. Dit pas un mot. S'assied. S'étend. Se repose un peu. Se lève : « Mawashi ! ». Met sa ceinture, son yukata, se dirige droit vers le dohyō. Après l'entraînement, il revient, prend une douche, puis il commence à parler. « 'Tain, mon dos me fait mal ! ». Il ne blague jamais alors. Après ça, il sort de la douche, puis il va manger. Changement d'attitude. Tranquille à nouveau, il mange. Puis il retourne dans sa chambre. Plaisante, raconte des histoires, écoute la radio, téléphone. Arrive le moment de lutter : finex. Le masque à nouveau. C'est pour ça que j'observais ses humeurs. Je m'entraînais à ça. Je sais comment il se comporte. Je sais ce qui le fout en boule. Après l'entraînement, il retourne à la douche, personne ne le dérange. Revient de la douche, mange, personne ne le dérange. Quand il a fini de manger, tu peux discuter avec lui. Faut le choper juste au bon moment. Si tu le chopas pas au bon moment, c'est un enfoiré. Personne ne peut lui parler.

PERCY KIPAPA (DAIKI), 12/1998

Un petit matin d'automne de 1998, je suis le Yokozuna Akebono à l'arrière d'un gymnase municipal d'une petite ville de l'ouest d'Honshu. Son regard 'me dérangez pas' lui ouvre le passage dans la *shitaku-beya* bondée, où tout le monde se confond en révérence et salutations tandis qu'il passe, les seuls mots qu'il prononce étant ses salutations tranquilles à l'égard des deux chefs arbitres.

Mais quand il vient à passer devant un *rikishi* de *jūryō* du nom de Hoshitango, il s'arrête suffisamment longtemps pour échanger quelques petites plaisanteries de retrouvailles avant de repartir là où ses *tsukebito* l'attendent au coin de la grande pièce. Matin après matin au cours de trois *jungyō* différents, je ne l'ai jamais vu rien faire d'autre que de provoquer le silence général et de se diriger vers son tatami, mais là il n'a pas seulement reconnu le lutteur de rang inférieur ; il s'est arrêté et lui a parlé.

« Je l'admire, ce con-là », est tout ce que me dit le Yokozuna, tout en s'étendant sur son futon.

Gaijin Yokozuna

Hoshitango est arrivé au Japon en provenance d'Argentine aux environs de la même époque que Chad Rowan et s'est élevé jusqu'en *jūryō* à un rythme raisonnable. Avant d'être rétrogradé en raison de blessures. Désormais âgé d'à peine plus de trente ans, il vient tout juste de faire son retour dans la vie privilégiée des *sekitori*. Je soupçonne que le grand respect du Yokozuna lui manifeste à moins à voir avec ce que tous les deux ont enduré comme *gaijin* qu'avec le fait qu'Hoshitango n'a jamais abandonné son espoir de retour en *jūryō*, même après des années à batailler contre les blessures au sommet de la division *makushita*.

Hoshitango n'a pas un rôle extraordinaire dans l'histoire d'Akebono, mais cette scène vient pour moi caractériser de manière assez symbolique la fierté que ressent Chad Rowan d'être membre d'un groupe d'hommes spéciaux : ceux qui ont souffert, se sont entraînés, ont perdu suffisamment pour respecter profondément ce sport, et on gagné suffisamment pour rester dans son élite. Cette révérence forte dans laquelle les *rikishi* tiennent tout ce qui a à voir avec leur sport, Chad Rowan la possède plus que quiconque j'ai pu voir en *junjyō* jour après jour, à l'exception peut-être du monomaniac Takanohana. En dépit des plaintes qu'il m'exprime sur certains sujets comme le programme des *junjyō*, le Yokozuna Akebono pratique le *sumōdō* comme s'il s'agissait d'une religion. En dépit du langage plus que sibyllin qu'il emploie à l'occasion pour décrire certains combats, il comprend et même aime l'essence du sumo en tant que mode de vie.

Hoshitango a fini par obtenir le respect du *yokozuna* parce qu'il a été *gaman* tout au long d'années de revers et est parvenu à redevenir un *sekitori* ?

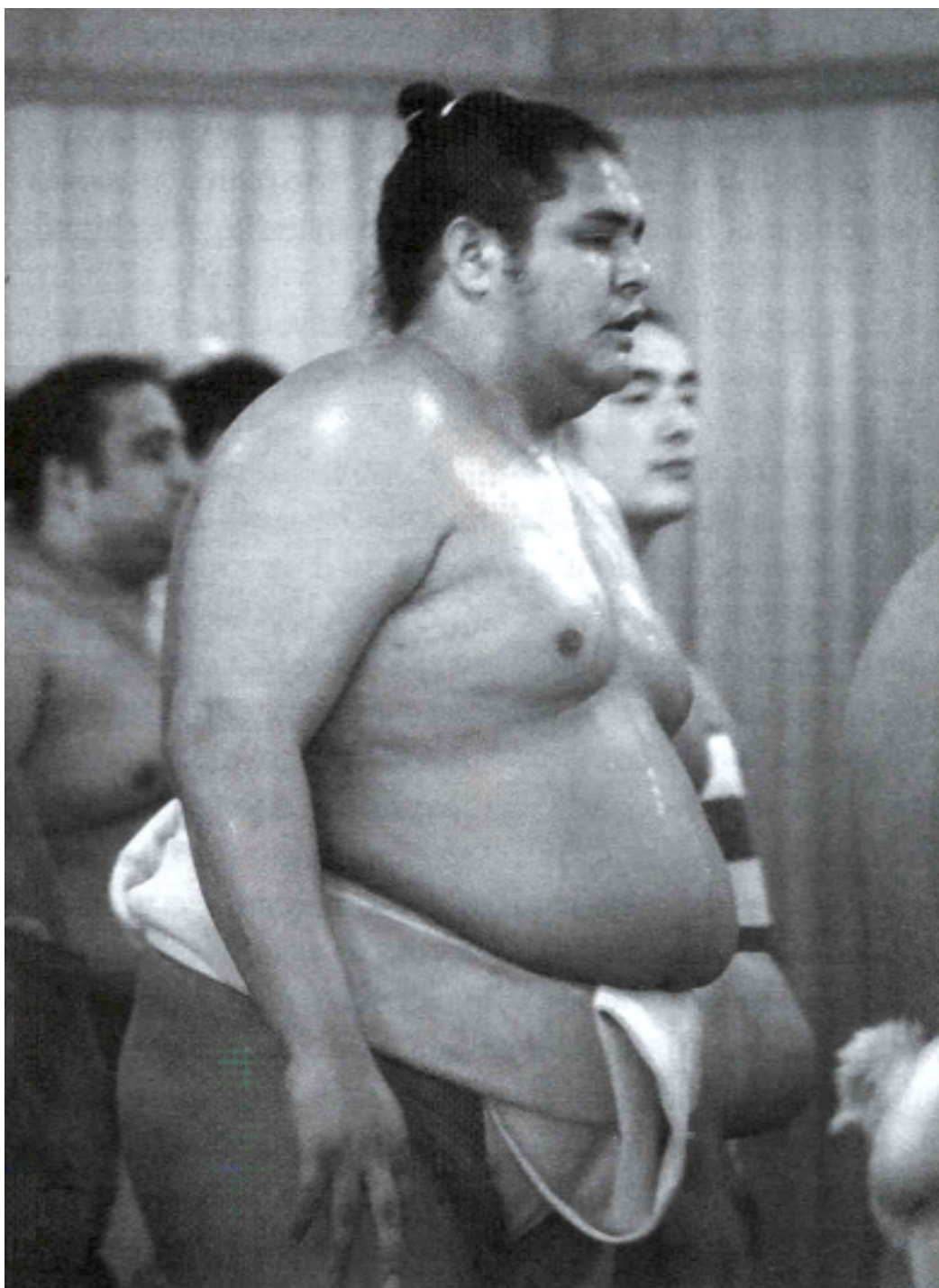
CHAD ROWAN PARVIENT FINALEMENT dans le club très fermé des princes du sumo à la fin de janvier 1990, quand il se réveille non pas dans la grande chambre au milieu de ses camarades *deshi*, mais seul dans sa propre chambre, à l'arrière du bâtiment et de la rue. Le ciel commence à s'illuminer tandis qu'il se lève de son futon car il est déjà plus de sept heures du matin. Il pense à replier son futon et à le ranger, mais se ravise alors. Quelqu'un d'autre s'en occupera pour lui. Quelqu'un d'autre ! Et quelqu'un d'autre fera la cuisine, la vaisselle, le ménage, et ira même au vidéoclub s'il en a envie. Quelqu'un d'autre s'il doit sortir faire des courses, et quelqu'un d'autre ramènera toutes les affaires qu'il pourrait acheter avec l'épaisse liasse de billets de dix mille yen qui emplit son portefeuille. Il regarde la chambre, pour lui tout seul, son propre espace privé, si loin du coin de la grande chambre où il s'endormait en pleurant, son estomac gargouillant sous la morsure de la faim, ses oreilles piquant de froid. *Défend-toi, l'Hawaïen !* Il s'est défendu, et désormais il est un *sekitori*. Il a donné tort à tout le monde. Il a réussi.

Quelqu'un d'autre l'attend également pour l'aider à enfiler son *mawashi* quand il descend au vestiaire – une bande de tissu propre et blanche comme il n'en a vu que durant les *degeiko* et en *junjyō*. Konishiki et Mitoizumi portent du blanc. Le Yokozuna Chiyonofuji porte du blanc à l'exercice. Et le voilà, revêtant le tout premier *mawashi* blanc de l'Azumazeki-beya.

Quand il remonte les escaliers, l'entraînement s'interrompt et des cris de « Ohssssh ! » retentissent, couvrant le propre salut d'Akebono à son *oyakata*. Taylor s'approche, offrant une louche d'eau. C'est ensuite John qui fait de même, suivi par deux autres *deshi*.

Gaijin Yokozuna

Akebono prend place près du coin opposé de la *keikoba* et commence son échauffement avec des *shiko* tandis que les combats d'entraînement des lutteurs inférieurs reprennent, deux des plus jeunes se tenant près de lui, porteurs de serviettes. Un autre des gamins se voit projeter dans sa direction après une lutte prolongée sur le *dohyō*, manquant de peu d'atteindre ses jambes. Mais il n'y prend pas attention, même quand le garçon se confond en excuses en s'inclinant vers lui. Akebono garde simplement le regard fixé vers l'avant, frappant ses pieds sur l'argile, faisant de longues flexions sur les genoux, et répétant le mouvement tandis que la sueur commence à perler sur son visage.



Akebono, en 1991, revêt le premier mawashi d'entraînement blanc de l'Azumazeki-beya. Photo de Clyde Newton.

Gaijin Yokozuna

Il lève les yeux et voit le Patron en train de regarder ce qui se passe dans le cercle, un peu plus calme qu'à l'accoutumée. L'un des gamins laisse ses adversaires s'emparer trop facilement de son *mawashi* et se fait trop aisément projeter de partout, et le Patron ne dit mot. Il apparaît soudain à Chad qu'il se trouve désormais quelque part entre le Patron et les autres *deshi*, et que donc il doit prendre les choses en main.

« Ecoute, tu dois garder tes hanches positionnées droit vers l'avant », dit Akebono à l'un des garçons en japonais, se levant pour montrer la posture.

« Hai ».

« Dès que tu tournes tes hanches, tu rapproches le côté du *mawashi*, et ça le rend plus facile à attraper. Regarde. T'es sur le point de lui donner ».

« Hai ».

« Regarde comme c'est facile pour lui de l'attraper quand tu pivotes tes hanches comme ça. Tu lui mâches le boulot ».

« Hai. *Sumimasen* ».

Azumazeki Oyakata n'a pas à dire un autre mot durant tout le reste de la matinée. Akebono continue à fournir des conseils quand il le juge utile. Et il le fait avec facilité, non pas avec la voix douce, pleine de déférence qu'il emploie pour s'adresser à un *senpai* ou à un *sekitori* classé au-dessus de lui, ou avec la voix mielleuse et humble qui vient ponctuer ses interventions télévisuelles parfaite, mais avec une voix de baryton explosive et autoritaire qui impose le respect simplement de par son volume : « En avant ! En avant ! Tu n'as pas compris le but du sumo ? Aller de l'avant ! ». Il continue en supervisant le *butsukari-geiko* avec des cris d'encouragement sonores. Il procède enfin au décompte des exercices d'étirements à la fin de l'entraînement. Il désigne l'un des plus jeunes garçons pour conduire le serment du sumo, jetant un coup d'œil à l'occasion vers le Patron pour s'enquérir de son approbation.

S'il n'est pas à l'extérieur en train de faire un *degeiko* quelque part, Akebono, à partir de cet instant, conduit la majeure partie des entraînements. Bien que l'Oyakata s'implique de temps à autre, il fait de plus en plus confiance dans ce qu'il considère comme la capacité naturelle d'Akebono à diriger. Parfois il laisse même les affaires le mener loin de l'entraînement, laissant Akebono avec le *shinai* dans les mains, sachant que le *sekitori* attendra le même engagement de la part de tout le monde dont il a lui-même fait preuve chaque jour et dont il sait qu'il va continuer à le manifester.

« On avait pas mal de gars qui visaient cet objectif », me dit Chad au sujet de sa transition naturelle vers les *sekitori*, « et quand j'ai réussi, il m'a semblé qu'il me fallait être un exemple pour eux. C'était ce que mon patron attendait de moi. Il ne m'a jamais dit que je devais diriger tout le monde, je le savais, c'est tout. Comme parce que j'étais l'aîné, ma mère ne m'a jamais dit que je devais être l'exemple pour mes frères. Je sais pas comment dire ça. Simplement c'est ce qu'elle attendait de moi ».

J'ai pu voir Akebono donner cet exemple activement dans la *keikoba*, pas seulement à l'Azumazeki-beya, mais aussi à d'innombrables entraînements en *jungyō* et en *degeiko*. Parfois, il mène simplement par l'exemple serein. Mais plus souvent, Akebono prend les choses en main. Que ce soit à la Wakamatsu-beya, où personne ne lui arrive à la cheville, ou à la Musashigawa, où plusieurs *rikishi* capables de le battre n'importe quand viennent s'entraîner, la voix dominante pendant l'entraînement n'est pas celle de l'*oyakata* ; c'est le baryton puissant du Yokozuna Akebono.

Gaijin Yokozuna

Ce qui transparait le plus dans la manière dont je vois le Yokozuna prendre les choses en charge est quelque chose qui s'est développé en lui bien avant qu'il ne revête un *mawashi* d'entraînement blanc : un grand respect pour tout ce qui concerne le sumo. Plus qu'un système apprenti maître, le sumo est une sorte de tradition ancestrale, un ordre monastique dans lequel le *gaijin* s'est vu initié par son ascension dans le *banzuke*. Même dès son premier jour en tant que *sekitori*, « Tu n'as pas compris le but du sumo ? » devient pour lui bien plus qu'un simple cri d'encouragement d'entraîneur. Le but du sumo se trouve dans le travail, la force, la patience, la technique – tous n'étant rien de plus que des abstractions pour ceux qui n'ont jamais du replier un *mawashi* après l'entraînement ou attendre patiemment qu'un *sekitori* dîne majestueusement, ou ressentir la douleur de se jeter, dans un état d'épuisement total, contre un corps de 180 kilos. Chad est conscient que son tout nouveau *mawashi* blanc est symbolique d'un degré avancé qui le définit comme un expert au sujet de la signification du sumo, et qu'avec cette promotion comme *sekitori* vient la responsabilité de transmettre cette expertise à ceux qui sont classés en dessous de lui – dont presque tous sont des Japonais.

Je soupçonne également qu'une des raisons pour lesquelles la *keikoba* peut être emplie du flot constant de la voix explosive d'Akebono est qu'il ne supporte pas de voir une seule erreur rester sans critique. Les plus grands athlètes sont connus pour posséder l'intolérance des artistes en ce qui concerne l'imperfection. Qu'ils aient été doués dès le départ ou aient forgé leur talent, ils ont tendance à manquer de patience envers l'échec, que cela soit le leur ou celui des autres. Michael Jordan n'a jamais hésité à réprimander ses camarades d'équipe sur le terrain pour leurs absences mentales. Le regard de glace de Joe DiMaggio était réputé toucher tous les Yankees présents sur le terrain. Les explosions bien connues de John McEnroe contre les erreurs d'arbitrage visaient plus ses propres erreurs que l'injustice. Ces trois hommes ont la réputation d'avoir toujours été affables et spirituels en dehors de leurs sports respectifs, mais en dehors de cet aspect, l'arrogance extrême est l'une des clés de leur succès. S'ils n'avaient pas exigé la perfection, ils n'auraient su la trouver en eux.

Pour autant qu'il se cache derrière le service des exigences de comportement du sumo, et pour autant qu'il soit purement humble, Chad Rowan possède des traces d'arrogance qui sont comparables à celle de tout autre grand athlète. Ce fait est souvent visible lors des *junjyō* auxquels j'assiste dans son mépris total pour les choses mal faites. Aussi gentil et ouvert qu'il soit, en général déclamant un flot constant de blagues et d'histoires à ses gars, il peut soudainement retomber dans une humeur massacrant à la vue de la plus petite erreur – de la plus petite bouteille d'eau oubliée aux piles non changées dans son lecteur CD portable. A l'époque, j'assimile certaines de ses plus violentes réactions à un manque d'empathie et à un souvenir plus qu'estompé de l'époque où il était *tsukebito*. Mais avec le recul, je dirais désormais le respect de Chad pour le travail bien fait a toujours été présent, même à l'époque où il était *tsukebito*. Comme *tsukebito* de Konishiki lors de son premier *junjyō* en 1989, il est difficile d'imaginer Akebono oubliant une bouteille d'eau, ou quoi que ce soit d'autre. Donc en 1998, si vous n'êtes pas capable de réussir ce qu'il a réussi, vous ne méritez que du mépris.

L'une des clés de la performance culturelle de Chad Rowan en tant qu'Akebono a été sa capacité à dissimuler ces traces d'arrogance pour satisfaire aux exigences du sumo hors-*dohyō*. Si l'idée de l'arrogance comme condition du succès est aussi ancienne que la notion de compétition, personne n'a jamais affirmé que l'humilité remporte les guerres. L'humilité, en fait, est toujours nuisible au véritable compétiteur. Quand Akebono devient un *sekitori* et commence à devenir un leader parmi ses pairs, il devient plus confiant et moins révérent envers ceux qui le précèdent sur le *banzuke*. Mais nul n'est plus sage que lui. Au même stade de sa carrière où Konishiki lançait ses « *kenka* » et « *ataru-yo* » en interviews, Akebono ne dit

Gaijin Yokozuna



Les *tsukebito* d'Akebono l'assistent au cours de l'entraînement matinal public, lors du Natsu *jungyō* de 1998. Photo de Clyde Newton.

jamais rien de plus que « je ferai de mon mieux », comme il est censé le faire. Le mélange d'arrogance et d'humilité qui prévaut dans le sumo est la partie la plus délicate de la performance, un point que Konishiki ne sera jamais à même de maîtriser entièrement. Chad Rowan, le leader *gaijin* de l'Azumazeki-beya, maîtrise cet aspect dès sa première conférence de presse, le conseil de son père de « ne pas se la jouer ni avoir la grosse tête » encore frais dans son esprit.

DE TOUTES LES CONSECRATIONS et avantages qui séparent les *sekitori* de ceux qui vivent en dessous, l'opportunité de partager son succès avec ses parents est pour Akebono la plus belle des récompenses. « Ce que je faisais, c'était pour eux », me dit-il. « Ils pouvaient le vivre à travers mes yeux ». D'ici septembre 1990, Akebono a pu balayer suffisamment d'adversaires pour se retrouver en *makunouchi*. La première division. Les retransmissions de la NHK à Waimānalo. « La publicité, ils aimaient ça », continue-t-il. « Ils sont arrivés ici, tu vois 'Ah, vous savez, c'est mon fils'. Le premier tournoi auquel ils sont venus, oh, j'ai décroché mon *kachi-koshi*, et personne ne faisait attention à moi. Ils regardaient mon père et ma mère dans les tribunes. Les caméras, toute une partie du stade, le Kokugikan, ils faisaient des *banzai* à mes parents ». Bombe de Chair et Bateau Noir, les surnoms de Konishiki au même stade de sa carrière, n'a jamais pu s'attendre à un tel traitement.

« Et vous savez ce qui était mignon », se souvient sa mère, « quand ils faisaient ça, il était là, 'encore la même chose ! On devrait faire attention à moi et au lieu de ça c'est sur eux'. Et il

Gaijin Yokozuna

disait ça vraiment fort, pour que les gens puissent entendre. On était assis au même niveau de l'empereur ». La loge de l'Empereur regarde vers le *dohyō* depuis la première rangée du second niveau du Kokugikan. Elle fait face au sud, conformément à la tradition Shintō dans une allusion aux temps où le sport se déroulait en extérieur, et où l'empereur faisait face au soleil. « Quand il sortait il commençait à nous chercher, et j'imagine qu'avec les projecteurs sur lui il ne pouvait pas nous voir, et je criais 'Chaddy-boy !'. Et plus tard il me disait 'Maman, maman. Le monde entier t'a entendu m'appeler 'Chaddy-boy'. Janice Rowan apprécie chaque minute de ce qu'elle finira par appeler 'le Cirque'.

Et Randy Rowan se glisse tout simplement dans le rôle du Père d'Athlète Professionnel. « Mon papa, c'était lui qui voulait que j'y aille, hein ? Au Japon », me dit Chad. « Et quand il est arrivé ici, il a pas arrêté de dire 'c'est *mon fils*' ». La mère de Chad n'en dit pas moins : « Oh, mon mari a adoré. Il a adoré. Parce qu'il avait toujours un *tsukebito*. Pas un, il en avait deux. Mon mari en avait toujours deux en même temps. Et, oui, il a *adoré*. Il a tout simplement adoré ».

Malheureusement, il ne veut pas que la fête s'arrête, et renâcle à partir quand le tournoi s'achève.

« Maman », lui dit Chad à cette époque, « il ne peut pas rester, je vais partir en *jungyō* ».

« Eh bien tu va le lui dire, parce que je m'en vais. Ola vient juste de sortir de l'hôpital, et il y a Nunu, et maintenant ma Windy », dit-elle, parlant de ses fils – dont l'un vient juste de se faire poignarder – et la fille placée chez elle, qu'elle vient depuis peu d'adopter.

« Ca m'embête de lui faire sentir qu'il doit s'en aller, maman, mais je ne serai même plus là. Peut-être que si tu restes, toi aussi, ça ira, si tu peux t'occuper de lui, mais... ».

Janice Rowan convient de persuader son mari de rentrer avec elle, une nouvelle fois prétextant les enfants. « Eh bien il s'est mis en colère contre moi », se souvient-elle, « et parce que Chad ne voulait pas qu'il reste seul, il s'est encore plus mis en colère, et il m'a dit, 'Okay, quand on sera rentrés à la maison, je vais te le faire payer'. Eh bien vous savez ce qu'il a fait en rentrant ? Il a décidé qu'il allait manger ce qu'il voudrait, et tout ce qu'il ne devrait pas, et qu'il arrêterait de prendre son insuline. Je lui ai dit 'très bien'. J'ai pris une décision. 'Si c'est ce que tu veux faire, je vais rechercher un emploi'. Je suis partie et j'ai trouvé un emploi. Après cinq jours il ne pouvait plus se lever du sol. Je lui ai dit 'Je vais te dire, Randy, j'en ai assez de tout ça'. Il a finalement compris et m'a demandé d'appeler une ambulance, je l'ai appelée et l'ai sorti de là. Mais c'était déjà trop tard. Il a perdu sa jambe ».

La première fois que je rencontre Jan Rowan en 1993, elle fond en larmes à l'évocation de son mari, décédé seulement quelques mois plus tôt. Cinq années plus tard, quand elle m'en parle avec plus de détails pour cet ouvrage (l'anecdote ci-dessus comprise), elle me parle cette fois de manière franche et amère, en colère contre son départ alors qu'il aurait pu facilement être à ses côtés. Dans les deux cas, ce qui apparait le plus clairement est le fait qu'il lui manque.

SIL FAIT D'AVOIR un fils qui passe à la télé n'avait pas encore établi la célébrité des Rowan à Waimānalo, leur retour du Japon le fait à coup sûr. Ils ont beaucoup de choses à dire sur le 'Cirque', sur leur voyage, trimbalés de partout comme roi et reine, sur les fans en adoration. Leur fils est *quelqu'un* et eux aussi désormais sont quelqu'un, parents d'un fils qui a « bien réussi ». Les résultats des combats de Chad sont dans les nouvelles locales depuis un an. On

Gaijin Yokozuna

dit qu'il suit les traces de Takamiyama et de Konishiki, comme s'il doit gagner sa propre Coupe de l'Empereur ou être promu *ōzeki* en un rien de temps. Seule une poignée de gens à Hawaï sait réellement la distance qu'a parcourue Chad et celle qui le sépare encore de l'élite du sumo. Mais ce qui suffit est que Chad Rowan, le grand gars gentil qui n'avait jamais été vraiment un athlète, réussit.

« C'est pour ça qu'y avait pas mal de gars de Waimānalo », me dit Ola, « comme George Kalima et les autres, qui disaient 'Si Chad peut le faire, pourquoi pas nous ? Il a jamais lutté avant' ». L'une des nombreuses télévisions de Waimānalo branchées sur le sumo appartient à George Kalima. George a souffert d'un choc culturel différent en travaillant pour une antenne d'UPS dans la banlieue de Los Angeles, et il est retourné dans les îles après cinq mois pour trouver des nouvelles sur les succès athlétiques de son ami un peu partout. L'intérêt et la curiosité de George s'accroissent au cours de l'année qui suit. Il était un lineman de grande qualité en offensive comme en défensive à la Kaiser et possède déjà un corps mieux adapté au sumo, pour ce qu'il en a vu à la télé, que son ami plus grand. Il converse avec Chad au téléphone de temps en temps, pour à chaque fois entendre les mêmes paroles enthousiastes « On peut le faire ensemble, tout juste comme on allait faire pour nos affaires ! ». Au bout du compte, il finit par appeler Larry Aweau.

« George Kalima, c'était le camarade de classe de Chad », se souvient Aweau, « mais je pouvais pas le mettre avec Chad. L'Oyakata l'aurait bien pris, mais je m'y refusais. Quand vous êtes allés en classe ensemble, que vous êtes potes pour la vie, vous finissez par parler en anglais tout le temps, et c'était pas ce que je voulais. On va là-bas dans un but. Je connaissais Magaki, c'était un bon ami, donc j'ai pensé qu'il serait mieux de lui envoyer George », soit à plus d'un kilomètre de l'Azumazeki-beya.

George intègre la Magaki-beya sous le nom de Yamato juste à temps pour participer au *maezumō* du Kyushu *basho* 1990, où il se débrouille suffisamment bien pour voir son nom ajouté à la liste grandissante des étrangers présents dans le *banzuke*. Son frère Bumbo (Glenn) arrive deux mois plus tard, et les Kalima se motivent alors, dans les mêmes ennuis initiaux auxquels Chad a du faire face quand il est arrivé au Japon, avec en sus une série de blessures pour chacun des deux frères. Avec l'aide du chauffeur de son Patron, qui parle anglais, Yamato parvient à se sortir de la mécanique infernale quotidienne pour avancer dans le *banzuke*.

Pour les *rikishi* d'Hawaï, Chad est autant un grand frère qu'un *sekitori*. « Konishiki m'a tant aidé quand je suis arrivé ici », se souvient le Yokozuna. « Je voulais faire la même chose quand le prochain groupe arriverait ».

« Avant les tournois, Bumbo et moi on allait à l'Azumazeki-beya pour recevoir notre mot d'encouragement de l'Hawaïen », me dit George. « Il nous disait toujours 'N'essaye pas de rentrer dans ce gars. Regarde derrière lui, et essaie de lui rentrer à travers'. On allait toujours le voir pour prendre ce genre de conseils, parce que c'était lui le Parrain ».

CE MOIS DE NOVEMBRE, Akebono se voit confronté lui-même pour la toute première fois, à la version sumo du 'Parrain', le Yokozuna Hokutōumi. En fonction du nombre de membres des hauts rangs sur un *banzuke* donné, les *yokozuna* passent entre la moitié et les deux tiers d'un tournoi à affronter les autres *yokozuna*, les *ōzeki*, *sekiwake* et *komusubi* – ces trois derniers

Gaijin Yokozuna

rangs étant collectivement connus sous le terme de *sanyaku*. Avec quelque quarante *rikishi* en *makunouchi*, et seulement quinze combats à disputer pour chacun d'entre eux, il est rare qu'un *yokozuna* se voie proposer un adversaire en dessous de *maegashira* 4 ou 5. Les *maegashira* abordent chaque combat contre un *yokozuna* comme des joueurs de NBA abordent un match en play-off, moins pour l'augmentation salariale pour toute la carrière qui vient après une victoire face à un *yokozuna*, que pour l'occasion de créer le souvenir d'une surprise majuscule. Combattre un *yokozuna* peut être le point d'orgue d'une carrière de *maegashira*.

Juste avant le *dohyō-iri* cet après-midi, Akebono regarde les gars mettre leurs gants blancs et sortir la corde du Yokozuna Onokuni, avec qui il partage la même *shitaku-beya*. Il les regarde attacher les cinq bandes de papier, mettre la lourde corde autour de la taille du gros homme tandis que celui-ci se penche sur l'un d'eux, et les voit attacher la corde dans son dos. Il sait qu'à ce même moment, la corde du Yokozuna Hokutōumi est elle aussi attachée par des assistants gantés de blanc dans la *shitaku-beya* du côté ouest. Plus tôt, Onokuni imposait le respect en raison de sa force évidente. Mais à cet instant, dans la splendeur de son appareil, la grosse corde brillante passée autour de la taille, il n'est pas simplement un quelconque champion du monde poids lourds. Pas plus que ne l'est Hokutōumi. Ils sont des hommes d'honneur, et devant eux Onokuni se tient dans toute sa hauteur, avec une sorte de dignité que Chad n'a pas vue depuis qu'il a observé Chiyonofuji lors du *junjyō* plus d'un an auparavant. Il est le Yokozuna.

Akebono perd facilement contre Hokutōumi ce jour là. Mais quelque chose s'est produit au cours des quinze minutes passées en dehors de l'arène, lors de la parade des drapeaux des sponsors autour du *dohyō*, durant l'attention toute particulière que le *gyōji* donne à leur combat en annonçant qu'il est le dernier et plus important de la journée, et même durant le court instant de lutte en lui-même. Tout le cérémonial entourant le combat contre le Yokozuna s'avère n'être en fait que cela : un cérémonial. Sur le *dohyō*, il n'y a plus de *tsuna*. Et une fois que les mains touchent l'argile et que les corps s'entrechoquent, le reste de l'aura de cet homme disparaît aussi.

Au cours du tournoi suivant, on s'attend à ce que le Yokozuna Asahifuji offre au *gaijin* qui monte une défaite comme cadeau de Nouvel An ; le gamin mérite tout juste de monter sur le *dohyō* avec lui. Au lieu de cela, Akebono submerge le Yokozuna, déclenchant une frénésie de cris dans la foule et une pluie de *zabuton* rouges sur le *dohyō*, habituelle pour de telles surprises. Akebono revient s'accroupir dans sa position de départ. Le *gyōji* s'agenouille devant lui et déploie son *gunbai*, l'éventail de bois laqué qu'il emploie pour désigner le vainqueur d'un combat. Une enveloppe marquée du nom d'Akebono, ainsi que celui d'Asahifuji, repose sur le *gunbai*. Akebono agite sa main au-dessus de l'enveloppe comme on le lui a montré et empoche la récompense – quelque 300\$ pour chaque étendard de sponsor ayant paradé autour du *dohyō* moins de cinq minutes avant.

Mais Akebono reprend la *hanamichi* avec une récompense bien plus importante que l'argent. Il est désormais certain qu'il peut s'adjuger cette corde.

CHAD A DESORMAIS BESOIN DE PROUVER qu'il peut gagner de manière régulière quand cela importe le plus, comme un *yokozuna* est censé le faire. Jusqu'ici, Akebono a fait preuve de

Gaijin Yokozuna

suffisamment de régularité pour grimper dans le *banzuke*, mais il ne s'est pas encore trouvé dans une position qui le contraindrait à tester ses performances sous la pression. A la différence des frères Hanada, il ne s'est jamais trouvé en course pour l'attribution d'un *yūshō*, dans quelque division que ce soit (Waka a remporté le *yūshō* de *jonokuchi* lors du tout premier tournoi de Chad ; Taka a remporté deux fois le *yūshō* de *makushita* avec des scores parfaits). Pas plus ne s'est-il trouvé en danger de rétrogradation de par une défaite le dernier jour. Au lieu de cela, ses mains vives l'ont aidé à accumuler une série de scores positifs réguliers, et non spectaculaires. Cette série en est à seize au moment du tournoi de Nouvel An 1991 – seize d'affilée depuis son arrivée, ce qui s'avère être tout juste un tournoi de moins que le record établi une génération plus tôt par le père Hanada qui, ayant gravi le *banzuke* a une allure bien moins rapide, avait cumulé ses scores positifs face à une opposition bien plus faible que celle qu'Akebono affronte d'ores et déjà.

Il est facile d'avoir l'arrogance de compétiteur d'un Michael Jordan le premier jour, ou après avoir cumulé quelques victoires, mais est-il aussi aisé de grimper sur le *dohyō* avec une telle confiance quand il y a quelque chose qui est immédiatement en jeu ? Un peu plus d'une semaine après s'être défait du Yokozuna Asahifuji, Akebono a son premier goût de la pression que peut rencontrer un *yokozuna*. Si chaque victoire est importante en sumo, la durée d'un tournoi fait que les premiers matchs rencontrent moins de pression. Personne n'est éliminé au bout d'un ou deux journées par exemple, comme cela peut être le cas dans un tournoi de tennis. A mesure que les jours se passent, chaque combat est de plus en plus significatif jusqu'à ce qu'un *rikishi* soit éliminé de la course au *yūshō* avec, disons, sa quatrième défaite. Pour ceux qui sont hors course, la pression atteint un nouveau point culminant après la septième défaite, qui transforme chacun des combats qui suivent en une situation de victoire obligatoire afin d'éviter la rétrogradation. Akebono se trouve prématurément dans cette situation, après une septième défaite concédée face à Takahanada lors de la dixième journée, ce qui l'oblige à remporter les cinq derniers combats pour battre le record de Hanada senior.

Les vraies implications d'un tournoi majeur de sumo créent les pensées parasites des *conséquences*, qui s'infiltrèrent dans les esprits. Le fait que la position d'un *rikishi* dans le *banzuke* n'est décidée que par les victoires et défaites accumulées pendant un *honbasho* – victoires et défaites dont la portée peut se mesurer dans des changements radicaux de salaire, primes et même conditions de vie – peut faire suffisamment gamberger pour que cela influe sur le combat. »Quand tu combats », dit Akebono au début de sa carrière, « le sumo est si rapide que tu n'y penses pas. Tu t'entraînes pour que le corps s'imprègne du mouvement du sumo. Si tu penses, tu perds ». Une partie de l'explication de l'incessant entraînement quotidien du sumo a à voir avec cette attitude zen qu'il partage avec les autres arts martiaux : vider l'esprit et laisser le corps agir seul.

Le sumo manipule le temps, non pas seulement pour donner une plus grande intensité aux combats, mais également pour créer un espace qui permette à ces pensées parasites de s'inviter dans la partie et d'en faire un véritable test de puissance nerveuse. Les *rikishi* n'entrent pas simplement dans le stade, se présentent sur le *dohyō* et s'affrontent l'un l'autre. Au lieu de cela, ils entrent tranquillement quelques quinze minutes avant leur propre combat et prennent place en dessous du *dohyō*, comme membres du public, directement en face de l'homme qu'ils sont censés affronter. Deux combats se déroulent devant eux, et une fois que leurs noms sont enfin annoncés, ils doivent encore en passer par un rituel d'avant combat de cinq minutes, s'échauffant, chassant les mauvais esprits des environs, et purifiant le cercle avec du sel. Bien que souvent remis en question en privé, le rituel du sumo fait vraiment

Gaijin Yokozuna

partie du jeu, comme Akebono le comprend après sa septième défaite à la dixième journée. Le rituel devient une distorsion du temps qui permet à la pression de s'installer dans son esprit au point que son courage et son sang-froid sont testés en même temps que son habileté. Désormais la notion de *conséquences immédiates* flotte lourdement dans l'air dans le Kokugikan, renforcée par le contraste éclatant entre des semaines d'entraînement quotidien et quelques secondes qui déterminent le résultat définitif.

Au milieu de ce tournoi, racontera le spécialiste du sumo Shinobu Suzuki, Azumazeki Oyakata a une rare conversation avec son *deshi*, où il lui dit : « Tu as déjà effectué tous tes combats contre les *yokozuna* et *ōzeki*, donc à partir de maintenant tu peux retourner au charbon et améliorer ton score ». Akebono surclasse ses cinq adversaires restant, parvenant à égaliser le record, et gagnant une promotion au rang de *komusubi* ainsi que son second Prix de la Performance, l'un des trois prix qui sont remis à la fin de chaque tournoi.

« J'ai jamais pensé à gagner cinq fois d'affilée », se souvient-il devant moi. « Je me suis juste levé chaque jour pour essayer d'en engranger une de plus. Après que les victoires ont commencé à s'accumuler, j'étais plein de confiance pour les deux dernières journées ». Cette confiance lui vaut sa 'huitième', et le pousse ensuite vers une nouvelle marque de 8-7 en mars, lui accordant le record pour lui seul ainsi qu'une promotion au rang de *sekiwake* – le plus haut rang que le Patron ait jamais atteint, un rang bien proche de ce dont il n'a jamais parlé qu'en privé : sa propre promotion au rang de *yokozuna*.

TAKAHANADA SE MONTRE TOUT AUSSI CAPABLE de gérer les combats à haute pression. A la différence d'Akebono, avant l'Haru *basho* 1991, Taka est revenu plusieurs fois quand des défaites l'auraient – et l'ont – rétrogradé. De retour en *makunouchi* pour la deuxième fois, le garçon de 18 ans se débarrasse d'un groupe de onze *maegashira* inférieurs pour décrocher onze victoires consécutives, finissant second avec 12-3 et empochant en sus les Prix de la Technique et de la Combativité. Mais ce n'est rien par rapport à ce qu'il provoque en mai.

Lors d'une première journée du Natsu *basho* regardée par 44 pour cent du pays, Takahanada est opposé pour la première fois au Yokozuna Chiyonofuji, un combat qui se déroule sur un *dohyō* composé à parts égales d'argile et d'ironie. La brillante carrière du père du jeune Hanada avait pris fin quelque dix ans auparavant, peu après une défaite sans appel face au jeune loup Chiyonofuji qui l'avait convaincu que les temps de la gloire étaient définitivement révolus. Et maintenant Takahanada est debout, prêt à faire face à son premier *yokozuna*, désireux de se montrer digne des prédictions émises sur son compte depuis le jour où il a rejoint la Fujishima-beya. Le combat devrait être ennuyeux car à sens unique, le Yokozuna renvoyant le gamin à ses études.

J'ai regardé la vidéo de ce combat plusieurs fois, et même si j'en connais le résultat, il a toujours la qualité d'une grande finale de Coupe du Monde. Le jeune Taka s'octroie une double prise de *mawashi* sous les épaules de Chiyonofuji, et alors qu'il pousse vers l'avant on se met à penser, *c'est pas poss... Attend une seconde.... Il va.... Ca vient de se passer... Il l'a battu ?* Cinq minutes après, quinze ans après les faits, on est toujours en train de penser, *Il l'a battu ?*

Gaijin Yokozuna

Le Yokozuna parvient à gagner le lendemain, mais pour beaucoup il est évident qu'il a l'air différent : la morgue du champion et le regard perçant pour lesquels il est devenu célèbre ont disparu. Après une nouvelle défaite lors de la troisième journée, Chiyonofuji admet en lui-même qu'il n'a plus la flamme pour poursuivre une carrière qui aura compté trente et un *yūshō* (dont le chiffre incroyable de vingt après qu'il ait eu trente ans). Vingt ans après que Taihō – le plus grand *yokozuna* de tous les temps avec le record de trente deux *yūshō* – ait annoncé sa propre retraite suite à une défaite face au père de Takahanada, Chiyonofuji parle calmement et en pleurs au sein d'une Kokonoe-beya bondée de journalistes. Le règne du Yokozuna Chiyonofuji vient de prendre fin.

Quelques années plus tard, je me trouve avec Chad et George Kalima dans l'appartement du Yokozuna, à discuter de l'énorme liste d'invités pour son mariage à venir, et l'étrange combinaison d'arrogance et d'humilité d'un *rikishi* devient un peu plus claire pour moi. Chad considère la liste de 1300 personnes comme un honneur et une mesure des succès accomplis. Il souligne que le show télévisé sera plus important que pour le mariage de Konishiki, que celui de Takanohana, plus important même que celui du toujours populaire Wakanohana. L'Ambassadeur des Etats-Unis Thomas Foley et son épouse serviront de *nakōdo*, les témoins de cérémonie. De nombreuses personnalités de télévision, des PDG et des hommes politiques y assisteront. La plupart des *sekitori* et des *oyakata* seront là aussi, dont Kokonoe Oyakata, l'ancien Chiyonofuji.

« Vous êtes-vous affronté ne serait-ce qu'à l'entraînement ? », lui demandai-je.

« Il est parti juste quand j'arrivais », me dit Chad, « juste quand j'arrivais près du sommet ». Akebono a en fait été honoré d'être l'un des rares *sekitori* autorisés à couper une mèche du *chonmage* du grand Yokozuna, au cours de l'une des cérémonies les plus émouvantes qu'ait connu le Kokugikan.

« Il savait que t'arrivais », lui dit George, « et il avait peur de se prendre l'Hawaïen »

Chad se tait pour réfléchir à cela, et la fierté qu'il manifestait sur la taille de son mariage disparaît instantanément. Il remercie ensuite tranquillement son meilleur ami d'une manière qui me montre qu'il prend ce trait comme l'un des plus beaux compliments possible – une mesure de son succès bien plus importante que sa liste d'invités bourrée de stars.

L'INVASION HAWAÏENNE DU SUMO se poursuit quand Percy Kipapa rejoint l'Azumazeki-beya en septembre 1991 sous le nom de Daiki¹ et devient rapidement le projet personnel d'Akebono et d'Azumazeki Oyakata. Grand talent du football au lycée St Louis d'O'ahu, il mesure plus d'1.90m, et pèse bien plus de 135 kilos le jour où Larry Aweau fait sa connaissance. Le grand gamin se laisse aisément convaincre, à la fois parce que l'idée de types du coin rejoignant le sumo est devenue bien moins inhabituelle, et parce que la pure confrontation entre deux hommes qu'incarne le sumo l'impressionne. « J'ai vu un combat à la télévision, un résumé de sumo », m'explique-t-il. « Chiyonofuji, il fait moins de cent quarante kilos, et il a soulevé Konishiki du sol. Je me suis dit 'Wow, sont costauds ces gars !' »

Je rencontre brièvement Percy lors d'une fête à Waimānalo à l'été 1998, et l'interviewe pour la première fois chez lui quelques mois plus tard. Il me parle alors avec générosité pendant plus de deux heures comme si nous étions de vieux amis, et pendant les quinze premières minutes de cette conversation j'en viens à me demander s'il ne devrait pas écrire lui-même un

¹ NdT : Daiki a été assassiné en mai 2005 à Hawaï.

Gaijin Yokozuna

bouquin. Après avoir remporté le *yūshō* de *makushita* avec un score parfait et être allé jusqu'au rang de *Jūryō* 10 en 1995, Percy sera forcé par sa propre série de blessures à prendre sa retraite sportive quelques mois avant que je ne le rencontre. Au cours des années, j'en viens à le connaître comme un fin observateur, un homme doté d'une prodigieuse mémoire des détails et un superbe conteur qui aime parler, amuser, faire participer tout le monde à la conversation et ponctuer presque tout ce qu'il dit de son rire contagieux. Il est doté d'une habilité naturelle pour les devoirs dont on attend qu'un *sekitori* fasse – ou un *tsukebito* de *sekitori*, ce que Percy sera souvent pour Akebono.

« Certains de nos sponsors achètent des restaurants », dit-il, « et ils t'invitent dans leurs restaurants, et le jour où tu y vas, ils ont peut-être moitié prix sur tout. Donc, tu vas là-bas et ils disent, 'Oh, c'est le *deshi* d'Akebono ! Akebono ! Oh, quand est-ce qu'il vient ? ». Donc on fait la pub du restaurant, on lui donne un coup de pouce. Et ils te donnent un *go-ju-mae-en* [environ 500\$] pour être venu. C'est ça l'argent de dessous-de-table, on en faisait pas mal. Les gars qui avaient l'habitude de me voir m'entraîner, comme Ikeda-san, ils venaient me voir, me donnaient de l'argent, 'Prends soin de toi, fais de bonnes choses' ».

Percy Kipapa, toutefois, ne fait pas que profiter de ces avantages. P'tit gars d'Hawaï ou pas, il est traité pareillement que n'importe quel autre *shin-deshi* commençant dans une Azumazeki-beya regorgeant de testostérone. « Je crois que ce gars, John Feleunga, il était un peu prise de tête, hein ? Parce que quand je suis arrivé, il m'a fait passer de sales quarts d'heure, lui et Troy Talaimatai, tout ça parce que j'étais le seul gars de la côte est. Y avait le gars de Waimānalo, celui de Kalihi [près d'Honolulu] et celui de Wai'anae [côte ouest d'O'ahu]. J'étais le seul de Waiāhole [côte est]. Ma première impression quand j'ai vu John et Troy, ça a été 'Nom de Dieu !'. Z'étaient des monstres. Je veux dire, on avait la même taille et tout, c'est juste que... z'étaient énormes. Notre *heya* avait tous les gros gars d'Hawaï ».

Il y a également un *rikishi* nommé Suji, gardien autoproclamé du système de *senpai-kōhai* à l'Azumazeki-beya. « Quand j'ai commencé, j'avais 18 ans », dit Percy. « Quand j'ai commencé, j'avais travaillé à la plongée avant, je faisais le ménage chez moi, je faisais la cuisine aussi. Donc quand je suis allé au Japon, j'avais plus ou moins l'idée de ce que j'avais à faire. Comment se servir d'un balai, d'une serpillière, d'une poêle à frire, comment allumer le four. Mais ces gamins japonais, ils ne savent pas comment tenir un balai, tourner le bouton d'un four ; ils n'ont pas la moindre idée de ce qu'ils font. Et je ne leur reproche pas. A quinze ans, putain, je regardais les vagues ! Ces gamins, ils sont innocents quand ils commencent. Et la façon dont les Japonais raisonnent, c'est 'J'ai commencé comme ça, tu vas commencer comme ça aussi'. Donc ces crétins battent leurs gamins, leur balancent des coups de poêle à frire sur la tête ».

« Quand je les regardais, j'essayais d'être patient : 'Enfoiré, tu me fais ça, je vais t'en foutre une dans la gueule aussi'. Mais il y a un gars qui m'a fait ce genre de trucs, son nom était Suji, je ne lui ai jamais rendu ses coups, mais quand je suis parvenu en *jūryō*, on peut faire le *kawaigari*, je lui ai fait une heure d'affilée, je lui ai fait manger sa race. Parce qu'un jour, j'étais au téléphone avec ma maman, il m'a dit d'aller laver les assiettes, je lui ai dit d'attendre, '*Mateyo*' en japonais, c'est autoritaire [au lieu de la grammaire honorifique appropriée que l'on emploie quand on s'adresse à un *senpai*]. Il est venu vers moi, il a agrippé ma tête, et Boum ! ». Percy agite le poing, mimant la scène. « Donc je lui ai fait le *kawaigari* de sa vie, et quand j'en ai eu fini je suis venu vers lui, et boum ! Depuis ce jour, il me respecte ».

Gaijin Yokozuna

Respect, conseil, connaissance, et même amitié finissent par venir aussi de la part d'Akebono, mais pas avant que Percy ne s'en soit montré digne, à la fois sur et en dehors du *dohyō*. De la même manière que Taylor, le *senpai* de Chad, l'avait aidé au départ sans pour autant copiner avec lui – ce qui veut dire en accordant au *shin-deshi* autant d'attention que son rang le lui permettait – Chad commence par aider Percy au départ au seul endroit où son aide est socialement admissible : dans la *keikoba*. Le gamin est sans doute suffisamment gros et fort pour le sumo, pesant déjà plus de 130 kilos. Mais il est encore plus doux que ne l'était Chad lors de l'hiver 1988.

« Quand je suis arrivé ici », dit Percy, « à chaque fois que je faisais une prise sur quelqu'un et que je lui faisais mal, j'étais tout 'Ho, ça va ?'. J'essayais d'aider le gars, mais ils aimaient pas du tout ça. Mon patron me disait que j'avais trop d'alooha pour le gars ». La solution, comme de coutume, est alors le *shinai*, qui commence immédiatement à faire connaissance avec le cuir de Percy de manière tout à fait régulière. L'Oyakata et Akebono commencent à combiner leurs efforts pour faire du *shin-deshi* un combattant.

« Quand tu es sur quelqu'un », crie alors souvent le Patron, « tu dois lui péter les bras, le laisser souffrir au sol ». Percy apprend vite que s'il ne fait pas comme on le lui dit, le Patron s'abattrait sur lui avec une fureur sauvage.

« Le Patron lui disait de garder son *mawashi* hors de portée », me dit George Kalima, se souvenant d'une séance de *degeiko* à la Magaki-beya, « donc c'est ce qu'il a fait durant dix combats d'affilée. Une seule fois le gars en face a réussi à prendre l'intérieur, donc il a dû accrocher le *mawashi*. Le Patron s'est mis à hurler, le repoussant dans le coin, le frappant et tout. Il ne faisait ça qu'avec Percy ».

« J'avais peur de mon patron parce qu'il était plus qu'une image du père », admet Percy. « La façon dont il te parlait, ce qu'il faisait – je peux pas dire comment il le faisait, mais quand il parlait il fichait la trouille. Chad l'a senti aussi. Autour de lui, il y a trop d'énergie quand il entre quelque part. Je veux dire, les gens ont des réactions quand ils le voient. C'est comme dans *Le Parrain*. Tu le regardes, tu te dis 'Oh, faut pas le chercher ; y a du répondant derrière'. Quinze années après la fin de sa longue carrière, Azumazeki Oyakata campe toujours un personnage impressionnant. Il est impossible d'oublier que si sa position a muté de combattant à entraîneur et administrateur, le respect qu'il impose a été fondé par sa capacité à infliger de la douleur, à remporter des confrontations violentes.

L'observation la plus significative en ce qui concerne le traitement qu'inflige l'Oyakata au *deshi* d'Hawaï vient alors d'Ola Rowan, qui me dit : « C'est comme quand il y a un père qui est entraîneur de l'équipe de son fils. C'est évident qu'il va être plus dur avec son fils ». Si j'ai pu comprendre la plupart des changements d'image qu'ont dû effectuer Takamiyama, Konishiki et le reste des *rikishi* d'Hawaï, le premier et unique *oyakata* s'est virtuellement réinventé une seconde fois à sa retraite du *dohyō*. Azumazeki se sent responsable en premier lieu, c'est ce qu'il pense, de l'assimilation de ses *deshi* étrangers dans la vie du sumo, et ensuite pour leur développement en tant que *rikishi* – tout ceci en sus de la pression habituelle que tout *oyakata* subit du fait de sa position d'Ancien de la Sumo Kyōkai. « 'J'imagine que quand on devient un Patron, on devient un Patron' » me dit Percy. « C'est ce que Konishiki me disait d'habitude. Il avait lutté avec le Patron. Quand je suis parvenu en *jūryō* il me disait 'ton patron, quand il combattait, c'était un chic type. Il ne parlait jamais à personne avant l'entraînement, des trucs dans le genre. Roupillait dans son coin. Mais maintenant qu'il est parton, il fait comme s'il s'entraînait tous les jours' ».

Gaijin Yokozuna

Des termes comme « se réinventer » ou « assimilation » font écho à l'idée de l'Oyakata du « penser japonais », et suggèrent une sorte de changement d'identité abrupt qui finit par être en opposition avec les subtils et calmes changements d'identité que Chad Rowan exécute déjà parfaitement vis-à-vis des *deshi* comme le fait Azumazeki Oyakata, ou comme *senpai* de Percy, pour n'en citer que deux. Que le même homme affable qui m'invitera plus tard spontanément dans sa *heya* pour une interview, puisse 'péter les plombs' comme George Kalima le décrit suggère qu'il est bien moins habile à se fabriquer des moi qu'Akebono, qui impose le respect sans en venir à des tactiques de terreur. Donc quand Akebono emploie le *shinai*, c'est plus avec la pondération d'un dresseur de chevaux qu'avec la colère d'un homme en proie à une crise de rage. « Ouais, fallait que j'emploie le bâton de bambou parfois », reconnaît Chad, « mais il y avait toujours une raison. Avec Ola c'est parce qu'il arrêtait pas de faire des conneries. Avec Percy c'était pour une autre raison ».

« Ils me frappaient avec le bâton de bambou », me dit Percy. « Constamment. Tous les jours. Tous les jours pendant deux ans et demi. Donc un jour j'ai dit à Chad, 'Vous me faites ça pour me mettre en colère contre le gars que j'affronte. Mais plus vous me frappez, plus j'ai envie de vous frapper, alors que je peux pas le faire. Je penserais jamais à te frapper, mais la colère ne se met pas contre celui qui est en face de moi. C'est la gars qui me frappe'. Mais j'imagine que c'est comme ça qu'il a été entraîné, hein ? Parce qu'ils voyaient du potentiel en moi. Z'essayaient de me rendre plus fort. Donc après deux ans et demi c'est comme ça que j'ai fini par devenir fort, parce que j'en avais plus rien à foutre. Je me suis dit 'Je vais te dire. Je vais te péter le bras, ou je vais me faire frapper'. Donc tous ceux contre qui je luttais, j'essayais de leur faire mal ».

Une après-midi, après une séance d'*asageiko* particulièrement difficile, Azumazeki Oyakata emmène son *shin-deshi* épuisé à une université proche pour s'entraîner avec leur club de sumo. Percy est trop éreinté pour se lever seul de son futon après le déjeuner, encore moins faire un seul combat d'entraînement de plus ce jour là. Mais il parvient à se traîner en bas, puis dans la voiture, pour se retrouver confronté à l'intégralité du club universitaire, un étudiant après l'autre. « J'ai fait 198 combats ce jour-là », me dit-il, « j'étais si furax. La seule raison pour laquelle j'ai pas fait 200 combats est que quand je suis arrivé à l'université, j'étais si en colère contre mon patron que j'essayais de faire mal à tous ceux que j'affrontais. A la fin il ne restait plus personne debout ». Le plus gentil et aimable homme à avoir jamais revêtu un *mawashi* essaie de faire mal à tous ceux qu'il affronte. « Le jour suivant, j'ai dû faire quarante combats supplémentaires avec Troy et John ».

Avec une combativité désormais en rapport avec son corps puissant, Percy commence à développer le potentiel d'un combattant naturel comme Ola Rowan – une agressivité qui écume juste en dessous de la surface, si difficile à maîtriser pour satisfaire les contraintes de comportement du sumo. Mais la similarité entre les gros étrangers s'arrête avec leur habileté de combattants. Considérant l'exemple incroyable donné par Akebono d'une maîtrise de réserves énormes d'agressivité au sein de la *keikoba*, Percy en vient à imaginer une sorte de stratégie de compensation au système du *senpai-kōhai*. « Les premières années ici j'étais pitoyable », dit-il. « J'étais malade, ou mon corps me faisait mal. Mais après ma deuxième année, j'ai jamais voulu être malade. Même si je l'étais, j'aimais m'entraîner. Parce que chaque jour après l'entraînement fallait aller à l'étage pour faire les corvées de Chad, puis les siennes, puis celles des gars qui étaient là depuis longtemps, ils me disaient ce qu'il faut faire. Ils me disaient des trucs, et moi je faisais 'Hai !'. Oui, ok. Attends demain. C'est ce que j'avais dans mon esprit, ce à quoi je pensais. C'est ce qui me rendait plus fort qu'eux. Ils frappaient. Et comme étranger, tu recevais le dernier coup. Ca m'énervait plus que toute autre

Gaijin Yokozuna



Percy Kipapa (à droite, avec des lunettes), assiste le Yokozuna Akebono au temple Yasukuni de Tokyo. Photo de Clyde Newton.

Gaijin Yokozuna

chose. ‘Range mon futon !’ Ils me disaient. ‘Range mon futon’. Et moi je pensais *Ho, je pourrais te défoncer tout de suite ! Mais je vais rester calme. Demain, on se retrouvera dans ce cercle et je vais te donner ta race comme jamais* ».

Ce n’est qu’à partir du moment où Percy commence à grimper le *banzuke* qu’il commence à attirer l’attention d’Akebono en dehors de la *keikoba*, en partie parce que Percy a parfaitement conscience de sa propre place sur le *banzuke*. C’est-à-dire qu’à peine un an après être devenu *rikishi*, Percy commence à regarder les porteurs de *mawashi* blancs avec cet air de ‘je respecte ce gars’. Akebono le remarque et Percy en est récompensé. « On sortait, on se liquidait trois bouteilles de tequila », me dit Percy. « On rentrait à 05h30 le matin, entraînement. Un truc de dingue, on rentrait bourrés, complètement défoncés. Et quand il faisait froid, toutes les fenêtres de la *keikoba* étaient fermées, la vapeur sortait du corps, on sentait l’alcool. ‘Tain, c’était fermenté là dedans. Nos *mawashi*, y suintaient l’alcool, la bière. Une vie de dingues... on pourrait faire un film sur toutes les petites amies que j’ai eues. Elles disaient ‘Oh, tu es le frère d’Akebono ?’. Je répondais ‘Mouais. Je suis le frangin d’Akebono’. Quand je suis arrivé au Japon, Akebono c’était le mec plus ultra. C’était le tombeur des tombeurs ».

De ce que je sais des attentes d’Akebono et de la loyauté de Percy et de son attention aux détails, je ne suis pas surpris d’apprendre que lors de ses sept ans au Japon, Percy aura été le serviteur le plus apprécié du Yokozuna. « S’il y en avait un qui lui disait des crasses », dit Percy, « j’étais tout près. Pan ! Je me souviens qu’on avait l’habitude de sortir, et ces gars de la marine, ces militaires, ils venaient aussi souvent, ils savaient pas qu’on parlait anglais. Y croyaient qu’on parlait que japonais, et ils se foutaient de nous, et Chad restait calme, le visage mauvais. Donc je suis allé direct voir les gars ‘Z’avez dit quoi ? ». J’imagine les blagues habituelles sur les gros pleins de soupe, et les conséquences terribles. « Chad avait vu ça, et après, à chaque fois qu’il sortait, il me disait ‘Percy, on y va’. Et j’étais toujours de son côté, quoi qu’il fasse ».

Au cours du Natsu *basho* 2000, Percy est en visite au Japon pour tourner une publicité, et nous nous trouvons avec Chad, assis dans l’Azumazeki-beya à manger un *chanko* après le léger entraînement matinal. Chad est de bonne humeur après avoir battu le jeune *deshi* de Musashimaru, Miyabiyama, qui vient d’être récemment promu *ōzeki*, d’une féroce frappe au visage que Percy ne tarde pas à complimenter.

« Dis bonjour à Maru de ma part ! », dit le Yokozuna en japonais dans un éclat de rire, comme pour traduire la signification de sa frappe magistrale. Les deux hommes conversent de ce qui se passe à Hawaï, de ce que Percy vient faire au Japon, de l’endroit où il loge. Percy explique qu’il a pris le train depuis Meguro – une première pour lui, puisqu’il a toujours voyagé en taxis en tant que *tsukebito* d’Akebono – et qu’il a été surpris d’arriver à la *heya* avant même que l’entraînement n’ait commencé.

« Ho, c’est comme quand on rentrait sans bruit avant l’entraînement après être sortis toute la nuit », dit-il. « Fallait vraiment pas faire de bruit, vachement attention, pour réveiller personne ».

Le Yokozuna s’arrête au milieu d’une bouchée et regarde autour de lui les garçons attendant les ordres dans leurs *mawashi* noirs, couverts de sable et de sueur. Depuis que Chad et Christine ont déménagé dans une maison située à plus d’une heure de l’Azumazeki-beya, au cours des tournois il demeure dans sa vieille chambre à l’arrière du deuxième étage, où il est surpris par le niveau du bruit dans une maison sans un *sekitori* pour faire marcher tout le monde sur la pointe des pieds. « Tu vois, c’est ce que ces cons ont tous besoin d’apprendre », dit-il, agitant ses baguettes autour de la pièce. « C’est ce qu’on appelle le respect ».



Chapitre 10 : Le Reste Dépend d'Eux

J'ai fait tout ce que j'ai pu, M'an. Le reste dépend d'eux.
CHAD ROWAN, 01/1993

Quand je débarque pour la première fois au Japon en janvier 1992, incapable de lire ou comprendre le japonais, je ne peux m'empêcher de remarquer toutefois qu'un gars dénommé Takahanada fait la une partout. Il y a une sorte de controverse pour savoir s'il doit ou non être autorisé à boire le *saké* traditionnel s'il parvient à remporter le tournoi de sumo en cours – il n'a que dix-neuf ans. Quand il parvient finalement à l'emporter le dernier jour, je n'entends que son nom dans les trains ou les restaurants. J'ignore alors qu'il est le plus jeune vainqueur de tournoi dans toute l'histoire du sumo. J'ignore qui est son père et combien il fut populaire. De manière assez simplificatrice, je m'imagine que lorsque quelqu'un remporte un tournoi de sumo, tout le pays devient frénétique comme une ville américaine quand son équipe de basket remporte le tournoi NBA. Le sumo est quelque chose d'énorme au Japon, j'imagine, et il faut que je m'y intéresse.

En tant qu'étranger essayant de réussir au Japon, je trouve une indirecte satisfaction à contempler les victoires amassées par Konishiki, Akebono et Musashimaru. Entre les investisseurs japonais achetant des monuments américains tels que le Rockefeller Center et le Président Bush qui vomit au Japon sur le Premier Ministre Miyazawa, j'imagine que j'ai besoin d'un héros. Cette tension internationale accroît le suspense qui entoure la dernière tentative de promotion de Konishiki, et la marche du trio Ake-Taka-Waka pour combler le vide laissé par la retraite du dernier *yokozuna*. Des fans campent toute la nuit en ce mois de janvier pour se mettre en ligne dans les queues qui démarrent du comptoir de vente des billets jusqu'à la station de Ryogoku à presque deux cents mètres de là, dans l'espoir de pouvoir apercevoir Takahanada et Akebono se poursuivant l'un l'autre jusqu'au *senshūroku*, qui voit Takahanada aborder la journée avec une victoire d'avance.

Chad appelle chez lui à l'issue de sa victoire du quatorzième jour, pour trouver une maisonnée remplie de gens fêtant le fait qu'il est toujours en course pour remporter son premier *yūshō*. « On t'aime, Chad », lui dit sa mère. « Rentre à la maison, Chad, tu nous manques ». « Rentrer à la maison ? Tu es folle. Après tout ce par quoi je suis passé, pas question que je rentre maintenant. Ce serait choisir la facilité ».

Une typique fête entre voisins s'est installée sur le parking de la Humuniki Street, avec ses parents et d'autres membres de la famille et amis rameutés, posés sur des chaises de jardin autour d'une table regorgeant de nourriture, avec la télévision dans le fond. A Hawaï, les équipes de journalistes filment la joyeuse scène, prenant des voisins en train de dire des choses du genre « Ouais, il fait de bonnes choses là-bas », et « Y peut réussir. On est tous contents pour lui ». Son père préside la fête, la casquette « Papa d'Akebono » vissée sur la tête.

Gaijin Yokozuna

« On est fiers de toi, fils », lui dit son père au téléphone. « Fais de ton mieux ; c'est tout ce que tu as à faire. Même si tu ne remportes pas le tournoi, on t'aime quand même. Souviens-toi de ce mot hawaïen : *imua*. 'Imua', ça veut dire 'en avant', pas à reculons, hein ? Souviens-toi de ça. Dis-toi que c'est juste un autre combat, tu vois ? Un après l'autre ».

Akebono va vers l'avant pour l'emporter au *senshūroku*. Mais il ne peut pas combattre Misugisato, que Takahanada défait pour s'adjuger le *yūshō*. Akebono doit se contenter de son premier *jun-yūshō*, son deuxième Prix de la Combativité et son troisième Prix de la Performance. S'il n'est pas encore le vainqueur, il est à l'évidence sur la bonne voie. Takahanada, tout comme lors de sa promotion en *jūryō*, sa promotion en *makunouchi*, son propre premier *jun-yūshō* obtenu l'année précédente, fixe le rythme, avec Wakahanada pas loin derrière, finissant également avec un score à deux chiffres de 10-5. Konishiki parvient à un score honorable de 12-3 qui lui maintient un faible espoir de promotion, s'il parvient à remporter le tournoi de mars de manière convaincante.



Akebono accepte la Coupe de l'Empereur pour la première fois, mai 1992. Photo de Clyde Newton.

Si les victoires de *rikishi gaijin* constituent d'utiles munitions quand les disputes de comptoir en viennent sur mon président, je considère Konishiki, Akebono et Musashimaru bien plus héroïques pour ce qu'ils affrontent culturellement que pour leur domination dans le sumo. A cette époque, il semble que les *gaijin* sont placés dans un combat injuste ; on leur réclame de plus hauts niveaux de qualité de comportement que pour leurs homologues japonais. Takahanada peut gifler un fan un peu trop pressant sans conséquence, par exemple, comme il le fait à la mi-1992, mais si Konishiki parle ouvertement de sujets aussi sensibles que la discrimination, comme on l'a vu, il est bruyamment critiqué. George Kalima me confirmera le dilemme des années plus tard en me disant « Si tu es un étranger, tu dois être plus japonais pour être accepté ». Il veut dire plus japonais que les Japonais eux-mêmes.

Gaijin Yokozuna

Alors que Konishiki essaie de réfréner sa déception de ne pas avoir été promu *yokozuna*, Akebono fait lui exactement ce dont parlait George Kalima : il est plus japonais que quiconque, Takahanada inclus. De tous ceux qui gravitent aux alentours du sommet du *banzuke* en 1992, Akebono est le meilleur exemple d'*hinkaku*. Dans la dignité que Larry Aweau avait vu à l'époque lors des funérailles de 1988, dans sa compréhension de sa place dans le *banzuke* comme dans le système du *senpai-kōhai*, et dans la manière dont ses pairs le considèrent, Akebono apparaît moins comme un étranger qu'un modèle de *rikishi* de la Nihon Sumo Kyōkai, encore plus même que son patron ne l'était au même stade de sa carrière. Il agit en tant que membre du groupe, traitant ses rivaux avec respect, étant même déferrent envers les frères Hanada plutôt que les défiant comme l'aurait fait un boxeur, ou Konishiki dans ses vertes années. Il a appris le sens du sumo – le *sumōdō*. Lors du même Natsu *basho* qui voit Konishiki s'éteindre dans ce qui s'avèrera être sa toute dernière chance de promotion au rang de *yokozuna*, Akebono remporte son premier *yūshō* avec une victoire tout en puissance au *senshūroku* face à Wakahanada. Après avoir accepté la Coupe de l'Empereur, il demeure stoïque en bas du *dohyō* pour son interview de *yūshō* par la NHK et déclare « J'ai fait de mon mieux ».

Le lendemain, des représentants de la Kyōkai se rendent à l'Azumazeki-beya pour annoncer la promotion d'Akebono comme *ōzeki* – à une marche de la corde blanche et une au dessus du grade ultime atteint par Azumazeki Oyakata. Et avec le retrait du Yokozuna Hokutōumi, qui laisse le sumo sans un seul *yokozuna*, les *rikishi* les mieux classés du côté est comme du côté ouest du *banzuke* sont des étrangers.

Presque perdu au milieu du vacarme de l'année 1992 dans le sport national, un troisième *sekitori* d'Hawaï emprunte le chemin tracé par Konishiki pour faire sa tranquille ascension. En dehors du cheptel des recrues d'O'ahu choisies par Larry Aweau, Fiamalu Penitani est dégotté par Musashigawa Oyakata en juin 1989 et entre dans le sumo sous le nom de



L'Ōzeki Est Akebono et L'Ōzeki Ouest Konishiki entourent le Président de la Nihon Sumo Kyōkai, Dewanoumi. Musashimaru est derrière Akebono. Photo de Clyde Newton.

Gaijin Yokozuna

Musashimaru en même temps qu'Ola Rowan et Troy Talaimatai. La situation de Penitani est différente de celle des autres petits gars d'Hawaï dans bien plus d'aspects que le seul fait qu'il est l'unique étranger au sein de la Musashigawa-beya. Né dans les Samoa américaines, il a déménagé avec sa famille à Hawaï à l'âge de dix ans, ne parlant pas un mot d'anglais. Les Penitani n'ont pas de difficultés majeures à s'intégrer dans la ville rurale de Mākaha et son terreau majoritairement composé d'Hawaïens, de Samoans et de Tongiens, une ville qui se trouve être à l'exact opposé d'Honolulu sur O'ahu. Quand Fia arrive à Tokyo après une belle carrière en football au lycée de Wai'anae, de nouvelles adaptations culturelles semblent pour lui une chose naturelle. Son isolement relatif des autres étrangers accélère le processus, en dépit des difficultés qu'il peut ressentir tout au long d'après midi sans personne à qui parler.

Au cours des heures creuses qui s'écoulent lors du long *jungyō* d'été 1998, je vais souvent voir celui qui est alors l'Ōzeki Musashimaru. Il est toujours ouvert et amical, heureux d'avoir la compagnie de quelqu'un d'autre parlant anglais et lié à Hawaï. Nous conversons la plupart du temps à propos de ses neveux, qui étaient dans la classe de maternelle que j'ai encadrée comme stagiaire l'an passé. Les histoires sur Ala et Leighton vont alors vers des conversations sur son pays natal, ce que sont devenus ses anciens camarades de classe, quand il prévoit de rentrer. Il se débrouille toujours pour rentrer une ou deux fois par an et est heureux de regarder avec moi les photos de son dernier séjour – des scènes d'une grande famille heureuse se détendant sur Yokohama Beach, sur la côté ouest d'O'ahu juste après Mākaha. Même en 1998, il me paraît encore nostalgique de sa terre natale, ce qui me fait lui demander comment il a bien pu faire juste après son arrivée ici.

« Je n'en ai jamais parlé », admet-il, « mais c'est naturel, tu vois. T'es ici parce que tu l'as voulu. Tu parles pas japonais. Personne ne parle anglais. Tu regardes juste le mur, tes magazines, ta musique. Personne ne te parle. Et tout le stress monte et, c'est parti : tu finis par pleurer dans ton futon ».

« J'ai un sacré respect pour Musashimaru », dit Azumazeki Oyakata à Joanne Nonomiya en 1992, « parce qu'il est arrivé à la Musashigawa-beya sans autre sumotori qui parlait anglais, et il a travaillé très dur. Je suis très fier de lui ».

Au moment où Akebono remporte son premier *yūshō*, Musashimaru arrive en *sanyaku*, avec un seul score négatif à son actif. Le ton tranquille avec lequel il explique ses premiers combats face au mal du pays lui permet de se fondre dans le décor en 1992, loin du drame de Konishiki et de la rivalité Ake-Taka-Waka. Avant que je ne lui parle en 1998, j'avais une idée pour expliquer les succès culturels des *rikishi* d'Hawaï dont j'espère qu'il me la confirmera – pour l'essentiel que l'assimilation est la condition de sa montée dans le *banzuke*. J'espère que comme George Kalima, il aura beaucoup à dire sur le besoin de s'insérer, soit en changeant ou en jouant une sorte de rôle, dans l'ensemble de ce qui lui est demandé dans le sumo.

« Moi, je suis toujours le même gars », me dit-il cependant. Toujours le même gars. Je cherche même à le presser un peu – il a bien eu à faire *quelques* ajustements culturels – mais une fois que je le connais mieux dans les mois suivants, je peux comprendre ce qu'il veut me dire. Musashimaru est parvenu à jouer le rôle du sumo sans jouer du tout. La façon qu'il a eu de surpasser les difficultés d'être un étranger, le système du *senpai-kōhai* et tout le reste, tout est venu naturellement et facilement chez lui. En fait, les identités individuelles ont été aussi importantes que les identités nationales dans les succès ou échecs des *rikishi* étrangers tel que Musashimaru, Akebono et Konishiki. Akebono et Musashimaru ont réussi tranquillement pour des raisons politiques et sociales. Ils ont dit les bonnes choses et les gens les ont aimés. « Une fois », me dit Musashimaru, « Jesse Oyakata m'a dit 'Même si tu ne sais pas parler la

Gaijin Yokozuna

langue, incline-toi simplement, même si tu ne les connais pas, incline-toi'. C'est tout. Mais moi, tête de pioche, je vois quelqu'un, et je m'incline pas : typique Samoan ». Musashimaru s'insère en dépit de son échec de prendre en compte vraiment la coutume japonaise la plus universellement acceptée, mais à cause de cela, et en raison de la manière affable qu'il a de le faire. Traitant les situations culturelles au coup par coup, sur la base des rencontres individuelles, il voit les Japonais comme des gens plutôt que comme des fans de karaoké maniaques de la carte de visite, qui se baignent en groupe et s'inclinent les uns devant les autres toute la journée. Et eux en viennent à le voir non pas en terme de *gaijin*-Japonais, mais sous l'affectueux « Maru-chan ».

Qu'Akebono parle en termes similaires de ses succès culturels suggère que si des *rikishi* comme Konishiki et Yamato ont pu avoir eu à travailler pour s'intégrer, le système du sumo était en fait taillé pour accueillir des personnages comme Akebono et Musashimaru – des gens avec un peu plus de patience vis-à-vis des choses telles qu'elles sont. « On peut pas faire attention à toutes ces choses », me dit Akebono au sujet de ce qui paraît des apparitions publiques parfaitement maîtrisées, « parce que quand tu commences à penser à des trucs comme ça, c'est là que tu prends peur. Moi, je pense qu'on commence à faire des conneries si on se met à penser. Si tu dis ce que tu penses et que tu le dis d'une belle manière, ça doit bien se passer ».

« Maru-chan » excelle à dire les choses d'une belle manière. Ses 210 kilos sont vus comme étant mignons plus qu'imposants (sauf, j'imagine, si on lui fait face sur le *dohyō*), en partie en raison de la manière qu'il a d'aborder tous les problèmes qui se posent à lui, y compris les défaites. « Ce qui arrive, arrive », explique-t-il. « Des fois on gagne et des fois on perd. Faut prendre les choses comme elles viennent. Y a des gars, quand ils perdent, ils sont 'ah, c'est à cause de ci, ou de ça'. Eh, vieux, des fois on gagne et des fois on perd. Tu peux pas espérer monter là-dessus et gagner comme ça ; le gars en face il donne son maximum aussi. Tu fais des erreurs, tu tombes, tu perds, ça va quand même ; c'est le jeu ». Même si par moments il peut apparaître comme étant moins japonais que les Japonais, il réussit parce qu'il est capable de mettre en pratique un concept japonais tel que le *shō-ga-nai* à un extrême jamais vu chez ses hôtes. Ce qui arrive, arrive.

Cette interprétation de son rôle comme *rikishi* a de manière assez surprenante peu à voir avec une analyse culturelle en profondeur ou une interprétation de l'Empire des Signes, et tout à voir avec un comportement décontracté qui l'amène à traiter avec l'inconnu de manière évidente. En d'autres mots, il fait son chemin dans la très conservatrice communauté du sumo en se « baladant ». Ce terme classique d'Hawaï n'est pas franchement la recette du succès pour un travailleur culturel au Japon, mais c'est une recette qui a aidé des *rikishi* tels qu'Akebono, Musashimaru et plus tard Daiki à définir des rôles acceptables à leur public. Akebono apprend très vite à se concentrer sur lui-même et sur son entraînement. Musashimaru évite naturellement toute controverse potentielle, comme dans cette réponse à ma question de savoir si les *rikishi* étrangers sont tenus à des standards de comportement plus stricts que leurs collègues japonais. « Les gens regardent ça de différents points de vue. Ils pensent que les autres ont la vie facile et que la nôtre est plus dure. Mais je m'en fiche. Ça ne compte pas dans ma vie ». Et je peux certifier que ceci n'est pas un trait pour éviter la question ; cela ne compte vraiment pas pour lui. A la fois sur et en dehors du *dohyō*, ce qui arrive, arrive – une attitude qu'il emploie comme un outil pour une sorte d'analyse culturelle, personnelle et individuelle.

Gaijin Yokozuna

L'attitude relax de Musashimaru l'aide également parce qu'elle évoque, pour le public japonais, une image d'Hawaï. L'histoire d'amour du Japon pour Hawaï remonte à plus d'une centaine d'années et se développe aujourd'hui sous la forme d'écoles de danse de *hula halau* (il y en a plus au Japon qu'à Hawaï), de shows à guichets fermés par de grands musiciens hawaïens qui sont trop peu connus pour remplir un bar à New York, et d'appartements décorés avec l'art local, des paniers *lauhala*, peut-être un ukulélé. Les gens se définissent eux-mêmes comme des Hawaii-zuki – quelqu'un qui aime Hawaï – et beaucoup ont cinq ou six voyages dans les îles à leur actif au-delà de l'indispensable voyage de noce, sans avoir jamais visité un autre endroit dans le monde. Peut-être ce public n'adopte-t-il pas Konishiki au départ parce que, si amical soit-il, il n'incarne pas les stéréotypes les plus courants d'Hawaï aussi bien que Takamiyama le faisait, ou qu'Akebono et Musashimaru le font. Il ne montre pas, au départ, ce qu'un théoricien des cultures pourrait appeler l'« aloha », ce monopole de la gentillesse dont on dit que les hawaïens le possèdent.

Avant en fait de pouvoir parler à Akebono, je m'imaginai que ce calme comportement en public avait quelque chose à voir avec la furie qu'il avait vu Konishiki subir durant la première partie de l'année 1992 – qu'il avait appris des erreurs de son *senpai* à jouer un rôle dans la pièce en cours. Mais quand je finis par discuter des erreurs politiques de Konishiki en tant qu'aspirant au grade de *yokozuna* avec Azumazeki Oyakata, puis avec Akebono, l'explication du comportement exemplaire de Chad devient bien plus complexe que j'avais pu l'imaginer jusque là. « Konishiki, c'est quelqu'un de très franc », me dit l'Oyakata. « C'est juste sa personnalité, son caractère ».



L'Ōzeki d'alors Musashimaru se la coule douce dans la *shitaku-beya*, au cours du *jungyō* d'automne 1998. Photo de Mark Panek.

Akebono développe plus tard cette idée : « Konishiki, il a tendance à dire ce qu'il pense. Et parfois je l'envie pour cela, mais pas tout le temps. Et comme pour moi, la façon dont j'ai été élevé comme aîné, mes parents, ils ne m'ont pas donné *une chance* de dire ce que je pensais, et j'imagine que ça m'a bloqué. Lui m'a aussi dit qu'il m'envie de ne pas être capable de dire

Gaijin Yokozuna

ce que je pense ». Donc si la majeure partie de la personne publique d'Akebono peut-être attribuée à une sensibilité exacerbée, ses succès en dehors du *dohyō* ont plus à voir avec ce qu'il était dès le départ. C'est certain, il joue un rôle, mais un rôle qui lui convient de façon bien plus naturelle que le rôle de Konishiki convenait au départ à Salevaa Atisanoe. « Pour moi, c'est pas quelque chose qu'on apprend », dit Chad. « C'est quelque chose avec quoi on naît. Je veux dire, tu peux dire à quelqu'un d'essayer d'être humble, mais tu peux pas lui apprendre ; il faut l'être dès le départ. C'est le même truc dans le sumo : tu peux apprendre comment lutter, mais tu peux pas apprendre à avoir du fighting spirit ; tu peux pas apprendre à être humble – c'est tout pareil pour moi, tu dois être né avec ».

On naît également avec ou sans *hinkaku*, comme des écrivains japonais tels que Noboru Kojima, forcés de définir le terme au milieu de plaintes internationales de racisme, le disent, un parallèle qui suggère que peut-être Chad Rowan est moins un étranger que les milliers de kilomètres d'océan qui le séparaient du Japon auraient amené à le croire.

DESORMAIS, TOUT CE QUI RESTE A FAIRE pour Akebono est de monter sur le *dohyō* et d'avoir des résultats. Sa promotion comme *ōzeki* après juste un peu plus de quatre ans dans le sumo est la plus rapide dans une histoire pleine de grands *ōzeki* qui ne sont jamais parvenus à établir des performances de domination régulière propres à leur faire franchir le dernier palier. Konishiki lui-même est *ōzeki* depuis cinq ans maintenant. Akebono a devant lui un avenir radieux, mais à 23 ans il est encore trop jeune pour que quiconque en soit sûr.

Tout le monde, sauf Akebono lui-même. Quelque soit la réserve parfaite qu'il parvient à jouer devant les media, il brûle en lui un feu dévorant, alimenté par la confiance que lui a donné sa rapide ascension. Au moment où Akebono est au meilleur de sa puissance explosive, c'est à dire par exemple quand il balaie Wakahanada d'une seule poussée en mai 1992, il pratique un sumo qu'un homme de sa taille ne devrait même pas envisager de mettre en pratique. C'est une poussée maximale vers l'avant qui rend sa grande carcasse particulièrement difficile à contrôler. L'envergure de ses bras et jambes accentue encore le phénomène, le faisant apparaître systématiquement comme étant sur le point de perdre l'équilibre. Le succès d'une tactique si risquée dépend tout autant d'une pratique la poussant à la perfection que sur la confiance zen qu'il doit avoir pour l'employer. Une fraction de seconde d'hésitation, et la cible a plus de temps pour bouger, faisant soit manquer la cible totalement et de manière embarrassante, soit rendant l'attaque parfaitement inefficace. Mais à ce stade de sa carrière, Akebono ne connaît pas la signification du mot « hésitation ».

Il est imbattable, et il le sait, inarrêtable au point de mépriser sa première blessure significative, contractée lors de l'entraînement dans les semaines qui suivent sa victoire de mai. Des années plus tard, il en parle encore comme s'il s'agissait d'un pet de mouche. « Mon pied ? Putain, je combattais avec un pied cassé, et je foutais encore des branlées à tout le monde », dit-il. « C'est dire le niveau que j'avais, tu vois. J'ai remporté mon premier *yūshō*, puis je me suis fracturé le pied. Je me suis relevé et j'ai continué à m'entraîner encore. Et j'ai fait un 10-0 avec un pied cassé ».

Azumazeki a d'autres plans pour protéger son heureux investissement, et déclare Akebono *kyūjō* pour le Nagoya *basho*. « *Kyūjō* » signifie « prendre une absence », ce que les *rikishi* blessés durant un *honbasho* peuvent faire sans crainte d'être rétrogradés, et ce que les

Gaijin Yokozuna

yokozuna, qui ne peuvent être rétrogradés et dont on attend qu'ils combattent au top ou tout près en permanence, peuvent faire à chaque blessure. En tant qu'*ōzeki*, Akebono peut se permettre de manquer un tournoi sans être rétrogradé, aussi longtemps qu'il peut revenir dans le tournoi suivant et y faire un score positif.

Mais, au sommet de son art, il ne veut pas entendre parler de *kyūjō*.

« Je peux lutter », demande-t-il au Patron. « Je veux lutter ».

« Non ! » lui répond le Patron. « Ton pied va tomber en morceaux ! ».

Il faut noter que Chad Rowan n'est absolument pas le type de personne qui doit être en train de bouger toute la journée, qui doit s'occuper en permanence. Il n'a rien à voir avec son frère comparativement hyperactif, et il se satisfait pleinement de regarder la télévision tout l'après-midi, ou roupiller, ou se détendre et écouter de la musique. Mais tout ceci, après que l'entraînement se soit achevé.

« Même avec un pied cassé je sentais que je pouvais gagner le tournoi », se souvient-il des années plus tard. « C'est dire si tout allait bien ; c'est dire mon niveau de l'époque. Il a finalement réussi à me convaincre de ne pas lutter, et j'étais furax. Ils m'ont collé une attelle, je l'ai enlevée moi-même. Je l'ai enlevée, le lendemain j'ai strappé mon pied et j'ai repris l'entraînement ».

Il manque le tournoi de juillet à Nagoya (remporté par Mitoizumi) et après un entraînement tronqué, il finit loin derrière Takahanada lors de l'Aki *basho* de septembre, avec un 9-6. Le second tournoi de Takahanada fait penser que le sumo pourrait bien connaître son premier *yokozuna* de moins de vingt ans. Le jeune Hanada, toutefois, réduit ces spéculations au silence en se débattant désespérément à l'ouverture du Kyushu *basho* de novembre, encaissant quatre défaites consécutives en ouverture du tournoi, et ne montrant aucun signe d'*hinkaku*, tandis qu'Akebono s'avance méthodiquement vers son second *yūshō*, ne concédant qu'une seule victoire en route.

Je me souviens d'une interview post-*yūshō* à la télévision, en ce mois de novembre-là à Tokyo, avec Akebono assis à une table de conférence avec cinq ou six chroniqueurs. Il répond à leurs questions d'une voix de télévision stoïque, sensible et douce, qui me paraît plus japonaise même en la circonstance que celles de n'importe lequel des intervieweurs présents. Puis ceux-ci le surprennent en appelant sa mère.

« On t'aime, Chad », lui dit-elle, l'embarrassant comme seule une mère sait le faire. Il est alors fort probable que personne autour de la table n'a entendu ces mots plus d'une ou deux fois dans toute son existence, sinon jamais. Ils sont tous visiblement attendris par l'affection ouverte de Janice Rowan vis à vis de son fils. C'est la première fois alors que je le vois appelé par autre chose qu'Akebono. Jusqu'ici je ne voyais en lui qu'un personnage imposant, rien de plus. Mais sa réaction aux paroles de sa mère révèle une profondeur et une complexité largement équivalents à son évidente force. Il se transforme soudain en un petit garçon, combattant en permanence un sourire timide.

« Jesse est avec toi ? », lui demande-t-elle.

« Il est de retour à la *heya* ».

« Tu es avec des gens de la télé ? ».

« Oui. Je vous rappelle plus tard ».

« D'accord. On t'aime ! », lui répète-t-elle.

Voilà un échange qui n'aurait pas pu aller aussi loin si Chad Rowan essayait de paraître suffisamment assimilé pour être accepté au sommet du *kokugi*. Et pourtant, c'est si attendrissant, tellement symbolique de ce qui manque dans la vie d'un si grand nombre de

Gaijin Yokozuna

Japonais, que peu de choses pourraient lui être aussi utiles dans sa campagne de non-dits. L'affection publique et fièrement brandie de Janice Rowan à l'égard de son fils est précisément le type d'amour presque banal que les Japonais aimeraient pouvoir exprimer, mais ne peuvent. Des films comme *Titanic* marchent fort et les bluettes d'amour à l'eau de rose dominent les ondes au Japon pour réaliser une sorte de fantasme par procuration, pas d'être étranger ou différent, mais de pouvoir exprimer naturellement un sentiment universel. L'attitude de Janice Rowan à l'égard de son fils nourrit ce fantasme en même temps qu'il permet à Akebono de revendiquer une identité japonaise : il faut noter qu'il ne retourne jamais publiquement ces marques d'affection.

Et pourtant, Chad ne se préoccupe pas le moins du monde à essayer de revendiquer une identité japonaise, ou de jouer le rôle correct, ou du racisme, ou même de l'*hinkaku*. Il ne se préoccupe que d'une chose : remporter le tournoi suivant. Il ignore tout du Shintō ou de la signification religieuse de la corde de *yokozuna*, que ses bandes de papier pliées en zigzag montrent un endroit libéré des démons, qu'elle remonte à la fin du dix-huitième siècle. Comme il me le dit plusieurs années après avoir revêtu la corde, il ne se considère toujours comme rien de plus qu'un « athlète professionnel ». Pour lui, la corde est plus un symbole de respect. Il veut dire qu'on le regardera comme il a regardé Chiyonofuji, entouré de *tsukebito* en gants blancs. A la différence de Konishiki, qui dans sa quête du grade de *yokozuna* est apparu écrasé par le poids de GM, Chrysler et Ford, Chad met tout sous le boisseau à l'exception du désir de gagner et de donner tort à ses détracteurs.

La base majeure des tests de nerfs dans le sumo est, une fois de plus, le temps. Pour Chad, l'attente est de deux mois d'emblée avant même qu'il n'ait l'occasion de passer le test. Puis une fois que la première journée commence avec l'entraînement matinal, il a toute cette journée à attendre avant d'essayer d'enregistrer sa première victoire. Si vous allez voir une journée entière de sumo, qui commence à 09h00 et se termine aux alentours de 18h00, vous attendez sur au moins trois niveaux de temps : tout d'abord, que les mal classés effectuent leur rituel d'avant combat, une version allégée de ce qui est fait par le haut du panier, avant qu'ils ne se chargent mutuellement ; puis, que la journée se déroule, de voir les compétiteurs augmenter en taille et en volume le long de la matinée et de l'après midi. Et à un niveau moins immédiat, vous attendez que les garçons gagnent en poids et en puissance pour aller avec leur vitesse, gravir les échelons vers les rangs salariés et la gloire, et même au delà, vers les positions des *oyakata* en kimono uniformes noirs assis autour du *dohyō* et officiant comme juges. Akebono a presque achevé cette progression, combattant le dernier un jour sur deux lors des tournois. Désormais sa tâche est d'arriver chaque jour jusqu'à 17h45, en restant suffisamment concentré, maître de lui, pour se lancer vers l'avant dans cette terrifiante explosion de mains puissantes, pour faire son propre sumo.

A mesure que se passent les journées d'un tournoi, une nouvelle dimension s'ajoute à l'attente, qui reflète les chiffres qui s'accumulent. Pour remporter le *yūshō*, il vaut mieux pour un *rikishi* qu'il traverse toute la première semaine sans concéder de défaite. Une seule défaite peut encore aller, mais elle rajoute la pression d'avoir à combattre de l'arrière, d'éviter de nouvelles défaites plutôt que d'accumuler les victoires. La plongée de Konishiki en mai, alors que tout se joue sur ce tournoi, devient plus compréhensible dans ce jeu de chiffres. Une défaite en première semaine augmente le lendemain la pression déjà considérable, ce qui provoque une nouvelle défaite, plus de pression, une troisième puis une quatrième défaite qui rendent l'élimination effective. Un *yūshō* chanceux comme celui du Maegashira 14 Takatoriki en mars 2000 s'explique en prenant le sens inverse : les victoires s'accumulent contre des mal

Gaijin Yokozuna

classés et un gars improbable finit par se convaincre lui-même qu'il peut en fait emporter la Coupe.

Tandis qu'Akebono et Takahanada se baladent durant la première semaine de l'Hatsu *basho* 1993 sans concéder de défaite, Konishiki subit deux défaites prématurées et Wakahanada trois. Le huitième jour, Akebono suit de près la première défaite de Takahanada en concédant sa première personnelle, face à Wakahanada. Taka perd encore lors de la dixième journée, puis à nouveau le lendemain face au Maegashira 14 Daishoyama – le type même de mal classé qui peut débouler de nulle part et emporter un *yūshō* surprise. Avec une seule défaite à son actif, Daishoyama prend seul la tête après la défaite d'Akebono lors du dernier combat de cette journée. Wakahanada et Musashimaru mettent la pression sur ce qui finit par devenir une course à trois lors des douzième et treizième journées avec leurs victoires respectives sur Daishoyama. Et Akebono et Takahanada reviennent en forme sur le chemin d'un *senshūroku* décisif.

Alors qu'Akebono attend dans la *shitaku-beya* cet après-midi son combat final face à Takahanada, le résultat final du tournoi commence à prendre forme. Toutes les cinq ou dix minutes, un *rikishi* rentre dans la grande pièce, couvert de sueur, et se dirige vers les bains. Pour la plupart d'entre eux leur sort s'est décidé des jours avant, mais certains reviennent en arborant de larges sourires ou des mines de soulagement pour avoir remporté leur huitième victoire juste à temps, tandis que d'autres paraissent maussades, résignés à être rétrogradés après leur huitième défaite. Celui qui importe pour Akebono est Daishoyama. Au moment où il se lève pour sortir et attendre dans le couloir avant l'entrée dans le stade, Akinoshima – l'adversaire de Daishoyama ce jour – remonte la *hanamichi* avec une défaite. Daishoyama vient de l'emporter pour rester une victoire derrière Akebono. Si Takahanada - qui désormais est à 11-3 - peut faire chuter le *gaijin*, il égalisera leurs trois scores et les enverra vers un *kettei-sen* immédiat.

Mais tandis qu'Akebono reste dans le tunnel à danser d'un pied sur l'autre, les conséquences d'un *kettei-sen* ne pénètrent pas dans son esprit. Il a juste à battre Takahanada et la corde sera sienne. Quand le moment arrive enfin, il frappe l'avant de son *mawashi* de sa main gauche avec assez de force pour faire résonner le son dans les travées du stade, puis il arpente lentement la *hanamichi*, bras et jambes en parfaite synchronisation. Au *senshūroku*, les six derniers lutteurs en lice participent à une revue des réjouissances à venir – une brève cérémonie au cours de laquelle les *rikishi* de l'est et de l'ouest effectuent tour à tour des *shiko* en parfaite synchronisation juste avant que la première paire de lutteurs ne s'affronte. Akebono finit la sienne et prend alors place près du *dohyō*, assis juste en face de Takahanada, les bras croisés, le regard fixe vers l'avant. Pendant les dix minutes qui suivent, il se remémore des pensées de 1988, quand ce gars et son frère étaient déjà considérés comme de futurs *yokozuna*. Il se remémore le calvaire de Konishiki l'année passée. Il refuse d'envisager qu'une défaite face à Takahanada, suivie par une victoire dans le *kettei-sen*, ne serait pas suffisante, ou qu'une victoire moins dominatrice, à la lumière de son 9-6 de septembre, puisse retarder sa promotion. Les années d'entraînement, les conséquences de l'instant qui va se jouer, tout revient à lui.

Quand il finit par monter sur le *dohyō* et s'incline devant Takahanada, Akebono n'entend même plus le grondement de la foule. Les retours dans le coin du *dohyō*, les pas synchronisés, les lancers de sel ont peu à voir avec la cérémonie, et tout avec la volonté de plonger la foule dans une transe, et avec le fait de donner aux *rikishi* une occasion d'envoyer un message à leur adversaire, pour voir qui pourrait montrer de la faiblesse, et qui est prêt à se battre. La

Gaijin Yokozuna

foule du Kokugikan a attendu toute la journée – dont beaucoup depuis les lueurs du petit jour dans de longues files d’attente – pour ce qui va se passer en quelques secondes. Et ils crient de tout leur soûl, beaucoup pour que le fils du pays protège le plus haut rang du *kokugi*, et beaucoup pour l’étranger qui a montré sa valeur. Mais Akebono ne peut entendre rien d’autre qu’un bourdonnement étouffé à l’intérieur de son crâne. Il ne peut penser à autre chose qu’à gagner, à battre cet enfoiré. Là, maintenant, c’est l’heure de lui foutre sa branlée.

En fin de compte, le sens et la beauté du sumo résident dans cette esthétique typiquement japonaise : une image à l’abord simple représente des réalités extrêmement plus complexes. Après toutes les discussions sur la signification culturelle, les rites et traditions, et après les innombrables heures d’entraînement, tout se résume à ça. Comment Chad Rowan de Waimānalo peut finir comme le symbole culturel le plus important du Japon, avec seulement 64 prédécesseurs en plus de deux cents ans de sumo contemporain et unique étranger ? Une question infiniment complexe – avec une réponse très simple.

Akebono et Takahanada prennent chacun une poignée de sel. Ils la lancent à travers le *dohyō* et s’avancent vers son centre, un prélude à la véritable charge. A égalité à ce point de leurs carrières, chacun des deux hommes peut l’emporter dans une confrontation de technique. La meilleure chance que possède Takahanada sur son adversaire plus grand est d’annihiler l’avantage d’Akebono en terme d’allonge et de s’adjuger une solide prise de *mawashi*, gagnant un avantage de levier qui lui donnerait le contrôle du combat une fois les deux hommes au corps à corps. Akebono va sans doute viser un assaut sur Takahanada avec des *tsuppari* paume de main ouverte, en l’éloignant de son propre *mawashi*, et le repousser à l’extérieur. Mais ceci est désormais bien plus qu’une confrontation de technique. Sang-froid, force de caractère, et capacité à tenir sous la pression sont désormais aussi importantes que vitesse et puissance.

Ils se relèvent, se fixent une nouvelle fois, regagnent leur coins. Ils épongent la sueur de leur visage et de leur torse avec des serviettes qu’on leur tend. Ils prennent une nouvelle poignée de sel. Akebono regarde au dessus de la foule, le dos tourné au centre du *dohyō*. Ses pupilles se retournent et ses paupières se ferment, et il prend une profonde respiration. Il ouvre ses yeux et se tourne, en même temps que Takahanada. Ils répandent tous deux le sel en regagnant le centre du *dohyō*, tandis que le niveau sonore poursuit son ascension. Akebono baisse sa tête et lève ses yeux, fixant féroce son adversaire. Ils se font face et s’accroupissent tandis que le silence s’abat sur le Kokugikan, le *gaijin* devant le Japonais. Tout l’entraînement, toute cette frénésie, le débat sur la tradition, tout se résume à ce seul moment écrasant. Ils chargent.

AKEBONO FAIT IMMEDIATEMENT VACILLER Takahanada avec une poussée au visage qui le fait se relever, vulnérable à la main gauche du *gaijin*, qui se lève alors pour repousser Taka vers l’arrière, si vite qu’il n’a pas le temps d’effectuer un pas de côté pour éviter un Akebono en furie, qui le finit avec une poussée finale de la main droite qui l’envoie valdinguer en bas du *dohyō*.

Gaijin Yokozuna

Tandis qu'il regarde Takahanada rouler au sol en contrebas du *dohyō*, l'espace d'un instant le froid regard de concentration change. L'espace d'un instant un regard de triomphe apparaît sur son visage, comme s'il allait lever les bras au ciel, ayant réussi le but pour lequel il a travaillé si dur, étant rentré dans l'histoire. Mais au lieu de cela, Akebono se souvient de son rôle, se contrôle et part en contrebas pour aider son camarade *rikishi* à remonter sur le *dohyō* sans beaucoup plus qu'un sourire de victoire. Baignant de sueur, les deux hommes reviennent à leurs places de départ sur le *dohyō*. Ils s'inclinent mutuellement, et Takahanada redescend, s'incline vers le *dohyō*, et s'en va remonter la *hanamichi*. Akebono s'accroupit, agite sa main au dessus de l'enveloppe portant son nom et celui de son rival, et accepte l'argent des primes de victoire tendu par le *gyōji*. Il sort alors brièvement de l'enceinte pour rejoindre une *shitaku-beya* bondée de journalistes et illuminée de flashes photographiques, pour s'essuyer et faire refaire son chignon avant la cérémonie de remise des récompenses, où il doit se voir remettre la Coupe de l'Empereur pour la seconde fois consécutive.

J'ai toujours trouvé l'incroyable réserve dont Akebono pouvait faire preuve en cet instant de son plus grand triomphe, plus impressionnante encore que son triomphe lui-même. Les boxeurs lèvent leurs bras en signe de victoire. Les joueurs de basket se pavanent tout au long du terrain avec le pouce levé. Les footballeurs américains font les idiots dans la zone d'essai. Chad Rowan a été élevé dans cette culture, et pourtant le voilà au plus fort de sa domination, remportant le combat le plu important de sa vie, toujours capable de restreindre son émotion pour être en conformité avec l'instant, pas seulement dans les interviews qui suivent, mais au moment même où cela arrive.

« J'imagine qu'après toutes ces années, on apprend », explique Chad. C'est certain, il aimerait tourner autour du *dohyō* et sauter de partout dans une sarabande de fête. Mais bien entendu, il sait ce qu'il faut faire. « J'ai sauté de partout, oui. Quand plus personne ne regardait. Juste moi, les gars et les personnes qui comptent ».

Ce qu'Akebono ressent vraiment et ce qu'un bon candidat au rang de *yokozuna* est supposé dire coïncident une nouvelle fois dans les paroles qu'il prononce dans la conférence de presse de la *shitaku-beya*, quand les spéculations sur son éventuelle promotion reviennent sur le tapis. Il semble évident à n'importe qui regardant alors qu'Akebono le mérite pleinement, tout particulièrement à la mémoire de la controverse Konishiki qui a contraint la *Kyōkai* à sortir de sa réserve et définir comme critère de promotion les « deux *yūshō* consécutifs ». Voilà Akebono avec ses deux tournois consécutifs, mais son 9-6 de septembre le laisse avec un total de victoires sur trois tournois de 36 – deux de moins que Konishiki dans la période allant de novembre 1991 à mars 1992. Il aurait pu dire quelque chose comme « J'ai montré ce que je vau, et je mérite d'être promu grâce à mes deux *yūshō* ». On pourrait imaginer un jeune Konishiki disant quelque chose comme cela. Mais quand la question arrive, Akebono dit simplement : « Tout ce que je peux faire est de travailler dur sur le *dohyō*. Ce qui arrive après dépend d'autres personnes ». Le trait parfait, et pourtant ce n'en est pas un. Dans un appel téléphonique à sa mère plus tard ce soir-là, Chad n'a rien à dire sur le *mérite*. « J'ai fait tout ce que j'ai pu, M'an. Le reste dépend d'eux ».

S'il est un endroit dans tout Tokyo qui vous ramène immédiatement des siècles en arrière, c'est bien le Sanctuaire Meiji. Les temples et sanctuaires qui parsèment la ville sont l'objet de plus d'une visite touristique de Tokyo. Mais le Sanctuaire Meiji est une maison pour les dieux,

Gaijin Yokozuna

en retrait du monde de par la grâce d'hectares de forêts, dans une solitude tranquille, enraciné profondément dans le passé. On atteint ses portes de bois seulement après avoir effectué à pieds quelque cinq cents mètres sur un large chemin entre les arbres, avec ces graviers qui crissent sous vos pas pour avertir les dieux de votre présence. Au moment où l'on fait son entrée, toute trace de la ville moderne et bruyante a disparu. Et de la cour pavée de granit qui se trouve en son sein, on a le sentiment que, tandis que Tokyo et le reste du monde continueront leur course en avant, cet endroit, autant pour ses traditions anciennes et son importance historique que pour le tampon que lui procure les forêts qui l'environnent, demeurera présent pour perpétuer certaines croyances et valeurs, et les rites qui les définissent, pour toujours.

L'un de ces rituels, remontant à la fin du dix-huitième siècle, est interprété le 28 janvier 1993, pour seulement la soixante-quatrième fois de l'histoire, quand une foule de quatre mille personnes attend durant des heures par une température de deux degrés pour regarder le Yokozuna s'avancer sombrement au centre de la cour, dernier d'une file de cinq hommes. Le *yobidashi* marche en tête, annonçant la procession au son de deux morceaux de bois poli frappés en rythme. Le chef *gyōji* du sumo – un petit homme âgé, vêtu d'une manière semblable aux prêtres Shintō – suit. Puis vient le *tsuyu-harai* du Yokozuna, pieds nus et nu au dessus de la taille. Mitoizumi suit, vêtu à l'identique et tenant fièrement de sa main droite tendue un sabre de samouraï gravé, perpendiculaire au sol. Et enfin, le Yokozuna. Le *gyōji* s'agenouille sur le côté tandis que les trois *rikishi* se mettent en formation devant l'autel du temple, les couleurs de leurs trois *keshō-mawashi* se reflétant sur le granit trempé, leurs cheveux coiffés pour former le *chonmage* réservé aux occasions formelles. Autour de la taille du Yokozuna Akebono, nouée par un nœud unique dans le dos et ornée à l'avant de cinq bandes de papier plié en zigzag, se trouve une épaisse et brillante corde blanche.

Surplombant ses assistants, qui maintenant le flanquent, accroupis, le Yokozuna s'avance largement, étend ses longs bras au maximum, et les ramène en frappant ses mains dans un bruit assourdissant pour avertir les dieux de sa présence. Il se lève et s'avance, lève sa jambe droite sur le côté bien au dessus de sa taille, et abat son pied nu lourdement sur le granit, dans une gerbe d'eau, chassant les mauvais esprits de l'endroit. C'est alors qu'une légère neige se met à tomber.

Il se relève une nouvelle fois de toute sa hauteur au centre du Sanctuaire Meiji comme pour dire aux dieux qu'à partir de maintenant et jusqu'au moment où il ne pourra plus être digne de l'idéal de puissance de la corde blanche, il sera parmi eux. Et tandis qu'il revient en formation entre ses assistants pour terminer les pas du rituel sacré, la foule, enfin, commence à pousser ses encouragements.

L'annonce de la promotion de l'étranger est effectuée formellement deux jours après la fin du tournoi et deux autres avant la cérémonie au Sanctuaire Meiji. Un peu après 08h00, le 21 janvier, la grande pièce à l'étage de l'Azumazeki est remplie d'un flot de journalistes qui s'étalent jusque dans l'escalier et dans l'étroite ruelle, bondée de centaines de fans bravant le froid de janvier pour apercevoir un fragment d'histoire. Chad Rowan attend dans sa chambre tandis que le *tokoyama* coiffe ses cheveux dans le *chonmage* formel, tandis que Percy prépare son kimono *haori* noir de cérémonie. Tous les autres ne font qu'attendre.

Gaijin Yokozuna

Une heure plus tard, une voiture fait son arrivée et deux représentants de la Sumo Kyōkai, également revêtus de *haori* noirs, émergent de la foule dans une folie de cliquetis et de caméras qui tournent. On les emmène à l'intérieur et les fait traverser le hall, devant le portrait géant de Takamiyama, puis ils montent les escaliers. Au même moment, Akebono descend vers le hall et pénètre dans la pièce, où une salle de réception a été aménagée avec quatre places où des personnes s'agenouilleront devant quatre micros et un amas compact d'objectifs avides, cette fois-ci en provenance du monde entier. Akebono se tient aux côtés de son patron et salue les deux *oyakata* alors qu'ils arrivent et s'agenouillent. « Ohssssh ! ». Des centaines d'éclairs illuminent la pièce dans le crépitement des appareils photo. Puis le silence se fait.

L'un des *oyakata* commence comme si tout était déjà écrit, et félicite Akebono de la décision de la Nihon Sumo Kyōkai de le nommer 64^{ème} *yokozuna* de l'histoire. Akebono s'incline profondément à partir de sa position agenouillée, son front venant presque toucher le sol. Les flashes crépitent encore un long moment, puis le silence se fait à nouveau. Il parle alors : « *Tsutsushinde-o-uke-itashimasu. Yokozuna no na wo kegasaru yō, keiko ni shōjin itashimasu* ».

La pièce est une nouvelle fois envahie par la lumière et le bruit des films se rembobinant. J'accepte humblement, vient de dire Akebono, et me consacrerai humblement à l'entraînement pour ne pas ternir le titre de *yokozuna*. Tout comme dans un livre. Il répond à plusieurs questions de la même voix polie, puis les quatre hommes sur scène se lèvent. Les représentants de la Kyōkai sortent, et le géant étranger est soulevé sur les épaules de ses *deshi* – les mecs qui comptent – et sorti dans la rue pour saluer les centaines de fans enthousiastes massés dans la ruelle. C'est là qu'il s'autorise enfin à sourire, et à lever ses bras en signe de triomphe.

Le lendemain, l'aire d'observation surplombant la *keikoba* de l'Azumazeki-beya est pleine de caméras et de journalistes. L'argile a été recouverte d'une bâche pour s'assurer de la propreté, et la salle est pleine de *deshi* de l'Azumazeki-beya et de pas mal d'autres *sekitori* de la confrérie Takasago. Azumazeki Oyakata supervise de sa place habituelle au centre de la plateforme, en compagnie de Takasago Oyakata et de Kokonoe Oyakata (l'ancien Chiyonofuji). Un nombre égal d'hommes – environ quarante dans chaque groupe – est venu construire et aider à la construction de la grande corde blanche qui ceindra bientôt la taille du nouveau *yokozuna*. Ceux présents dans la *keikoba* portent des gants blancs. Ils travaillent à l'unisson, liant trois longueurs de corde blanche au poteau de *teppō* qui est situé au coin, et les tirant en diagonale sur toute la longueur de la pièce. Les *rikishi* se tiennent sur deux lignes sur la longueur des cordes, très près les uns des autres, à la fois pour les tenir serrées et pour s'assurer qu'ils ont assez de place pour tous participer à ce qui relève plus de la cérémonie que du travail. Ils chantent en cœur au rythme du *taiko* afin qu'ils puissent bouger de manière uniforme pour de tresser la longue corde. Le manager de la *heya* responsable des opérations les arrête fréquemment pour inspecter l'épaisseur grandissante de la tresse ; en tout, une heure s'écoule avant qu'ils n'achèvent la boucle finale.

Akebono s'est retiré dans le vestiaire et revient avec son *keshō-mawashi*. Il se tient désormais au centre de la *keikoba*, face au Patron, à Takasago et à Kokonoe Oyakata. Trois des mêmes *tsukebito* de la Kokonoe-beya qui ont passé des années à assister le grand *yokozuna* à passer sa propre corde entourent maintenant Akebono. Il se penche sur l'un d'eux comme il a vu Chiyonofuji le faire, et comme il a vu Onokuni et Hokutōumi le faire dans la *shitaku-beya*, et entendu ceux-ci donner leurs instructions à leurs subordonnés sur la manière de nouer la corde. Six d'entre eux peinent sous le poids de la corde et de la position hasardeuse pour obtenir la

Gaijin Yokozuna

bonne prise, et enfin avec un chœur final de « *Uh-who uh-who uh-who* », ils finissent par serrer le nœud. Un autre garçon fixe les cinq bandes de papier, appelées *gohei*, au devant de la corde. Et un autre garçon trace puis coupe la corde excédentaire derrière le nœud. Ils se tiennent alors sur les côtés, laissant Akebono seul au centre de la *keikoba*, paré de tous les atours d'un *yokozuna*, illuminé par les lumières des flashes qui emplissent la pièce.

Gaijin yokozuna. Que cela puisse simplement arriver en dit long sur les qualités d'adaptation des racines Shintō du sumo, qui furent recueillies dans une collection de contes populaires compilées par Ō no Yasumaro en 712 avant JC et appelées le *Kojiki* – ouvrage destiné au premier abord à promouvoir le concept d'empereur divin en le reliant aux dieux. Plus qu'une collection de versets aux auteurs définis, les histoires du *Kojiki* proviennent d'une tradition orale et visent plus à expliquer comment les choses sont arrivées plutôt que comment elles devraient être ou comment nous devrions nous comporter. Les divinités Shintō ne sont pas considérées ou vénérées comme le Dieu chrétien ou des réincarnations du Bouddha ; elles vivent plutôt sur un plan parallèle à celui de nos existences et ne sont invoquées que pour donner leur aide pour un peu tout, d'une bonne récolte à la réussite d'un examen d'entrée.

La relation assez informelle avec les dieux rend la scène suivante concevable. Au cours de la période Edo, quand le sumo tel que nous le connaissons prenait forme, un groupe de prêtres Shintō, de *gyōji* et d'*oyakata* se rassemblent et décident de créer le rang sacré. Pour mettre ce rang au niveau de leurs idéaux de force et de vertu, ils revêtent le *yokozuna* d'ornements religieux (les *gohei* et la corde elle-même, tous deux de puissants symboles de purification Shintō) et de responsabilités, tout comme ils ont fait avec le sumo lui-même quand il avait dégénéré en une forme indigne de combat de rue et qu'il avait été interdit (le *dohyō*, le *tsuriyane*, l'uniforme des *gyōji*, et le sel sont tous des survivances de la structure semi-religieuse qui a permis la renaissance du sumo). Ce qui leur donne le droit de faire ainsi est la même qualité d'adaptation du Shintō qui confère à chacun le droit de raconter encore et encore les mythes de la création dans le *Kojiki*. La création du *yokozuna* devient simplement une nouvelle étape de cette tradition populaire, comme l'est l'acceptation d'un non-Japonais par un groupe d'hommes assis autour d'une table dans un bureau du Kokugikan.

Chad Rowan de Waimānalo se trouve seul au centre de la *keikoba*, nimbé de la lumière des flashes, dernière incarnation de ce qui jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre Mondiale était la religion d'état du Japon. Le poids de la corde est peut-être gênant, mais un poids inattendu a accompagné chacun de ses pas dans son immersion dans le sumo, depuis la première fois qu'il mit les pieds dans la *keikoba* en ce froid matin de février cinq années auparavant. A l'époque il était seul, et les gens se moquaient de lui rien que parce qu'il essayait. Mitoizumi était intouchable. Mais aujourd'hui, Mitoizumi se prépare à lui servir d'assistant pour la cérémonie du lendemain. Akebono s'est habitué au *mawashi* en toile ; il s'habituera au poids de la grande corde.

Kokonoe s'est retiré au vestiaire en contrebas et revient dans son propre *mawashi*. Le grand Chiyonofuji campe encore un personnage impressionnant avec son torse et ses épaules musculeux. C'est un honneur pour lui de transmettre ce qu'il sait du rang au prochain homme choisi pour incarner sa vertu, de la même manière que l'ancien Kokonoe Oyakata (l'ancien Yokozuna Kitanofuji) avait transmis ses connaissances à Chiyonofuji douze ans plus tôt. La moitié des hommes présents dans la pièce ont vu le *dohyō-iri* un nombre incalculable de fois et seraient capables de l'expliquer, mais ils sont journalistes, ou membres du public. Peu de *rikishi* voient le *yokozuna dohyō-iri*, puisqu'ils sont de retour dans la *shitaku-beya* quand les grands hommes sont en train de purifier le *dohyō*, et par conséquent Akebono a besoin d'une

Gaijin Yokozuna

leçon sur ses simples mouvements. Mais pour rester cohérent avec la conception du sumo en tant que tradition orale, le seul homme dans cette pièce qualifié pour l'instruire est l'ancien Chiyonofuji.

La pièce devient silencieuse quand l'ancien *yokozuna* se dirige vers le centre de la *keikoba* et frappe lourdement dans ses mains, par deux fois. Il lève sa jambe bien haut et la rabat sur la terre battue dans un bruit sourd. Il s'accroupit très bas, la main droite tendue sur le côté et la main gauche rabattue au torse. Il ramène alors ses jambes lentement l'une vers l'autre jusqu'à ce qu'il se retrouve debout et finisse d'achever les gestes qu'il n'a pas effectués depuis sa cérémonie de retraite en janvier 1992 aussi facilement que s'il retrouvait une pièce familière.

Chad reproduit les gestes à mesure que Chiyonofuji les explique, avec un peu d'hésitation la première fois – la corde passée autour de sa taille pèse plus de vingt kilos. En peu de temps, il dégouline de sueur. *Alors bien sûr, tu vas aller là-bas, et la première fois que je vais te montrer, tu vas te planter, je te le garantis. Mais plus on va en faire, plus tu vas t'améliorer. C'est comme ça que ça marche dans la vie.* Chiyonofuji montre à nouveau les gestes, et le *gaijin* les reproduit plus correctement alors que les appareils photos continuent de crépiter. Au bout de la troisième fois, il maîtrise la gestuelle.

On a dit qu'en ce qui concerne l'ascension des étrangers dans la *kokugi*, Takamiyama a dégagé le terrain, Konishiki a construit les escaliers, et Akebono les a gravis jusqu'au sommet. La métaphore est quelque peu réductrice en ce qu'elle implique une facilité dans la réussite d'Akebono, mais elle est frappée au coin du bon sens en ce qu'elle nous dit qu'aucun d'entre eux n'aurait pu arriver et parvenir jusqu'au sommet tout seul. Avec leurs propres succès inédits, d'abord Takamiyama puis Konishiki ont autant fait pour préparer le Japon à l'idée d'un *yokozuna* étranger qu'ils n'ont fait pour éclairer le sport au profit de successeurs comme Akebono. Takamiyama fut le brave garçon puis le représentant de la *Kyōkai*. Konishiki était désireux de poser des questions et d'adresser des critiques avec autre chose que « Je ferai de mon mieux ». Chacun aide alors à élargir les pensées séculaires des Hommes Qui Comptent Dans La *Kyōkai*.

Le ramdam entourant les citations de Konishiki sur le « racisme » a mis le sumo sous les projecteurs de l'actualité internationale, et la défense de la *Kyōkai* contre la promotion de Konishiki les a acculés dans leurs retranchements. Quand le Président Dewanoumi explique au monde que Konishiki n'a pas été promu parce qu'il n'a pas remporté deux *yūshō* consécutifs, cela ne laisse que peu de choix à la *Kyōkai* de devoir promouvoir Akebono à l'issue de son second *yūshō* consécutif, en dépit du fait qu'il soit un étranger, ou que quelques-unes de ses victoires soient tirées par les cheveux, ou que son total de victoires soit inférieur à ce qu'avait pu être celui de Konishiki, ou toute autre excuse possible. Selon ce que Dewanoumi a déclaré au monde entier au club des Correspondants de Presse Etrangers du Japon l'année précédente, Akebono a *effectivement* le « score nécessaire ».

Que cette conférence de presse se soit simplement tenue trouve son origine dans l'article du *New York Times* dans lequel Konishiki n'avait pu « contenir ses sentiments » et clamé qu'il avait été victime de discriminations, tout cela dans le climat du début des années 1990 et des tensions économiques entre les Etats-Unis et le Japon. Il semble alors à l'époque que le Japon doive s'expliquer presque quotidiennement des choses telles que ses pratiques commerciales, la raison pour laquelle le pays ne paie pas des indemnités pour les esclaves sexuelles coréennes de la Deuxième Guerre Mondiale, ou son absence réitérée de reconnaissance de sa responsabilité dans la guerre d'agression cinquante ans plus tôt. Et maintenant il y a cet

Gaijin Yokozuna

Américain travailleur acharné qui est mis sur la touche. La Sumo Kyōkai a quelques explications à fournir concernant les réclamations de Konishiki, et ces explications fixent alors la norme objective de promotion, qu'Akebono atteint en janvier 1993.

Le personnage central qui sera au centre de la façon dont les choses vont finir par se développer, toutefois, n'est pas Konishiki ou Akebono, mais un *rikishi* de Waimānalo du nom d'Eric Gaspar, qui combat sous le *shikona* de Koryu au sein de la Takasago-beya et est connu par ses amis comme 'Fats' ou 'Fataboo !' (Il est tout sauf gros d'ailleurs, ressemblant plus à un linebacker de la NFL qu'à un *rikishi*). Avant que sa carrière ne soit écourtée par une blessure bizarre au cou dans un combat d'entraînement contre Yamato, Fats s'est élevé en *makushita* en seulement cinq tournois. Au cours des ans, il deviendra un ami proche de Musashimaru, et est en visite au Japon juste à temps pour voir Maru remporter sa cinquième Coupe de l'Empereur quand je le rencontre au printemps 1999.

Il me raconte son histoire dans une *shitaku-beya* bondée au *senshūraku*, ignorant les journalistes et les *rikishi* qui grouillent, et oubliant l'excitation de la victoire qui vient de se produire pour me faire une grosse révélation sur ce qu'il a pu dire à l'époque en 1992. La vitesse de son ascension en *makushita* a été égale à celle de Konishiki. Donc il a eu à faire avec sa part d'ajustements, et de « être plus Japonais », en chemin. Et à l'époque son sens de la justice du eux/nous est poussé dans ses limites quand la Kyōkai refuse de promouvoir son *senpai* comme *yokozuna* en mars 1992. Le consensus chez les amis de Konishiki dans le sumo – Japonais comme étrangers – est qu'il a subi un affront. Et donc Fats, qui est à l'époque le *tsukebito* de Konishiki et est encore aujourd'hui suffisamment loyal envers celui-ci pour prendre volontiers une balle à sa place, joue le rôle de sa vie et prend sur lui de dire quelque chose à la place de Konishiki, non pas à la presse japonaise, mais à quelque chose de plus important : le *New York Times*. Pour Fats, le monde doit savoir ce qui est en train de se passer.

« Y a pas mal de gens qui m'ont dit que j'ai eu des couilles pour avoir fait ça », me dit-il, le poing droit sur la poitrine, les yeux me fixant avec intensité, « mais j'ai dit ça parce qu'il fallait que quelqu'un leur dise. J'ai dit ça du plus profond de moi-même, ça venait du cœur ». Konishiki prendra une volée de bois vert incroyable après cette déclaration, « mais il n'a même pas été en colère », se souvient Fats. « Il était finalement content que quelqu'un l'ait dit ». Les mots de Fats auraient peut-être aidé la cause de Konishiki à ce moment s'il avait remporté un *yūshō* en mai. Mais ils ont sans aucun doute aidé celle d'Akebono. Non seulement, Akebono est Martin Luther King là où Konishiki était Malcom X, mais la Kyōkai n'a désormais plus le choix que de le promouvoir car Fats s'est finalement levé pour dire les choses.



Chapitre 11 : Le fardeau de la Tsuna

Si j'étais Chad Rowan à Hawaï, je serais en train de me balader en été, sans chemise, en short, tranquille sur la plage. Donc il y a des trucs qu'il faut savoir séparer. C'est dur, très dur, particulièrement quand tu arrives où je suis arrivé. Tu es toujours sous l'œil des media. Et parfois tu es frustré parce que tu ne comprends pas pourquoi. Pourquoi ? C'est juste comme ça... je veux dire, on est des athlètes, on fait ça pour vivre, mais on est aussi des hommes.

CHAD ROWAN, 22/06/1998

Environ à mi-chemin du *jungyō* d'été 1998, nous allons prendre un vol de l'aéroport d'Haneda vers Sapporo, sur l'île septentrionale japonaise d'Hokkaido. Tandis que j'attends à la porte d'embarquement entre une femme plongée dans un magazine, un homme qui joue avec son téléphone portable, et pas mal d'autres passagers, des *sekitori* en kimono font peu à peu leur arrivée parmi nous. La plupart des *rikishi* de *makunouchi* sont présents, dont des gars tels que Mitoizumi, qui a remporté un *yūshō* en 1992 et est bien connu même parmi le public non connaisseur de sumo, pour les énormes poignées de sel qu'il ne manque jamais de jeter sur le *dohyō*. Mais malgré leur taille, leurs habits et, pour certains, leur célébrité, ils pourraient tout aussi bien être une équipe lycéenne de volley au vu de l'attention qu'ils suscitent.

C'est alors qu'Akebono fait son entrée, flanqué de deux *tsukebito* de chaque côté, ses yeux lui ouvrant le chemin devant lui. Il ne s'assied pas à la porte avec tout le monde mais demeure plutôt dans une aire privative près du couloir d'embarquement, se dandinant sur ses talons, essuyant la sueur de ses sourcils et essayant d'ignorer la foule grandissante des curieux, preneurs de photos ou chasseurs d'autographes.

« Regardez ! ». La femme au magazine se tourne vers moi et me dit. « C'est Akebono ! ». Si amicaux et en général prêt à converser que j'ai pu trouver les Japonais au cours des ans une fois que *j'eus initié* la conversation, c'est la première fois que je vois un parfait étranger suffisamment renversé par l'excitation d'un moment important pour s'adresser à moi en premier. Voilà le Yokozuna Akebono, qui se tient une tête au-dessus de tout le monde. Le regard mauvais, ses petits gars font de leur mieux pour décourager les gens de toucher leur *yokozuna* sans pour autant les repousser ou filer des rafales de baffes. Akebono continue d'éponger la sueur qui dégouline désormais de lui, impatient apparemment de retrouver la sécurité et le silence de l'avion. Au moment où il est enfin autorisé à embarquer quelques cinq minutes après son arrivée à la porte, la foule juste à l'extérieur de la zone d'embarquement – c'est-à-dire les gens qui n'attendent pas le départ de ce vol – s'élève à quelques deux cents personnes, qui s'entassent dans le hall du terminal.

Gaijin Yokozuna

La vie d'Akebono se transforme rapidement en ce genre de cirque dès la première fois où il revêt la corde blanche en janvier 1993. Il n'est plus un simple *sekitori*, ou même un simple vainqueur de *yūshō*, ou même un simple vainqueur de *yūshō* bien connu comme Mitoizumi, il est désormais, du lever au coucher, un *yokozuna*. Cent vingt millions de personnes le reconnaissent non seulement du premier regard, mais le pointent du doigt et déclament son nom comme des jeunes pucelles s'extasiant sur leur pop-star préférée.

Au départ, pour l'essentiel, Akebono se réjouit de ces attentions. « Je ne sais pas comment expliquer ça », me dit-il « c'était génial. J'étais trop fort. J'étais en pleine confiance. Parce que tu vois, sérieux, venir de là d'où je viens et être passé par où je suis passé, pas avoir d'argent tout le temps, et tutti quanti, et puis d'un coup se retrouver avec des Mercedes, des filles, des suites d'hôtel, des maisons, des gros bonnets de sociétés qui te cirent les bottes parce que t'es trop fort. C'était géant ».



Akebono tournoie à la *tawara* après avoir expulsé Takanohana, mars 1993. Photo de Clyde Newton.

C'était géant. Une autre différence significative entre le sumo et la boxe qu'Akebono peut désormais apprécier est que plutôt que d'être prohibée, l'activité sexuelle y est encouragée. Père de famille fidèle depuis un moment quand je le rencontre pour la première fois, le Yokozuna me demande alors de ne pas m'étendre en détail jusqu'à quel point il a pris son *yū-geiko* avec autant de sérieux que l'*asageiko*. Mais il est important de noter, comme cela s'avèrera clair, qu'à ce stade de sa carrière, Akebono est réputé pour profiter à plein de son statut de rock-star.

« L'a du style, l'a la classe », me dit Percy Kipapa en parlant du Yokozuna. « Après être devenu *yokozuna*, il adore rouler en limousines Benz, avec boomers poussés à fond. S'il achète un kimono, il s'achète un kimono vachement coloré. C'est le Mac des Macs des

Gaijin Yokozuna

sumotori. S'il s'achète quelque chose, il va s'acheter quelque chose qui va le mettre en valeur. Il connaît le vrai sens d'Akebono, le soleil levant. Quand il entre dans une pièce, tout le monde fait 'Woo !'. Ils ressentent l'éclat ».

Un éclat qui arrive aux dépens de toute sa liberté publique. Bien pire que les foules de curieux est le fait que les gens cherchent constamment (et assez ironiquement) à agripper cet exemple étranger de l'*hinkaku* et à le toucher. Partout où il va, des foules de gens se constituent, des mains l'agrippent, les appareils photos crépitent. Les media japonais, sans vergogne voire sans scrupules, ne sont pas loin derrière, attendant comme des vautours qu'il ne perde patience et fasse une erreur – tout ceci suggérant que l'*hinkaku* a un but pratique après tout. Peut-être la Sumo Kyōkai sait qu'il faut une dose de patience, de force et de dignité considérables pour ne pas attraper la main agrippante suivante et la broyer totalement.

Avoir à faire avec des hordes de gens se comportant comme des animaux n'est qu'une partie de ce qu'on appelle dans le sumo « le fardeau de la *tsuna* » ; la corde. Prendre la mesure des idéaux de ce rang peut être plus difficile que d'atteindre sa promotion elle-même. Même à plus de vingt kilos, le poids de cette corde peine grandement à symboliser le fardeau des attentes qui pèsent sur un *yokozuna*. L'histoire du sumo est constellée de grands *ōzeki* qui ont fini par s'effondrer après leur promotion au rang de *yokozuna*, dont le plus récent d'entre eux est Wakanohana, qui a paru prendre dix ans dans les dix mois qui ont suivi sa promotion, et qui ressemblait à un prisonnier libéré de son cachot au moment de l'annonce de sa retraite en 2000. Et, élevé dans une *sumō-beya*, et ayant combattu au plus haut niveau durant plus de cinq ans au moment de sa promotion, on ne demandait pas grand chose à Wakanohana en terme de modifications de comportement par rapport au premier *yokozuna* étranger. Akebono va-t-il comprendre et respecter l'importance de son rôle comme le ferait un Japonais ? Montrera-t-il l'*hinkaku* dont faisait preuve Chiyonofuji ? Parviendra-t-il à dominer avec force, mais sans arrogance ? La Kyōkai a-t-elle fait une grave erreur en lui accordant cette promotion ? Ces questions vont être posées pour tout le restant de la carrière d'Akebono. Si Yamato se doit d'être « plus Japonais » pour être accepté, le premier *yokozuna* étranger doit être dix fois cela.

Le fardeau social de la *tsuna* impose d'abandonner la majeure partie de sa propre vie au service du rang. Au cours de tous les *jungyō* auxquels j'assiste, par exemple, Akebono est dehors au moins trois nuits par semaine dans les petites villes où nous passons, presque toujours en compagnie de « l'un des bons copains du Patron ». Certaines matinées, il est emmené non pas pour l'entraînement, mais pour effectuer son *dohyō-iri* dans quelque sanctuaire Shintō local. De retour à Tokyo, il est en permanence en train de « courir partout comme un poulet sans tête », assistant en une seule nuit à divers dîners et plusieurs des ouvertures de restaurants que Percy Kipapa me décrira plus tard, certaines pour une prime personnelle, d'autres organisées par le Patron ou l'Okamisan pour ramener de l'argent qu'il ne verra jamais. Si le monde des agents de joueurs n'a pas encore atteint le sumo, une bonne *okamisan* peut employer un *yokozuna* pour ramener des montagnes d'argent dans sa *sumō-beya*, et l'Okamisan en profite pleinement.

« Je sais que j'en ai pas mal bavé là-bas », me dit Percy. « Comme tu l'as dit, tu dois savoir la fermer, recouvrir tes sentiments. Mais Chad, il a supporté plus de merdes que moi, hein ? Parce que quand il y a de l'argent... ». Il s'arrête un instant, secouant la tête. « Il pourrait être un homme riche maintenant. Vraiment riche. Mais les fêtes d'*ōzeki*, comme les fêtes de *yokozuna*, il en a jamais vu un centime. Et pour moi, c'est pas juste ». Les enveloppes adressées à Akebono arrivent habituellement dans sa chambre ouvertes et sans argent, et tout ce qu'il peut

Gaijin Yokozuna

faire est de se taire, parce qu'aussi injuste qu'un tel traitement puisse paraître à un Américain, tout l'argent qu'il produit est en fait la propriété de son *oyakata*, le chef de sa maisonnée.

« Tu dois te souvenir que tu appartiens à la *heya* », m'explique Azumazeki Oyakata, « que ce soit la Takasago-beya ou l'Azumazeki-beya. La *Kyōkai* vient en premier. Puis la *heya*. Pas toi ».

LE FARDEAU DU YOKOZUNA AKEBONO est alourdi par le fait que le seul homme avec lequel il ait envie de partager son triomphe est en train de mourir. « Il a soutenu toutes mes décisions dès le départ », me dit Chad de son père. « C'est pour ça que pour moi, faire ce que je fais, c'est pour mes parents ; ils le vivent à travers moi ». Et tandis que les responsabilités de *yokozuna* de Chad le trimbalent d'un bout à l'autre du Japon, de l'autre côté de l'océan l'homme qui porte la casquette « Papa d'Akebono » comme si elle faisait partie d'un uniforme est en train de se faire ronger par le diabète.

« A partir du moment où j'ai été incarcéré en 1990 jusqu'à sa mort, il est venu chaque jour me rendre visite », me dit Ola, assis à la table même de la cellule de visite où il recevait son père. « Tous les jours. Il restait assis, et on avait de longues conversations, de longues conversations sur la vie en général, hein ? Parfois je suis assis ici, parfois je me repose, je pense toujours à lui. Je pense toujours à lui ». Il s'arrête un instant et sort du rythme effréné de conversation qui nous a amené jusque là, esquisse un sourire et ajoute, « Tu connais le Manapua ? Le Manapua conduit un van dans le voisinage de la localité pour vendre des boulettes de viande et des friandises. « Quand le Manapua arrivait, tous les gamins du voisinage sortaient. Mon père leur achetait toutes sortes de choses. Il voulait avoir ses petits-enfants ».

Dans ses « longues conversations sur la vie en général », Randy Rowan se révèle comme un homme plus mûr encore que ses cinquante-trois ans, réfléchi, contemplatif, et peut-être résigné à mourir. Il est impatient d'avoir des petits-enfants en partie pour l'innocence de la joie qu'il lui donnent, mais également, je le soupçonne, parce qu'il sent qu'une partie de lui survivra. « C'est pour ça que je pense que Nunu a eu bien du mal à le laisser partir », poursuit Ola. « A cause de son fils, il voulait que mon père voie au moins son fils avant qu'il ne meure. Il n'a jamais pu voir un seul de ses petits-fils avant de mourir. Ce qu'il avait le bouffait. Je lui disais 'Tu dois prendre soin de toi. Regarde-toi !'. Mais il a simplement abandonné ».

Conjurer les effets de la maladie ne nécessite pas beaucoup plus qu'un régime. Mais Randy Rowan ne prend pas soin de lui, pour une bonne part parce qu'il est trop têtue pour admettre la gravité de sa condition. « Je le laissais sans argent et je partais au travail », me dit son épouse, « pour qu'il ne puisse pas partir s'acheter des bonbons ou quoi que ce soit. Mais alors il restait assis ici avec Nunu toute la journée, et les tour operators japonais venaient voir la maison d'Akebono. Et lui leur faisait faire le tour du propriétaire, et il se faisait payer ! Ils repartaient et lui disait à Nunu 'c'est le moment de se payer, fiston !' Il descendait alors jusqu'à l'épicerie et achetait n'importe quoi – sodas, bonbons, tous les trucs qu'il était censé ne pas manger ». « C'était un homme bon », me dit Ola, « mais une vraie tête de lard. On se ressemblait pas mal ».

Gaijin Yokozuna

C'est uniquement parce que la Kyōkai planifie un *jungyō* à San José et Honolulu à la suite du Natsu *basho* de mai 1993 que Chad peut avoir l'occasion de dire au revoir à son père malade. Il y a pas mal de tapage autour du tōnamento, puisque le sumo est alors à son apogée à Hawaï. La ville organise un défilé en l'honneur de Chad, et il reçoit les honneurs depuis son arrivée à l'aéroport jusqu'à sa visite à Kaiser High. Et quand le combat final du tournoi vient à être Akebono contre Musashimaru, le tapage entendu dans la Blaisdell Arena d'Honolulu égale les soirées les plus folles du Kokugikan. Sauf que cette fois-ci, les encouragements vont moins à un *rikishi* contre un autre *rikishi* qu'à un gars de Waianae High contre un autre de Kaiser High – une confrontation bien plus importante. En dépit de son embarras à « montrer ses fesses » devant la foule de chez lui, Musashimaru finit par l'emporter.

Pour Chad, la défaite n'a aucune signification. La véritable défaite, il l'a appris, est quelque chose qui en général n'arrive pas dans une enceinte sportive. Cette nuit là il rentre chez lui, seul. Et ce à quoi il fait face est même pire que ce qu'il avait pu imaginer. Il envisageait de parler à son père de l'achat de sa propre compagnie de taxis, mais la vision de celui-ci l'accable. Son père est véritablement en train de mourir, là, devant lui. Ils ne parlent que brièvement. Il y a trop de choses à dire et trop peu de temps pour le faire, et ils restent donc tous deux silencieux, se comprenant mutuellement. Puis Chad se lève pour partir. Sa mère le raccompagne jusqu'à sa voiture, et il lui dit au revoir.

« Tu ne reviens pas avant de t'envoler ? »

« Je ne crois pas que je pourrai le supporter, M'an ». Il s'arrête, frustré et touché, puis fait ses adieux à sa mère. « Tout l'argent du monde. Je peux avoir tout l'argent du monde, et je peux pas sauver mon père ».

CHAD RETOURNE AU JAPON plus concentré qu'il ne l'a jamais été de toute sa carrière. Il est, après tout, un athlète professionnel et il vient tout juste d'être couronné comme le tout meilleur de son sport. Entre les coups de fil à la maison pour sa mère angoissée, ses diverses obligations de *dohyō-iri*, les dîners avec les supporters de l'Azumazeki-beya et les autres obligations vis à vis de la Kyōkai, il est censé mener l'entraînement matinal, s'entraîner lui-même pour rester au top, et gagner. S'il est dans la course à la fois en mars et en mai quand les frères Hanada remportent à tout de rôle la Coupe de l'Empereur, il lui reste encore à justifier sa promotion de janvier par un tournoi.

Le plus important fardeau de la *tsuna* n'a rien à voir avec les obligations cachées telles que courtiser de riches mécènes, mais avec le sujet évident de ce qui se passe sur le *dohyō*. Si l'on a pu voir à l'occasion des *yokozuna* enregistrer des 9-6 ou des 8-7, et par deux fois dans les 25 dernières années des scores négatifs, selon Azumazeki Oyakata « un 12-3 serait pas mal ». Dans l'idéal, un *yokozuna* doit gagner le *yūshō* ou être en course jusqu'au *senshūroku* – une tâche déjà suffisamment difficile en soi rendue d'autant plus ardue par le fait que tout le monde cherche à battre le porteur de la corde plus que quiconque. Tout le monde vise cela dans n'importe quel sport, mais la Nihon Sumo Kyōkai en augmente l'attrait en offrant des *kinboshi* ('étoiles d'or') aux *rikishi* de niveau *maegashira* qui battent un *yokozuna*. Chaque *kinboshi* entraîne une augmentation de salaire pour toute la durée de la carrière du lutteur. Le *rikishi* vétéran Akinoshima, par exemple, a en 1999 accumulé seize *kinboshi*, et gagne \$3000 de plus à chaque *honbasho*, rien qu'en apparaissant sur le *dohyō*.

Gaijin Yokozuna

« Tout le monde s'est mis à m'affronter plus durement », me dit Chad plus tard, « mais j'ai jamais pensé à ce genre de trucs. A cette époque quand je montais j'affrontais le pays entier ».

Le choix de ses mots ici est bien plus approprié qu'il ne l'admettrait lui-même, car bien qu'il n'affronte pas effectivement tout le Japon, à partir de son premier *basho* comme *yokozuna*, Akebono doit affronter un programme qui lui est si défavorable que c'en est presque comique. Sa promotion n'est pas la seule nouvelle qui suit le tournoi du Nouvel An. Lorsque Takahanada est promu comme *ōzeki* en même temps de par sa performance comme faire-valoir du *gaijin*, il change son nom au profit de Takanohana – changement significatif en ce qu'on s'attend désormais à ce qu'il se rende digne de la grande carrière de son père et qu'il rejoigne Akebono comme *yokozuna* le plus vite possible. La Kyōkai lui taille ensuite la route en approuvant la fusion de la Fujishima-beya et de la Futagoyama-beya. La nouvelle Futagoyama-beya compte alors dix *sekitori*, un fait qui assure de solides séances d'entraînement tous les jours. Mais, plus important, la fusion atténue effectivement la concurrence de Takanohana, puisque les lutteurs d'une même *heya* ne peuvent être opposés les uns contre les autres que dans les *kettei-sen* pour le *yūshō*.

La règle existe pour de nobles raisons : La Kyōkai craint que des *rikishi* d'une même *heya* ne puissent se coucher les uns au profit des autres pour assurer que l'un d'entre eux remporte le *yūshō* – inquiétude compréhensible au vu des cas dans d'autres sports comme le base-ball. Mais la solution aux combats arrangés de cette nature est simple et trop évidente pour pouvoir écarter les jeux de pouvoir en cours qui, s'ils ne sont pas directement dirigés à l'encontre d'Akebono, sont au moins en faveur des frères adorés. S'ils mettaient les uns contre les autres des *rikishi* d'une même *heya* lors des trois premiers jours, quand les chiffres sont moins importants, les gens verraient toujours les meilleurs combats, les mieux équilibrés.

En raison de cette règle, Akebono fait face à neuf de ses dix adversaires les mieux classés lors de l'Osaka *basho* de 1993 (si Akinoshima ne s'était pas retiré sur blessure lors de la troisième journée, il affronterait les dix). Takanohana et Wakahanada affrontent chacun six des dix meilleurs. L'adversaire le moins bien classé d'Akebono est le Maegashira 5 Daishoho. Takanohana et Wakahanada affrontent chacun le Maegashira 13 Kenko. Maegashira 13 ! Wakahanada finit par remporter son premier *yūshō*, et change son nom en Wakanohana, le nom sous lequel son oncle avait combattu comme *yokozuna*.

Au mieux de sa forme alors, Akebono n'a rien à dire au sujet de la fusion ou de ses conséquences sur le programme des tournois. Bien plus tard, quand nous discutons du sujet, il le repoussera de sa manière habituelle : « Je ne m'embarrasse pas avec ce genre de choses. Je sais que si j'ai la chance de gagner le *yūshō*, c'est un vrai *yūshō* que j'emporte ».

Les traditionnalistes répliqueront qu'en tant que communauté soudée de *rikishi*, une *sumō-beya* est censée développer autant de *sekitori* que possible pour que leurs performances aident chacun à la fois durant l'entraînement et dans la fièvre d'un *basho*. Si les traditionnalistes marquent ici un point, comme toujours dans un sport aussi vieux que le sumo, la nouvelle Futagoyama-beya n'a pas cultivé tous ses *sekitori* ; elle en a absorbé la majeure partie.

Le premier pas nécessaire pour assurer un héritage de « bon » *yokozuna* est de gagner ce premier tournoi qui suit la promotion. Pour autant que l'on puisse comparer des athlètes de différentes époques, l'histoire a vu différentes variétés de *yokozuna*, ceux qui n'ont jamais gagné à nouveau après avoir ceint la corde blanche, jusqu'aux plus grands comme Taihō, qui remporta un total de trente-deux *yūshō*. Chad se promet qu'il réussira ce premier test à temps

Gaijin Yokozuna

pour que son père puisse le voir. Lors du *basho* de Nagoya de juillet, il fera tout ce qu'il peut pour en remporter juste un de plus pour son plus grand fan. A l'entraînement il est dur, jetant ses mains vers l'avant à la vitesse de l'éclair, *imua*, quelque soit le mal qu'il puisse faire. Il conserve cette concentration à Nagoya, et est imbattable lors de la première semaine dans des combats qui ne durent que le temps de jeter ses adversaires directement, en général en quelques secondes. Même quand il n'atteint pas sa cible directement, comme face à Wakashoyo lors de la septième journée, il a encore suffisamment de force et d'inertie pour dégager ses adversaires en dehors du *dohyō* avant de lui-même s'écrouler à terre, ses victoires ayant alors plus à voir avec de la pure volonté qu'à l'habileté technique. S'il pouvait projeter du regard ses adversaires en dehors du *dohyō*, ce serait fait.

Chez lui, toutefois, son père montre son intention de laisser s'éteindre sa vie à son rythme, peu désireux d'écouter son propre conseil d'*imua* à son fils, résigné à la condition qui le laisse dans l'état où Chad l'a vu pour la dernière fois. Peu après que ce dernier soit rentré au Japon, son père appelle sa mère du bureau du docteur, lui annonçant qu'ils vont devoir lui couper l'autre jambe. « Tu veux que je te dise, Randy ? », lui répond-elle, « Je t'admire. Je t'admire beaucoup. Parce que je ne crois pas que je serais capable de supporter tout ça ».

Akebono continue de survoler la compétition jusqu'à la douzième journée, au cours de laquelle il affronte Akinoshima, qui lui a toujours donné du fil à retordre. C'est l'une des images les plus improbables et les plus épatantes que de voir Akebono lancer ses plus de deux mètres et 230 kilos des limites étroites du *dohyō* – un mouvement qui semble aussi impossible à faire au départ qu'un saut périlleux arrière sur la poutre pour un gymnaste. Peut-être ses onze victoires d'affilée l'ont-elles amené à franchir la ligne ténue qui sépare la confiance en soi et le trop-plein d'assurance, ou peut-être Akinoshima est-il le lutteur de trop. Quoi qu'il en soit, Akebono manque suffisamment sa charge de la douzième journée pour perdre la maîtrise de son mouvement vers l'avant et permettre à Akinoshima de s'écarter du chemin sur le rebord du cercle. Mais il parvient à mettre cette défaite derrière lui et reprend sa marche en avant, annihilant Wakanohana le lendemain pour reprendre seul la tête du tournoi.

« Et à compter de ce jour il est parti en soins intensifs et il n'en est jamais revenu », me dit Janice Rowan de son mari. « Et chaque fois que j'allais le voir, il ne voulait pas me parler. Il ne voulait pas me parler. Selon Nunu, il voulait parler à Nunu, mais il ne voulait pas me parler. Il faisait comme s'il ne pouvait pas parler ou entendre. Donc finalement un jour j'ai demandé aux infirmières si je pouvais lui parler seul, j'ai fermé la porte et j'ai essayé de lui parler, mais il ne voulait pas, tout simplement, donc je lui ai dit 'Je vais te dire, Randy, je ne peux rien faire de plus. Je ne peux rien faire de plus' ».

Tout ce que Randy Rowan peut désormais faire est de rester allongé sur son lit et d'attendre, et de cet endroit voir son fils à la télévision poursuivre sa victoire écrasante sur Wakanohana en battant Konishiki le jour suivant pour prendre solidement la tête à l'abord du *senshūroku*, les deux frères étant à égalité à une victoire derrière lui. Le personnel de l'hôpital envahit sa chambre alors que son fils s'apprête à remporter son premier *yūshō* en tant que *yokozuna*. Mais Akebono instille la peur dans tous les esprits en concédant le combat final, acharné, face à Takanohana, conduisant au *kettei-sen* le plus attendu de l'histoire du sumo, l'étranger et les frères Hanada. Le tirage au sort est effectué pour déterminer l'ordre du play-off, au cours duquel le premier à battre les deux autres consécutivement s'adjugera la Coupe.

« Et tu sais ce qui a été le plus marrant ? » me dit Chad du combat du *senshūroku*. « La nuit précédente, y a des gens de ma famille qui sont arrivés, hein ? Tu connais Pohai ? Z'étaient là

Gaijin Yokozuna

avec ma Tante Gerry, tu la connais, ils sont passés, et j'arrêtais pas de leur demander des nouvelles de mon père, et ils me répondaient 'très bien, très bien'. Je plaisantais avec eux et je leur et dit 'Oh, demain, je vais perdre le premier combat, histoire d'accroître la tension. Puis je vais les battre *tous les deux* à la suite, comme si je leur disais, « tiens, voilà où vous pouvez vous la coller, votre fusion Fujishima-Futagoyama et, en passant, mon père est sur son lit de mort ».

Akebono gâche les chances d'une historique confrontation entre les deux frères, tout d'abord en empêchant avec maîtrise la tentative de prise de *mawashi* de la part de Wakanohana avant de se débarrasser de lui, puis en envoyant Takanohana valdinguer dans la foule et rester seul sur le *dohyō*, avant d'accepter sa première Coupe de l'Empereur comme Yokozuna Akebono. La foule à l'hôpital encourage avec autant d'énergie que celle se trouvant à Nagoya les incroyables et consécutives victoires décisives d'Akebono sur ses deux plus redoutables rivaux, et son père en sourit avec fierté.

« Moi aussi », me dit Chad, « j'ai eu l'impression qu'il attendait juste, parce qu'il m'avait vu devenir *yokozuna*, de me voir gagner mon premier tournoi comme *yokozuna*. C'est drôle, aussi, parce qu'avant ça quand j'avais remporté un *yūshō*, on sortait faire la fête. On sortait faire la fête et on rentrait que tard le lendemain matin. Mais cette fois-ci, après être rentré de la fête du *senshūraku*, j'étais si fatigué que je suis rentré et qu'on a fait une petite fête dans ma chambre, sans alcool, on regardait la télé, jouait aux jeux vidéo et on mangeait des hamburgers. Et c'est là que mon cousin, il est venu me prendre à part et qu'il m'a dit que mon père n'allait pas bien du tout. Donc le lendemain j'ai appelé à la maison, pour parler à ma maman. Elle m'a dit de ne pas rentrer. Elle a dit 'Si tu rentres et que tu le vois, tu ne voudras plus revenir au Japon' ».

« Finalement j'ai parlé aux garçons », me dit Janice Rowan « et je leur ai demandé, 'Qu'est-ce que vous préféreriez qu'on fasse ?'. Donc mon Chad m'a répondu, 'Tu vois M'an, laisse le partir dans la dignité'. Parce qu'à ce stade il en était à un point où ce n'était plus le cas. Parce qu'à chaque fois qu'ils devaient le bouger pour le laver ou lui brosser les dents, son cœur s'arrêtait de battre. En une journée, ils devaient le réanimer cinq ou six fois. J'ai demandé au docteur 'A quoi la vie va-t-elle ressembler pour lui'. Il m'a répondu 'A ça, si ce n'est pire'. Et donc j'ai dit ça à mes trois garçons, et mon Nunu a été le seul à répondre 'Laisse le !'. Mais mes deux autres, mon Ola m'a dit 'Je vais te dire, M'an, il souffre, laisse-le partir', puis mon Chad a dit 'Maman, laisse le mourir dans la dignité' ».

Le sujet de son mari est abordé la toute première fois que je rencontre Janice Rowan à l'automne 1993 quand elle me parle de la plus récente visite de Chad pour ses funérailles et de la visite précédente pour le *jungyō* d'Hawaï. Son humeur change considérablement quand elle me raconte ces histoires, mais la candeur qu'elle confère aux histoires drôles revient quand elle me dit comment son fils a dit au revoir à son père. Nous en avons reparlé plus tard, mais lors de notre première rencontre la scène est encore vivace dans sa mémoire. La solide femme fond en larmes en me disant que Chad était assis où je suis à ce moment là, et qu'elle lui dit alors d'aller dans la chambre du fond 'pour faire la paix avec son père'. Elle a alors encore un long chemin à parcourir avant de recouvrir de cette perte. Et ses larmes, versées devant un parfait étranger, renforcent le sens de sa colère et de sa frustration qui sortiront lors de discussions ultérieures au sujet de son mari. Elle est en colère contre lui car elle sent qu'il devrait encore être de ce monde, et avec elle.

Gaijin Yokozuna

Personne ne dira que Randy Rowan a été un père modèle, particulièrement durant les premières années de vie de ses fils. Mais depuis son décès, ses trois garçons parlent de lui ouvertement avec rien d'autre que l'amour et l'affection qu'Ola me démontre en me disant comme il venait lui rendre visite tous les jours en prison. En dépit de toutes les erreurs que son père a pu faire quand Chad n'était qu'un enfant, et même après avoir rencontré de meilleures images paternelles telles que George Wolfe, Bob Beveridge et Tsunehiro Hagiwara, le Yokozuna ne me parlera jamais de lui autrement qu'avec un grand respect, citant l'humilité de l'homme, le soutien émotionnel apporté à sa famille et sa générosité extrême.

« A l'hôpital ils avaient des pancartes 'Félicitations', des ballons », me dit-il, « Ils étaient tous dans sa chambre le soir où j'ai gagné. Tout ce que je voulais c'était que les gens sachent qui il était, hein ? C'est pour ça que je me dis toujours quand j'y repense, je suis *content*. Certains n'aimeront pas entendre ce que je dis, mais je suis content, je suis content qu'il soit mort en étant *quelqu'un*. Pour moi il avait toujours été quelqu'un, mais pour la plupart des gens il n'était personne, hein ? Et là, quand il a été enterré, c'était le père du premier et unique *yokozuna* étranger ».

APRES AVOIR ENTERRE SON PERE à la fin du mois de juillet, Akebono repart avec une meilleure idée de ce qui lui reste encore à accomplir. L'un de ses frères participe à la cérémonie avec sa petite amie enceinte, qui doit donner naissance au petit-fils tant désiré par son père d'ici quelques mois. L'autre est présent sous la garde d'un de ses oncles, gardien de prison à Hālawa. Sa mère pleure simplement face à l'absurdité de cette perte. Chad se retrouve avec un vide soudain. *Mon père ne répondra plus au téléphone quand j'appellerai à la maison. Mon père ne me verra jamais gagner avec un score parfait. Mon père ne verra jamais ma femme ni mes enfants. Mon père ne sera pas là pour couper mon chonmage quand je prendrai ma retraite.*

Chad débarque de l'avion décidé à réaliser trois de ces vœux : trouver une épouse, avoir des enfants, et récolter les quinze victoires consécutives sur la voie du statut doré de l'Ichidai Toshiyori – qui signifie qu'il ne serait que le quatrième *rikishi* de l'histoire à se voir offrir de conserver son nom de lutteur après sa retraite, et qu'il serait connu à jamais sous le nom d'Akebono Oyakata. Il ne lui suffit pas d'être le soixante-quatrième sur des milliers, d'avoir d'ores et déjà assuré sa place dans l'histoire comme premier *yokozuna gaijin*, ou d'être de loin le meilleur de son temps. Akebono ne veut pas que l'on se souvienne de lui comme le meilleur étranger, ou comme le meilleur de son temps. Il veut qu'on se souvienne de lui comme le meilleur.

Quiconque ayant vu l'Aki *basho* 1993 parierait sur la certitude d'un futur Akebono Oyakata. Après avoir soigné un genou tordu qui l'a renvoyé prématurément du *jungyō* d'été, il reprend sa marche en avant avec son énorme confiance habituelle, mais cette fois-ci avec une différence notable. Tout au long de sa carrière, il est demeuré imbattable quand il a remporté le *tachiai* et a pu lever ses mains rapidement. Il a plus ou moins *perdu* tout seul en perdant le contrôle à l'issue de telles charges de mammoth. Mais il a été *battu* quand ses adversaires sont sortis des starts plus vite que lui et sont arrivés sur son *mawashi* avant que ses mains ne puissent atteindre leur zone d'impact destructrice. Akebono a toujours été trop grand pour combattre au *mawashi*, avec un centre de gravité trop haut qui faisait qu'un lutteur plus

Gaijin Yokozuna

compact qui parvenait à rentrer dans sa garde pouvait secouer le *gaijin* dans tous les sens et le faire rouler aisément à terre, comme un verre rempli à ras bord.



Chad et son père à Waimānalo, 1991. Photo donnée par Janice Rowan.

Mais quand les conditions l'exigent en septembre, Akebono se met à saisir le *mawashi à dessein*, et à l'emporter, quelque soit la taille de son adversaire. La nouvelle prise exige qu'Akebono maintienne ses hanches encore plus bas qu'auparavant et élargisse son assise et se crée plus de stabilité – une position contre nature qu'il ne peut atteindre qu'en développant à outrance la musculature de ses quadriceps, de son bas du dos et de ses hanches. De cette position, il peut se saisir du *mawashi* de n'importe qui, s'assurer une prise et envelopper des deux bras son adversaire, puis marcher en avant jusqu'à le sortir du cercle avec à peu près autant de facilité qu'à l'époque où il les renvoyait avec violence. Jusqu'ici, il était fort et redoutable. Désormais, il est aussi imprévisible, comme un deuxième ligne qui aurait développé des qualités de trois quart aile. Ses adversaires ne peuvent anticiper comment Akebono va procéder – un moment de doute qui les rend d'autant plus vulnérables à ses

Gaijin Yokozuna

charges de mammoth préférées. Le Yokozuna varie ses techniques durant tout le *basho* pour remporter le *yūshō* prématurément, à la quatorzième journée, avec trois victoires d'avance sur Takanohana.

En novembre, Akebono se ballade vers sa troisième victoire consécutive en tournoi suite à un *kettei-sen* avec Musashimaru, qui s'est tranquillement hissé au rang de *sekiwake*. Avec ce solide *yūshō* – ses seules défaites étant concédées face à Musashimaru (jour 08) et Wakanohana – Akebono parvient au statut de grand *yokozuna*, l'élite de l'élite. Depuis 1958, seuls trois autres *yokozuna* ont remporté au moins trois *yūshō* consécutifs. Kitanoumi et Chiyonofuji ont chacun remporté cinq *yūshō* consécutifs ; Taihō, l'impressionnant chiffre de six, *par deux fois*. Si sa promotion au rang de *yokozuna* avait placé Akebono dans une sorte de Hall of Fame, sa victoire de novembre le met au rang des Pelé, Platini et Zidane du sport. Les fans finissent par se lasser du caractère prévisible de chaque *honbasho* et disent que le *yokozuna* américain est « trop fort ». Fardeau de la *tsuna* ? Akebono vient juste d'encaisser la mort de son père et achève pourtant l'une des années les plus dominées dans l'histoire du sumo.

SI LES VICTOIRES DE 1993 ont fait du bien pour contenir tout le stress accompagnant le fardeau de la *tsuna* sur et en dehors du *dohyō*, le souvenir qu'évoque devant moi Chad d'un moment important du début de 1994 me suggère que quelque chose d'autre que le stress commence alors à le ronger, même si à l'époque il ne le réalise sans doute pas et qu'il ne l'admettra sans doute jamais. J'ai pu voir ses *dohyō-iri* accueillis avec des applaudissements épars – même le silence. J'ai pu voir les mêmes foules en délire un peu plus tard quand Takanohana et Wakanohana faisaient le leur. J'ai entendu des tonnerres d'encouragements quand Akebono tombait à terre, et des murmures généraux de désappointement sur les défaites de Taka et Waka. A de multiples occasions, j'ai vu le Kokugikan se vider suite au combat de Takanohana, alors qu'Akebono montait sur le *dohyō* pour effectuer le sien, le dernier combat du jour. Tout ceci se produit depuis que Chad Rowan a fait son entrée dans le sumo, quand Akebono était un inconnu. Mais le phénomène persiste tout au long de 1993, une année durant laquelle il effectue une performance chiyonofujienne à la fois sur et en dehors du *dohyō*, et la froideur collective commence à lui faire mal.

Ce type de douleur se manifeste dans mes conversations avec Chad non pas dans une lamentation de type 'Bouhouhou ! Personne ne me respecte !', mais plutôt par l'enthousiasme avec lequel il me raconte l'une des rares occasions au cours desquelles il a pu jouir du type d'ovations réservées quotidiennement à ses adversaires. Pour l'une de ces occasions, il lui faut s'éloigner de six mille kilomètres du Kokugikan. Suite à sa promotion et aux trois *yūshō* consécutifs qui finissent l'année 1993, Chad Rowan est élu Athlète de l'Année par les lecteurs de l'*Honolulu Advertiser* – et ce ne sont pas des Japonais qui l'aiment comme une attraction exotique, le tolèrent comme un étranger ou comprennent l'étendue de ses réussites athlétiques. Ce sont les gens dont il avait peur qu'ils se moqueraient de ses parents s'il avait dû quitter prématurément le sumo, ceux qui auraient dit « leurs gamins savent rien faire de leur grande carcasse ». Chad est allé au Japon et a cassé la baraque. Il a représenté Hawaï avec force et humilité. Chad n'est pas costaud pour rien. Il se voit remettre le prix au cours de la mi-temps du Pro-Bowl de la NFL au Stade Aloha d'Honolulu.

Gaijin Yokozuna

« Ca a été un grand moment pour moi », me dit-il cinq ans plus tard, son visage se barrant d'un sourire rayonnant. « Je suis entré dans le stade, sur le terrain. Le stade était *bondé*, et tout le monde était silencieux. La plupart des joueurs attendaient autour pour voir ce qui se passait plutôt que de rentrer aux vestiaires. Et d'un coup, ça a été la folie ! Ils m'ont fait une standing ovation. Ca a duré plus de cinq minutes. C'est la meilleure sensation que j'aie eue de ma vie – j'avais l'impression de flotter dans l'air ».

Le type de réception dont jouissent Takanohana et Wakanohana de manière quasi routinière devient, pour le Yokozuna Akebono, le moment d'une vie.

Akebono vogue sur l'océan de confiance alimenté par le stade Aloha vers son septième *yūshō* lors de l'Haru *basho* d'Osaka, et semble tout aussi imbattable jusqu'au milieu de la deuxième semaine du Natsu *basho* en mai. Ses charges demeurent puissantes. Il lève les mains plus vite que n'importe qui dans le sumo, visant sa prise favorite à la gorge ou ses énormes baffes à la tête. Il fait peur à tout le monde. Beaucoup de ses combats sont déjà gagnés avant même qu'il ne soit monté sur le *dohyō*, tant est impressionnante son aura d'invincibilité.

Puis l'un des personnages les plus intrépides du sumo – un petit bonhomme très vif du nom de Takatoriki – parvient à éviter la charge du Yokozuna lors de la onzième journée, le faisant plonger dans le vide jusqu'au sol du Kokugikan, son genou frappant en route le *dohyō* dur comme de la pierre.

Akebono ne s'en relève pas.



Chapitre 12 : La dureté du Dohyō.

Me blesser a été la meilleure chose qui pouvait m'arriver, en tant qu'être humain, tu vois ? Hé, avant de me blesser je bottais les fesses de tout le monde, et si je ne m'étais pas blessé je serais encore en train de le faire, mais... Je sais pas comment t'expliquer. J'étais vraiment incroyable. Et tu vois, je commençais à penser que tout m'était dû. A cette époque, je pensais que tout arrivait tout cuit. Parce que j'étais vraiment bon. J'avais la confiance avec moi. Je me baladais comme si j'avais la confiance. Mais me blesser a été la meilleure chose qui puisse m'arriver, ça a été un signe de Dieu : « Je vais te dire, vieux, tu devrais te calmer, tu as encore toute une vie à vivre ».

CHAD ROWAN, 22/10/1998

Le Yokozuna a caché quelque chose, dans la fureur de toute la puissance qui lui a valu de remporter quatre *yūshō* sur les cinq derniers tournois et d'aligner dix victoires de rang convaincantes en mai 1994. Six années à écraser ses pieds nus sur les *dohyō* durs comme de la pierre finissent par réclamer leur dû. Le *dohyō* est recouvert d'une fine couche de sable qui, si on la rapproche du mot 'argile', donne l'illusion de la douceur. Mais le sable ne fait rien de plus que de permettre aux *rikishi* de glisser quand on les pousse, alors que l'argile est dure comme de la pierre. Et si les *rikishi* sont occasionnellement blessés par leurs chutes dans la foule, du *dohyō* surélevé du Kokugikan, ce sont bien plus de genoux encore qui sont bandés et enveloppés en raison de la dureté impitoyable du *dohyō* d'entraînement. Plus d'une centaine de fois par jour depuis son arrivée en 1988, Chad lève chacune de ses jambes aussi haut que possible avant de la marteler au sol. L'exercice traditionnel du sumo qui a fait de ses jambes des rocs au plan musculaire a aussi réduit à néant le cartilage de ses genoux.

Les dommages sont aggravés par la façon dont il a compensé son désavantage de taille au cours des ans. Souvenons-nous du conseil de Bob Beveridge ; « Mais si tu gardes les pieds écartés, les fesses basses et la tête au dessus, ils ne pourront pas te faire bouger ». Pour avoir une idée de la tension considérable que ces ajustements produisent sur les genoux de Chad sur le long terme, essayez de marcher un peu en suivant le conseil de Beveridge, comme si vous essayiez de vous faire plus petit d'une tête que vous ne l'êtes. Comme Beveridge avait pu le dire à Chad, son corps n'est pas fait pour le sumo. Avec sa taille et ces ajustements à opérer, les problèmes de genoux sont une perspective pour Akebono dès la première fois où il monte sur le *dohyō* – ce n'est qu'une question de temps.

Un temps qui arrive finalement à son terme juste avant le Natsu *basho* 1994. « Je me suis fait mal aux genoux juste avant le tournoi », me dit Chad. « Le droit était déjà pas bon depuis le début ; le gauche je me le suis blessé. Avant le tournoi je suis allé demander à l'Ōzeki ce que

Gaijin Yokozuna

je devais faire, à ce moment, parce que lui était passé par là, avec ses genoux et tout ça ». Konishiki a à ce moment depuis longtemps chuté du grade d'*ōzeki* jusqu'au milieu des *maegashira*, principalement en raison de ses propres mauvais genoux qui ne lui permettent pas de beaucoup s'entraîner, sans parler d'avoir la détermination qu'il possédait durant son heure de gloire dans la *keikoba*. Il a bien changé aux yeux du public japonais, et finit désormais sa carrière tout comme le fit Takamiyama, comme choucho du public pour avoir le courage de tenir aussi longtemps que possible, d'être *gaman* jusqu'à la toute fin. « Il m'a dit : 'Vas-y et prend les victoires les unes après les autres, une par une, c'est la meilleure médecine que tu peux avoir'. Donc, je lui ai répondu 'Okay' ».

Le comportement de Chad en la circonstance en dit très long sur la manière dont les *rikishi* d'Hawaï ne se sont pas nécessairement assimilés mais ont, en certaines circonstances, fini par agir en complet accord avec leur culture d'adoption. Il ne va pas voir son *oyakata* pour un conseil, comme il devrait faire selon la tradition, peut-être parce qu'il connaît déjà la réaction de celui-ci : « *Gaman !* ». Il n'est pas entouré par une armée de médecins, entraîneurs et physiologistes de l'Azumazeki-beya, comme un athlète américain en bénéficierait, car il n'existe pas de telles armées dans le sumo. Mais il va voir son *senpai* – en âge, dans le sumo et dans les ennuis de genoux. Ironie du sort, son *senpai* – un homme brillant qui sait ce que sont les spécialistes du genou et la chirurgie arthroscopique – lui donne le même type de conseil qu'un *oyakata* du siècle dernier lui aurait donné. Le concept du *gaman* est ancré dans l'esprit de Konishiki. Et le respect que montre Chad pour celui-ci même en racontant l'anecdote plus de quatre ans après me démontre que le Yokozuna, lui aussi, s'est totalement imprégné des valeurs que le *gaman* porte en lui.

« Je suis allé au tournoi », poursuit-il. « Je pouvais à peine monter et descendre les escaliers, tu vois. Et j'ai fait un 10-0. Le dernier jour je disais à mon Patron 'je crois pas que je puisse combattre encore' ». Mais bien entendu, le Patron lui dit de faire *gaman saigo made*, jusqu'au bout, qui intervient le lendemain quand Takatoriki, une pile électrique au format de poche, doté d'une grande mobilité, évite sa charge au *tachiai*. « Le onzième jour j'ai perdu mon combat et suis devenu *kyūjō*. T'ain, j'étais vaincu avec deux genoux en morceaux, je pouvais à peine marcher. C'est te dire le niveau que j'avais alors ».

Le rôle d'Akebono comme *yokozuna* requiert qu'il personnifie tous les idéaux de force et de dignité du sumo dont, et peut-être tout particulièrement, le *gaman*. Le *kyūjō* finit donc par n'être pris que dans le cas des blessures les plus incapacitantes et est découragé même par les règles du sumo, qui traitent les absences résultant de blessures non subies en tournoi comme des défaites. [ndt : ceci date de l'époque de la règle du *kosho*, qui n'est plus en vigueur aujourd'hui] Quand Akebono a été *kyūjō* suite à sa blessure au pied après sa promotion au rang d'*ōzeki* en 1992, par exemple, il a pu employer le seul score négatif autorisé pour les *ōzeki* avec son absence de juillet et devait absolument obtenir un score positif en septembre pour éviter la rétrogradation. Lors du Hatsu *basho* 1998, Yamato fait du *gaman* avec une grippe terrible pour terminer avec un score de 7-8 et sur un lit d'hôpital, où il reste les huit semaines suivantes à récupérer d'une pneumonie. *Kyūjō* au tournoi de mars, Yamato est relégué en fond de *jūryō*, puisqu'il a été malade plutôt que blessé ; un score négatif décroché avec son corps affaibli en mai l'envoie en *makushita*. Un malchanceux accident de voiture l'oblige à être *kyūjō* à nouveau en juillet, l'envoyant au rang de *makushita* 49 et provoquant sa décision de prendre sa retraite – tout ça donc parce que les règles l'avaient découragé de prendre quelques journées de repos en janvier pour soigner sa grippe. Plus une guerre qu'un sport, le plus martial des arts martiaux ne fait que se poursuivre en laissant les corps derrière lui.

Gaijin Yokozuna

Selon la tradition, Akebono devrait reposer ses genoux à l'hôpital durant quelques semaines et puis quand son *oyakata* déciderait que le moment est venu, remettrait son *mawashi* d'entraînement et recommencerait à frapper du pied le sol de la *keikoba*. Tout expérimenté qu'il soit en tant que *rikishi* et qu'*oyakata*, le Patron n'a absolument aucune formation médicale. Et pourtant les gens font appel à lui pour en fait diagnostiquer et prescrire des traitements pour les genoux du symbole même de la force au Japon. L'hôpital, me dit le Yokozuna, est une option encore moins réjouissante : « Les médecins japonais n'aiment pas prendre des responsabilités », me dit-il. « Ils ont très peur de ce qui peut se passer pour eux s'ils font une erreur ». Un *yokozuna* est considéré comme sacré, après tout. « Et quelque soit la qualité de mon japonais, j'ai toujours l'impression d'avoir du mal à communiquer avec eux ». La majeure partie du succès culturel d'Akebono jusque là provient de sa volonté de faire comme on lui dit, de s'en tenir à la ligne de la *Kyōkai*. Mais une fois qu'il finit par maîtriser l'ensemble de son rôle de *yokozuna*, il n'est plus un béni-oui-oui. Pour ses genoux, il décide de rechercher le meilleur traitement, ce qui implique de se rendre aux Etats-Unis. « Oh, t'aurais du voir comme ça a été difficile de sortir de là, de partir du Japon », me dit-il. « Pour moi ça a été dur à cause de mon grade, d'où j'étais et de qui j'étais ».

Akebono part pour Los Angeles aux soins de Jeff Libengood, un autre *gaijin* qui a trouvé un statut *beveridgien* à Tokyo. Libengood, qui est venu pour la première fois au Japon avec l'Air Force, a été un *bodybuilder* qui s'est entraîné chez Beveridge avant d'ouvrir sa propre salle et d'écrire une rubrique intitulée « Le corps selon Jeff » dans un *gaijin*-zine de Tokyo du nom de *Weekender*.

« Les médecins ont compris après l'avoir ausculté environ dix minutes qu'il lui fallait être opéré », dit Libengood à l'écrivain Mark Shilling à l'époque. Le docteur Daniel Silver extrait des cartilages brisés des deux genoux et remet le Yokozuna sur pieds en trois heures et dans l'avion pour le Japon trois jours après. « Si cela n'avait pas été fait », dit Libengood, « il ne lui serait resté qu'un an de carrière, au maximum. Désormais il s'est donné encore cinq à sept ans. Je sais que l'Oyakata et la *Kyōkai* son heureux de cette décision ».

Akebono fait lever quelques sourcils à son retour en négligeant l'option *keiko* pour opter plutôt pour un programme de rééducation chez Libengood. Si sa décision de s'entraîner chez Bob Beveridge n'avait pas soulevé d'objections des années plus tôt, en tant que *yokozuna* il est cette fois-ci contraint de se défendre. Pour beaucoup, son action est considérée comme manquant de respect à l'égard d'Azumazeki Oyakata, qui en tant qu'*oyakata* est censé être chargé de tous les aspects de l'entraînement de ses *deshi*. Mais Libengood est aussi habile qu'Akebono à traiter avec la presse, en déclarant publiquement : « J'ai de bonnes relations de travail avec l'Oyakata, et je le consulte en premier à propos de tout. Je suis un entraîneur, pas un manager ». L'intention de Libengood est de permettre au Yokozuna d'être sur pieds pour le Nagoya *basho*, à tout juste un mois de là.

Mais en dépit des litres de sueur qu'Akebono verse dans ses séances biquotidiennes, la guérison de ses genoux prend plus de temps que prévu. Plutôt que de continuer à être *gaman* et aggraver ainsi sa blessure, Akebono regarde le Nagoya *basho* de chez lui. Les bios NHK du Yokozuna soulignent désormais la blessure au genou de 1994 comme un tournant de sa carrière et donnent des images de sa chambre à l'Azumazeki beya, d'un Akebono tranquille et morose, contemplant sur sa télévision des *rikishi* qu'il battrait sans doute même dans sa condition affaiblie. J'ai fini par connaître Chad comme un homme qui ne sait se détendre que lorsque le travail est fait, quelqu'un qui travaille plus dur et plus longtemps que la plupart des

Gaijin Yokozuna

gens que j'ai croisés dans ma vie. Manquer l'entraînement est une chose, mais rester assis à regarder un tournoi majeur se dérouler doit être une pure torture pour lui. Et ce n'est pas une fracture au pied. Cette fois-ci il a fallu l'opérer. Il a travaillé des semaines à sa rééducation, sous la férule experte et permanente de spécialistes, et pourtant ses genoux ne sont pas guéris. Pour la première fois depuis qu'il est monté dans l'avion en 1988, le doute commence à s'installer dans son esprit.

« A l'époque », me dit-il, « j'étais en rogne parce que je pouvais pas faire ce que je faisais d'habitude. Tu vois, quand t'es un athlète et que brusquement tu te blesses, tu perds la confiance ». Et perdre la confiance pour un homme qui doit lancer pieds nus ses deux cent quarante kilos à travers un cercle de cinq mètres recouvert d'une fine couche de sable, c'est comme si Wayne Gretzky oubliait comment patiner.

L'absence d'Akebono n'empêche pas plus de trente étrangers de participer au Nagoya *basho* 1994 – une impressionnante hausse de 300% depuis qu'il est arrivé en 1988. Pendant plusieurs mois avant le Nagoya *basho* 1994, il y a pas mal de discussions entre les *oyakata* sur le fait de stopper volontairement le recrutement d'étrangers avant que la Kyōkai ne le bannisse de manière plus drastique et efficace. Le succès des *rikishi* hawaïens, l'importation par l'Oshima-beya de six *rikishi* mongols d'un seul coup, et le fait que les Hanada n'aient pas encore rejoint le *yokozuna gaijin* au sommet du *banzuke* contribue au sentiment croissant que le sport national du Japon perd du terrain face aux étrangers.

L'un des invités à la cérémonie de retraite de Yamato en 1998 est un Américain du nom de Heath, ancien très bon lutteur universitaire, qui était dans le processus de recrutement dans le sumo en juillet 1994 quand ces discours de bannissement des étrangers étaient dans l'air. Heath, qui avec ses deux mètres et ses solides 130 kilos semble montrer qu'il aurait pu pour le moins monter jusqu'en *jūryō*, me dit qu'il avait teint ses cheveux roux flamboyant en noir, qu'il avait visité la *heya*, été accepté, et qu'on lui avait ensuite demandé de rentrer chez lui en attendant que les problèmes de visas aient été arrangés.

« Mais c'est alors que Musashimaru a remporté le tournoi », me dit-il. « Quand il a gagné, j'ai su que ça ne sentait pas bon ». Non seulement Musashimaru anéantit les chances de Taka et de Waka de profiter de l'absence d'Akebono, mais il le fait avec un score parfait de 15-0 – le *zenshō-yūshō* qu'Akebono convoite depuis si longtemps, et le premier depuis Chiyonofuji en septembre 1989. Et peut-être le plus inquiétant pour la Kyōkai est que la victoire convaincante de Musashimaru préfigure la possibilité d'avoir deux *yokozuna* étrangers – sans *yokozuna* japonais encore à ce moment. Akebono n'a jusqu'ici pas de rival à sa domination depuis sa promotion ; le nombre de *rikishi* étrangers explose, et maintenant ceci. « J'étais censé m'envoler deux jours plus tard », me dit Heath, « mais ils m'ont rappelé le lendemain et m'ont dit que ce n'était pas la peine, qu'ils ne pouvaient pas me prendre ».

Les discussions sur l'interdiction des étrangers dans le sport national remontent à aussi loin que la victoire de Takamiyama en 1972. Konishiki a causé ensuite une inquiétude encore plus grande en débarquant sans vergogne dans le *banzuke*. Dès 1992, aux environs de l'époque où le Yokozuna Hokutōmi tire sa révérence, laissant les Ōzeki Est Akebono et Ouest Konishiki, tous deux Américains, à la tête d'un *banzuke* sans *yokozuna*, la Kyōkai aurait envisagé une limitation sur le nombre total de *rikishi* étrangers et une limitation à deux *gaijin* par *heya*, quota semblable à celui existant dans les équipes japonaises de base-ball. Le Président de la Kyōkai Dewanoumi, toutefois, évite toute reconnaissance d'une domination étrangère sur le sport national au moment de la non promotion de Konishiki en inventant un problème culturel

Gaijin Yokozuna

qu'auraient les *rikishi* étrangers. « Notre plus grande inquiétude », déclare-t-il dans sa conférence de 1992 devant de Club des Correspondants étrangers du Japon, « est au sujet des étrangers entrant dans le sumo en grand nombre, et à leur tendance à former des groupes, ce qui les empêche d'apprendre toutes ces choses importantes [culture et langue] puisqu'ils passent tout leur temps entre eux et n'apprennent pas le japonais ».

L'inquiétude pourrait se comprendre dans un monde avec des *sumō-beya* entièrement composées d'étrangers, mais le Président Dewanoumi est ici coupable de simplification abusive. A l'exception d'Ola, tous les *rikishi* étrangers que j'ai rencontrés parlent le japonais avec un excellent niveau, d'Akebono à Bumbo Kalima, forcé de rentrer chez lui après seulement deux de présence en raison d'une blessure au genou. Les Mongols Kyokushuzan et Kyokutenho disent qu'ils trouvent plus facile de s'exprimer entre eux en japonais plutôt que dans leur langue natale. Sur l'un des *jungyō* auxquels j'ai assisté, Kyokushuzan a pris énormément de plaisir à participer aux *jinku* – un spectacle de chants populaires associés au sumo, chantés *a cappella* sur le *dohyō* par un groupe de cinq *rikishi* – et je l'ai toujours vu s'incliner avec révérence à chaque fois qu'il aperçoit quelqu'un mieux classé que lui. S'il y a une chose que savent les *gaijin*, c'est qu'ils sont tenus à des standards de comportement plus stricts que leurs homologues japonais par des chipoteurs prêts à critiquer toutes leurs actions, alors qu'un *rikishi* comme Asanowaka, qui durant la majeure partie des années 90 lance le sel comme s'il faisait un touchdown, peut se moquer du rituel d'avant combat.

Le Président pointe par contre correctement le fait que les *rikishi gaijin* vont finir par passer pas mal de temps entre eux, mais ce qu'il échoue à comprendre est que même ensemble, ils respectent les codes de comportement les plus vénérés dans le sumo. Les étrangers dans tout le Japon gravitent pas mal entre eux, essentiellement pour trouver un peu de repos hors du stress permanent de se faire comprendre, bien souvent dans les occasions les plus simples. Il n'est pas rare de croiser des étrangers qui sont là depuis dix ans – et ce pourrait être ce qui provoque les inquiétudes du Président – qui ne parlent pas le japonais grâce au système d'assistance des *gaijin*. Mais quand les *rikishi* d'Hawaï se rassemblent, même si la conversation est en anglais, les lignes de fracture *senpai-kōhai* sont claires. Et point n'est besoin d'écouter plus que les conversations superficielles entre Akebono, Musashimaru et Konishiki pour comprendre l'ombre portée que le *banzuke* continue de projeter longtemps sur eux. Dans les quelques zones où les *rikishi* d'Hawaï ne se sont pas entièrement assimilés, la culture dont ils sont issus – une culture qui prend extrêmement garde à qui peut battre qui dans une bagarre, qui se base sur le respect – correspond à la culture du sumo mieux que ne peut l'imaginer ou l'admettre le Président de la Kyōkai.

« Assimilés ? Met-les tous ensemble et ils restent des petits gars de chez nous, les mêmes que le jour où ils ont pris l'avion », me dit David Miesenzahl à notre première rencontre en 1997. Cela fait huit ans qu'il vit alors au Japon, les quatre dernières années dans un appartement dans le quartier proche de l'Azumazeki-beya qu'il me louera pendant trois mois pour les travaux en 1998. L'analyse de David se base sur un certain nombre de rencontres auxquelles il a assisté avec les gars après être devenu l'ami de Percy Kipapa et Troy Talaimatai.

Une anecdote communément racontée – je l'ai entendue à diverses occasions de David, George Kalima, Percy et Chad – met en lumière cette heureuse combinaison de culture locale hawaïenne et japonaise. Lors d'une soirée bien arrosée, David défie Percy à un combat de sumo et parvient à l'emporter en effectuant une *henka*, un mouvement licite mais peu loyal qui est considéré par beaucoup comme un manque de courage et d'honneur. Pour effectuer une *henka*, on se précipite vers le côté plutôt que vers l'avant au début d'un combat, dans

Gaijin Yokozuna

l'espoir que la charge de l'adversaire ne rencontre que le vide et que celui-ci perde l'équilibre. A la grande joie de Troy, David parvient à exécuter le mouvement à la perfection. Percy se fait taquiner indéfiniment – et de manière justifiée – pour cette seule et unique victoire de David, et David se voit inviter pour le rassemblement du lendemain soir, une *sayonara* party pour Bumbo Kalima.

L'occasion voit l'ensemble des *rikishi* d'Hawaï rassemblés au second étage d'un bar près de la Magaki-beya, pour le départ du petit gars. Comme c'est le cas pour la plupart de leurs rassemblements, l'équipement standard inclut au moins un ukulélé et au moins un litre de tequila. A la manière de chez eux, ils y ont mis une poignée de *li hing mui* (des prunes séchées et salées) dans la bouteille et l'ont laissé se parfumer durant la première moitié de la fête. La tequila a, au moment où ils se la passent, pris la saveur salée et amère nécessaire, il n'y a donc pas besoin de sel ou de citron. Les *rikishi* sirotent des bières et racontent des histoires comme s'ils se trouvaient dans l'arrière cour des Kalima à Waimānalo, ou sur la plage de la côte ouest. Konishiki est assis en tête de table, flanqué de Musashimaru et de Fats. Nanfu, Troy, Sunahama (de la Takasago-beya), Percy, John et George sont tous là, avec quelques *tsukebito* japonais. On attend Akebono un peu plus tard après qu'il a assisté à un certain nombre de dîners obligatoires. David Miesenzahl, qui est devenu une sorte de fanatique de sumo au cours des années, est aux anges. Il présente les respects dus à chacun, et quand la bouteille de tequila commence à circuler sa personnalité bruyante (je dis cela avec affection) reprend le dessus, en dépit de toute la gloire qui l'entoure. Et il n'est rien moins qu'amusant.

« George disait, 'Ho, t'es le *haole* le plus amusant que j'aie rencontré !' », se souvient Percy au sujet de la réaction de Yamato. « Et David s'est senti insulté, alors que George ne voulait pas le dire de cette façon. David a commencé à le charrier, le charrier. Ce con de George s'est levé, Pan ! Pan ! On s'est bien marré ». David finit par se rasseoir près de Troy, très peu affecté par le traitement quel qu'il soit que George ait pu lui infliger, et ce grâce en particulier à la tequila, tandis qu'Akebono, flanqué de deux *tsukebito*, finit par faire son entrée.

Le silence tombe sur la pièce alors que le Yokozuna, debout, évalue la situation. S'il n'y a pas de cris de « Ohssssh ! », tout le monde hoche ostensiblement la tête en signe de respect.

« Troy, c'est qui ta petite copine ? », dit-il, pointant David, et la pièce explose de rire tandis qu'il prend place à la table.

David a deux possibilités qui s'offrent à lui. Il peut soit s'incliner devant l'autorité du Yokozuna, l'autorité des Hawaïens, ou continuer à être lui-même.

« Qu'il aille se faire f..., Akebono », dit-il à Troy. Les gars reprennent leurs histoires, *complètement bourrés*. Au bout d'un moment, Akebono se lève pour aller aux toilettes. Quand il revient, il s'assied directement à côté de David et passe son énorme bras autour du cou du *haole*.

« On m'a dit que t'as battu un de mes gars ? », dit-il, un sourire en coin.

« Ouais, c'est vrai. Daiki ».

« C't'enfoiré s'est écarté du chemin ! », lui crie Percy.

« Donc, t'aimerais que je sois le suivant sur la liste ? », lui dit le Yokozuna, serrant un peu plus.

« Je veux mon neveu ! On y va ». David se lève.

Akebono le regarde incrédule, mais il n'y a plus de moyen de faire marche arrière. Tables et chaises sont repoussées sur le côté et un espace aménagé pour l'un des plus étranges combats de la carrière du Yokozuna. Il ôte son kimono et l'attache autour de la taille. Quelque rituel ait pu précéder le combat, il est achevé quand Yamato prend place contre le mur, environ trois mètres derrière David, les bras ouverts prêts à le recevoir. Les deux hommes se fixent du

Gaijin Yokozuna

regard. D'un côté, les 225 kilos de l'élève de la Kaiser désormais Yokozuna, de l'autre l'ancien de la Kalani devenu expert informatique et ses 80 kilos. Le Yokozuna est détendu et confiant, l'expert informatique tout rouge de l'alcool et de l'attente. Comme Percy Kipapa s'en souvient, ils finissent par charger.

« BOUM ! DAVID EST TOMBE PAR TERRE, juste en dessous du bar, badaboum ! badaboum ! Dave était cul par dessus tête, les lunettes explosées ; l'était tout rouge ; Je lui ai dit 'Oh, David. Ferme la et rentre chez toi *tout de suite*' ».

MAIS A PEINE YAMATO a-t-il fini de décoller le *haole* de son estomac, que David reprend sa place de départ sur le *dohyō* de fortune. Pas de salut, pas d'acceptation de la défaite. Alors qu'Akebono se retourne pour remettre son kimono en place, il est surpris par les mots suivants. « Putain ! On y retourne ! ».

Le silence retombe sur la pièce. La première fois, c'était dans un esprit très amusant, mais maintenant ce *haole* interpelle le Yokozuna. Yamato se déplace sur le côté, comme pour lui dire « cette fois-ci, t'es tout seul ». Akebono se retourne, cette fois-ci avec le visage du combat : sa tête inclinée et ses yeux vers le haut, dont on ne voit que le blanc – le visage mauvais. Lui aussi s'accroupit, puis les mains les plus rapides du sumo impriment une marque sur le front de l'ancien de Kalani qui se verra une semaine. David s'encastre dans le mur et ne voit plus rien d'autre que le ciel. Cette fois-ci, il reste au sol jusqu'à ce que le Yokozuna se soit rassis et ait recommencé à boire.

Quand David se lève finalement pour rejoindre sa place à table, c'est un Konishiki inquiet qui lui suggère « Peut-être tu devrais rentrer chez toi ».

« Hors de question, mec ! », dit crânement David, prenant la bouteille des mains de l'ancien *ōzeki* avant de s'en remettre une lampée. L'humeur joyeuse revient bien vite, et David, un peu abattu, s'y tient jusqu'à la fin – *saigo made*.

Il est facile de ne voir, comme le fait alors David, que ces garçons du pays agissent en tant que tels, chantant, faisant la fête, racontant des histoires d'Hawaï en patois local, ne montrant pas de preuve manifeste de ce « plus que japonais » dont a pu me parler George Kalima. Il n'y a jamais rien eu, après tout, dans le discours d'acceptation du grade de *yokozuna* par Akebono, quoi que ce soit sur les leçons à donner à un *haole*, même avec de la bonne humeur et hors de vue du public. Mais la façon dont les *gaijin* samoans et hawaïens interagissent dans la scène est exactement ce que l'on verrait dans une *sumō-beya*, y compris pas mal des taquineries et des rires. Konishiki, le *senpai*, est assis en tête de table, et la hiérarchie descend ensuite. Fats est plein de déférence envers Yamato, un *rikishi* d'une autre *heya* qui le surclasse dans le *banzuke*, mais anticipe les ordres et sert Konishiki, au service duquel il travaille comme *tsukebito*. Et quand Akebono finit par faire son entrée, ils lui font tous allégeance silencieuse, Konishiki compris. Même le petit combat entre le Yokozuna et David vient au départ d'une question d'honneur. Ce *haole* a ridiculisé son *tsukebito*, Daiki. Ce qu'Akebono n'anticipe pas, c'est que David est suffisamment bourré pour relever le défi, qui en soi serait suffisant pour adresser un message à un autre *rikishi* ou à un non-*haole* d'Hawaï, qu'il doive se rabattre son caquet et s'excuser.

Gaijin Yokozuna

Les *rikishi* d'Hawaï ont réussi athlétiquement, émotionnellement et culturellement à cause de ce système de soutien plutôt qu'en dépit de celui-ci. En mai 2001 par exemple, je suis allé voir Musashimaru – le seul Hawaïen qui reste à l'époque pour le trouver déprimé, mourant presque de sa solitude en dépit de ses succès continus sur le *dohyō*. Cette vision m'amène à me demander si l'apprécié « Maru-chan » aurait pu tenir le coup toutes ces années sans Fats et Konishiki à l'époque où ils étaient là.

La manière exemplaire dont se comporte le Yokozuna Akebono une année et demi après que le Président Dewanoumi a émis ses craintes culturelles, tout comme la façon dont sur tout le *banzuke* les *gaijin* assument leurs obligations de comportement devraient être suffisants pour prouver que les étrangers ont effectivement leur place dans le sumo. Quand le rouquin Heath se voit plaqué avec un billet d'avion inutilisé et pas de visa, ce n'est pas en raison d'une quelconque erreur culturelle de *gaijin*. La Kyōkai a utilisé cette excuse pour ne pas promouvoir Konishiki et ne peut plus l'être à ce moment même si elle le voulait. Personne n'a plus rien fait de culturellement inapproprié depuis le coup de téléphone d'Eric Gaspar en 1992 au *New York Times*. L'interdiction de recrutement est mise en place parce que les étrangers dominant le sumo, ce que Musashimaru a mis en évidence avec son *yūshō* parfait.

Takanohana, qui avait battu tous ses rivaux jusqu'à son accession en *jūryō*, puis ne *makunouchi*, puis sur la route de la Coupe de l'Empereur, a été passé tout d'abord par Akebono dans sa quête de la corde, puis par Musashimaru dans la chasse au score parfait. En septembre, il est en situation de se voir griller la politesse par Musashimaru encore une fois, cette fois-ci pour la promotion au rang de *yokozuna* – une perspective effrayante pour beaucoup de fans du sport. Bien que n'ayant encore que 21 ans, Taka est encensé comme futur *yokozuna* depuis pas mal de temps maintenant, mais sa progression a été entravée tout d'abord par ses propres performances irrégulières, puis par la domination d'Akebono, et désormais, en l'absence d'Akebono, par Musashimaru. Après qu'Akebono se soit retiré au onzième jour du mois de mai, Takanohana a emporté le *yūshō* avec un score de 14-1. Mais Akebono ne sera pas hors course tout le temps, et beaucoup de fans considèrent que Taka perd une grosse occasion de promotion en juillet aux mains d'un autre *gaijin*.

Les chances de rédemption de Takanohana en septembre, toutefois, s'avèrent encore plus positives qu'il ne l'aurait lui-même espéré. Après être revenu en forme écrasante au cours de la seconde semaine du *junjyō* d'été, Akebono chute à nouveau et aggrave une nouvelle fois sa blessure. Une nouvelle fois, il va être forcé de contempler ses adversaires à la télévision. Au moment de son opération, Akebono avait une bonne chance de récupérer à temps pour le Nagoya *basho* de juillet, et le voici en septembre à regarder le monde tourner sans lui. Le chemin de la guérison s'est étendu de semaines en mois, et le Yokozuna manque alors son troisième tournoi d'affilée.

Quand Chad dit avoir été rendu plus humain par sa blessure au genou, il fait référence aux heures de solitude qu'il passe à regarder l'Aki *basho* 1994. « Me blesser a été la meilleure chose qui ait pu m'arriver en ce sens que cela m'a ramené sur terre », me dit-il, « tu vois, ça m'a fait réaliser que je ne lutterai pas jusqu'à la fin de ma vie. Ça m'a fait voir les gens qui m'aiment pour qui je suis et non pas ce que je suis. Ça m'a fait voir beaucoup de choses ». Non seulement il est incapable de prendre part aux compétitions, mais son téléphone se met à beaucoup moins sonner, les invitations à dîner se font plus rares, l'argent des fans n'arrive plus – tout cela en moins de quatre mois. Pire, les gens commencent à parler de sa retraite, comme s'il avait 35 ans et non pas 25. Sa blessure au genou peut paraître mineure au regard des opérations lourdes et des périodes de récupérations étendues qui sont communes dans

Gaijin Yokozuna

d'autres sports, mais le Yokozuna Akebono ne porte pas les idéaux de son rang en restant au repos. Les *yokozuna* ne peuvent être rétrogradés, mais ils sont censés prendre sur eux-mêmes de se retirer quand ils sentent qu'ils ne peuvent plus combattre à leur meilleur niveau. Bien que la pensée d'un retrait n'effleure jamais Akebono à cette époque, les discussions à ce sujet lui rappellent qu'un jour le téléphone s'arrêtera pour de bon de sonner. Depuis presque six ans, il a été Akebono, survolant la compétition, se voyant traité comme un roi. Et maintenant qu'il se retrouve seul dans sa chambre de l'Azumazeki-beya, il comprend que lorsque tout ceci sera fini, il sera redevenu Chad Rowan.

Dès ma première conversation avec Chad, il m'a indiqué sa blessure de 1994 comme étant le tournant de sa carrière, une période qui l'a rendu plus mature, lui a appris à penser au-delà de la fête suivante, de la prochaine nuit avec les gars, de la prochaine conquête. « Je suis heureux de m'être blessé », me dit-il un soir du *jungyō* d'automne 1998. 'Je suis l'homme le plus heureux au monde maintenant. J'ai ma femme. J'ai ma fille. Y a des choses qui m'arrivent, tu vois, que je garderai toute ma vie. J'ai fini par comprendre que quand je vais bosser, c'est une base pour le reste de mon existence ». Pour autant qu'il a apprécié sa vie de rock-star menée à cent à l'heure, le Yokozuna est convaincu d'être bien mieux maintenant, quand il parle d'être « l'homme le plus heureux au monde ». En mettant même son mariage sur le compte de sa blessure – il n'a alors même pas encore rencontré Christine – Chad est convaincu que sa vie de fêtes aurait continué sans relâche et qu'il aurait manqué l'occasion de la connaître.

L'ABSENCE D'AKEBONO EST SANS AUCUN DOUTE une bénédiction pour le reste de la troupe de l'Aki *basho*. Bien que Musashimaru échoue lourdement dans sa première tentative d'accession au rang de *yokozuna*, finissant hors course avec 11-4, Takanohana décroche lui son premier *zenshō yūshō* dans une performance dont beaucoup pensent qu'elle va l'emmener enfin au sommet. Si ses victoires en tournois ne sont pas consécutives, il a déjà emporté son sixième *yūshō* – un record pour un non-*yokozuna* – et établi une série à 14-1, 11-4 et 15-0 depuis mai (à comparer au 9-6, 14-1 et 13-2 d'Akebono juste avant sa promotion en 1993). Mais à la surprise quasi générale au Japon, le même précédent employé pour refuser sa promotion à Konishiki et assurer ensuite celle d'Akebono est invoqué. Takanohana ne remporte pas la majorité des deux tiers nécessaire de la part du Conseil de promotion pour la raison qu'il n'a pu remporter deux *yūshō* consécutifs. Les commentaires de Fats au New York Times n'ont pas perdu de leur force plus de deux ans après avoir été émis.

Au moment où Akebono peut enfin reprendre l'entraînement en vue du Kyushu *basho* de novembre, il ne se concentre plus sur la vision de l'arrêt des charges de Takanohana, ou sur la conquête du *yūshō*, ou même sur le maintien de l'honneur de son rang. Il ne pense plus qu'à tous ces gens qui semblaient l'aimer quand il était au sommet de son art, ceux qui ont semblé s'évaporer lors de ses mois d'éloignement forcé du *dohyō*. Il considérerait beaucoup d'entre eux comme ses amis, mais leur loyauté n'était que liée à ses victoires. Tous ces « crétins qui sont là pour la gloire », et les idiots qui réclament sa mise à la retraite – il veut leur donner tort.

Il peut très bien écarter tous les appels à la retraite et autres méchancetés de journalistes avec son habituel « Ah, je ne m'embête pas avec ce genre de choses », les méchancetés de journalistes finissent par toucher au but. Et de réaliser que tant de ses « amis » ne l'aimaient que parce qu'il est une célébrité lui fait sans doute tout aussi mal. Cela lui fait bien plus de mal que ne lui en a jamais fait Takanohana et bien plus qu'il ne l'admettra jamais devant moi.

Gaijin Yokozuna

En fait, on peut dire que Chad Rowan a construit son étonnante carrière sur la douleur des mauvaises opinions que d'autres avaient de lui – en *laissant* en fait ces choses l'embêter. Il va revenir plus fort en novembre 1994, et quand le téléphone se remettra à sonner à nouveau, il saura se souvenir de qui est loyal et qui est un autre crétin.

Mais six mois en dehors de la compétition se paient dans tous les aspects de son sport, de sa force explosive à son sens de l'espace et des limites du *dohyō*, jusqu'à l'aura qui battait tant de ses adversaires avant même que le combat ait eu lieu. Là où il était presque injustement écrasant avant, il n'est que juste un peu au dessus de la moyenne durant la première semaine à Kyushu. Un ou deux des premiers combats lui échappent non parce qu'il est battu, mais en raison d'erreurs bêtes à la *tawara*, endroit où deux hommes faisant près de 400 kilos se trouvent bien vite. Pire encore que la perte des repères techniques et physiques est le fait que pour la première fois depuis sa série vers la promotion au rang de *yokozuna* en 1992, Akebono semble battable. Il peut toujours s'appuyer sur ses *tsuppari* pour repousser ses adversaires, mais les temps où il se jetait à fond sur sa cible sont, au moins pour le moment, terminés. Le regard lourd d'Akebono sur le rebord du cercle ressemble maintenant parfois à une moue, comme s'il essaie de se convaincre lui-même qu'il est toujours dur à prendre, alors qu'il est certain que la foi qui l'avait amené à dix victoires consécutives en mai est désormais hors de sa portée. Il perd face à deux *maegashira* et à tous les meilleurs à l'exception de Wakanohana blessé pour terminer bien en dehors de la course avec 10-5.

Pour sa part, Takanohana donne au Conseil de Promotion des Yokozuna plus qu'il ne lui en faut. En sus d'égaliser le total de *yūshō* d'Akebono, Taka ne leur donne pas seulement deux *yūshō* consécutifs, mais deux *zenshō yūshō* consécutifs – une performance que personne n'a réalisé depuis Chiyonofuji en septembre 1988. Dans ce qui est peut-être l'une de ses réunions les plus brèves, le conseil vote à l'unanimité pour que Takanohana rejoigne, enfin, le *gaijin* au sommet du *banzuke* comme 65^{ème} *yokozuna* de l'histoire.

La promotion de Takanohana divise de fait les responsabilités de *yokozuna* d'Akebono en deux, lui permettant de se concentrer pour achever son retour. En janvier, il fait abstraction d'une défaite à *mi-basho* face au même Takatoriki qui l'avait achevé en mai dernier pour s'avancer vers la fin en partageant la tête avec Musashimaru et Wakanohana ; il finit avec un respectable 13-2 après des défaites face à Musashimaru et Takanohana. Mais, chose plus importante, son aura est de retour, suivie par ses habituelles combinaisons main à la gorge, deux pas et poussée finale pour une victoire en deux secondes. Et quand Akebono se précipite de sa position pour exploser hors du *dohyō* le *Maegashira* 1 Kotobepu presque instantanément au Haru *basho* d'Osaka en mars, les voix discordantes se taisent pour de bon. Akebono est de retour. Il se débarrasse avec facilité de tous ses adversaires avant que Wakanohana ne l'évite lors de la journée 14. Si un *zenshō yūshō* lui échappe encore, il se reprend pour battre Takanohana dans un *senshūroku* décisif et marquer son long et difficile retour d'un huitième tournoi.

Akebono poursuit après son *yūshō* avec des chiffres consistants dans les trois tournois qui suivent (13-2, 11-4 et 12-3), mais est incapable de reprendre la Coupe de l'Empereur, une fois de plus en raison de la fusion Fujishima-Futagoyama et à la loi interdisant les combats entre lutteurs d'une même *heya* à l'exception des *kettei-sen*. Qu'Akebono ait été en mesure de fendre à travers le mur de la nouvelle Futagoyama sans trop de problèmes en 1993 en dit long sur la forme qu'il tenait à l'époque. Mais une fois que Takanohana atteint son propre pic de forme, le *gaijin* n'est plus en mesure de tenir le rythme. Avec moins de choses à faire sur le *dohyō*, Taka a tout simplement moins de pression à gérer entre les combats sur une période de

Gaijin Yokozuna

quinze jours. Takanohana peut toujours se présenter très détendu au premier jour d'un tournoi, conscient qu'il est fort probable qu'Akebono doit concéder au moins une défaite face à l'armée de la Futagoyama avant le *senshūroku*. Akebono est lui sous une pression constante, faisant tout ce qu'il peut pour rester au contact avec Takanohana.

Lors de l'Aki *basho* de septembre 1995, un exemple typique, Akebono parvient à demeurer au contact jusqu'à la douzième journée, quand il perd face à l'Ōzeki Takanonami de la Futagoyama-beya, que Takanohana n'a pas à affronter. Takanohana s'adjuge le tournoi deux jours plus tard quand son frère, l'Ōzeki Wakanohana – qu'il n'a pas non plus à affronter – bat Akebono. Il finit alors par une victoire tranquille sur un Akebono fatigué dans un *senshūroku* sans enjeux pour établir un nouveau *zenshō yūshō*. Akebono et Takanohana ont affronté les mêmes adversaires, à l'exception de Wakanohana, Takanonami et Takatoriki (à l'époque *komusubi*, quatrième rang du sumo), tous membres de la *heya* de Takanohana. Le plus bas adversaire d'Akebono est classé Maegashira 3. Et tandis qu'Akebono affronte les deux *ōzeki* et le *komusubi*, Takanohana se voit proposer un *maegashira* 5, un *maegashira* 7 et un *maegashira* 8, vingt-trois rangs en dessous de lui.

Akebono continue de ne rien dire sur la disparité de programmes et au lieu de ça continue de pousser tranquillement ses gars vers le haut du *banzuke*. Le premier à le rejoindre comme *sekitori* s'avère finalement ne pas être John Feleunga ou Taylor Willie, qui étaient en premier ses *senpai* puis ses pairs, mais un *deshi* qui ne l'a connu que comme Le Mec depuis l'instant où il rejoignit la *heya* et devint un de ses *tsukebito*, un *deshi* qu'il a entraîné lui-même depuis le début. Lors du Nagoya *basho* de juillet 1995, Daiki réalise un 7-0 parfait pour enlever le *yūshō* de *makushita* et accéder à la division *jūryō*.

« C'est parce qu'on a pu te mettre le feu en toi », plaisante le Yokozuna sur Percy. En raison du soutien et de l'entraînement d'Akebono, et peut-être en dépit de la façon dont son *oyakata* a tendance à en venir uniquement au *shinai* (ou avec ses poings, ou la télécommande de la télévision, ou quoi que ce soit qui tombe sous la main), Daiki devient le sixième *rikishi* d'Hawaï à atteindre les rangs salariés du sumo. Même Azumazeki Oyakata est ravi. « Il avait les larmes aux yeux », me dit Percy. « Il pleurait pendant le tournoi, 'Oh, j'aurais jamais cru que tu puisses le faire' ».

Daiki l'a fait, et à son rythme du moment il est même possible d'imaginer le voir rejoindre un jour Akebono au sommet de la *makunouchi* et affronter la Futagoyama-beya à sa manière – en équipe. Imaginons un instant deux solides *ōzeki* rejoignant Akebono à l'Azumazeki-beya. Imaginons Ola le rejoignant au rang de *yokozuna*. Les chiffres auraient été différents, ou Takanohana aurait eu l'occasion de prouver sa véritable grandeur en affrontant le même nombre d'adversaires de grande qualité qu'Akebono a eu à affronter.

On sait ce qui est arrivé à Ola, et derrière Daiki il n'y a pas tellement de matière à compétition pour Akebono à l'Azumazeki-beya. Taylor s'est retiré. John s'est enfui après presque dix ans à osciller entre la *sandanme* et le bas des *makushita*. Troy parvient jusqu'au rang de *makushita* 13 – à un ou deux bons tournois des *jūryō* – avant de perdre presque quarante kilos à cause du diabète. « Jusqu'à ce qu'il tombe vraiment malade, il était vraiment bon », dit Chad, « il était bon. Mais après il n'avait plus de force ». Il passe le plus clair des deux ans qui lui restent au Japon, conscient qu'il ne deviendra jamais *sekitori*, mais appréciant la vie d'un *tsukebito* du *yokozuna*, glissant quelques coussins sous son futon pour faire croire qu'il dort, allant faire la fête jusqu'au premier train de Roppongi, et se glissant dans la *heya* juste à

Gaijin Yokozuna

temps pour l'*asageiko*. La vie n'est pas mauvaise pour Troy, et c'est certainement mieux que d'avoir à expliquer au Patron qu'il souhaite se retirer.

« C'est ce dont on n'arrêtait pas de parler », me dit Percy. « Moi, Chad, John, Troy. 'Merde, j'aimerais partir, mais j'aimerais pas partir'. C'est pour ça que John s'est enfui. Il avait peur de dire au Patron qu'il voulait partir ». On se demande pourquoi quitter le monde du sumo peut poser un quelconque problème, particulièrement pour quelqu'un comme Troy, qui ne donne plus aucun signe d'espoir de réussir un jour et possède une bonne excuse physique pour retourner à Hawaï.

Le fait que chaque *sumō-beya* se voit accorder une allocation mensuelle de la Nihon Sumo Kyōkai, basée sur le nombre de *rikishi*, peut être un début d'explication. Etant donné que de recruter des garçons pour une vie aussi exigeante que celle du sumo peut être difficile, les *oyakata* font tout ce qu'ils peuvent pour retenir ce qu'ils ont. Et l'argument du *gaman* fonctionne particulièrement bien ici, personne ne souhaitant retourner chez lui sur un échec. Les *rikishi* sont sans aucun doute libres de partir quand ils le veulent. Mais que ce soit par la peur, l'intimidation, le désir de ne pas décevoir une si puissante figure paternelle (leur *oyakata*) ou un inébranlable sens de la loyauté ou de l'honneur, pour de nombreux mal-classés le sumo devient un contrat qui les amène largement à la trentaine.

Troy ne s'inquiète pas de plans de retraite ni avec la pensée de rester à l'Azumazeki-beya plus longtemps qu'il ne le voudra absolument. Il sait qu'il veut bientôt partir, et sa décision est appuyée par ce qu'il trouve à son retour de la gare un matin après être sorti du premier train. Dehors dans la rue en compagnie des ordures du matin, il trouve un futon et les coussins qu'il utilisait pour simuler son propre sommeil. Troy vient de se faire prendre.

Mais cette fois-ci, il n'y aura pas de pompes pendant une heure, pas de séance de *butsukari-geiko* supplémentaire. Troy trouve la porte inhabituellement close. Cette fois, c'est fini. Malgré toutes les ressources dont il disposait pour trouver les meilleurs et moins chers restaurants autour d'Asakusa, ou de se pointer à l'appartement de David avec des sacs de riz de cinq kilos sur l'épaule, Troy se voit confronté à la situation suivante : faire face au Patron ou courir. Il choisit la seconde solution, allant tout droit chez David pour y rester jusqu'à ce qu'il puisse récolter suffisamment d'argent pour le billet d'avion et qu'il récupère son passeport. Sans cérémonial, la carrière d'un autre *rikishi gaijin* est officiellement terminée.

Avant sa blessure, Akebono aurait sûrement été ennuyé par la sortie honteuse d'un autre compatriote qui a abandonné, qui n'a pu tenir le rythme, pu faire la fête tous les soirs et continuer à faire son travail. A l'époque où je rencontre le Yokozuna, son côté plus humain ne se montre nulle part aussi bien que dans sa discussion sur Troy, le gros gars qui l'avait éclaté contre un mur lors de son tout premier entraînement de sumo. « Avec Troy, je vois qu'on a réussi », dit-il. « Parce que ce n'est pas tout le monde qui peut venir et devenir ce qu'on est devenus – Musashimaru, Konishiki et moi ».

Quand Troy et moi avons travaillé ensemble comme guides touristiques pour des touristes japonais à l'Aloha Tower après son retour à l'automne 1995, son diabète lui a déjà fait passer son poids d'un maximum de 180 kilos à bien en dessous de 140 ; il a depuis chuté en dessous de 90 kilos. Trois ans plus tard, Akebono contemple la carrière de Troy avec le même sens de satisfaction qu'il a pu tirer de la promotion de Daiki en *jūryō*. « Mais maintenant il est rentré à la maison », dit-il, « il a un bon boulot, il se sert de son japonais, il a une famille. De tous les gens dont je pensais qu'ils feraient ça, j'aurais jamais pensé que Troy ferait partie du nombre.

Gaijin Yokozuna

Des trucs comme ça me gardent le feu sacré. Si on peut aider quelqu'un, on peut passer au suivant ».

Gagner, le *banzuke*, botter des fesses sur le *dohyō*, sortir et faire la fête jusqu'à l'aube, puis tout recommencer était tout ce qui importait avant que ses genoux ne cèdent. Mais désormais il y a cela : utiliser ce qu'on a appris, trouver un bon travail. « Il a une famille ». Le Yokozuna dit cela avec la même fierté que s'il avait dit « Il a remporté le *yūshō* ».

Gaijin Yokozuna



Chapitre 13 : Gaijin

Tu te rappelles quand j'ai dit qu'en grandissant, j'ai toujours pensé que mes parents attendaient des choses de moi ? Ca a été la même chose quand je suis arrivé ici. C'était comme si j'étais le gamin le plus âgé de la heya. J'étais le seul sekitori, le seul qui ait atteint un rang. C'était comme si j'étais le plus vieux. Ils s'attendaient à ce que je fasse ci ou ça. C'est ce qu'ils m'ont toujours dit : « Ah, tu vas nous rapporter du fric ». C'est quand je me suis blessé que j'ai arrêté tout ça.

CHAD ROWAN, 21/10/1998

Parmi la longue liste des attentes qu'a le Yokozuna Akebono se trouvent l'acquisition de la nationalité japonaise et, croyez-le ou non, se marier. La citoyenneté japonaise est une obligation pour devenir un *oyakata*, ce qui pour le *yokozuna* qu'il est semble un destin quasiment assuré. Si le mariage n'est pas une obligation en tant que telle imposée par la Kyōkai à ses *oyakata*, la tradition requiert qu'ils soient mariés ; il est admis qu'une *heya* ne peut être dirigée par un homme seul. L'*okamisan* d'un *oyakata* fait bien plus que d'agir comme une maman de remplacement pour les *deshi* de la *heya*, dont beaucoup sont encore des enfants. Dans bien des cas, l'*okamisan* est le premier administrateur d'une *sumō-beya*. Elle organise les fonctions de la *kōenkai* et les dîners avec les autres amis et supporters. Si la *heya* a un *sekitori*, elle organise tout ce qui a à voir avec les fêtes pour sa promotion et son mariage – allant parfois jusqu'à présenter de possibles fiancées. Dans bien des cas, elle gère tout l'argent qui passe par la *heya*. C'est la seule position d'importance et respectable pour une femme au sein de la Nihon Sumo Kyōkai. Quand Akebono est promu pour la première fois et qu'on pense qu'il finira par marcher sur les traces de son *oyakata*, la question de savoir qui sera son *okamisan* se pose bientôt. A mesure que les années passent, et tout particulièrement avec sa blessure au genou, les spéculations s'intensifient, tant pour des raisons de racontars romantiques que professionnelles.

Akebono est depuis un bon moment l'un des célibataires les plus convoités en 1995, et sa propre *okamisan* a plusieurs possibilités en tête – dont toutes viendraient avec une dot à la mesure du *yokozuna*. « Il y en a eu une, de femme », me dit sa mère, « s'il l'avait épousé, il aurait été casé pour la vie. *Pour la vie* ».

Ce qui aurait pu suffire à Akebono s'il n'avait été blessé et avait réfléchi au cours que prenait sa vie. Mais désormais l'argent ne peut plus être une raison suffisante pour développer une relation pour la vie.

« Regarde mon Oncle Freddy et ma Tante Maydel », me dit-il quelques semaines avant son mariage, « ou Bob et Kim Beveridge. Ils font toujours tout ensemble. C'est le genre de personnes qui doivent se marier ». Son statut de rock-star lui a certainement assuré son content de jolies femmes au cours de ces années, mais la pression de l'*Okamisan* – je peux me

Gaijin Yokozuna

l'imaginer en train de sans relâche lui poser des questions sur telle ou telle possibilité en vue, qu'il se soit décidé ou non – s'ajoute à ses propres pensées pour le convaincre qu'il est peut-être temps pour lui de poser ses valises.

Lors d'une visite à la mi-1995 – à peu près dans le même temps qu'il soumet sa demande de nationalité japonaise – Akebono se voit présenté à la *talento* télévisuelle Yū Aihara. Dans les nombreuses heures de programmes télévisés que regarde le Yokozuna tous les jours, il l'a à n'en pas douter vu se produire des centaines de fois et se voit charmé quand il la rencontre.

« Je crois que je l'aime », dit-il à Percy.

Percy se tourne vers lui pour le regarder. « C'est ça, oui ».

« Va te faire voir ! C'est pour de vrai ! ». Elle n'est pas seulement magnifique – elle est également déjà célèbre, ce qui signifie ce que lui-même subit et qu'elle serait à même de faire avec la folie de sa vie publique. Et l'Okamisan approuverait sans aucun doute, à la fois parce qu'Aihara ferait une bonne *okamisan* et parce que sa propre célébrité rapporterait plus d'argent pour le mariage et donc à l'Azumazeki-beya. Il commence à la fréquenter de manière privée après son retour au Japon et pour l'essentiel pense aller dans la bonne direction afin de remplir une autre de ses attentes.

Sur le *dohyō*, le fardeau de la *tsuna* finit par se faire véritablement palpable pour Akebono de par la puissance de la Futagoyama-beya et, une fois de plus, à l'argile dur et implacable. Les festivités constantes auxquelles il est convié lui font également du mal en lui faisant prendre encore du poids – quelques vingt kilos depuis sa promotion, le tout autour de la taille. Si le poids ajoute une tension sur ses genoux déjà fragiles, il rend également son corps déjà atypique encore plus haut en terme de centre de gravité et rend difficile le recherche de l'équilibre. Après avoir mis un *basho* bien moyen à 11-4 entre deux nouvelles places de second derrière Takanohana, il est forcé de se retirer du *basho* de novembre 1995 avec une déchirure à la cuisse (pour se faire une idée de l'importance de ce muscle pour Akebono, essayez de suivre le conseil de Bob Beveridge de « garder les fesses basses »). Il lui faut attendre jusqu'à ce que son corps soit à même de tenir le stress d'un *honbasho*, et pourtant chaque jour en dehors des projecteurs lui ôte, petit à petit, sa confiance. Comme *ōzeki*, il aurait pu se débiter avec quelques performances bien moyennes, s'en tirer avec huit victoires ou même le score négatif autorisé, et regagner la confiance qui lui ferait retrouver le chemin de la victoire. Comme *yokozuna*, il se doit d'être au meilleur de sa forme, ou ne pas prendre part à la compétition – une position inconfortable qui met une pression considérable sur chacune de ses tentatives de retour.

Le mois de janvier suivant, il ouvre le tournoi avec un autre numéro embarrassant de face contre terre contre le mobile *rikishi* de la Futagoyama-beya, Takatoriki, suivi par une autre défaite face à Tosanoumi. Un Akebono en confiance pourrait battre Takatoriki, ou Tosanoumi – ou quiconque d'autre – à chaque fois. Au lieu de cela, il abandonne carrément le tournoi du Nouvel An, invoquant des soucis d'ordre physique quand en fait le problème majeur se trouve dans sa tête. Akebono est dans l'un des trous noirs les plus longs de toute sa carrière sportive.

Akebono se rend à Osaka à la fin de février 1996 avec la ferme intention de commencer son dernier retour, de donner tort à tout le monde une fois de plus. En sus de la blessure au pied de 1992 et de l'opération au genou de 1994, il y a eu un nombre incalculable d'autres affections moins sérieuses qu'il a soignées par le *gaman* et au doux son des bandes de strap étirées dans les vestiaires. Mais à ce moment, au creux de la vague de son règne de *yokozuna*, de fait au creux de la vague de sa carrière, il commence une nouvelle fois à entendre des appels à la retraite, et cette fois-ci ils lui font très mal. N'est-il pas revenu d'une opération au genou ?

Gaijin Yokozuna

N'a-t-il pas manqué en partie trois tournois d'affilée, pour mieux revenir et s'emparer du *yūshō* moins de six mois après son retour ? Où est le respect qui lui est dû ?

Alors que le tournoi s'approche, il intensifie son entraînement dans l'espoir de piétiner toutes les voix discordantes une bonne fois pour toute, s'engageant à fond dans plus de vingt combats d'affilée par session, poussant d'autres *rikishi* sur des séances de *butsumari-geiko*, et frappant son pied dans l'argile. Et c'est là que cela se produit : dans son enthousiasme coléreux, il aggrave sa blessure à la cuisse, se retrouvant avec la même décision difficile qu'il a dû affronter lors du tournoi du Nouvel An. Doit-il être *gaman*, ou doit-il se retirer ? S'il entre en compétition maintenant on dira de lui qu'il n'était pas assez fort et qu'il n'aurait pas dû participer. S'il ne participe pas, on dira qu'il ne porte pas les idéaux du *gaman*. Aussi difficile que cela puisse être, cette fois-ci le Yokozuna fait de son mieux pour taire toutes ces voix, écouter son corps et revenir en pleine forme en mai.

Et c'est là que les critiques l'atteignent véritablement : Akebono va devoir manquer un autre tournoi, pense-t-on, parce qu'il ne se donne pas assez à fond.

S'il y avait jamais eu un doute que le premier *yokozuna gaijin* finirait, au bout du compte, par être toujours plus *gaijin* que *yokozuna*, il est levé pour Chad Rowan durant cette plus douloureuse et difficile période de son existence. Sa montée record vers le grade d'*ōzeki*, son incarnation parfaite de l'*hinkaku*, cette année incroyable qu'il a connu en 1993, la force de caractère dont il a fait preuve durant son long retour consécutif à sa blessure au genou, la haute considération dans laquelle il est tenu par presque tout le monde dans la communauté du sumo – rien de tout cela, commence-t-il à comprendre, ne vaut grand-chose en fin de compte. Tout ce que le jeune Chad Rowan avait jamais voulu à son arrivée au Japon était de s'intégrer du mieux qu'il pourrait, d'être accepté. Mais même maintenant, avec sa demande d'obtention de la nationalité japonaise en cours et la possibilité réelle d'une épouse japonaise, il devient clair au Yokozuna Akebono qu'il sera toujours à l'extérieur.

Cela est d'autant plus clair en ce qui le concerne après l'un des plus dramatiques épisodes de son existence, tout juste avant que son retrait de l'Haru *basho* ne soit officiellement annoncé. Envahi de sentiments d'échec et de frustration, le Yokozuna est toujours censé remplir ses obligations sociales habituelles comme s'il se tenait la tête haute sur le *dohyō*. Cette nuit-là, il a rendez-vous avec des membres de sa *kōenkai* dans un bar à hôtesses célèbre d'Osaka, parmi de nombreux *oyakata* et d'autres *rikishi*. Bien qu'il ne soit pas d'humeur à faire la fête ou même à être en compagnie d'autres personnes, Akebono sent qu'il doit être présent pour le soutien et l'argent que ces hommes lui ont procuré. Il va essayer de passer du bon temps. Et peut-être cela fera-t-il du bien à son esprit encombré de pensées de s'échapper un moment, de faire fuir un peu de la déception de cette décision toute fraîche.

Les *rikishi* d'ores et déjà assis aux tables tout autour de la pièce le saluent de l'habituel « Ohssssh ! ». Il repère Kokonoe Oyakata assis à une table dans un coin et s'incline respectueusement. Le grand Chiyonofuji est présent. Chad se souvient encore de la première fois qu'il a vu l'homme passer la corde blanche. De tous les hommes dans cette pièce, seuls lui et Chiyonofuji savent vraiment : comment gagner, comment diriger, comment botter des fesses. Les gens regardent encore l'Oyakata comme s'il portait toujours son *chonmage* tranché des années plus tôt lors d'une émouvante cérémonie au Kokugikan, alors qu'un jeune *sekitori* du nom d'Akebono avait eu l'honneur de prendre son tour avec les ciseaux d'or. Ceux qui sont présents dans la pièce regardent Akebono avec un respect similaire – supporters, amis, et une sélection de femmes magnifiques dont le travail est tout simplement de verser les

Gaijin Yokozuna

boissons, de faire comme si elles s’amusaient et d’être d’accord avec tout. De fait, il semble que cela soit l’atmosphère parfaite pour permettre au Yokozuna d’oublier ses soucis.

Dans les premières heures, c’est exactement ce qui se passe. D’autres *rikishi* font leur entrée tout au long de la nuit avec leurs propres compagnies, et s’assurent de bien saluer le Yokozuna en s’inclinant et en poussant un sonore « Ohssssh ! » avant de s’installer autre part dans le bar – un traitement de déférence qu’ils n’accordent qu’à lui et à Chiyonofuji. Sa *kōenkai* le révère comme à l’accoutumée. Quelques-uns de ses gars, dont Percy, sont là. La table basse laquée autour de laquelle ils sont tous assis regorge de petites assiettes de nourriture, de seaux à glace en céramique, de bouteilles de whisky et de nombreuses bouteilles d’eau parmi les dizaines de verres entourant une magnifique décoration de cristal. Akebono fait de son mieux pour être digne de l’occasion, plaisantant comme à l’accoutumée avec les hôtes, essayant de faire participer tout le monde à la table plutôt que de leur laisser le sentiment qu’ils lui doivent la déférence, et buvant tout le whisky qu’ils lui servent.

Et donc voilà Akebono, *complètement bourré*, qui apprécie cette première escapade de ses ennuis depuis des semaines, remplissant l’importante obligation sociale vis-à-vis de sa *kōenkai*, lorsque Kokonoe Oyakata embrasse du regard la pièce de ses yeux perçants, se lève et se dirige vers la porte. En chemin, il s’arrête à la table d’Akebono, où le Yokozuna salue l’homme qui l’inspira alors qu’il était un jeune *deshi*, celui qui lui apprit le *dohyō-iri* au moment de sa promotion. Chiyonofuji est considéré par certains comme exsudant l’*hinkaku* des pores de sa peau, l’incarnation de la façon dont doit se tenir un *yokozuna*, et quelqu’un sur qui le Yokozuna Akebono a modelé son propre comportement. Flatté par cette attention spéciale, Akebono sourit alors que l’Oyakata se penche pour lui parler à l’oreille. Et c’est alors que le sourire disparaît. L’Oyakata se tourne pour s’en aller. Il murmure deux autres mots. Et Akebono se lève.

LA TABLE ET L’ENSEMBLE DE SON CONTENU s’écrasent à terre dans le vacarme assourdissant du verre brisé. L’Oyakata revient sur ses pas, avec un regard qu’on ne lui a pas vu depuis toutes ces années où il s’est retiré du *dohyō*. Akebono baisse la tête, les yeux vers le haut, le blanc des yeux apparaissant, l’air *mauvais*. Les secondes s’écoulent tandis que les deux hommes se fixent du regard. Personne dans la pièce n’ose faire un mouvement, jusqu’à ce que finalement Akebono ne se retourne avec un grognement de frustration et ne s’en aille en claquant la porte.

LE GRAND MYSTÈRE EST DE SAVOIR ce qu’a bien pu dire Kokonoe Oyakata pour allumer la mèche. Vu où en est la carrière d’Akebono à ce moment là, pas mal de choses pourraient le faire exploser. Dans un compte-rendu de la scène, il a été dit que Kokonoe lui aurait expliqué qu’il n’était pas bien de le voir en train de boire alors qu’il venait juste de se retirer du tournoi (même si alors les choses ne sont pas encore officielles). Selon son héros, les obligations sociales et les obligations athlétiques d’Akebono sont en cet instant en contradiction. Doit-il protéger l’honneur de son rang, comme l’Oyakata le suggère soudainement ? Ou doit-il s’incliner devant les requêtes de ses supporters, comme il pense qu’il est en train de faire ? Qu’est-ce qu’on attend de lui, au fait ? De toute façon, il est trop soûl pour y réfléchir ici et

Gaijin Yokozuna

maintenant, mais pas suffisamment pour perdre le contrôle de ses actes. Enfin, jusqu'à ce qu'il entende les deux mots que Kokonoe Oyakata murmure en se tournant pour partir.

« Alors qu'il parlait », se souvient Percy, « Il a murmuré '*Gaijin yarō* !', et Chad est devenu 'Grrrr !' [il se lève dans l'instant avec son visage le plus méchant]. Chad avait bien bu, du whisky. L'Oyakata le regardait. L'avait commencé le premier. Mais personne ne peut frapper un *oyakata* ; y se ferait virer. Il a juste éclaté. L'était fin colère. L'Oyakata est venu lui parler. J'ai entendu '*gaijin*' et c'est là qu'il s'est levé. Il a fixé l'Oyakata un long moment, et il est sorti. Tout le monde était là, '*Yokozuna ! Yokozuna !*'. Moi je disais 'Comptez pas sur moi pour aller le chercher' »

Les récits de l'histoire se propagent en rumeur à la vitesse d'un *tachiai* et s'étendent comme une énorme légende urbaine, pour ne pas dire comme le pire cauchemar d'Akebono. C'était une rixe de bar. Akebono a frappé l'une des hôtes, détruit la table, plongé l'endroit dans l'obscurité et détruit une enseigne lumineuse en sortant, ne laissant pas d'autre choix au propriétaire du bar que d'appeler la police, qui est arrivée trop tard pour appréhender le Yokozuna.

Si exagérées que soient les rumeurs, Akebono se réveille le lendemain avec la conscience d'avoir commis une énorme erreur. Bien que les événements soient un peu brumeux en raison des litres de whisky qu'il a avalés, il se souvient d'assez de choses pour qu'un sentiment d'épouvante ne s'empare de lui. Ses problèmes avant cette nuit fatale étaient les siens. Désormais, ils sont sur la place publique. Et les deux aspects de son identité de *yokozuna* ont été salis de la même manière. Tout d'abord, il n'avait pu tenir les idéaux de force de son rang. Et maintenant, il a de manière fort embarrassante échoué à tenir ses idéaux de vertu et de dignité.

Chad n'aime encore aujourd'hui pas évoquer cet incident, la seule et unique fois dans toute sa carrière où il n'y a rien eu à faire contre les montagnes de stress empilées les unes sur les autres jusqu'à ce qu'il atteigne un point fatidique et perde son sang-froid précisément au mauvais moment. « Regarde autour de toi avant de faire quoi que ce soit, et ne soit pas ignorant », c'est la phrase par laquelle il aime à résumer son succès culturel. Il a bâti une carrière en contenant sa frustration, en se taisant, mais cette fois-ci c'est plus qu'il ne peut en supporter. Et cette fois-ci il va y avoir des conséquences. L'intolérance d'Akebono pour l'imperfection retombe habituellement le plus lourdement sur lui-même, et c'est ici le cas où son poids est le plus lourd. Plus que toute autre chose, Akebono a honte.

Il attend, tout comme l'essentiel du reste du Japon, la réaction de la Nihon Sumo Kyōkai à ce qu'il s'est passé. Sept ans avant, ils avaient exclu le prometteur *maegashira* samoan de la Takasago-beya, Nankairyū, pour avoir molesté un gérant hôtelier alors qu'il était soûl. Et leur réaction au comportement de Futahaguro – le *rikishi* dont on a dit qu'il avait projeté son *okamisan* à terre avant de quitter sa *heya* pour de bon – avait prouvé que les *yokozuna* n'étaient pas exempts d'actions à leur encontre. De fait, les hommes qui gagnent le droit de ceindre la corde sont observés le plus attentivement de tous, et censés se comporter en accord avec la version la plus rigoriste des lois non écrites du pays. Selon Kokonoe Oyakata, qui n'a pas une petite influence au sein de la Kyōkai, le Yokozuna Akebono, blessé, n'aurait même pas dû être vu en public, encore moins s'être retrouvé au centre d'un tel ramdam.

Finalement, les véritables conséquences ne vont pas au-delà du propre remords palpable d'Akebono, qu'il exprime dans une déclaration d'excuses, les yeux embués de larmes, le

Gaijin Yokozuna

lendemain. La Kyōkai ne fait que rendre son équivalent d'un avertissement verbal, demandant à Akebono de faire preuve de plus de prudence la prochaine fois. La situation est à l'évidence une incongruité dans la carrière par ailleurs sans taches d'Akebono. Il était ivre, après tout, ce qui au Japon n'est pas une excuse exceptionnelle pour un comportement inapproprié (l'excuse n'est pas toujours valable pour les récidivistes, toutefois, ce qui n'a pas franchement plaidé en la faveur de Nankairyū). Et, plus important, personne n'a en réalité été blessé et ni le tenancier du bar ni la police n'ont jugé nécessaire d'aller plus loin. L'hôtesse en question a simplement été heurtée quand le *yokozuna* géant s'est levé. Le fiasco avec la table était aussi un accident tout comme l'enseigne brisée, dans laquelle Akebono se heurte au cours de sa sortie pataude.

« Oh, ils ont dit qu'il avait soulevé la table, qu'il l'avait balancée », me dit Percy. « Mais quand il s'est levé, il donné un coup dedans avec la jambe. Il s'est levé vraiment vite, et le truc, enfin, c'est tout tombé, tout ce qu'il y avait sur la table, et il est sorti ».

Quand le *jungyō* de printemps commence, Akebono doit revenir dans la *shitaku-beya* et passer devant tout le monde jusqu'au bout de la pièce comme si de rien n'était. Et il doit se lever devant des milliers de personnes chaque jour et accomplir le *dohyō-iri*, ceint de la brillante corde blanche et flanqué d'assistants loyaux. Et il doit faire tout cela désormais avec l'étiquette du *yokozuna* qui, suivant les personnes que l'on choisit d'entendre, a frappé une hôtesse de bar d'Osaka et méchamment causé des centaines de dollars de dommages en public.

Au lieu de s'appesantir sur la honte, Akebono accomplit ses tâches comme un grand leader qui va chercher au fond de lui-même, dans les périodes de défaites, des ressources de résolution et de dignité, ou d'*hinkaku*. Plutôt que de demeurer sur la défensive face aux exagérations mensongères, il passe à autre chose sans même gratifier les tabloïds d'une réponse. Je lui demande des années plus tard ce qui s'est passé. Au moment où je prononce « Osaka », il me répond « Oh, merde ! Eh, vieux, tu me connais. Je suis différent parce que je connais la vérité, et les autres... Tant que je connais la vérité, j'en ai rien à faire de ce que les journaux peuvent écrire sur moi. Je veux dire, c'est peut-être mauvais pour mon image et des trucs comme ça, mais comme je t'ai dit, les gens qui savent, *savent*. Ceux qui ne savent pas, ils ne nous comprendront jamais ». Percy *sait*, et il est important de noter que les détails de l'histoire me viennent de lui et non de Chad, qui est au delà des excuses ou des justifications pour ce qu'il aurait pu ou pas avoir fait.

« Si j'étais le Chad d'Hawaï », me dit le Yokozuna à une autre occasion, « je me baladerais en été sans chemise, en bermudas, sur la plage. Il y a des choses qu'il faut savoir séparer. C'est dur, très dur, surtout quand t'arrives où je suis arrivé. Tu es toujours dans le viseur des media. Et quelque part c'est frustrant parce que tu peux pas comprendre pourquoi. *Pourquoi ?* C'est juste comme ça'. On ne peut qu'imaginer combien d'autres fois dans sa carrière Chad d'Hawaï est devenu suffisamment frustré pour vouloir se taper des gens comme Chiyonofuji, en public, mais est parvenu à garder tout ça en lui.

EN CE QUI CONCERNE LE JAPON, Chad Rowan d'Hawaï cesse officiellement d'exister le 22 avril 1996. Sa demande de nationalité japonaise, déposée presque un an auparavant, est approuvée ; à partir de ce jour il sera connu sur tous les documents officiels – qu'ils soient en rapport avec la Nihon Sumo Kyōkai ou pas – comme Akebono Tarō. Même pour le numéro un du sport national, décrocher un passeport japonais n'a pas été chose facile. La carrière

Gaijin Yokozuna

d'Akebono au Japon, les possibilités qu'il soit à la charge de l'état, et son identité en tant que Japonais, toutes les questions sont posées au cours du processus d'évaluation. Tout comme Yoomi Park, la Coréenne qui était ma voisine de siège dans l'avion de Narita, s'était vu renier une orthographe japonaise de son prénom japonais sur son passeport coréen, Akebono doit renier son identité américaine avant de se voir accepter comme Japonais.

Depuis la mort de son père, Akebono a commencé à penser à l'avenir, considérant la possibilité d'une vie comme Akebono Oyakata. Il est déjà particulièrement bon pour diriger les choses dans la *keikoba*. La promotion de Daiki en *jūryō* et les succès de Troy à son retour à Hawaï ne sont que deux exemples de l'influence d'Akebono en tant que chef. Pour quiconque regarde l'entraînement, le pas à franchir pour devenir *oyakata* ne sera pas beaucoup plus qu'un changement de vêtements et un coussin moelleux pour Akebono – ça, et se trouver la bonne *okamisan*.

Les discussions au sujet du plus heureux des aspects de l'avenir d'Akebono démarrent suite à son correct 10-5 pour son retour au tournoi de mai 1996, quand Yū Aihara est vue à la fête du *senshūroku* de l'Azumazeki-beya – un geste public évident qui fait d'elle une *okamisan* potentielle. « Elle est très importante pour moi », cite-t-on le Yokozuna à l'époque. De se confier de cette manière est un pas gigantesque dans une vie aussi publique que celle d'Akebono, ou de Yū Aihara également. Et donc les pas suivants s'enchaînent rapidement. A la fin de l'année, le couple est fiancé. L'Okamisan travaille déjà d'arrache-pied à organiser un événement qui devrait dépasser le millier d'invités et rapporter plus d'un million de dollars à l'Azumazeki-beya en cadeaux et droits télévisés. L'Okamisan et le Yokozuna accordent à l'éternel président de la *kōenkai* d'Akebono et son épouse les positions honorifiques de *nakōdo*, les intermédiaires nuptiaux symboliques du couple. Cela semble être une union faite pour la télévision : l'actrice favorite de la nation et la star du sport national.

Mais plus ces plans se mettent en place, plus Chad se sent comme étant spectateur de tout ça, comme s'il était, une fois de plus, en train de faire ce que l'on attend de lui. Il a de l'affection pour Aihara, bien entendu, mais quand il l'a rencontrée, il pensait qu'il était Japonais, qu'il avait prouvé qu'il était digne de son pays d'adoption, qu'il y avait été accepté au plus haut niveau. A l'époque, il avait pensé qu'il n'était que naturel que le Yokozuna Akebono doive avoir une femme japonaise, même une aussi connue que Yū Aihara. Maintenant que ceci est en train de se produire, il n'est plus si sûr qu'il ait envie de poursuivre dans cette voie.

Les doutes de Chad s'avèrent être bien plus profonds que les habituelles peurs de l'engagement qui accompagnent beaucoup de périodes de fiançailles. Plus précisément, depuis que les pourparlers de mariage avec Aihara sont devenus une réalité, il ne peut plus s'empêcher de penser à cette nuit-là dans le bar à hôtesse d'Osaka – en particulier quand des obligations professionnelles le confrontent à la présence de Kokonoe Oyakata. « Il a toujours été le héros de mon frère » est ce que me dit Nunu Rowan à notre première rencontre en 1993, bien avant l'incident d'Osaka. « Mon frère vénère toujours Chiyonofuji ». N'importe laquelle des attentions que Chad ait pu recevoir du grand *yokozuna* fit plus que de le faire sentir être accepté – se sentir Japonais – que n'importe quelle autre chose. Quand Akebono s'adresse au Club des Correspondants de Presse Etrangers juste après sa promotion et dit « Là, maintenant, d'être *yokozuna*, je me sens plus Japonais qu'Américain », il veut dire en partie que son appartenance au club restreint que Chiyonofuji préside de manière informelle l'a littéralement rendu plus Japonais. Il a contribué à trancher le *chonmage* de Chiyonofuji. Il a appris le *dohyō-iri* de Chiyonofuji.

Gaijin Yokozuna

Mais voilà que son héros profère avec dédain les mots de « *gaijin yarō* » - mots qu'Akebono n'a plus entendu depuis le jour où il débarqua en furie avec son manche de pioche dans la grande pièce de l'Azumazeki-beya, presque neuf ans plus tôt, avant même qu'il ne soit digne de se voir même apposer son nom sur le *banzuke*. Il a tant ravalé sa fierté au cours de ces années, se taisant dans l'intérêt du comportement approprié. Il a étudié les formes de l'*hinkaku* et s'est comporté selon ses principes alors que tout le monde l'agrippe et lorgne sur lui comme s'il était un animal du zoo. Il a pris des coups à la tête et des bastonnades du *shinai* de l'Oyakata et s'est modelé en un *yokozuna* parfait. Est-il arrivé jusque là pour se voir congédié avec les mêmes insultes qui l'ont accueilli à son arrivée ?

Le mot « *gaijin* » se traduit non pas par le bénin « étranger », mais dans le plus sujet à caution « personne de l'extérieur », et est interprété d'une grande diversité de façons par nous tous, d'un simple descriptif à une épithète aussi forte que le mot « *nègre* ». Percy Kipapa m'explique qu'il n'y a dans l'incident pas de place pour le doute quant aux intentions de l'auteur des paroles, pour lui comme pour Chad. « *Gaijin* », dit-il « est un gros mot ». Y ajouter le « *yarō* » renforce le premier terme, lui ôtant toute ambiguïté. Et voilà donc l'ancien grand Yokozuna Chiyonofuji, le tenant du modèle de comportement d'un *yokozuna*, reléguant le Yokozuna Akebono au rang d'une autre poubelle étrangère.

J'amène l'homme dans la conversation une autre fois dans un contexte totalement différent, alors que nous parlons des premiers jours de Chad dans les tréfonds du *banzuke*. « Votre frère m'a dit que quand vous avez débuté », lui dis-je, « vous rêviez Chiyonofuji ».

« Le seul homme que j'ai jamais vénéré dans ce sport était l'Ōzeki », dit-il rapidement, le ton de sa voix montant « Konishiki-zeki ». Après que je le presse un peu plus il ajoute simplement « Une fois que tu deviens un patron, tu deviens un patron », signifiant que le sujet est clos.

La réponse émotionnelle de Chad peut être mise en perspective par un regard sur les réactions de Chiyonofuji face aux performances de deux *yokozuna* ultérieurs – l'immensément populaire Wakanohana, et Asashoryu, un étranger. Quand Kokonoe Oyakata s'adresse au Club des Correspondants de Presse étrangers du Japon juste après que Waka soit devenu seulement le deuxième *yokozuna* de l'histoire à avoir jamais enregistré un score négatif, il ne cache pas son dégoût pour cette performance pitoyable. Quelques années plus tard, il parle avec un enthousiasme énorme du *yokozuna* putatif Asashoryu, comparant avec subtilité le style impétueux et puissant du *rikishi* mongol au sien. Ce qui amène à dire qu'en fait, Kokonoe est moins un raciste pur et dur qu'un perfectionniste à la John Mac Enroe. Le « *gaijin yarō* » grommelé, et même pas face à Akebono, n'est peut-être rien de plus qu'un cri de dépit visant les absences prolongées d'Akebono.

Mais pas, bien entendu, pour l'homme le plus sensible du sumo. Si la figure la plus populaire et respectée de ce sport ne le considère encore que comme rien de plus qu'un *gaijin* après tout ce qu'il a accompli, Chad doit savoir alors qu'il ne sera jamais accepté au Japon – un fait plus souligné que démenti par la toute nouvelle citoyenneté japonaise qui refuse de reconnaître le nom sous lequel il est né. Peut-être est-ce une coïncidence malheureuse que cette citoyenneté soit accordée si près de l'incident d'Osaka, mais ces papiers ne font rien pour faire que Chad d'Hawaï se sente plus Japonais. Ils ont en fait entièrement effacé Chad Rowan. Ce n'est pas Chad Rowan qui va épouser Yū Aihara ; c'est Akebono Tarō. Mais le dédain de Chiyonofuji a montré, non seulement à Chad Rowan d'Hawaï ou à Akebono Tarō, mais aussi au Yokozuna Akebono, que même dans le mariage, même des années plus tard comme père d'enfants japonais, il demeurera un *gaijin*. Il sera toujours une « personne de l'extérieur ». Pour cette

Gaijin Yokozuna

raison, plus qu'ayant à voir avec Yū Aihara ou même avec la façon dont sa vie semble se dérouler sans qu'il n'ait une véritable prise sur celle-ci, il commence à passer le cap, et à repenser l'idée du mariage. Début 1997, il l'a presque rayée de son esprit.

UN DIMANCHE AU DEBUT DE CETTE ANNEE, le responsable des banquets du Sanno Hotel est contraint de demander poliment à Bob et Kim Beveridge et au Yokozuna Akebono de se diriger vers le bar ; il a besoin de la salle pour la fête de remise des diplômes de la Maryland University. Un brunch avec Bob Beveridge, comme on peut l'imaginer, est l'affaire de toute une journée. Tout en forme qu'il soit l'homme aime manger, boire et faire durer les conversations autour d'une table jusqu'à ce que tout le monde soit parti et que le personnel de salle ait commencé à refaire la salle pour le dîner. Pris dans les souvenirs de la façon dont Chad détestait le ragoût de merde japonais, combien il s'est entraîné durement, le chemin qu'il a parcouru depuis qu'il a connu le couple neuf ans plus tôt, il est certain qu'ils vont continuer à boire.

Les diplômés passent tous devant eux en chemin vers le vestibule, discutant entre eux de la présence du Yokozuna. Akebono fait un détour par les toilettes sur le chemin du bar, et quand il en sort il se fige brusquement. Il a alors passé suffisamment d'années au sommet du *banzuke* pour avoir plus que son content de jolies femmes à peu près à volonté. Mais il y a quelque chose d'unique et d'étonnant dans cette femme qui attend dans le vestibule, quelque chose dans ses yeux – asiatiques, mais brun clair et assez grands pour qu'on puisse s'y plonger dans l'instant. Et quelque chose dans la façon qu'a son visage de s'illuminer quand ces yeux rencontrent les siens, un grand sourire ouvert. Rien de *tatema* là-dedans ; il perçoit l'honnêteté dans le visage de cette femme. Puis elle s'approche de lui, les boucles de ses cheveux châtain recouvrant ses épaules.

« Ca vous embête si je prends une photo avec vous ? » lui demande-t-elle dans un anglais parfait, avec l'accent américain.

« C'est toujours comme ça avec les plus jolies filles », dit-il, l'invitant à prendre la pose à côté de lui. Elle tend l'appareil à un ami et se positionne.

« Qu'est-ce que vous voulez dire ? »

« Elles veulent juste prendre des photos avec vous et c'est tout », dit-il avant que le flash ne se déclenche. « Puis on ne les voit plus jamais ».

Elle rit de la blague.

« On est au bar si vous souhaitez nous rejoindre », dit-il. Elle le remercie et le plante là, retournant dans la salle des banquets.

Il retourne au bar, incapable de se concentrer. Ses obligations envers le Patron, ses obligations envers sa *kōenkai*, soudainement plus rien n'a d'importance. *Elle l'a planté là*. Personne ne l'a jamais planté comme ça jusque là. Mais elle l'a fait, et ça l'ennuie plus qu'il n'aurait pu s'y attendre. Eh m... il pourrait sortir de suite et choisir la fille qu'il voudrait. Mais elle l'a planté dans le vestibule.

Bob Beveridge vient de commander une autre tournée et est en cours dans une autre de ses histoires, mais Chad a du mal à suivre. Elle n'a pas du sentir qu'il était sérieux, pense-t-il. Il regarde son ami avec intensité, comme s'il écoutait attentivement l'histoire, quand son esprit est encore dans le vestibule. Peut-être, pense-t-il, peut-être est-il temps qu'il prenne lui même sa destinée en main. Il ne veut pas être impoli avec le Dr Beveridge. Mais s'il se levait

Gaijin Yokozuna

simplement pour aller dans cette grande pièce la retrouver, pour lui faire comprendre que oui, il pensait vraiment ce qu'il disait ? Soudain, il lui semble ne plus se maîtriser, et il s'excuse au beau milieu de l'histoire de son vieil ami, et se dirige droit vers la salle de banquet.

Quand il fait son entrée, la pièce plonge dans le silence. Il la repère immédiatement et se dirige droit vers elle. Le Yokozuna Akebono, seul, au milieu de cette grosse fête, sans autre raison que d'aller lui parler.

« Je vais vous dire », lui dit-il, « On vous attend au bar ».

« Je suis désolée », réussit-elle à répondre, « je pensais que vous plaisantiez ».

« Eh, je ne demande pas à tout le monde de venir me rejoindre. Alors, vous venez ? ».

Elle se lève alors et le suit.

Chad me raconte l'histoire de la rencontre avec son épouse les yeux pleins d'amour, comme s'il avait enfin obtenu quelque chose en épousant la femme parfaite. Le sujet sur Christine est venu dans la conversation en partie parce que la cérémonie de mariage a eu lieu seulement quelques semaines plus tôt.

« Je croyais que vous l'aviez rencontrée juste après être arrivé au Japon », lui dis-je. L'émission spéciale sur leur mariage, entrecoupée de biographies de Chad, et de Christine passant son enfance sur une base militaire du Japon avec sa sœur, sa mère japonaise et son père américain, avait dit à peu près ça.

« C'est juste une connerie qu'on a dû fabriquer », me dit-il. « J'ai dû dire à tout le monde que je l'avais rencontrée dès mon arrivée ici, à cause des tabloïds, tu vois ? Z'ont recommencé à foutre leur merde. C'est marrant parce que Bob et Kim Beveridge, ils connaissent les parents de Christine depuis bien longtemps. Je l'ai ramenée au bar et présentée à Bob et Kim. On est restés là à boire et à s'amuser. Le lendemain, quand elle est rentrée chez elle, elle en a parlé à ses parents. 'Oh, tu devineras jamais qui j'ai rencontré. Akebono. Il était avec ces personnes, Bob et Kim Beveridge'. Sa mère s'est tournée et lui a dit 'Quoi, tu ne te souviens plus de Bob et Kim Beveridge ?' ».

« Je me sens détendu quand je suis avec elle », continue-t-il. « Elle peut me comprendre, en anglais, en japonais. Mais l'anglais – je peux dire n'importe quoi, et elle sait de quoi je parle ». Pour quelqu'un qui vit dans un pays où l'on ne parle pas sa langue maternelle, l'opportunité de parler anglais peut être comme un retour à la maison. Sur les nombreuses raisons qui font qu'Akebono est attiré par la perspective d'une vie avec Christine, cela fait partie des plus importantes. Se serait-il marié avec une Japonaise, elle n'aurait pu faire partie que d'une moitié de sa vie. Une autre épouse américaine aurait été très largement tenue à l'écart de sa vie japonaise et n'aurait en aucune façon été à même de remplir les responsabilités d'une *okamisan*. Mais Christine peut faire partie de ces deux aspects.

« C'est pour ça que je pense que Chad peut s'entendre avec Christine », me dit Percy. « A cause de la langue. Parce que quand il se met en colère, il éclate, toujours en anglais. Quand il parlait à Yū Aihara ou aux autres filles, elles lui répondaient 'De quoi tu parles ?' et puis elles continuaient en japonais. Mais quand il a fait la rencontre de Christine, il m'a dit souvent 'Oh, l'anglais, c'est l'explication' ».

Une partie de l'attrance provient du fait que quand le Yokozuna a un coup de colère, il doit faire face au plus formidable adversaire qu'il ait eu à affronter. Christine n'est pas une Japonaise menue et servile, prête à se plier en permanence aux quatre volontés d'Akebono. Il l'apprend un soir où elle rentre à l'appartement pour le trouver en compagnie de George et de Percy à terminer une bouteille de tequila, la musique à fond. Ils finissent par se disputer sur le

Gaijin Yokozuna

fait de savoir pourquoi il n'a pas répondu au téléphone quand elle a appelé un peu plus tôt. Elle se demande si ses deux *tsukebito* ont déjà mangé et suggère qu'ils prennent le volant pour aller eux-même manger.

« Hé, ma voiture est pas un foutu taxi ! », lui dit-il.

« Ne t'imagines pas que tu peux me parler à *moi* comme ça ! », lui dit-elle, avant de passer dans l'autre chambre en claquant la porte.

Akebono se fige sur place. Il baisse la tête et lève les yeux pour produire ce regard féroce, comme s'il était sur le point de charger. Il se lève et va vers l'autre pièce. Il ouvre la porte, se tenant debout, la toisant du même regard qui a instillé la peur à des centaines d'hommes au cours des neuf années passées. Mais Christine lui rend ce regard sans sourciller, attendant, le défiant d'agir après son regard menaçant.

Il tourne finalement les talons, vaincu.



Christine et Chad à Waimānalo, où il est possible de s'embrasser en public. Photo de Mark Panek

Au cours des ans, Chad s'est pas mal confié aux *tsukebito* les plus dignes de confiance, qui considèrent tout d'abord ce nouvel intérêt amoureux comme « juste un autre flirt de plus ». Mais peu après avoir rencontré Christine, toutefois, Percy est forcé d'admettre que cette relation est différente. « A mesure que le temps se passe, sur un mois, peut-être deux, je vois comment il agit vis-à-vis d'elle, et elle de lui, et ça marche pour elle ! ».

« Mon vieux », dit Percy au Yokozuna, « tu vas l'épouser ».

« Pourquoi tu dis ça ? »

« Je vais te dire. Vous êtes faits l'un pour l'autre ».

« Qu'est ce que tu veux dire par là ? ».

« La bouche », dit Percy.

« Hein ? ».

Gaijin Yokozuna

« Juste l'attitude », m'explique plus tard Percy. « Elle et lui, ils ont une si belle manière de se disputer. Une si belle manière de s'aimer. Ils s'aiment encore plus après s'être disputés. Ça m'a vraiment fait plaisir quand ils se sont mariés ».

Les « disputes » que décrit Percy sont le type même qui survient des premières luttes d'influence d'une relation passionnelle. Sa volonté de faire valoir sa personne surprend à n'en pas douter le Yokozuna, mais c'est aussi le meilleur moyen de gagner son respect. Elle l'aime assez pour élever le ton, être honnête avec lui, être elle-même. Non, Christine n'est pas une groupie de star de sumo. Née et élevée sur une base militaire, elle possède également un point de vue spécial sur la vie d'Akebono et finit par savoir mieux que quiconque ce que Chad Rowan doit sacrifier chaque jour.

« Vous savez ce que l'*atarimae* veut dire ? », me demande-t-elle un jour. On peut traduire le terme par un comportement « bon » ou « approprié », censé être évident pour tout le monde. « Quand il est dans les environs, les gens oublient simplement l'*atarimae*. Ils ne savent pas comment se comporter en sa présence, comme s'il n'était même pas une personne. Nous avons essayé d'assister à un enterrement un jour, et dès l'instant où nous sommes sortis de la voiture les gens ont commencé à se rassembler autour de l'entrée du cimetière, le pointant du doigt et souriant, lui faisant des signes. Nous sommes entrés et ils ont tous essayé de le suivre, certains se sont approchés pour le toucher. Je veux dire, on était dans l'endroit au monde où il aurait le plus fallu le laisser tranquille, et tout le monde s'en fichait. Nous avons dû partir ».

Le contact intime prolongé avec une femme, qui distingue encore mieux que lui qui a véritablement de l'affection pour Chad Rowan et qui n'est là que pour des miettes de gloire, trouble pas mal Akebono. De la même manière que sa blessure au genou l'a forcé à regarder en direction de la vie après le sumo, sa proche relation avec une personne venant d'un endroit si lointain de lui – pas véritablement hawaïenne, pas exactement japonaise – le contraint à se pencher sur tout ce qu'il a fait au nom de l'assimilation au sein du monde du sumo. Le temps qu'il passe en compagnie de Christine, les trois coups de fil quotidiens quand il ne peut être avec elle, et le temps qu'il passe à penser à elle, lui font réaliser, pour la première fois, sa véritable valeur. Plutôt que de simplement rester en pâmoison devant sa gloire, elle commence à lui montrer les façons dont il est manipulé. Elle l'aide à mieux comprendre la mesure dans laquelle il doit tolérer ceux qui ont plus besoin du Yokozuna qu'il n'a besoin d'eux – tout le monde, de ceux qui l'appellent « mon ami » au Patron, dont il remplit les poches depuis plus de six ans maintenant.

Vers la fin de l'*asageiko* de la cinquième journée du Natsu *basho* 1997, le vingtième tournoi d'Akebono en tant que *yokozuna*, les *deshi* de l'Azumazeki-beya se trouvent tous en ligne devant l'Oyakata, écrasant leurs pieds dans l'argile, s'accroupissant profondément. Dans ce qui constitue l'un des aspects les plus discutables au plan athlétique des traditions du sumo depuis le *gaman*, les *rikishi* dans tout Tokyo effectuent des séances d'entraînement très dures les jours de compétition.

Si Chad sait depuis le début qu'il serait mieux pour lui de rester prendre du repos, il fait toujours ce qu'on attend de lui. Et donc le Yokozuna abat lourdement ses pieds nus au sol tout en réfléchissant à la condition de son corps, à son niveau de puissance, à la compétition du jour. Il doit affronter Kotonowaka, un combat facile pour lui car Koto est trop grand pour passer sous sa garde et trop gros pour se déplacer aisément. Les fenêtres ouvertes derrière lui sur la rue ne servent pas à grand-chose, l'air ambiant du matin s'échauffant à chaque minute qui passe. Le lendemain, il doit affronter une opposition plus relevée, et Taka et Waka l'attendent plus tard. La sueur perle sur lui alors qu'il poursuit son travail. Ses yeux lui

Gaijin Yokozuna

piquent comme toujours après une séance d'entraînement. Et le Patron compte sévèrement chaque *shiko* avec autant de puissance que sa voix rauque peut en délivrer. « *Ichi ! Nii ! San !* ». Il admoneste les tire-au-flanc, dont certains ont effectivement besoin d'être poussés, mais dont d'autres ont l'esprit au combat de l'après-midi et à ses conséquences, comme Chad.

Puisqu'il se trouve derrière la file de ses *deshi* et hors de leur champ de vision, Chad s'octroie le luxe de s'arrêter de lui-même, comptant sur le fait que le Patron fera confiance en son jugement de *yokozuna* vétérans. Loin de tirer au flanc, il prend une décision judicieuse dans l'optique de la compétition.

Mais cette décision attire le type de colère que se serait pris Troy pour un couvre-feu manqué. « *Baka yarō !* », crie le Patron à l'adresse de son *yokozuna* comme s'il sortait tout juste des *mazumō*, « *Shiko, motto ! Motto !* ». Chad a jusque là toujours baissé la tête et répondu par un « *Hai !* » à un tel traitement et poursuivi comme le Patron lui disait de faire.

Mais pas cette fois. Au lieu d'effectuer plus de *shiko*, Chad se relève de toute sa taille et de la voix sourde et puissante de baryton qu'il emploie pour donner des ordres aux garçons, il crie à l'adresse du Patron : « *Mō ii !* ». Assez !

Tout le monde se fige, dans la crainte de la réaction du Patron.

Après son propre instant de surprise incrédule, le Patron se lève et marche vers son *yokozuna* en agitant le *shinai* jusqu'à ce que moins de cinq centimètres ne séparent leurs visages. « *Nani !* », crie-t-il avec une telle force que même sa voix diminuée pourrait ébranler les murs. Quoi ! Le reste des *deshi* est maintenant certain que les deux hommes vont en venir aux mains ou qu'Akebono va reculer, regarder par terre et murmurer « *Sumimasen* ».

Mais Chad ne regarde pas par terre. Il continue à défier le Patron du regard, jusqu'à ce que ce dernier ne finisse par jeter le *shinai* au sol, tourne les talons et sorte brutalement en criant « *Chk-sha !* ». Fais ce que tu veux !

« Toi, t'es un mec ! », lui crie Percy au moment où le Patron est parvenu à l'étage et hors de portée. Personne n'arrive à comprendre ce dont ils viennent d'être les témoins, ce que tous espéraient faire depuis des années, chaque fois qu'ils se faisaient traiter de *baka yarō*. « T'ain, tu vas te faire virer maintenant, vieux ».

« Merde, je m'en fous complètement. J'en ai déjà eu plus qu'assez de toute cette merde. Je suis fatigué de ces conneries ».

Akebono bat avec facilité Kotonowaka plus tard dans l'après midi sur la route de sa neuvième Coupe de l'Empereur, qui vaut à l'Azumazeki-beya des milliers de dollars en marchandises, argent et possibilités de sponsoring, tout comme une publicité pour de nouveaux recrutements et des compliments à l'Oyakata pour la façon excellente dont il entraîne son *yokozuna*.

Akebono n'a pas été viré après l'incident. Il n'a même jamais été réprimandé.

DURANT LE RESTE DE L'ANNEE, la Nihon Sumo Kyōkai se joint au reste du Japon en gardant un œil vers les Jeux Olympiques d'Hiver à venir, durant lesquels le Japon montrera sa culture unique au reste du monde. Au moment du Nouvel An, la torche olympique trace sa route depuis Kyushu à travers les montagnes d'Hokkaido, pour revenir enfin à Nagano, où le 7

Gaijin Yokozuna

février 1998, elle attend dans une pièce bien campée à l'intérieur du stade que le Yokozuna purifie les lieux avant son entrée, signalant le début des vingt-troisièmes olympiades.

Il y a plus de télévisions que jamais auparavant branchées sur cette cérémonie d'ouverture, tandis que quatre-vingt-mille personnes assistent à l'événement en direct, tassées et luttant contre la température de 4°C, tandis que des *rikishi* en kimono ouvrent la parade des nations dans le stade, escortant chacune des délégations à sa place dans un stade qui a la forme d'une fleur de cerisier. Autriche, Belgique, Canada, jusqu'à la Russie et les Etats-Unis, un record de 72 délégations sont accueillies au cœur du Pays du Soleil Levant, toutes honorées par la présence de l'Empereur lui-même.

Une fois les athlètes tous rassemblés, la foule rentre dans le calme au son des bouts de bois polis frappés en rythme dans les temples Shintō du Japon. Des hauteurs du stade, chacun peut voir l'arrivée de cinq hommes qui émergent du tunnel en contrebas. Il y a là un petit homme vêtu d'un *happi*, qui frappe avec régularité les bouts de bois l'un contre l'autre. Il est suivi par un vieil homme, qui tient un éventail de bois devant lui, habillé d'une robe chamarrée, de socquettes *tabi* blanches, de chaussons *zori*, et d'un chapeau qui ressemble à ceux portés par les prêtres Shintō. Puis un homme bien plus imposant et musclé suit, nu jusqu'à la taille et pieds nus, habillé seulement d'un tablier décoratif aux motifs riches, qui retombe juste au-dessous de ses genoux, son chignon sculpté dans une forme florale centrée au dessus de son visage. Un homme encore plus imposant, habillé à l'identique, un sabre de samouraï gravé tenu fièrement devant lui, le suit.

Ces hommes ouvrent la voie pour le Yokozuna – l'incarnation vivante pour les Japonais de tout ce qui est vertueux, fort et digne. Il est habillé comme ses prédécesseurs, à l'exception de l'épaisse et brillante corde blanche qu'il porte autour de la taille, ornée à l'avant de cinq bandes de papier plié en zigzag qui se balancent d'un côté vers l'autre tandis qu'il arpente solidement le chemin, bras et jambes en synchronisation parfaite. Arrivés au centre du stade, les cinq hommes se mettent en formation sur une plate-forme surélevée, le vieil homme s'agenouillant sur le côté, les deux assistants flanquant le Yokozuna en position accroupie, le Yokozuna dominant tout le monde, un sombre et puissant regard sur son visage, ignorant la foule, les appareils photos et l'aréopage d'athlètes de renom.

Le Yokozuna lève ensuite les bras au dessus de sa tête avant de les réunir dans un clap dont l'écho résonne jusque dans les plus hautes travées du stade et au-delà : les dieux prêtent désormais attention. Il frappe encore une fois au moins aussi puissamment, son visage très déterminé, puis lève sa jambe droite en l'air et la fait redescendre avec au moins autant de force, chassant tout esprit malin assez audacieux pour tenter de s'introduire en ce jour d'importance. Le mouvement le voit finir dans une position très accroupie, la main gauche sur le côté, le bras droit étendu au maximum, son corps massif ramassé et penché vers l'avant, sa tête légèrement inclinée, les yeux fixés vers l'avant pour que l'on puisse en apercevoir les blancs sous les pupilles retournées. Avec la grâce d'un danseur, il se lève progressivement de toute sa taille, tordant légèrement ses pieds sur les côtés jusqu'à ce que ses jambes soient rassemblées et qu'il se retrouve debout imposant.

Les dieux alertés, l'enceinte désormais purifiée de la façon la plus culturellement, spirituellement et visuellement japonaise au bénéfice de la compétition sportive la plus importante au plan mondial, le Yokozuna repart derrière ses assistants et sort du stade. Ce n'est qu'alors que la flamme olympique peut faire son apparition, portée par le champion du monde du marathon Hiromi Suzuki, qui la transmet à la patineuse médaillée d'argent en 1992

Gaijin Yokozuna

Midori Ito, qui l'agite au-dessus du chaudron du stade pour entamer les dernières olympiades du millénaire.

QUAND LES ORGANISATEURS DES OLYMPIADES DE NAGANO commencent à planifier le rôle central que les *rikishi* vont devoir jouer dans les cérémonies d'ouverture, le choix qui s'impose n'est pas celui d'Akebono, mais de l'enfant chéri Takanohana. Après avoir en juillet remporté le Nagoya *basho* pour la quatrième fois de rang, on le retrouve en septembre pour ce qui est devenu une cérémonie poignante, celle de la présentation des deux derniers portraits de *yūshō* qui doivent être suspendus aux plafonds du Kokugikan. Quand le voile tombe pour révéler le portrait d'Akebono, on peut alors compter neuf de ses semblables le long des rebords intérieurs du bâtiment. Le portrait de Takanohana est dévoilé un instant après, souvenir d'une rivalité qui a donné aux fans neuf années de *senshūroku* palpitants. Voir les deux rivaux côte à côte à nouveau est ce que les fans attendent depuis aussi loin que 1991, quand tous deux montraient d'impressionnantes dispositions pour l'avenir du sport. Mais quiconque regardant sous les plafonds du Kokugikan en ce jour peut alors dénombrer dix-sept portraits de Takanohana.

Il y a un grand nombre de raisons qui font que la vie ne s'est pas déroulée comme le film que tout le monde aurait voulu voir, celui où Akebono et Takanohana se seraient échangé la coupe de l'Empereur à chaque tournoi après des *senshūroku* pleins de suspense. La blessure au genou d'Akebono en 1994 en est une raison évidente, à la fois en ce qu'elle a mis un terme à la domination du *gaijin* et permis à Takanohana de se mettre sur la bonne voie. Le talent de Takanohana est une autre raison évidente des victoires qu'il a continué à accumuler. Et par-dessus tout, la rivalité explosive a été tempérée par le programme allégé dont Takanohana a pu jouir *basho* après *basho*.

Ce qui est triste dans le fait que Takanohana n'ait pas eu à affronter autant d'adversaires de haut rang qu'Akebono, c'est que nous ne saurons jamais quelle fut sa véritable grandeur sur le *dohyō*. Eut-il eu à affronter les mêmes adversaires qu'Akebono et atteint quand même ce point de leurs carrières avec un avantage de huit *yūshō*, on aurait pu lui accorder tout le crédit qu'il méritait. Au lieu de cela, je peux imaginer que si les chances n'avaient pas été autant en faveur de Taka, les six tournois dans lesquels Akebono a fini second auraient pu tourner à son avantage, laissant le *gaijin* avec un avantage de 15-12 en *yūshō* en septembre 1997. En approuvant la fusion et en ne faisant rien pour atténuer la disparité évidente de qualité des adversaires qu'ont eu à affronter les deux *yokozuna*, la Nihon Sumo Kyōkai aura entaché l'héritage que Takanohana finira par se bâtir lui-même.

En tous cas, ceux qui sont alors Président de la Kyōkai et producteur des cérémonies, Sakaigawa et Feita Asari, auraient préféré baser leur choix pour la définition de ce qu'est le Japon sur la base des dix-sept portraits de Takanohana pendant des combles du Kokugikan. Il est clairement le *yokozuna* dominateur de son époque et déjà l'un des plus grands de l'histoire, se plaçant quatrième au rang des *yūshō* remportés en carrière au jeune âge de 25 ans. Avec sa victoire à Nagoya, il vient de reprendre la première place du *banzuke*, qu'il tient jusqu'au Kyushu *basho* de novembre, et la question ne se pose même pas quant à sa présence au cœur des cérémonies d'ouverture. Mais une mystérieuse maladie du foie force Taka à se retirer du tournoi de janvier après la douzième journée. Il finit avec huit victoires et sur un lit d'hôpital, contraignant les organisateurs des olympiades à changer leurs plans.

Akebono sera classé comme premier *yokozuna* au *basho* suivant. Et puisque Takanohana est *kyūjō*, ses devoirs publics de *yokozuna* sont suspendus. En choisissant Takanohana au mois de

Gaijin Yokozuna

décembre précédent pour ouvrir les Jeux Olympiques, Asari avait précisé que « rien n'est plus 'culturellement japonais' qu'un lutteur de sumo ». il avait ajouté alors qu'il espérait que le *rikishi* qui effectuerait la cérémonie « montrerait la dignité et l'assurance de l'Homme japonais ». Un mois plus tard, ils n'ont d'autre choix que de laisser cette importante démonstration culturelle aux soins d'un *gaijin*.

DEUX JOURS APRES SON HISTORIQUE DEMONSTRATION DE NAGANO, Akebono abasourdit son public japonais en annonçant publiquement ses fiançailles avec la demi-Américaine Christine Reiko Kalina. Le couple répond à toutes les questions de la foule de reporters massés dans une pièce où les flashes sont au moins aussi nombreux que dans la pièce de l'Azumazeki-beya qui avait vu l'annonce de la promotion au rang de *yokozuna* cinq ans plus tôt. Vieux briscard des conférences de presse et des photos et caméras, cette fois-ci le Yokozuna sue abondamment et sourit avec timidité. Discuter de son sport est une chose. Révéler ses sentiments en est une autre pour le désormais gentil géant. Sa future épouse est assise à ses côtés, accablée par les projecteurs, une femme ordinaire soudainement confrontée à une gloire indescriptible. Ils demeurent assis ensemble, et affrontent les questions, en couple seul au milieu d'un orage de curiosité.

La vision d'Akebono faisant face à un public japonais avec sa nouvelle fiancée moins d'un an après avoir annulé officiellement ses fiançailles avec quelqu'un d'aussi universellement apprécié que Yū Aihara en dit long sur la force de ses sentiments envers Christine. Qu'il aime Christine est évident si l'on considère les efforts qu'il a dû accomplir pour qu'elle soit à ses côtés lors de la conférence de février et au mariage qui doit suivre. Il l'aime tant qu'il n'a d'autre choix que de mettre de côté toutes les attentes – celles du Patron, de l'Okamisan, de sa *kōenkai*, de la Nihon Sumo Kyōkai – pour suivre ce que lui dicte son cœur. L'un des choix de l'Okamisan aurait fait une meilleure *okamisan*. Elle aurait ramené plus d'argent. Elle aurait eu des réseaux plus influents. Elle aurait peut-être été mieux préparée à une vie publique. Rester sur sa décision d'épouser Yū Aihara, par exemple, aurait évité au Yokozuna des montagnes de problèmes.

Un Akebono qui n'aurait pas eu les heures de réflexion solitaires qui avaient suivi ses blessures, raffermissées par les conséquences de sa confrontation d'Osaka avec Chiyonofuji aurait épousé Yū Aihara sans discuter, non pas parce qu'il l'aimait, mais parce qu'elle était, pour ces motifs pratiques, le bon choix – et parce c'était ce qu'on attendait de lui.

« Et si vous ne vous étiez pas blessé ? », lui demandé-je, durant une longue conversation à l'automne 1998.

« Je me serais marié soit à quelqu'un qu'ils auraient voulu me voir épouser, ou pas du tout. Je suis content de m'être blessé. Je suis l'homme le plus heureux du monde aujourd'hui ».

Après la conférence de presse, Akebono – désormais 28 ans et parfaitement capable de prendre lui-même ses décisions de choix de vie – doit affronter le Patron, l'Okamisan et le président de sa *kōenkai* et s'expliquer. Il va épouser Christine, une femme qui n'a rien à offrir en terme matériel, en célébrité ou en réseaux. Il était censé décrocher la permission de l'Oyakata avant de se fiancer, mais sachant qu'elle ne lui aurait jamais été accordée, *il a fait sans*.

« T'en as rien à foutre », lui a dit Percy. « Tu l'aimes, épouse-la ».

Gaijin Yokozuna

Mais en dépit du visage courageux que le couple montre en février et de leurs tentatives pour contrôler les dégâts – elle se teint les cheveux en noir, ils déclarent s’être connus depuis l’arrivée d’Akebono au Japon dix ans auparavant – les conséquences de l’annonce sont à peu près aussi mauvaises que ce à quoi on pouvait s’attendre. La résolution d’Akebono ne laisse pas d’autre choix à Azumazeki Oyakata et à l’Okamisan que de faire avec. Mais sa *kōenkai* se dissout – le robinet se ferme sur une énorme source de financement potentielle.



« Et tu croyais que la seule chose que je savais faire c’est combattre ? ». Chad et Christine à l’after privée qui suit leur mariage médiatique, octobre 1998. Photo de Mark Panek.

Gaijin Yokozuna

« Ils aiment le cinoche », me dit Chad quand je lui demande comment le président de sa *kōenkai* a pu réagir, balayant cela comme il l'a fait de l'incident d'Osaka, jusqu'à ce que je le presse un peu plus de questions. « Tu vois, c'est le genre de gars qui aime voir son nom dans les journaux, quel qu'en soit le prix ». Quand je lui demande ce que sa *kōenkai* a fait pour lui, il secoue la tête et me répond : « Ils rassemblent de l'argent de plein de gens. La plupart de ces gens sont des personnes ordinaires qui paient un prix qu'ils ne peuvent pas se permettre pour appartenir à la *kōenkai*, en pensant que la *kōenkai* s'occupera de ce gars, alors qu'elle ne le fait pas. Donc pour résumer c'est un fan-club qui est censé t'aider sur certains trucs : acheter ta part d'*oyakata*, t'aider à bâtir ta *heya*, des trucs comme ça. Mais tu vois, y a des cons qui te disent qu'ils vont faire ceci quand en fait ils font tout autre chose. Ces gars, ils ont toujours la main tendue ». Selon Chad, des centaines de milliers de dollars ont été rassemblés en son nom, une somme dont il ne verra jamais un centime.

La réaction négative générale sur ces fiançailles, déclenchée puis alimentée par des tabloïds tels que le *Shukan Post*, ne touche que peu Akebono une fois que lui et Christine sont officiellement mariés dans un bureau de la mairie de Tokyo ce mois d'avril. Comme sa blessure de jadis, il se sert de cette mauvaise presse pour déterminer qui sont ses véritables amis. En ce qui concerne l'argent et le traitement de la part de gens qu'il pensait loyaux vis-à-vis de lui, le Yokozuna me dit ceci : « Ce que j'ai compris au cours de mes onze années ici est que ce qui doit arriver finira par arriver. Tout le monde y arrive. Retiens bien mes mots. Comme tu l'as dit, faut juste être calme, tranquille, prendre ce qu'il y a à prendre et considérer les événements. Ça n'arrivera peut-être pas aujourd'hui, ni même le mois prochain, mais ça finira par arriver ».

Au bout du compte, tout cela importe peu de toute façon : Chad Rowan finit avec la femme qu'il aime. Plusieurs mois après la conférence de presse pour l'annonce des fiançailles, nous sommes un groupe qui fêtons la fin de l'Aki *basho* 1998 dans un karaoké privé d'Asakusa, où le Yokozuna tient dans ses bras sa fille née tout récemment, Caitlynn, haut en l'air, le regard perdu dans ses yeux, un grand sourire reflétant le sien.

« Eh bien, vous l'avez *dans la peau* », lui dis-je.

« Je les ai toutes les deux dans la peau », me répond-il.

Gaijin Yokozuna



Chapitre 14 : Leur donner tort.

*La personne qui répondra à cela est Akebono lui-même.
Donc plus il s'accrochera, plus ils écriront des vacheries
sur lui.*

AZUMAZEKI OYAKATA SUR LA QUESTION DE LA RETRAITE,
06/1998.

Journée deux, Natsu *basho* de mai 1999. Bien après sept heures du soir, l'étroite rue sur laquelle donne l'Azumazeki-beya est bondée de reporters et de photographes excités par le même genre de suspense réservé pour l'annonce d'une promotion ou d'un *yūshō*, et pas comme à l'accoutumée pour un début de *basho*. Ils sont plus de trente à s'agglutiner, pleins d'entrain à l'idée de couvrir cette histoire. Ce n'est peut-être que la deuxième journée, mais il y a des nouvelles. Le retour du Yokozuna d'une nouvelle blessure qui l'avait tenu éloigné des *dohyō* pendant trois *basho* consécutifs s'est traduit jusqu'ici par une pitoyable défaite au premier jour contre Tosanoumi, et maintenant une projection dévastatrice au second rang des spectateurs, par l'entremise de Dejima. A tout moment une voiture va arriver. Akebono et son *oyakata* en sortiront. Ils traverseront la foule pour pénétrer dans le *heya*. Quelques minutes plus tard, tout le monde sera convoqué à l'étage pour une conférence de presse, au cours de laquelle le Yokozuna annoncera sa retraite.

Au premier abord, il est difficile de ne pas élaborer une telle épitaphe. Mais ceux qui savent ont compris que le premier jour Akebono était paralysé par la nervosité et que sa défaite du deuxième jour contre Dejima est la troisième d'affilée contre ce dernier, qui semble avoir trouvé la clé face au géant. C'est aussi facile que d'attendre le lendemain. Mais ces journalistes vivent pour le récit, l'instant présent, pour attraper celui-ci avant qu'il n'ait perdu de sa force. Et pour être là au bon moment, ils attendent beaucoup, comme en ce moment.

Je demande à l'un d'eux ce dont il s'agit, pensant que quiconque connaît un tant soit peu le sumo actuel ne serait pas surpris par son départ à 0-2.

« Akebono-zeki a encore perdu », dit-il. « On ne sait pas ce qui va se passer ».

« Quelle est le combat de demain ? », demandé-je.

« Celui d'Akebono ? »

« Bien sûr ».

« Kotonowaka ». Kotonowaka, l'un des *rikishi* les plus grands et les plus lents, fait partie des adversaires les plus aisés d'Akebono. Akebono n'a jamais à craindre qu'il puisse prendre l'intérieur et obtenir un levier pour une projection, ou qu'il puisse l'éviter à la charge.

« C'est sans souci », dis-je au journaliste. « Et puis, il a aussi perdu contre Dejima lors de la deuxième journée il y a huit mois, en septembre. « Et cette fois-là c'était pire ».

Il s'incline légèrement et s'éloigne de moi, peu intéressé par le tour de la conversation. Je repars pour dîner avec David et rentre deux heures plus tard pour trouver la même scène : une horde de media en attente, en attente d'une histoire qui ne viendra jamais.

Gaijin Yokozuna

LA VERITABLE HISTOIRE – qui s'étend sur toute une année de frustrations aggravées par une immense douleur et des critiques véhémentes auxquelles il ne peut répondre que par le silence – est le fait qu'Akebono puisse seulement combattre. Et comme si la douleur et les mots n'étaient pas déjà suffisamment difficiles à supporter, Chad se plonge également dans ses propres doutes du fait qu'il n'ait pas réussi à s'adjuger la Coupe de l'Empereur ne serait-ce qu'une fois en deux ans, comme de ses peurs grandissantes face à la vie monotone du sumo. *J'aimerais partir, mais je n'aimerais pas partir.* La partie 'j'aimerais partir' remporte clairement le morceau, au moins depuis que je suis rentré dans la vie du Yokozuna un an seulement auparavant, quand il gravit le *dohyō* avec un corps encore relativement épargné par les blessures. Désormais le Yokozuna ne devrait même pas faire du croquet, encore moins charger des hommes de 180 kilos sur un *dohyō* dur comme de la pierre.

L'aspect 'j'aimerais pas partir' du sumo a à voir, pour autant que je puisse en juger, avec deux choses : le respect dont Chad jouit comme *yokozuna* – que cela soit dans la *keikoba*, le Kokugikan, ou quand il rentre dans une *shitaku-beya* pleine de *sekitori* qui s'inclinent lors des *jungyō* – et l'existence de Percy Kipapa et de George Kalima comme partenaires *gaijin* dans le monde du sumo. Il arrive à Chad de se plaindre devant moi lors des *jungyō* de choses comme l'inefficience des *asageiko* en public pour le préparer aux tournois. Mais plus souvent, son profond respect pour le sumo se voit de manière éclatante dans le hochement sincère qu'il délivre quotidiennement au *tate-gyōji*, à ses explications passionnées qu'il me délivre, de certains des rituels du sumo. Sa place de leader – *tout le monde me vénèrera !* – est à l'évidence quelque chose d'important pour lui.

J'en mesure l'importance une après-midi d'octobre dans la petite ville d'Onomichi, dans l'ouest du Japon, où je croise le *jungyō* d'automne qui taille sa route entre Tokyo et Kyushu où aura lieu le tournoi de novembre. Chad me parle avec entrain de son *dohyō-iri* du jour, quelque chose qu'il n'a jamais pris la peine d'évoquer avec moi à aucun autre moment durant les semaines où je l'ai vu effectuer ses *dohyō-iri*.

« Oh, tu aurais dû les entendre comme ils m'ont encouragé », dit-il, un sourire en coin. « Ils ont fait plus de bruit pour moi que pour les deux autres enfoirés réunis ! ». Les deux autres enfoirés réunis, bien entendu, sont Takanohana et Wakanohana, qui ont été les Gentils quand Akebono était le Méchant, au cours de chaque *dohyō-iri*, chaque combat d'exhibition, et les deux combats de compétition que j'ai pu voir en personne depuis la fin du mois de juillet. J'ai toujours considéré comme un fait acquis que les Elus soient tout simplement plus populaires qu'Akebono, comme ils étaient les coqueluches des adolescentes en 1992 quand les cris stridents des groupies de sumo pouvaient être entendus dans toutes les émissions de télévision.

Mais jusqu'à ce moment, je n'avais pas réalisé que la présence des frères, les vivats qu'ils recevaient par rapport au relatif silence qui accueillait ses propres victoires et son propre *dohyō-iri* pouvaient effectivement le toucher. Je me souviens qu'un mois plus tôt il me montrait fièrement que sa liste d'invités pour son mariage était plus longue que ne l'avait été celle de chacun des frères. L'image d'une photo dans son appartement – sa dernière victoire sur Taka – me revient à l'esprit. Et là, à l'automne 1998, plus de dix ans après son arrivée au Japon, rien n'est plus important pour lui que quelques milliers de spectateurs dans un petit gymnase municipal qui l'encouragent plus fort que les Hanada, lui donnant, pour la première fois depuis quatre mois que je suis avec lui, le type de respect qu'il pense mériter quotidiennement. De tels encouragements n'ont pas lieu durant le *jungyō* d'été, où 'j'aimerais partir' pourrait tout aussi bien être tatoué sur le front du Yokozuna. Il est mentalement épuisé, sinon ennuyé par toute cette routine. Percy est parti, et George n'a plus mis un pied en *jungyō* depuis la fin 1997, avant de se retirer bientôt lui-même. Tandis que le mois d'août s'écoule, il

Gaijin Yokozuna

devient de plus en plus irritable, susceptible de frapper bien vite ses *tsukebito*, souvent pas d'humeur à discuter. Christine et le bébé lui manquent. Les problèmes avec sa *kōenkai* sont toujours dans les journaux. La célébration de ses noces en octobre se transforme bien vite en semaines d'obligations, pour la plupart afin de satisfaire les desiderata de Fuji TV de filmer absolument tous les aspects de la cérémonie, jusqu'au choix et aux essayages de ce que portera Christine à la cérémonie. Et il sait que tandis que son esprit est occupé par toutes ces choses, il ne peut se concentrer sur l'Aki *basho* à venir. Quand je lui parle avec passion de mon livre, il en vient à me dire « Oh, toi, t'as la flamme ! », et il le fait avec envie, car en août 1998, Akebono n'a pas la flamme. Quand il se souvient de son apogée de 1993 et qu'il dit « je me pavanais de partout avec confiance », c'est parce qu'en août 1998, il ne l'a plus. Au bout d'une autre longue série d'étapes de *jungyō*, il est juste totalement épuisé.

Et ce qu'il montre sur le *dohyō* en ce mois de septembre ne fait rien pour apaiser les voix critiques. A la dixième journée, par exemple, le Yokozuna contrôle le *tachiai* en faisant relever Tamakasuga avec deux puissantes poussées de *tsuppari*. Il poursuit ses poussées à deux, trois, quatre reprises, avançant, construisant son rythme lentement à mesure qu'il approche de la *tawara*. Tamakasuga absorbe calmement coup après coup en reculant, puis juste au moment où le *yokozuna* se précipite pour la poussée finale, Tamakasuga s'écarte avec aisance de la zone dangereuse. Et Akebono, ses 240 kilos en plein mouvement, poursuit son chemin jusqu'à sortir du cercle, pour finir le tournoi en fin de compte par un 10-5.



« Comme cette montre. Je prends des coups, mais je continue à faire tic-tac ». Juste avant la fin du Natsujungyō, 1998. Photo de Mark Panek

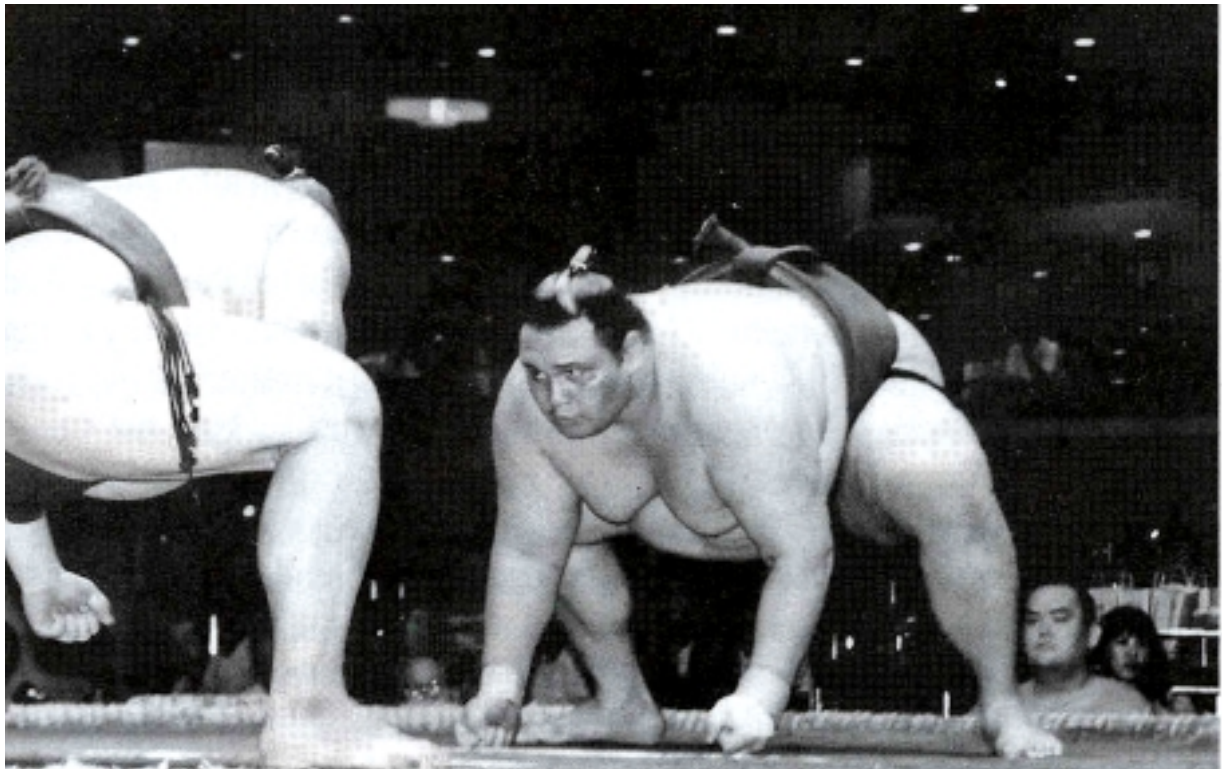
L'une des raisons qui me vient le plus à l'esprit pour l'absence de flamme d'Akebono à ce moment remonte à une fête à Hawaï quelques mois avant ce tournoi désastreux. La bouteille de tequila et ses *li hing mui* fait son chemin autour de la table. Un ukulélé tourne également. De vieux amis, tous bourrés, qui se racontent des histoires. A l'époque, je pense qu'Akebono

Gaijin Yokozuna

se délecte des traditions de chez lui parce qu'il ne les a pas vécues depuis l'année de sa promotion, qu'il est heureux parce qu'il est chez lui. Mais avec le recul, je crois qu'il est alors plus empli de nostalgie pour quelque chose qu'il a vécu tant et plus avec 'ses gars' au Japon, comme à la *sayonara* party de Bumbo. Chad finit d'ailleurs ce soir là l'une de ses histoires avec cette phrase : « A un moment, on était plus de vingt là haut. Maintenant, il y a juste moi, George et Musashimaru ».

Chad ne regrette pas tant le système de soutien des hawaïens que ne lui manquent des gens comme Percy, Troy et Taylor. Ce qui en ressort, c'est que sans eux, même après dix ans passés au Japon, il n'y a plus personne d'autre.

ET MAINTENANT, C'EST GEORGE qui est sur le départ. La volonté de domination de Yamato s'est éteinte au cours de l'année 1998 sous les effets combinés d'un sort contraire et du traitement dans le sumo des blessures comme des défaites. Entre janvier et août, il chute de *maegashira* 12 et de la douce vie de *sekitori* jusqu'en *makushita* 49 en raison d'une pneumonie et d'une voiture folle qui le fauche lors d'une pluvieuse nuit à Nagoya. L'*Aki basho* 1998 sera son dernier, et ceux qui le voient combattre à cette époque n'ont que deux mots en tête, « *mottai nai* », ce qui se traduit approximativement par « quel gâchis », mais avec un plus profond sens de regret. C'est au bas mot une honte que quelqu'un en aussi bonne forme ne soit obligé de quitter les *dohyō* pour de bon.



Yamato avant son dernier *tachiai*, septembre 1998. Photo de Mark Panek

« Je veux me marier », me dit-il un après-midi juste avant le début de l'*Aki basho*. « Je veux monter ma propre affaire. Il y a des tas de trucs que je voudrais faire. Mon Patron ne veut pas m'autoriser à me marier tant que je ne serai pas revenu en *jūryō*. Mais si je reste dans le sumo,

Gaijin Yokozuna

je ne pourrai pas revenir en *jūryō* avant au moins trois tournois. D'ici là, mon commerce pourrait être en plein boom ».

Je parle souvent avec George dans les semaines qui mènent à son dernier tournoi. Après l'excitation du *jungyō*, je me suis mis dans une routine de levers aux aurores pour aller voir un *asageiko* quelque part, rentrer chez moi pour lire le journal du matin et prendre un repas, puis écrire jusqu'à la nuit – travail épuisant qui est, surtout, solitaire. M'étant investi totalement dans ce qui est devenu un projet faramineux que je finance avec ma carte de crédit et des prêts faits par des amis, je ne sors pas beaucoup. George semble comprendre mes propres difficultés à m'adapter à la vie au Japon, et il vient me voir de temps en temps comme un grand frère, parlant en général pendant plus d'une heure quelque soit le moment auquel il appelle.

Bien plus tard, j'ai la chance de pouvoir lui revaloir cette gentillesse dans ce qui s'avère en fin de compte être parmi les meilleures leçons que j'ai pu recevoir sur les réalités de tout ce qui entoure le sumo. D'ici la fin 1999, il remplit le rêve qu'il avait partagé avec moi lors de l'une de ces longues conversations de 1998 – celui d'ouvrir son propre restaurant. De l'ouverture jusqu'à mon retour à Hawaï, je fais profiter de mes années d'expérience de serveur au Kama'āina, son restaurant gourmet de cuisine du Pacifique dans le district de Roppongi, à Tokyo. Nous passons des heures de sumo.

« Tu vois, il faut chercher à attraper son bras droit », me dit-il une fois, en parlant de Takanohana. C'est une nuit tranquille et nous sommes dans la cuisine, à attendre le premier rush des clients.

« David m'a dit que tu l'as battu huit fois de suite à l'entraînement une fois », lui dis-je. Quand un *yokozuna* se présente au combat lors de *degeiko*, il a le droit de par son rang de rester dans le cercle aussi longtemps qu'il le désire, qu'il gagne ou qu'il perde, tandis que son adversaire doit lui sortir suite à une défaite jusqu'à ce qu'il soit choisi à nouveau. Au sommet de son art à quelques mois seulement de sa rencontre avec la pneumonie, Yamato parvient à faire grimacer de frustration un Takanohana et lever d'admiration les sourcils de tous les autres, en sortant le Yokozuna non pas une fois ou deux, mais l'une après l'autre jusqu'à ce que Taka ne finisse par jeter l'éponge.

George sourit timidement à l'évocation de cette performance et émet quelques excuses au sujet du Yokozuna qui à l'époque commence à plonger avec son affection au foie et qui n'est plus au sommet de sa forme, mais on sent bien que l'exploit reste l'un de ses meilleurs moments. « Musashimaru et l'Hawaïen étaient juste derrière lui », dit-il, s'autorisant finalement à s'enthousiasmer. « Ils me criaient 'Rentre-lui dedans, l'Hawaïen ! Fous-y dans la gueule ! ».

« Comment t'as fait ça ? »

« Comme je t'ai dit : le bras droit. Faut juste placer ton gauche en dessous de son droit avant qu'il ne puisse attraper le *mawashi*, puis soulever, et là il ne peut plus rien faire ».

Je ne comprends pas bien, donc il me fait le charger ici même, dans la cuisine, comme si j'étais Takanohana et que je voulais décrocher une prise main droite. Je n'ai évidemment pas la prétention d'être un *rikishi*, mais la leçon est instructive. J'ai toujours su que George était fort, et j'avais pu constater sa vitesse de déplacement au cours des charges à l'entraînement, mais ce n'est qu'à ce moment que je peux véritablement apprécier la vitesse et la grâce du gros bonhomme. Avant que je n'aie pu comprendre ce qui m'arrive, mon bras droit pendouille en l'air au dessus de ma tête. Sans aucune violence, il a instantanément planté sa main gauche entre mon bras et mes côtes tout en glissant vers l'avant, me désarmant totalement. Puis il me

Gaijin Yokozuna

fait essayer le mouvement, mais avant que je n'aie pu l'exécuter il n'est déjà plus là, ayant bondi sur mon côté en un mouvement rapide et silencieux. Puis il me montre comment contrer la prise qu'il vient tout juste d'effectuer. Bien que deux fois gros comme moi, George est un Baryschnikov quand je suis Carlos. Tout ce qui me vient à l'esprit, c'est que dans tout autre sport il serait encore en compétition.

La différence majeure entre son travail derrière les fourneaux – même si ce sont ses fourneaux – et son meilleur ami au sommet du sport national aura été la série de malchances menant à sa retraite de 1998. Akebono arrive à peu près à équilibrer victoires et défaites avec son camarade Yokozuna. Mais Yamato aura battu Takanohana huit fois de suite.

QUAND SA FIANCÉE, NAOKO, me fait pénétrer dans la salle des banquets vide où George attend en compagnie de son père et de quelques amis d'être emmené à la *senshūroku* party de la Magaki-beya pour l'Aki *basho* 1998, je peux encore voir alors qu'il va prendre sa retraite que Yamato n'est pas complètement sûr lui-même de sa décision. Des semaines plus tard, quand Percy me dit son « J'aimerais partir, mais j'aimerais pas partir », je me remémore précisément alors ce moment : Yamato habillé de son kimono *haori* de cérémonie, ses cheveux coiffés pour la dernière fois dans le *chonmage* en forme florale réservé aux *sekitori* durant les compétitions, un air de résignation transparaissant sur son visage. M. Kalima resplendit de fierté pour tout ce que son fils a d'ores et déjà accompli. Naoko arbore un large sourire même si elle essuie quelques larmes, une image qui résume l'atmosphère dans cette grande pièce mieux que la meilleure description poétique ne le pourrait.

L'atmosphère de la *senshūroku* party est bien moins cérémonielle qu'à l'accoutumée, ses rituels faisant plus office de distractions pour la très définitive cérémonie à laquelle nous devons bientôt assister. Enfin, une chaise et une petite table sont amenées au centre de la scène, et un homme s'approche, portant une fine boîte d'une trentaine de centimètres. Il la place sur la table, et l'Okamisan emmène Yamato sur la scène tandis que le commentateur explique ce que nous savons tous qui va se produire. Yamato s'incline tandis que nous l'applaudissons, puis s'assied lourdement sur la chaise. Il tient un mouchoir dans la main droite. L'homme à côté de lui ouvre la boîte posée sur la table et en sort une paire de ciseaux en or, qu'il tend à Gojoro avec un cérémonial pompeux, et lui montre un endroit à l'arrière de la coupe de cheveux élaborée afin que le *senpai* de Yamato y place le premier coup de ciseaux. Gojoro rend ensuite les ciseaux et se voit succéder par chacun des autres *rikishi* de la Magaki-beya, qui sont eux-mêmes suivis par Haywood Kalima. Le seul père d'un *rikishi* à avoir jamais enseigné à son fils l'art de la chasse à la pieuvre sur les récifs de Waimānalo coupe lui aussi une des mèches de l'identité japonaise du jeune Hawaïen, et enfin les larmes peuvent se mettre à couler.

J'ai l'honneur de pouvoir y participer. L'homme me tend les ciseaux et me montre un endroit où je peut tailler sur la coupe générale, qui s'effectue mèche par mèche autour d'un cercle d'environ dix centimètres de diamètre autour du chignon, une mèche pour chaque lever de jambe, pour chaque mot de japonais appris, pour chaque fois où il a dû faire effort pour ne rien dire afin de montrer son assimilation. Je taille ma mèche tout en sentant l'odeur douce familière de l'huile qui sert à façonner les coupes des *rikishi*, et les cheveux brillants cèdent avec aisance – et très définitivement – entre les lames dorées.

Gaijin Yokozuna

Quelques autres personnes suivent – tous des hommes, bien que des femmes soient présentes – et enfin Magaki Oyakata lui-même monte sur la scène pour effectuer la coupe finale. Il soulève le *chonmage* de sa main gauche afin que nous puissions tous voir le dernier coup de ciseaux. Les ciseaux se referment, mettant un terme à la carrière de huit ans de Yamato.

Akebono n'a bien entendu pas pu échapper à ses propres obligations en tant qu'attraction principale de la *senshūroku* party de l'Azumazeki-beya, et donc une célébration plus intime de la retraite de George finit par suivre. Plusieurs d'entre nous montons dans des taxis pour retrouver Chad, Christine et le bébé dans un salon privé d'un karaoké d'Asakusa, où Chad et George ont leurs habitudes lors des *senshūroku*.

Quand George fait son entrée, le Yokozuna, apercevant la tête de son meilleur ami, dit « Putain d'enfoiré ». Il baisse les yeux, secoue la tête, et regarde à nouveau George. « Putain d'enfoiré, me laisser ici tout seul », dit-il, de l'envie dans la voix. Il sourit alors, et les deux gros hommes s'étreignent. « Putain d'enfoiré ».

QUELQUES SEMAINES PLUS TARD, je retrouve un *jungyō* d'automne 1998 qui descend sur Kyushu. Mais quand je pénètre dans la *shitaku-beya*, le Yokozuna Akebono n'est pas dans son humeur habituelle 'pensez même pas à me parler' de dix heures du matin, fermé au monde avec ses écouteurs sur les oreilles. A ma grande surprise, il est détendu et heureux, dix kilos en moins, en train de gratter les cordes d'un ukulélé.

« Ca va, vieux ? », m'accueille-t-il.

« Oh, ne vous arrêtez pas pour moi », lui dis-je. « Comment ça se fait que vous n'avez pas joué au mariage avec Kurt et Kimo ? ».

« Tu vois, c'est pour ça que je m'entraîne actuellement », me répond-il. « J'avais la honte de pas pouvoir jouer au mariage, et à la fête à Hawaï. *Kanikapila*, on est alors censé se passer le ukulélé, mais j'ai pas pu jouer. J'ai appelé Kurt l'autre soir pour avoir les accords de 'Waimānalo Blues' ». Kurt Kipapa, le frère de Percy, est devenu un bon ami d'Akebono au cours des ans. Son ukulélé a permis de créer l'atmosphère au bar de l'hôtel après la réception du mariage de Chad et Christine la semaine précédente. « On l'a joué au téléphone. Quand ma fille aura son premier anniversaire, je veux être capable de jouer devant tout le monde ». Il reprend son entraînement et, pour être gentil, il lui reste alors encore pas mal de marge avant de pouvoir jouer devant tout le monde.

« Vous avez l'air bien », lui dis-je. « Combien de poids avez-vous perdu ? ».

« Presque huit kilos jusque là », dit-il dans un sourire. « J'ai dû couper presque vingt centimètres de mon *mawashi* d'entraînement ; il était trop long. J'ai arrêté de fumer aussi. A chaque fois que j'ai envie de m'en griller une, je prends cette guitare et je m'entraîne ». Puis il se met à chanter.

« Après la fête d'hier soir je pensais que vous alliez avoir la tête comme une citrouille », lui dis-je. Le *tokoyama* de la Takasago-beya est sur le point de prendre sa retraite, et comme ceci doit être son dernier *jungyō*, plusieurs *rikishi* l'ont sorti la nuit précédente. Au cours du *jungyō* d'été, Akebono était souvent assis dans la *shitaku-beya* avec la léthargie de quelqu'un ayant abusé de la dive bouteille. A voir certains des autres *rikishi*, la fête a dû être plutôt correcte. Toki est sur le sol, mais dans un autre monde. Mitoizumi déambule lourdement avec un grand sourire figé sur son visage encore saoul.

Gaijin Yokozuna

C'est là que le Yokozuna me renverse en me disant ceci : « J'ai aussi arrêté de boire. Ces cons-là, c'est tous des alcoolos. J'ai chargé mes gars de s'occuper de mon pichet de shochu hier soir et je leur ai dit de le remplacer par de l'eau ». La cigarette était une chose, mais là c'est une révélation. En quelques minutes, il devient clair que si tout autour est identique à ce que c'était au août dernier, l'homme qui tient un ukulélé dans ses mains n'est pas le même Akebono qui gravissait lourdement les marches lors de son neuvième *junjyō* d'été quelques deux mois auparavant. Avoir le mariage et tout le stress et les absurdités qui s'y rattachaient derrière lui doit être l'équivalent d'avoir un Konishiki ôté de son dos.

Au cours des quelques jours qui suivent, j'apprends que cette incroyable redécouverte de la flamme vient de bien plus loin que du simple fait d'avoir le mariage derrière lui. Akebono a redoublé ses efforts en partie pour faire oublier son médiocre Aki *basho*. Il souhaite également gagner à la suite de son mariage, pour démontrer que cela ne nuit en rien à sa force. Mais par-dessus tout, il a des raisons de penser à son avenir, et pour une fois, une raison tangible de faire bien.

« T'as jamais entendu parler d'IMG ? », me demande-t-il. L'International Management Group. Une bonne semaine d'hésitations après son mariage, et au bout du compte il est devenu membre d'une équipe qui inclut des gens comme Tiger Woods, André Agassi et Derek Jeter. Akebono devient le premier *rikishi* à avoir un agent. Au moins dans cette partie de sa vie, il n'y aura plus d'enveloppes ouvertes, plus d'autres énormes banquets où tout l'argent ira au Patron.

La notion selon laquelle la paie peut être négociée professionnellement et le travail justement récompensé revient dans beaucoup de nos conversations suivantes, même quand je ne recherche que des histoires sur son passé. « Oh, la merde qu'il nous faisait faire », est la façon dont il commence l'histoire de son travail chez Glenn Fleurs et Plantes. « Il n'a jamais acheté un tracteur pour l'élevage jusqu'à ce que je sois parti. C'est seulement là qu'il en a acheté un. Tu vois sa maison ? Essaie d'aller là-bas la prochaine fois, passe simplement devant et regarde, tout est bétonné. J'ai tout ramené un par un, à la main. J'ai mélangé le ciment que tu vois au sol, tout à la main ». Il réfléchit un moment. « Putain, j'ai construit des trucs pour des gens depuis un moment. C'est pour ça que maintenant, il est temps pour moi de me retourner et de commencer à construire des trucs pour moi ».

Pas un jour ne se passe lors de ce *junjyō* où il reste en bas du *dohyō* pour se montrer, comme cela avait été le cas bien souvent durant l'été. Et le soir, immédiatement à l'arrivée à l'hôtel, ses *tsukebito* poussent le lit sur le côté et l'aident à s'entraîner durant deux ou trois heures supplémentaires, se tenant sur son dos tandis qu'il effectue de profondes flexions, chargeant sur sa poitrine.

« Tu sais que j'aimerais arrêter », dit-il. « J'aimerais faire un *zenshō-yūshō*, puis à ma conférence de *yūshō* leur dire 'Oh, merci les gars pour tout ce que vous avez fait pour moi', et me barrer ». Rester quelques années supplémentaires comme *yokozuna* ou créer une nouvelle *kōenkai* pour lever les fonds nécessaires pour ouvrir sa propre *sumō-beya*, ou devenir un *oyakata* aux côtés de son Patron à l'Azumazeki-beya – tout ça signifie un engagement à vie au sein de la Sumo Kyōkai. Tous ceux qui ont vu Akebono au cours d'un *asageiko* savent qu'il a des qualités d'enseignant qui auraient fait de lui un grand *oyakata*. Mais tous ceux qui ont vu à quel point la vie du sumo a pu l'épuiser à la mi-1998 – en dépit de sincères efforts pour s'y intéresser et des moments où il s'y intéresse suffisamment pour être apprécié et où il est même reconnaissant de sa place dans le sport – ceux-ci peuvent aussi dire qu'il en a assez.

Gaijin Yokozuna

IMG sera son ticket de sortie. Il doit juste faire suffisamment de bruit pour leur donner matière à travailler.

Quand la tournée atteint Izumo, la petite cité sur la côté occidentale de Honshu où les dieux Takemikazuchi et Takeminakata auraient lutté pour le contrôle du Japon aux débuts des temps, je laisse Akebono pour retourner sur Hawaï. De retour à O'ahu, j'ai plusieurs interviews à réaliser alors que je commence à assembler cet ouvrage. Nous parlons pendant environ une heure après l'entraînement ce matin-là, puis encore après qu'il se soit réveillé de sa sieste, pour l'essentiel du fait qu'il m'envie de retourner à la maison. Il m'indique comment le contacter à mon retour pour la deuxième partie du Kyushu *basho*.

Alors que je le quitte, il se remet à frapper sur son ukulélé, souriant largement. « Eh, l'Hawaïen », dit-il. « Quand tu seras rentré, fais passer le mot : Je suis de retour ».

De retour à Hawaï, je me tiens à jour des nouvelles sur le sumo par l'entremise de la liste sur laquelle je me suis inscrit alors que j'étais au Japon. Deux jours avant le début du Kyushu *basho*, je m'arrête un instant dans mes retranscriptions d'interviews pour vérifier la mailing list. C'est la fin de l'après midi au Japon, où la plupart de ceux qui postent régulièrement sur la liste vivent. Parmi les titres qui apparaissent dans ma boîte, se trouve celui-ci : « Akebono *kyūjō* ». La brève indique que le Yokozuna doit manquer entièrement le tournoi de novembre, après s'être blessé le bas du dos.

A L'EPOQUE, je suis pris dans la performance d'Akebono comme un fan, totalement partisan. Mais même avec des années de recul, en particulier considérant la façon dont le mal classé Kotonishiki surprend tout le monde en gagnant le Kyushu *basho* de novembre, je peux dire que je n'ai pas le moindre doute qu'Akebono aurait dominé la compétition. Et je pense qu'il aurait alors débuté une série qui aurait duré pendant quelques championnats, et ce d'autant plus à la lumière des blessures qui touchent les deux frères Hanada. Quand je l'ai laissé à Izumo à la fin octobre, il était dans la meilleure condition physique dans laquelle je l'aie jamais vu.

« Je m'entraînais avec Fia », me dit-il au téléphone, parlant de Musashimaru. Il est alors en route pour l'hôpital. « Je suis tombé sur le dos. J'ai pas senti de problème quand je me suis relevé, mais quand je suis allé à la douche ça s'est coincé et je pouvais même plus bouger. C'est là que je suis devenu *kyūjō* ».

« C'est si mauvais que ça ? », lui demandé-je, me demandant s'il sera capable de revenir en janvier.

« C'est ce qu'on va essayer de voir maintenant. Je te tiens au courant ».

Quand je le revois plus d'un mois après la blessure, cette belle démarche synchronisée qui avait tapé dans l'œil de Larry Aweau onze ans plus tôt est devenue un pas traînant et douloureux, accompagné de temps à autres d'une grimace que le gros homme tente de dissimuler. En fin de compte, il balaie la douleur et arbore un visage courageux sur tout ça : « Je l'ai déjà fait avant. Je peux revenir de ça aussi. Comme cette montre. Je prends des coups, mais je continue à faire tic-tac ». Il a une hernie discale tout comme quelques problèmes ligamentaires. Les médecins lui ont prescrit un mois d'inactivité totale avant de le revoir pour

Gaijin Yokozuna

savoir s'il peut simplement revenir en compétition, et il rentre sur Hawaï pour avoir un autre avis.

Il revient également pour la réception et le mariage de George et de Naoko, qui se tient sur les rives de Waimānalo. Plusieurs centaines d'invités participent à ce qui n'est pas une mondanité télévisée à mille dollars la participation, mais du porc *kālua*, du saumon *lomilomi*, du riz, des *poi* du *laulau* et le gâteau de mariage. La sœur de George, Ku'uipo et son *kumu hula* chantent de la musique hawaïenne tout au long de la soirée. La mariée, en talons et costume blanc traditionnel, danse un énergique hula pour son mari comme s'ils étaient seuls dans la pièce. Et quand tout est fini, tout le monde, des invités à la mariée elle-même, se met en bras de chemise pour tout nettoyer, plier les chaises et les tables, emballer les restes de nourriture et mettre le tout à l'arrière des pick-up dans des glacières qui sont ramenées à la maison des Kalima, où attend l'after et les dix minutes de feux d'artifices que Bumbo et son père ont préparé.

Le visage du Yokozuna respire la relaxation durant toute la nuit, ce qui se manifeste par un large sourire, tout ceci étant des vacances des apparitions publiques telles que son propre mariage, durant lequel il dégoulinait de sueur sous les projecteurs de télévision. Ici, son *chonmage* est replié en queue de cheval, et la chemise de costume qu'il a portée en tant que témoin du marié ne dure qu'une dizaine de minutes à la réception avant qu'il ne la quitte pour son T-shirt. Le Chad en balade sur la plage est de retour à Hawaï. Il a repris le poids qu'il a eu tant de mal à perdre avant sa blessure. Il s'est remis à fumer. Et à la différence de l'after de son propre mariage où il avait été prompt à être sur la piste de danse, ici il reste sur place, à parler à Christine ou avec Kurt et ses gars. Il boit pour chaque moment de la soirée, particulièrement quand il voit Christine parler avec sa mère ou avec la femme de Kurt, Jolyn. Il me dit avec bonne humeur comment sa femme a passé toute la journée de la veille à faire du shopping toute seule.

Ce n'est pas avant cinq semaines supplémentaires – un total de trois mois après la blessure – que le Yokozuna est de retour dans la *keikoba*, ayant déclaré *kyūjō* à nouveau pour le Tournoi du Nouvel An et maintenant attendant un éventuel retour pour le tournoi de mars. Il est assez évident que l'une des dernières choses que doit faire quelqu'un qui essaie de récupérer d'une hernie discale est du sumo et des *shiko*, car le disque saillant a besoin avant tout de temps pour que l'enflure se réduise et que le disque puisse être repositionné à sa place par le biais d'exercices spécifiques d'étirements, de tractions et de renforcement de muscles du dos, mais surtout, d'espoir. Le plus petit faux mouvement peut renvoyer un disque hernié à sa place la plus douloureuse, et le sumo grouille de ces faux mouvements. Peu après son retour d'Hawaï, Akebono est autorisé à utiliser la salle de musculation et la piscine de la base militaire sur laquelle il vit désormais avec Christine, et à la mi-janvier, il est de retour sur l'argile.

Après trois semaines sans rien d'autres que des *shiko*, du *teppo* et des pompes, il fait une tentative pour revenir dans le cercle. Mais sa première charge contre l'un des *makushita* de l'Azumazeki-beya lui démontre qu'il ne s'agit pas d'une déchirure musculaire, d'un problème ligamentaire ou d'une inflammation tendineuse, l'impact de la charge réduisant à néant ses nombreuses semaines de repos et ses plus de deux semaines de travail solitaire prudent. Rencontrer simplement le garçon au *tachiai* lui envoie des chocs électriques jusque dans le bas de ses jambes, tendant son dos jusqu'au point où il lui est difficile de se tenir droit. Combinée au mouvement de levée à l'aide d'une prise des deux mains sur le *mawashi* de son adversaire, la position qu'il a employée toute sa carrière durant pour compenser le problème de sa taille s'avère être le meilleur moyen de faire sauter des disques lombaires. En une

Gaijin Yokozuna

charge, le Yokozuna est pour ainsi dire de retour à la situation qu'il avait connue suite à son dernier combat de *degeiko* contre Musashimaru. Et on n'est normalement qu'à dix semaines de son retour.

DANS LA DOULEUR ET L'INCERTITUDE que l'on peut imaginer, le Yokozuna n'apparaît qu'une seule fois en public, à la *senshūroku* party de l'Azumazeki-beya qui suit le tournoi du Nouvel An. Le premier ami japonais qu'il se soit jamais fait – et le seul véritable ami japonais qu'il se soit fait dans le sumo – prend alors sa retraite, laissant le Yokozuna dans une *sumō-beya* composée pour l'essentiel de jeunes gamins de quinze à dix-huit ans. Imura, le *deshi* qui a emmené le jeune Chad Rowan chez lui à la suite du Nagoya *basho* de 1988, n'a jamais réussi à atteindre les hauteurs du sumo, mais il est resté au sein de l'Azumazeki-beya pour beaucoup par fidélité à Akebono. Mais maintenant, à l'approche de la trentaine et toujours englué dans les rangs inférieurs plus par respect du sport et des traditions que parce qu'il a l'intention de gravir le *banzuke*, il est finalement temps pour lui de partir. Le Yokozuna Akebono est dans l'assistance pour prendre part à la cérémonie de la coupe du *mage*.

Imura est assis sur une chaise au centre de la scène dans la pièce, et les invités ont commencé à se succéder avec les ciseaux dorés. Chad est ému par la présence de membres de la famille d'Imura qui ont fait le voyage jusqu'à Tokyo pour cette nuit particulière. Imura n'est jamais devenu *sekitori*, mais Chad le respecte pour avoir tenu aussi longtemps. Il est facile d'avoir du respect pour la vie du sumo quand on reçoit le traitement royal d'un *sekitori*. Mais Imura aura symbolisé le style de vie du sumo aussi bien que tous les *sekitori* que Chad a pu connaître, et il l'aura fait tranquillement, sans une plainte, bien loin des feux des projecteurs. Et demain, Chad ne pénétrera plus dans la cuisine de l'Azumazeki-beya pour trouver Imura en train de préparer un repas qui rivaliserait avec celui de n'importe quel grand chef cuisinier. Non, il sera parti, et son frère japonais manquera beaucoup à Chad.

Chad s'assied sur le côté de la scène dans la salle de banquet bondée, réfléchissant au sujet de cette cérémonie, la plus émouvante du sumo, se souvenant de la gentillesse dont avait fait preuve au début Imura et sa famille, il y a si longtemps, alors qu'il essayait de s'intégrer au Japon du mieux qu'il pouvait. Ils lui avaient fait se sentir comme s'il avait sa place au Japon, comme s'il n'était pas étrange ou mauvais juste parce qu'il était étranger. Il réfléchit ensuite à l'avenir, déterminé à remonter sur le *dohyō* une fois de plus avant sa propre retraite. Il est *yokozuna*, après tout, et il est déjà revenu de blessures avant. Il aura son *chonmage* tranché un beau jour dans une cérémonie identique. Mais il sortira comme le doit un *yokozuna*, incarnation vivante de la force et de la dignité pour le reste du Japon, un personnage qui impose le respect le plus élevé.

Juste à ce moment, une femme japonaise, entre deux âges, marche directement vers lui à travers la foule d'invités, et s'adresse au Yokozuna Akebono avec une remarque qui dément complètement son sourire aimable et le ton de sa voix : « Vous faites honte au drapeau japonais », dit-elle. « C'est vous qui devriez être en train de prendre votre retraite ». tout aussi rapidement, elle disparaît dans la foule, et serait sans aucun doute heureuse de savoir que ses mots frappent aussi durement le fier *yokozuna* que le « *gaijin yarō* » de Chiyonofuji l'avait fait.

Gaijin Yokozuna

Le lendemain, le *Daily Yomiuri* met à la une un article dans lequel le membre du Conseil de Promotion des Yokozuna Giichi Hirai effectue une motion au conseil recommandant la retraite d'Akebono. S'ensuit une vague de courriers haineux, dirigés contre un Akebono qui ternit l'honneur de son rang.

Alors que les courriers haineux et les immondices du *Shukan Post* rythment jusqu'au mois de février et que son corps continue à refuser de répondre présent, la grande question pour l'homme qui était déjà prêt à se retirer depuis des mois devient : « Est-ce que ça en vaut la peine ? ». Lors des deux dernières années, le sumo l'a éloigné de Christine plus de 250 jours par an. Ils s'appellent trois ou quatre fois par jour, mais le téléphone ne compense pas vraiment une chambre d'hôtel vide. Le téléphone ne le rapproche pas franchement de Caitlynn, qui grandit si vite. Et il a effectué suffisamment de retours pour savoir ce qui l'attend durant les prochains mois : beaucoup d'incertitudes, beaucoup d'espoirs, beaucoup de patience, beaucoup de douleur, et un manque total d'espoir et de patience de la part de ses détracteurs. Un retour couronné de succès sera peut-être aussi difficile que d'être parvenu à la première place, et par quoi sera-t-il récompensé ? Avec 250 jours loin de sa femme et de sa fille, et avec un « *Gaijin yarō* ! ».

J'aimerais partir. Il n'a pas besoin de se regarder dans le miroir pour prendre cette décision. A la fin du mois de février, juste avant que lui et le reste de l'Azumazeki-beya ne prennent la direction d'Osaka, le Yokozuna Akebono remplit des papiers de demande de retraite, les cachète de son tampon officiel, et se rend dans les bureaux du Kokugikan pour les remettre au Président de la Nihon Sumo Kyōkai, Tokitsukaze.

Environ une heure plus tard, Akebono sort du bureau, porteur des mêmes papiers.

Le *yokozuna* me parle de cette rencontre quelques semaines plus tard quand je le rencontre lors du *jungyō* de printemps 1999. « Le Rijichō m'a soutenu », dit-il, parlant du Président de l'époque, Tokitsukaze, « donc j'ai décidé de faire encore un tournoi supplémentaire ». Le président a passé tout le temps de la rencontre à expliquer à Akebono ce qu'il représente pour la Kyōkai, combien il est un grand *yokozuna*, et qu'il pourra prendre autant de temps qu'il lui en faudra pour récupérer de sa blessure, même si cela doit signifier de manquer le tournoi de mars – son troisième d'affilée. Chad est abasourdi par ces mots, les premiers mots d'encouragement de quelqu'un d'importance dans le sumo.

Apparemment, la connaissance de l'histoire du sumo n'a pas été d'une quelconque importance lors de la nomination de Giichi Hirai au Conseil de Promotion des Yokozuna, car si l'homme avait connu les faits que le président évoque à Akebono durant leur rencontre, il n'aurait sans doute pas dit un mot. Sur les 66 *yokozuna* de l'histoire à l'époque, sept ont été absents au moins trois tournois consécutifs, dont un qui l'a été cinq fois d'affilée. Cette liste inclut le grand Yokozuna Taihō, dont l'un des 32 *yūshō* de son record a eu lieu dans son *basho* de retour. La liste inclura par la suite Takanohana, qui manquera pas moins de sept tournois consécutifs trois ans plus tard, allant jusqu'à sa sixième absence sans entendre un seul appel à la mise à la retraite. Mais de la blessure d'Akebono en novembre jusqu'à la rencontre avec le président à la mi-février, le Yokozuna ne reçoit que des courriers haineux, une mauvaise presse, des remontrances publiques du Conseil, et à l'unique apparition publique qu'il effectue pour la cérémonie de retraite de son bon ami, « Vous faites honte au drapeau japonais », tout ceci étant totalement à l'opposé de ce qui importe le plus au Yokozuna Akebono, à Chad Rowan de Waimānalo.

Gaijin Yokozuna

« Le Rijichō m'a soutenu ». Chad me dit cela avec le même type de fierté qui accompagnait l'histoire de l'ovation reçue au cours de son *dohyō-iri* dans la petite ville d'Onomichi. C'est comme s'il avait commencé à croire les courriers haineux et le *Shukan Post*, qu'il avait été profondément touché par les mots de cette invitée idiote à la *senshūroku* party, et qu'il lui avait fallu l'approbation du Président pour annuler tout ça. Je n'étais pas à cette rencontre, et Chad ne m'a dit que peu de détails de ce qui s'est dit, mais cela n'a pas d'importance. Je doute que le contenu de ce que lui a dit le Président Tokitsukaze ait importé pour Chad. Ce qui est le plus important, c'est qu'au sommet même de la Nihon Sumo Kyōkai, le Yokozuna Akebono s'est vu montrer du respect.

A LA MI-AVRIL, pour autant que je puisse en juger d'après ce que je vois dans les entraînements matinaux du *jungyō*, Akebono est prêt. En dépit des chocs de douleur sciatique qui continuent à lui descendre dans les jambes, il domine tous les combats. Il est sans aucun doute plus prudent dans son entraînement qu'il ne l'a été en octobre et bien plus modéré, prenant des journées entières de repos et ne faisant aucun travail supplémentaire dans sa chambre d'hôtel. Il causera un peu plus tard de l'agitation parmi les rédacteurs du sumo en manquant deux journées durant le difficile *degeiko* de la semaine précédant le tournoi, me disant « J'ai pas envie de forcer sur la machine ». Mais la différence la plus notable est dans la manière dont il adapte son sumo pour pouvoir combattre avec ce qu'on peut qualifier de son infirmité : au lieu de se pencher tant sur les genoux et les reins, il élargit sa position au *tachiai* et travaille afin de garder ses pieds bien écartés tout au long de ses combats pour conserver un centre de gravité bas.

« C'est l'un de ces vieux journalistes », me dit-il une après-midi, « un gars qui suit le sumo depuis très longtemps, il m'a dit de regarder Takanonami au *tachiai*, parce qu'il est grand, hein ? Donc je l'ai observé, et il garde ses pieds bien écartés. J'ai demandé un jour à Takanonami de me montrer comment faire, et il m'a dit que ça allait faire mal, et tu sais quoi ? L'avait raison sur le sujet. Ca te fiche une foutue brûlure à l'intérieur des cuisses. Mais ça donne un bien meilleur équilibre aussi. Le gars avait raison ».

Le changement le plus notable est que le Yokozuna abandonne complètement le *yotsu-zumo*, le style où l'on cherche une solide prise de *mawashi* plutôt qu'une poussée. Plus de cinq ans après avoir changé son style d'une dépendance quasi totale sur ses mains rapides et ses puissants *tsuppari*, au profit d'une gamme plus variée, puis à un style quasi léthargique préférant l'enveloppement de l'adversaire à son explosion hors du *dohyō* comme il le faisait dans sa jeunesse, Akebono revient à ses anciennes, puissantes, effrayantes habitudes, assaillant tous ses adversaires, poussant les *rikishi* comme Tosanoumi et Dejima en dehors comme de vulgaires poupées. Durant tout le *jungyō*, et durant chaque journée de *degeiko* précédant le Natsu *basho*, pas une fois je ne vois Akebono viser le *mawashi*.

L'une des raisons qui poussent au retour à l'ancienne stratégie est que les *tsuppari* avaient été l'arme favorite d'Akebono dans son ascension au grade de *yokozuna*. Il a toujours les mains les plus rapides du sumo, et il est conscient qu'après une absence aussi prolongée il manquera du type de sens du *dohyō* que requiert le *yotsu-zumo*. Il est logique, par conséquent, de se concentrer sur ses points forts. La raison cachée pour laquelle il abandonne le *yotsu-zumo*, toutefois, est qu'il n'a pas la puissance pour le pratiquer correctement. La tension que ce style lui met dans les reins est quasiment une garantie de retrouver sa hernie discale. Durant les

Gaijin Yokozuna

jours précédant, puis durant le tournoi de mai lui-même, je peux le voir grimacer rien qu'en se retournant dans son futon. Je vois les pilules de cheval et les anti-inflammatoires qu'il avale, prescrits par son médecin sur la base militaire. Je le vois subir un traitement quotidien par un vieil homme à base de massages sur des points de pression magnétiques. Au cours du *degeiko* d'avant-tournoi, il évite des *rikishi* aussi lourds que Musashimaru, qui était son partenaire privilégié à l'entraînement dans la même période en septembre dernier, pour prendre les petits gabarits vifs comme Chiyotenzan, en partie pour entraîner ses mouvements latéraux, mais surtout pour éviter d'aggraver l'état de son dos.

A la première journée du Natsu *basho* 1999, il semble bien qu'Akebono soit capable de confirmer ses prédictions de retour. « Je vais simplement y aller et faire du mieux que je pourrai », m'a-t-il dit en avril, mais pas avec la confiance joyeuse qu'il avait en octobre dernier, mais avec la détermination butée que ses détracteurs ont tort. Dix ans après avoir enduré les rires de son *oyakata* sur ses longues jambes, Chad Rowan est encore là pour donner tort à ses détracteurs. « Personne ne pourra dire que je n'ai pas essayé », poursuit-il. « J'aimerais y aller et remporter tout le bastringue, les quinze et puis, oh, si quelque chose ne va pas, même si je me blesse, je pourrai m'en aller en sachant que j'ai fait ce que j'ai pu ».

Au matin de la première journée, après huit mois d'éloignement du *dohyō* du Kokugikan, Akebono est complètement perdu. Impossible de lui parler après l'entraînement. Il fume cigarette sur cigarette en attendant son combat dans la *shitaku-beya*. Et quand enfin il descend la *hanamichi*, il a déjà perdu. Tout a commencé dès son *dohyō-iri*, le premier véritable qu'il effectue depuis septembre, qui est accueilli avec incrédulité plus qu'avec des encouragements de bienvenue. Et quand il se présente enfin pour son combat, c'est comme si le poids des interrogations de six mille personnes lui pesait sur les épaules : Peut-il encore ? Un sentiment de doute est palpable, flottant au dessus du *dohyō* comme la brume, et quelque part nous comprenons tous que non, il ne va pas l'emporter, pas après huit mois dans l'ombre.

Il bondit rapidement comme il doit le faire, mais là où il avait balancé Tosanoumi dans la foule de l'*asageiko* quelques jours seulement auparavant, il se fige. Et alors sans plus d'explications le combat devient celui d'un homme ordinaire, et puis c'est fini, sous une pluie de *zabuton*. Le lendemain contre Dejima, il se fige au *tachiai* suffisamment longtemps pour se retrouver à voler au deuxième rang des spectateurs.

CE QUI NOUS RAMENE DONC à cette deuxième journée du Natsu *basho* 1999, et à cette histoire – les nuées de journalistes autour de l'Azumazeki-beya impatients de rédiger la une « Akebono annonce sa retraite ». Je rappelle à l'un des reporters présents que c'est la troisième défaite consécutive d'Akebono contre Dejima, et que généralement il a bien plus de facilité contre le plus grand et plus lent Kotonowaka, qu'il doit affronter le lendemain.

Peut-être à la consternation du journaliste, Akebono bat effectivement avec facilité Kotonowaka à la troisième journée, et après sa victoire sans bavure à la quatrième, la rue devant l'Azumazeki-beya est vide. Fin de l'histoire. Le Yokozuna n'enregistre par la suite qu'une seule défaite supplémentaire – son seul et unique combat en *yotsu-zumo* du *basho* – jusqu'au *senshūroku*, lors duquel une victoire conduirait à un *kettei-sen* entre les deux étrangers.

Gaijin Yokozuna

Musashimaru a établi un record de 51 tournois consécutifs sans subir un score négatif et sans absence, sur le chemin d'un quatrième *yūshō* en carrière au tournoi précédent, et se trouve désormais très près d'une promotion comme 67^{ème} *yokozuna* du sumo. En partie en raison de l'excellente image que « Maru-chan » s'est créée au fil des ans, mais plus en raison de l'exemplaire manière dont Akebono a prouvé qu'un étranger pouvait de fait honorer la dignité du rang, le gros Samoan-Américain n'a pas du tout à subir le type d'oppositions que Konishiki avait affronté lors de sa propre tentative pour s'approprier la corde blanche. La dramaturgie de l'instant sportif surpasse totalement quelque aspect culturel que ce soit ; dans ce qui est l'un des combats les plus épiques de *senshūroku* qu'il y ait eu, les deux hommes se neutralisant pendant plus d'une minute avant que Musashimaru ne prenne une dernière bouffée d'air et ne pousse le Yokozuna au bord du cercle et enfin, après une autre lutte brève, à l'extérieur et sur son dos blessé.

Rien qu'avec ce combat, si ce n'est avec le 11-4 solide sur lequel il finit le tournoi, le Yokozuna imprime le mot *gaman* sur le front de tous ses détracteurs. Il a perdu, mais au terme d'une incroyable lutte contre celui qui, dans cette bataille, s'est révélé un pair d'Akebono. Akebono a conservé ses chances de *yūshō* jusqu'au dernier jour, et il a obligé Musashimaru à mériter pleinement son droit à la promotion. En toutes autres circonstances, la performance d'Akebono au Natsu *basho* 1999 aurait été qualifiée d'impressionnante. Prise dans son contexte plus global, au plan sportif, du caractère, et de l'appropriation culturelle du silence face à la critique, c'est une réussite au-delà de tous les critères connus.



Akebono face aux journalistes, juste après son dernier tournoi de comeback, mai 1999. Photo de Mark Panek

Lors de la *senshūroku* party qui suit la lutte spectaculaire contre Musashimaru, je me demande ce qu'ils lui auraient dit en octobre lors du *jungyō* quand il essayait de jouer sur ce ukulélé. Je me demande cela alors qu'il demande à ses *tsukebito* de vider la scène et d'installer une chaise et un micro, puis qu'il s'assied devant plus de deux cents personnes et commence à

Gaijin Yokozuna

gratter parfaitement les cordes de ses grosses mains. La pièce tombe dans le silence, et alors il commence à chanter d'une voix aussi haute et douce que celle d'Israël Kmakawiwo'ole, qui avait chanté la chanson « Gentils géants, dans une terre étrangère... ils sont les sumotori d'Hawaï : Akebono, Musashimaru et Konishiki... ». Quand le Yokozuna finit sa chanson, les applaudissements explosent dans la pièce. En octobre on lui aurait dit de faire son travail quotidien. Et il aurait été blessé par ces mots. Et il aurait attendu jusqu'à ce moment pour donner sa réponse, sans jamais leur dire combien ils avaient eu tort.



Le Yokozuna joue à la senshūraku party de l'Azumazeki-beya, mai 1999.
Photo de Mark Panek

Bien qu'Akebono ne parvienne pas à s'adjuger le *yūshō* pendant plus d'un an, il est clair à partir de cette quatrième journée, quand il explose avec facilité un solide, combatif et très mobile Tochiazuma, qu'il est toujours l'individu le plus dominant dans le sumo, hernie discale ou pas. Après que Dejima ait gâché ses chances de *yūshō* au tournoi suivant en lui faisant une *henka* au *tachiai* lors de leur *kettei-sen*, Akebono revient d'une blessure à la cuisse

Gaijin Yokozuna

contractée au tournoi de septembre qui le gêne jusqu'en novembre pour enregistrer des scores de 11-4, 12-3 et 13-2, avec sa quatrième défaite du tournoi du Nouvel An 2000 enregistrée lors d'un combat sans enjeu au *senshūroku* d'un *yūshō* d'ores et déjà attribué.

« C'est comme pour Tiger Woods », me dit-il après son score de 13-2, qui lui vaut une place de second. « Je dois juste continuer et faire ce que je sais faire. Le *yūshō* finira par venir ».

Et il finit par venir, après une si longue attente, et si facilement que le Nagoya *basho* 2000 en est presque ennuyeux. La treizième victoire d'Akebono lui permet de décrocher la Coupe de l'Empereur deux jours avant la fin de la compétition. Deux défaites successives l'empêchent d'atteindre le score parfait qu'il convoite, mais son dixième titre, plus d'un an après son improbable retour, assure à Akebono sa place parmi les grands *yokozuna* de l'histoire. Il établit une performance de deuxième avec un 13-2 en septembre, puis projette Musashimaru d'une charge puissante au *senshūroku* en novembre pour achever l'an 2000 avec un second *yūshō* qui, s'ajoutant à ses trois places de second, suffisent à lui assurer les honneurs de Rikishi de l'Année.

Sur la traditionnelle photographie de la *shitaku-beya* au sortir de son premier *yūshō* en plus de trois ans, Akebono semble satisfait. A voir les premières pages des journaux à travers le Japon, il reste impassible au milieu des foules de supporters qui l'entourent, comme si leur adulation était naturelle après tout ce qu'il vient de leur montrer. Il a l'expression d'un homme qui possède tout ce qu'il a désiré : la victoire, une énorme rédemption, le respect. Mais ce qui complète la scène sont les trois personnes qui sont le plus proches de lui. Caitlynn est sur les genoux de Christine, les yeux grands ouverts pour un moment qu'elle n'oubliera jamais. Il tient la coupe de l'Empereur dans une main. Et de l'autre, il berce son fils nouveau-né.

Gaijin Yokozuna



Chapitre 15 : Senshuraku

Je n'ai plus la volonté, ni la capacité physique. Je n'ai plus la force de remonter la pente. Et je n'ai pas de regrets... Mes genoux me posaient problème avant l'[Hatsu] basho. Il y a deux ans, j'ai eu une blessure au bas du dos, et je suis tombé au fond du gouffre. Même en restant au repos pour plusieurs basho cette fois-ci, je n'ai plus le désir de gravir à nouveau la montagne.

AKEBONO ANNONCE SA RETRAITE 22/01/2001

La dernière fois que je me rends au Kokugikan, je suis dans une sorte de brouillard, souffrant toujours du décalage horaire de mon vol deux jours auparavant en provenance d'Hawaï, me pinçant toujours pour croire que tout ceci est bien en train de s'achever. Huit mois plus tôt, Akebono est revenu une nouvelle fois prendre ses papiers officiels de retraite au bureau du Kokugikan du Président Tokitsukaze. Mais cette fois-ci, il boitille sur des genoux blessés, et cette fois-ci il est soutenu, à la fois professionnellement et physiquement, par Azumazeki Oyakata. Une conférence de presse a été convoquée, et c'est en larmes que le Yokozuna finit d'expliquer sa décision, avec rien d'autre qu'un profond respect pour l'institution qu'il s'apprête à quitter.

« On m'a dit que j'étais le premier *yokozuna* étranger », dit-il à un moment de la conférence, « mais j'ai fait le maximum comme *rikishi* de la Kyōkai, pas comme étranger ou Japonais. Ce que j'ai appris au Japon sont les manières japonaises et la patience ». Jusqu'à la fin, Akebono trouve les mots modestes et parfaits pour coller à la situation. Et une fois de plus, plutôt que de réciter une litanie mécanique, dans cet instant plein d'émotion, le *honne* supplante à coup sûr le *tatemaie*. En dépit des nombreuses déceptions sur tout ce qu'il a eu à supporter en tant qu'étranger et qu'il a partagé avec moi, avec Percy Kipapa, avec George Kalima, avec sa mère, au bout du compte, l'institution du sumo est quelque chose qu'il aime. Elle a fait de lui ce qu'il est, et bien qu'il la quitte sans regrets, il la quitte avec tristesse.

Le Kokugikan rayonne toujours de l'énergie d'une arène emplie de fantômes comme le Yankee Stadium, mais en cette émouvante matinée de septembre de la cérémonie de retraite, les images d'autres temps sont presque aussi vivaces que les bannières colorées alignées devant la porte principale du bâtiment. Je me souviens de l'excitation du 'c'est ici' de la première fois où je l'ai vu, en même temps que les moments d'histoire qui l'entourent. C'est ici qu'Akebono a défait Takahanada en *jonokuchi*, qu'il a battu Wakahanada pour s'adjuger sa première Coupe de l'Empereur, là où il a traversé Taka pour devenir le premier *yokozuna* étranger de l'histoire. C'est ici qu'a été coupé le *chonmage* de Konishiki juste avant mon premier voyage, ici que le *chonmage* de Takamiyama avait été tranché en 1985 quand le bâtiment avait été inauguré.

Gaijin Yokozuna

Et puis me reviennent les souvenirs dont j'ai été moi-même témoin. Akebono hors course après avoir marché sur le pied de Wakanohana à l'automne 1998. Le Yokozuna Wakanohana enregistrant sa huitième défaite à l'automne 1999, face à Musashimaru. La puissante victoire de Musashimaru sur Akebono au *senshūroku* de mai 1999. Le *rikishi* du Missouri Sentoryu m'arrachant presque le bras lors d'une tape sur la *hanamichi* après la victoire qui lui assure son retour en *jūryō*. La ridicule victoire en *kettei-sen* contre un trop sympathique Musashimaru d'un boitillant et trop '*gamanisant*' Takanohana qui coûte à celui-ci le reste de sa carrière. Et puis les choses plus personnelles. Les journées entières à discuter avec Percy au cours du *basho* de mai 2000, les discussions avec Fats dans la *shitaku-beya* après la grande victoire de 1999 de Musashimaru sur Akebono, toutes les pages que je noircis au son des appels du *yobidashi* dans le lointain. Cet endroit est très spécial pour moi, et je ne peux qu'imaginer à quel point il doit l'être pour Chad Rowan, dont les souvenirs personnels sont d'une nature bien plus grandiose que les miens.

La foule commence à s'amasser autour de la porte aux alentours de 10h30, quelques centaines de personnes s'alignant pour apercevoir furtivement l'arrivée des *sekitori* et autres célébrités. Azumazeki se tient, un peu nerveux, près de l'entrée du bâtiment, habillé de son *haori* noir de cérémonie. L'endroit grouille de photographes et cameramen, puis Akebono apparaît de l'intérieur, surplombant tout le monde, plus grand que nature, aussi revêtu de son *haori* noir.

« *Subarashii* », dit un homme près de moi. « Le tout premier *yokozuna* étranger. Incroyable ». Les gens se rappellent avec envie des instants de sa montée surprise en *jūryō* en dépit de sa grande taille ; de sa rivalité avec les Hanada ; de la cérémonie de sa promotion au Sanctuaire Meiji – le gars à côté de moi y avait assisté, attendant deux heures dans le froid juste pour en faire partie. Et désormais flotte cette étrange sensation de commémorer quelque chose de grand. A une échelle bien plus grande, cela me rappelle la cérémonie de retraite de Yamato trois années auparavant : nous avons tous eu du mal à savoir quoi ressentir exactement.

Janice Rowan apparaît à l'intérieur de la porte, souriant fièrement à côté de Nunu et de sa femme, Lei. Elle a toujours dit qu'elle était impatiente de voir Chad rentrer à la maison. Mais là elle ne peut cacher le fait qu'elle aime l'attention qu'on lui porte. Elle est suivie par Oncle Freddy et tante Maydel, les Kalima, leur sœur Tante Gerry, et l'ami de Kyushu de Chad, Jean. Christine et les enfants prennent la pose avec Chad au côté de sa propre famille à elle.

Chad a l'air aussi troublé que nous tous, essuyant la sueur de son visage avec une petite serviette tout en se balançant d'un pied sur l'autre. Au cours de sa propre carrière, ces photographies sont passées de moments d'attention particuliers à la gloire, à la reconnaissance qu'il pensait mériter, à enfin la routine – une autre obligation, comme cela a été le cas pour ses photos de mariage. Mais là, il paraît aux prises avec beaucoup d'émotions contradictoires, qui toutes bouillaient à la surface depuis sa promotion. *J'aimerais partir, mais j'aimerais pas partir. J'aimerais en gagner quinze et dire à ces gars 'Merci pour tout'. J'aimerais couper ce truc tout de suite. Quand je lis ce que tu as écrit, j'ai envie de rentrer chez moi tout de suite. J'ai pas fait ça pour l'argent ; j'ai fait ça pour le respect. Je dois tout au sumo pour m'avoir fait ce que je suis.* Cette fois-ci ce n'est pas la routine ni juste une autre obligation – ce sera la dernière fois qu'il sera sous les flashes photos en tant que Yokozuna Akebono. Il se tient devant une grande pancarte sur laquelle sont peints les caractères chinois pour 'Cérémonie de retraite d'Akebono', bien après l'ouverture des portes, restant prendre des photos avec les fans aussi longtemps que le temps le permet.

Gaijin Yokozuna

Le premier des deux événements significatifs de la journée est annoncé par le son familial des bâtons de bois poli frappés l'un contre l'autre en rythme et des mots qui résonnent, pour la dernière fois : « Votre attention s'il vous plaît : côté est, nous vous proposons le *dohyō-iri* du Yokozuna Akebono », puis « le Yokozuna Musashimaru est *tachimochi*, l'Ōzeki Musoyama est *tsuyu-harai* ». Puis, une modification unique de l'annonce familière : « Le Yokozuna Akebono porte son fils, Cody », qui porte son propre *keshō-mawashi* et, de manière pas du tout officielle, sa propre *tsuna* d'un blanc éclatant avec les cinq bandes de papier en zigzag.

Akebono gravit le *dohyō*, flanqué de son *kōhai gaijin yokozuna*, et de la propre doublure de cet homme ; les trois hommes s'agenouillent d'un seul mouvement, Musashimaru portant avec force le sabre, Akebono son fils. Il se lève et s'avance vers le centre du *dohyō*, puis se tourne pour tendre son fils au *gyōji*. Il fait alors face au nord, en direction de la loge de l'Empereur, puis lève ses bras au dessus de sa tête, avant de les ramener ensemble dans un clap puissant qui résonne jusqu'aux travées les plus éloignées du bâtiment et au-delà. Il frappe encore aussi puissamment, le visage plein de détermination, puis lève la jambe en l'air avant de la frapper avec encore plus de force au sol. La frappe l'amène dans une position accroupie, la main gauche sur le côté, le bras droit étendu, son corps massif ramassé et penché vers l'avant, sa tête légèrement penchée, les yeux fixés droit devant, le blanc des yeux visible en dessous des pupilles retournées. Avec la grâce d'un danseur il se relève lentement de toute sa grandeur, tordant légèrement les pieds des deux côtés jusqu'à ce que ses jambes soient réunies et qu'il soit à nouveau debout, les bras sur les côtés.

L'image majestueuse du Yokozuna Akebono, debout tel un dieu sur le *dohyō* pour la dernière fois, me rappelle celle de Kumu Frank Kawaikapuokalani Hewett, le cousin qui avait servi de baby-sitter au petit Chad avant de devenir l'un des *kumu hula* d'Hawaï les plus respectés. En premier lieu, c'est l'image de la présence forte de Kumu Hewitt à l'énorme réception de mariage d'octobre 1998 – une excentricité faite pour la télévision dont le seul moment d'émotion se déroule au milieu, quand mari et femme sortent et reviennent quelque trente minutes plus tard après avoir quitté leurs kimonos Shintō traditionnels pour les vêtements intégralement blancs portés par la royauté hawaïenne, ponctués par la couronne de fleurs de la mariée et la ceinture rouge de son mari. Les lumières ont été éteintes dans la salle et Kumu Hewett mène sous les projecteurs le couple à sa table du centre, chantant en hawaïen guttural des notes censées attirer l'attention des dieux de façon aussi puissante que le *dohyō-iri* du Yokozuna a jamais pu le faire : « *Aloha mai ke Akua. Kāko'o mai ke Akua mai ke ala mai o mamao. O mai lima o ke Akua ola ka ka'āina ola nā pua ola nā ali'i* ».

Tandis que je regarde le Yokozuna Akebono debout sur le *dohyō*, je me souviens de la discussion que j'ai avec Hewett à Waimānalo quelques semaines après le mariage, quand le très respecté généalogiste me traduit le chant : « *Aloha mai ke Akua.* », *commence-t-il.* « L'amour vient de Dieu. *Kāko'o mai ke Akua* – le soutien de Dieu vient de – *mai ke ala mai o mamao* – ce qui vient d'une distance si lointaine pour nous – *O mai lima o ke Akua* – lorsqu'Il pose Ses mains sur nous – *ola ka ka'āina* – la terre est bénie – *ola nā pua* – les fleurs, les descendants de Ses créations aussi – *ola nā ali'i* – ainsi que les lignées de chefs ».

Les lignées de chefs. Selon la tradition hawaïenne, les *ali'i* – la royauté hawaïenne – descendent, comme on le disait de la royauté japonaise avant 1945, des dieux.

Je me souviens rester bouche bée, pensant, *Il dit que Chad descend des ali'i.*

Gaijin Yokozuna

« J'ai chanté ce chant précis », continue Kumu Hewett, « parce que notre arrière, arrière grand-mère s'appelait Wahine Ali'i, ce qui se traduit en « cheffe ». Et parce que ce nom est dans notre famille, nous savons que nous sommes d'une famille royale. On ne va pas le crier sur tous les toits et s'en vanter, mais on le sait. Et il est approprié d'honorer la lignée de nos ancêtres alors que quelqu'un est sur le point de se marier, pour que cela bénisse la continuité de cette lignée au travers de la naissance de Nanikohalaka'āinakūpuna ». C'est lui qui a choisi le deuxième prénom de la fille de Chad et Christine, en partie pour rendre hommage aux racines familiales à Kohala sur la Grande Île – des racines qui, je l'apprends alors, remontent jusqu'aux dieux.

Le sang royal coule dans les veines de Chad Ha'aeho Rowan qui, debout au sommet du *dohyō*, invite pour la dernière fois les dieux à purifier encore le *dohyō*. Il est un *ali'i*. Je pense à cela tandis qu'il lève une fois de plus la jambe droite, qu'il rabat avec force encore une fois, et alors qu'il relève la gauche pour l'écraser sur l'argile et de se relever une dernière fois.

Le *dohyō* est désormais purifié, libéré de tout esprit malin, du mauvais sort. Mais cette fois-ci, Akebono ne l'a pas préparé pour les combats du jour. Pas plus ne l'a-t-il effectué comme une sorte de spectacle pour un public admiratif. Encore moins a-t-il béni un nouveau bâtiment ou un temple Shintō millénaire. Aujourd'hui, le Yokozuna Akebono a purifié le *dohyō* parce que dans l'heure qui va suivre, il va se retrouver assis sur une chaise en son centre à attendre que le symbole de sa force et de son identité de *rikishi* de la Nihon Sumo Kyōkai ne soit enlevé à jamais.

Le Yokozuna se retourne et reprend son fils au *gyōji*, puis retrouve sa place entre Musashimaru et Musoyama. Akebono a insisté pour inclure Cody dans la cérémonie, et maintenant, accroupi entre le *tsuyu-harai* et le *tachimochi* pour la dernière fois, il tient le garçon devant lui et lui fait toucher de ses pieds nus l'argile désormais purifiée, ce qui doit garantir la chance à l'enfant.

Les trois hommes se lèvent, descendent du *dohyō*, et remontent en ligne la *hanamichi* sous les vivats de la foule. Une fois de retour à la *shitaku-beya*, les *tsukebito* du Yokozuna lui enlèvent la grosse corde blanche pour la dernière fois et la rangent pour de bon.

Tandis qu'Akebono se change pour passer son kimono noir de cérémonie, la foule est occupée avec le même type de démonstration de confection d'un *chonmage* par un *tokoyama* que l'on peut voir effectuée en *jungyō*, une fois de plus un moyen de combler le vide, mais d'une manière qui en l'occurrence souligne bien la symbolique des cheveux qu'Akebono s'apprête à perdre. Tandis que le *tokoyama* peigne la chevelure du Komusubi Asashoryu dans toute sa longueur sur les épaules du *rikishi*, la foule peut voir non seulement l'attention et les soins dont elle est l'objet, mais aussi sa longueur. Se la faire couper signifie, dans la vie d'un athlète, quelque chose de très définitif, puisqu'il faudrait des années pour qu'elle repousse.

Akebono réapparaît vêtu de son *haori*, accompagné par un groupe de dignitaires de la Nihon Sumo Kyōkai vêtus à l'identique, et tous les hommes entourent le *dohyō*. Moins de trois semaines après les attaques terroristes du 11-Septembre, ils inclinent tous leurs têtes dans un silence méditatif, dans une sorte de cérémonie qui se passe à l'époque dans les rassemblements de masse partout dans le monde en mémoire des victimes. La manière dont le sumo a choisi d'honorer ces morts lointains signifie également quelque chose de bien plus profond que leur simple présence à cet endroit pour commémorer la fin de carrière d'un

Gaijin Yokozuna

athlète : au moment où ils inclinent leurs têtes ils font tous face au *dohyō*, qu'Akebono lui-même a purifié, comme on ferait face à un autel.

Enfin, une chaise est amenée et placée au centre du *dohyō*, face au nord, et Akebono y prend place, son visage stoïque habituel résolu à ne pas pleurer. Le *gyōji* monte par l'arrière, portant une sorte de plateau devant lui. Il se place à la droite du Yokozuna et attend, tandis que l'ambassadeur américain Howard Baker s'approche pour donner le premier coup de ciseaux. Il présente les ciseaux, très longs et dorés pour l'effet théâtral, à l'ambassadeur et lui montre un endroit à la droite du *chonmage* d'Akebono. L'ambassadeur prend les ciseaux dans sa main droite et effectue la coupe, remplaçant avec solennité les ciseaux sur le plateau du *gyōji*, et descend du *dohyō*. L'ambassadeur de France, un fan enthousiaste de sumo, le suit, et le temps commence à s'écouler dans un torrent d'émotions.

En accord avec le reste de la dramaturgie du sumo, les places les plus honorifiques sont celles de la toute fin. Mais les tout premiers coups de ciseaux sont aussi importants que les derniers, et donc après les révérences obligatoires aux ambassadeurs, Tsunehiro Hagiwara monte sur le *dohyō*, le premier et le plus important des supporters d'Akebono, un homme « qui m'a aidé depuis le tout début, quand j'avais encore les cheveux courts », l'homme qui a donné à Chad le nom d'Akebono. *Je pensais qu'il ne s'arrêterait jamais de se lever*. Hagiwara-san a mérité une page entière consacrée à sa personne dans le programme distribué ce jour-là au Kokugikan. Akebono est là, sur le point de voir sa chevelure coupée, et Hagiwara aussi, tout comme il a été là au cours de toutes les blessures du Yokozuna, comme il a été là après le désastre du bar à hôtesses d'Osaka, et au cours des mois mouvementés qui ont précédé cette retraite. L'homme approche les ciseaux et effectue sa coupe avec la gravité et l'importance du moment marqués sur son visage. Il replace les ciseaux sur le plateau, ses yeux déjà embués de larmes, s'incline avec solennité et descend du *dohyō*.

Le coup de ciseaux honorifique d'Hagiwara-san est suivi par un défilé de sponsors, de membres de la *kōenkai* de l'Azumazeki-beya et de fans intéressés et prêts à payer pour avoir l'occasion de monter sur le *dohyō* et de couper une mèche du chignon du Yokozuna. Plus de trois cents de ces hommes – les femmes, selon la tradition du sumo, souilleraient le *dohyō* si elles devaient s'y tenir – défilent durant les deux heures suivantes, une longue file d'inconnus entrecoupés de temps à autres par une célébrité qui profite du temps d'antenne que l'occasion permet.

Regarder une parade de vieux hommes d'affaires japonais monter sur le *dohyō* pourrait paraître au premier abord aussi palpitant que, par exemple, regarder des cheveux pousser. Et pourtant, assis là, je ne peux m'empêcher d'espérer que ce défilé n'en finisse plus, juste pour retarder l'inévitable coup de ciseaux final. Quelque chose de grandiose s'achève ici bien trop vite – quelque chose dont on voudrait qu'il se poursuive à jamais, comme un James Bond, un Batman ou quelque héros de roman. Je suis assis à quelque vingt rangées du *dohyō* sur un *zabuton* grâce à trois collègues de travail de Christine qui, tout intéressés et respectueux qu'ils soient, découvrent le sumo et voient avec perspicacité tout ceci comme une sorte de festival folklorique. Leurs questions me maintiennent occupé tandis que le défilé se poursuit, et lorsque je relève les yeux, il me semble que le costume sombre suivant effectue sa coupe au bas de la tête d'Akebono. Me rappelant l'image de la mèche de cheveux brillante cédant entre les lames des ciseaux que j'ai tenus lors de la cérémonie de retraite de Yamato, la position de l'homme m'apprend qu'on en est à peu près à la moitié.

Gaijin Yokozuna

Puis ils finissent par arriver aux trois quarts, et notre conversation se transforme en ce que je dis tout simplement aux amis de Christine qui est qui, absorbé que je suis par la signification de chaque coupe. Wakanoyama de la Musashigawa-beya. Le *rikishi* mongol Asashoryu, le dernier disciple d'Akebono à la fois comme *rikishi*, comme *gaijin* et, au vu de ses derniers tournois, comme candidat *yokozuna*.

Musashimaru, le deuxième *yokozuna gaijin* de l'histoire. J'ai eu la chance d'assister à la proclamation formelle dans la grande pièce de l'étage de la Musashigawa-beya, où il s'est agenouillé au sol et a donné son discours d'acceptation avant de répondre aux questions de la presse, dont aucune n'avait vraiment d'intérêt pour son statut d'étranger. J'ai assisté à la cérémonie de fabrication de la corde, à ses premières tentatives de la « danse » (le terme qu'il emploie pour le *dohyō-iri*) et à sa cérémonie formelle de promotion au Sanctuaire Meiji. L'histoire de Musashimaru mérite un autre livre, mais le timing de sa promotion aura été une chance en ce qu'il m'a permis de voir de près les rituels qu'Akebono avait effectué dans les jours ayant entouré sa promotion. Et que ces rituels soient tous effectués avec moins de frénésie en 1999 en dit long sur le succès du mandat d'Akebono en tant que *yokozuna gaijin* : il a plus que prouvé qu'un étranger pouvait être digne dans tous les aspects de ce rang sacré.

Takanohana. Toujours en train de récupérer de la victoire *gaman* parmi les *gaman* sur Musashimaru, qui lui a détruit le genou quatre mois auparavant, Takanohana grimpe péniblement sur le *dohyō*, puis prend les ciseaux, rencontrant son plus féroce rival pour une dernière fois dans un combat de type différent. La coupe dure quelques secondes, ravivant des images de toute une carrière. Les deux garçons rejoignant le sumo le même jour, la photo de Taka que Chad avait scotchée sur le mur de la chambre collective de l'Azumazeki-beya, ce premier combat féroce où le *gaijin* décharné avait en fin de compte réussi à l'emporter, les interminables sessions de *degeiko* qui avaient suivi, la marche vers les hauteurs du *banzuke* d'un show final de *senshūroku* à l'autre. Même maintenant, leurs portraits représentent encore plus du tiers de ceux qui pendent aux travées du Kokugikan. DiMaggio/Willians, Ali/Frazier, personne n'arrive à la cheville. Ils ont grandi en se combattant l'un l'autre.

George Kalima. Habillé avec élégance d'un beau costume sombre, ses propres cheveux courts ramenés en arrière, le meilleur ami de Chad Rowan prend solennellement les ciseaux du *gyōji*. Son visage nous montre qu'il est le premier de ceux qui viennent de défiler à avoir connu les émotions contradictoires qui viennent avec l'abandon du *chonmage*. *Athlète professionnel. On peut le faire ensemble ! Quand on en voyait un, on voyait l'autre, depuis qu'ils étaient tout petits. Putain d'enfoiré. Putain d'enfoiré, me laisser ici tout seul.* Il effectue sa coupe et replace les ciseaux. Chad est au bord des larmes depuis un moment, et jusqu'à ce que George ait effectué sa coupe, il semblait qu'il puisse tenir au moins jusqu'à ce que le Patron ne vienne mettre le dernier coup de ciseaux. Mais alors George met ses mains sur les épaules de son meilleur ami, se penche et lui dit quelques mots dans le creux de l'oreille. Et les larmes commencent à couler.

Konishiki suit, et malgré les différences que peuvent connaître les deux hommes, Akebono s'incline vers l'arrière pour remercier l'homme dont l'existence a rendu tout cela possible. Non, Konishiki n'a pas été capable d'atteindre la corde blanche, mais on pourrait dire qu'il a eu de la chance, en fin de compte, de ne pas avoir été promu. Après sa série de 1992, il n'a jamais été capable d'effectuer des scores dignes d'un *yokozuna*. S'il avait été promu, peut-être aurait-il pu être *kyūjō* suffisamment longtemps pour reposer ses genoux de manière suffisante. Mais plus que probablement il aurait dû prendre sa retraite bien plus rapidement qu'il ne l'a fait. Privé du luxe du *kyūjō* de *yokozuna*, Konishiki est descendu rapidement au niveau des

Gaijin Yokozuna

maegashira pour devenir un favori de la foule, tenant le choc jusqu'à ce qu'il ait finalement à couper son propre *chonmage* en 1998. Il convertit ensuite cette célébrité dans une carrière très fructueuse après avoir quitté quelques mois plus tard la *Kyōkai*, et pendant les quelques années qui suivent on ne voit plus que lui sur tous les écrans de télé. *Le seul gars que je n'ai jamais regardé que d'en bas dans ce sport était Ōzeki. Konishiki-zeki. Ōzeki*, comme les *rikishi* hawaïens l'appellent, effectue sa coupe, replace les ciseaux, s'incline, et descend du *dohyō*.

Bumbo Kalima suit le gros homme, et semble toujours assez fort pour dominer dans le sumo. Il s'est élevé en *makushita* plus vite que l'homme dont il coupe désormais les cheveux, pour finir par être renvoyé à Hawaï avec un genou blessé, une autre victime de la dureté du *dohyō* qui souligne la quantité de chance qui a mené à ce jour particulier. La scène aurait tout aussi bien pu être inversée, avec Chad arrivant d'Hawaï pour couper les cheveux de Bumbo.

Haywood Kalima suit son fils.

Nunu Rowan est le suivant. *C'est mon frerot !* Il avait dit ça si fièrement la première nuit où j'étais venu parler avec sa mère en 1993, à Humuniki Street. Les albums de famille, les cassettes vidéo, tous ses coups de fil ou ce voyage au Japon pour voir son frerot – Nunu adore parler, et il est toujours fier de parler de ce que Chad a accompli. Il a suivi les pas de son père, et conduit des bus pour une compagnie touristique à Hawaï, et si je me réfère à la façon qu'il a eu de nous faire rire toute la semaine dans les bus privés qui nous ont emmenés de place en place à Tokyo, les touristes doivent en avoir pour leur argent quand ils montent avec lui. Sa présence sur le *dohyō* rappelle le fait qu'Ola est toujours en prison et pas en train d'achever sa spectaculaire carrière dans le sumo, mais je me souviens alors de l'explication de Chad. ! *Si le sumo était juste un sport et pas un style de vie, je crois qu'il y serait arrivé avant moi.* Mais peut-il à cet instant y avoir le moindre doute sur le fait qu'il s'agit de plus, de bien plus qu'un sport ?

C'est ensuite Kurt Kipapa qui monte, un homme énorme d'environ le même âge que Konishiki, qui aurait pu se faire sa propre carrière impressionnante sur le *dohyō* si seulement Larry Aweau était tombé sur lui. Debout avec ses ciseaux dans ses grosses mains, son image me rappelle que son frère Percy est toujours à Hawaï, n'ayant pu lui même assister à la cérémonie. Je ne peux m'empêcher d'imaginer que s'il n'y avait eu l'idéal du *gaman*, Percy pourrait toujours être revêtu de son *mawashi*. J'ai passé une matinée complète dans le Kokugikan avec l'ancien Daiki plus d'un an auparavant, et ai pu entendre l'expression « *mottai nai* » partout où il est passé : quel dommage qu'il ne puisse combattre encore. Kurt est devenu l'un des meilleurs amis de Chad pour deux raisons simples mais importantes. La première est que Kurt a toujours montré le même type de respect qui avait au départ impressionné Chad chez Percy. La deuxième vient d'une anecdote que le Yokozuna partage avec moi durant le *jungyō* de 1998.

« Tu sais qu'on s'attend toujours à ce que le *yokozuna* paie pour tout ? », me dit-il. Chad paie depuis cinq ans les additions des bars et des restos pour toute sa *heya*. « Et bien la même chose arrive quand je rentre chez moi, parce qu'ils savent que j'ai de l'argent. Et bien une fois je suis sorti avec Kurt et sa femme, et ils ont jamais voulu que je paie. Ils m'ont dit 't'es en vacances. Laisse nous nous occuper de ça'. Et tu connais Kurt, ils sont pas riches chez lui. Il doit s'occuper d'une famille nombreuse. Mais il a insisté de payer. C'est la première fois qu'on m'a fait ça ».

Gaijin Yokozuna

Oncle Freddy. Alfred Torrez, le frère de Janice Rowan, l'homme qui a remplacé Randy Rowan au mariage de Chad et de Christine, le remplace maintenant à la cérémonie de retraite de Chad. Je repense un instant à Randy Rowan. *L'a toujours été là pour me soutenir, c'est lui qui m'a poussé à faire du sport.* Je pense à Janice Rowan : interdite en tant que femme de monter sur le *dohyō* pour prendre son tour avec les ciseaux, elle a en fait coupé elle-même la première mèche des mois plus tôt quand son fils est rentré à Waimānalo pour sa dernière visite. Au delà de ses parents, Chad compte trois personnes à Hawaï qui ont eu le plus d'importance pour faire de lui un *yokozuna*, à commencer par son cousin Nathan Spencer et Larry Aweau, dont aucun des deux n'a pu faire le voyage du Japon. Oncle Freddy est le troisième. Ni fort comme Haywood Kalima ou sans compromis comme Sam Spencer, il est simplement humble et gentil, imprégné pourrait-on dire de l'esprit de l'alooha. Nous avons passé le plus clair des deux heures d'attente à l'aéroport d'Honolulu à nous raconter des histoires sur les *jungyō* qu'il a pu suivre quelques années avant moi. Il est immensément heureux d'avoir connu cette expérience, et surtout plein d'un profond respect pour ce que le Japon a apporté à son neveu.

Désormais avec les ciseaux dans les mains et des larmes dans les yeux, Oncle Freddy s'autorise un petit éclair de fierté d'être là, pas simplement comme quelqu'un du pays, mais quelqu'un de très proche. Il coupe avec un air de profonde révérence, et la concentration d'un homme qui sait qu'il tient les ciseaux pour Randy Rowan, pour Janice Rowan, pour sa sœur Gerry, son frère Nolan, sa sœur Tita, son neveu Nathan, et le reste des familles Spencer, Rowan et Torrez. Il s'incline ensuite avec une grande humilité et descend du *dohyō*.

M. Kalina. Pour lui avoir donné son premier vrai foyer en dehors d'Humuniki Street et pour avoir contribué à créer et élever la femme qu'il aime, le Yokozuna a accordé la place la plus prestigieuse de la liste – celle du dernier avant Azumazeki Oyakata – au père de Christine.

Puis les lumières du Kokugikan s'éteignent, laissant Akebono sous un projecteur sur le *dohyō* seul avec ses larmes et ses pensées – la fierté de ce qu'il a fait, la tristesse d'avoir à partir et la joie d'aller de l'avant et même de quitter le monde du sumo, la douleur de ne plus pouvoir faire ce qu'il est parvenu à faire mieux que quiconque, ce qu'il fait encore mieux que la plupart. Tout ceci est ponctué par une bio de dix minutes de sa carrière lue par un présentateur de la NHK qui parvient à mentionner la plupart de ses luttes de *gaijin rikishi* et s'étend sur son *senshūroku* de janvier 1993 contre Takanohana en plus de temps que le combat ne dura lui-même, revisitant la retransmission radio et finissant sur les cris de « *Akebono-no-yūshō ! Akebono-no-yūshō ! Akebono-no-yūshō !* ».

Une nouvelle fois, cela me rappelle les différentes strates temporelles par lesquelles on passe quand on assiste à une journée complète de sumo. On attend que les garçons achèvent leurs rituels d'avant combat pour charger l'un contre l'autre, que la compétition ne s'accroisse en taille et en habileté alors que les combats montent dans le *banzuke*, à ce que les chiffres augmentent et que la course au *yūshō* ne prenne forme. Et sur un plan plus profond, on attend que ces garçons qui sont devant soi dans le petit matin d'un Kokugikan vide ne taillent leur route au fil des ans jusqu'aux étoiles, et même au-delà, jusqu'aux honorables positions des *oyakata* en *haori* qui sont assis autour du *dohyō* comme juges.

Cette dernière mesure de temps à long terme accélère soudain le rythme du bref rituel d'avant combat que les garçons effectuent avant de se charger l'un l'autre. Nous ne sommes plus sur un plan intérieur, cette fois-ci c'est en temps réel, devant nos yeux. Cette cérémonie de plus de trois heures semble passer en avance rapide, comme si toute cette carrière s'était déroulée en moins de temps qu'il n'en faut pour voir une seule journée de sumo. Chad Rowan arrive

Gaijin Yokozuna

d'Hawaï. Il a de grosses difficultés à s'adapter. Il affronte le très prometteur Takahanada juste après neuf heures du matin devant dix mille sièges vides. Il travaille dur et atteint les *jūryō*, onzième étranger à en faire autant. Moins de trois ans plus tard, lui et Takahanada combattent dans le dernier combat du jour pour décider du vainqueur ou en venir à un *kettei-sen*. Ils chargent. Akebono remporte le *yūshō*. Il devient le premier étranger promu au rang de *yokozuna* et continue à combattre le dernier combat du jour durant les huit années qui suivent, décrochant son onzième *yūshō* durant son dernier tournoi pour partir au sommet. Le rituel d'avant combat de gamins de *jonokuchi* dure environ une minute, le même laps de temps qu'il faut pour se souvenir d'une carrière entière.

Les lumières reviennent alors que l'on annonce Azumazeki Oyakata. Son propre *chonmage* a été le premier à être coupé dans ce bâtiment quand il a ouvert ses portes en 1985, marquant la fin d'une carrière peut-être encore plus remarquable que celle d'Akebono. L'image du *gaijin oyakata* s'appêtant à donner le dernier coup de ciseaux au *chonmage* au *gaijin yokozuna* sur l'autel du sport national du Japon résume en un clin d'œil les accomplissements des deux hommes : des triomphes de force, de résistance, de détermination, de patience, de perception, d'intelligence, et la chance d'avoir profité d'une fenêtre temporelle. Une autre *sumō-beya* ouverte par un *gaijin* ? Sans doute pas Akebono, et si ce n'est pas lui, qui ? Un autre *yokozuna* d'Hawaï ? Personne n'a été recruté dans les îles depuis Percy Kipapa, presque dix ans auparavant. Non, ce que nous voyons en cet instant fait partie de ces choses que plus personne ne reverra.

Azumazeki prend les ciseaux du *gyōji*. Il les tient dans sa main gauche et agrippe le *chonmage* du *yokozuna* de la droite, le soulevant pour que les mèches restantes demeurent tendues, et il commence à couper.

Les larmes qui coulent sur le visage d'Akebono depuis un moment déjà sont maintenant un flot ininterrompu. Sa mère pleure également. Christine, George, Kurt, Oncle Freddy, la plupart des gens assis autour de moi, beaucoup d'autres devant leur télévision, pleurent. A travers le brouillard de mes propres larmes, je peux apercevoir Azumazeki Oyakata donner le dernier coup de ciseaux, placer le *chonmage* et les ciseaux d'or sur le plateau du *gyōji*, puis essuyer ses propres larmes.

Akebono Oyakata se lève alors au centre du *dohyō* aux côtés d'Azumazeki Oyakata, désormais en égal. Faisant face au nord, les deux hommes s'inclinent d'un seul mouvement. Ils se tournent d'un seul mouvement vers l'est et s'inclinent à nouveau. Ils se tournent au sud puis à l'ouest. Un micro est amené sur le *dohyō* et Akebono Oyakata, luttant pour reprendre son calme, remercie les quelque cinq mille fans qui emplissent les travées du Kokugikan d'avoir pris part à sa cérémonie de retraite et pour leur soutien sur les treize années passées. « Au cours de ma carrière », dit-il, « j'ai pensé 'ça c'est épuisant', ou 'ça c'est douloureux'. Mais maintenant que j'ai pris ma retraite, je regarde en arrière et je me dis que c'était vraiment bien ». Il fait une nouvelle pause, puis explique comment il fera de son mieux comme *oyakata*. « En ce jour », continue-t-il, « je vous remercie du fond du cœur ». Il s'incline alors face aux quatre côtés du Kokugikan et sort pour de bon du *dohyō*.

Le *chonmage* – le plus chéri et visible des symboles d'insertion dans la fraternité du sumo – est maintenant presque étrangement absent de la tête d'Akebono, où il demeurait depuis que ses épais cheveux bouclés avaient finalement poussé suffisamment pour être peignés et coiffés de cette façon. Debout à nous remercier avec d'autres sanglots et larmes, c'est la seule chose sur laquelle on peut véritablement se concentrer : il est parti. Il n'y aura pas de retour de retraite. La carrière d'Akebono sur le *dohyō* est, de la façon la plus visible qui soit, terminée.

Gaijin Yokozuna

Epilogue



Photo de Clyde Newton.

Quelques mois après avoir instruit le Yokozuna Asashoryu, nouvellement promu – le troisième *yokozuna gaijin* du sumo – sur les pas sacrés du *dohyō-iri*, Akebono Oyakata choque le monde du sumo en vidant sa chambre à l’Azumazeki-beya, et en se faisant percer ses oreilles, tatouer et signer un contrat de plusieurs millions de dollars pour combattre dans un sport appelé K-1. Au lieu de suivre les pas d’Azumazeki Oyakata et de transmettre le flambeau de l’ancienne génération à la prochaine génération de *rikishi* en tant qu’ancien honoré de la Nihon Sumo Kyōkai, il met des gants de boxe pour aller combattre Bob Sapp, un Noir Américain ancien de la NFL qui est l’une des vedettes de ce sport brutal. Au lieu de continuer sa compétition avec Takanohana Oyakata comme entraîneur et maître du vénéré code du *sumōdō*, il échange des coups de pieds et de poings avec un homme qui n’a aucun scrupule à faire des bruits de singe ou à interpréter d’autres stéréotypes négatifs pour les publicitaires, tant que le salaire est bon. D’un sport d’empereurs et de dieux, il s’en va vers un sport créé par des petits génies du marketing.

Qu’est-ce qui lui a pris ?

La motivation de l’argent est la première et la plus commune des réponses qui vient alors, ce qui en déçoit certains. Akebono n’a pas de *kōenkai*. Il n’a pas de part d’*oyakata* et a déjà passé deux ans sur les cinq années d’*oyakata* temporaire accordées à tout *yokozuna* qui se retire. Après quelques investissements malheureux, il n’a plus beaucoup d’argent en banque.

Gaijin Yokozuna

Il doit nourrir une femme et trois enfants. Et son salaire a chuté de celui d'un *yokozuna*, soit environ \$250.000 annuels, à celui d'un *oyakata*, soit autour de \$100.000. Le K-1 lui offre un contrat dont tout le monde écrit qu'il fait plus de quatre millions de dollars pour trois combats. Il finit donc par signer.

En plein dans ma quatrième réécriture du troisième tiers de cet ouvrage à l'époque, je ne partage alors pas le choc qui secoue le monde du sumo. C'est sûr, Akebono a fait cela pour l'argent. Mais il y a bien plus en cause que l'argent dans cet apparemment incroyable retournement de situation. Depuis des années, Chad Rowan sait que, pour la plupart, il ne pourra jamais effacer le *gaijin*, d'abord du « *gaijin yokozuna* », et désormais, « *gaijin oyakata* ». en dépit de sa performance culturelle impeccable, son acceptation par le monde du sumo se fera toujours avec une restriction, et le respect qui lui est accordé sera toujours bien pâle en regard de l'adulation dont jouit Takanohana, même encore aujourd'hui, en dépit du fait qu'Akebono est un *oyakata* qui réussit mieux que son rival (en plus de l'instruction donnée au Yokozuna Asashoryu, Akebono supervise la montée en *jūryō* d'Ushiomaru et celle de Takamisakari en *sanyaku*, tout cela en moins d'un an après avoir commencé ses responsabilités d'entraîneur au sein de l'Azumazeki-beya). Ce manque de, devrait-on dire, aloha, s'étend à la hiérarchie des *oyakata*, qui ne fait rien pour aider Akebono à trouver un accord pour dénicher la part permanente d'*oyakata* ou à lui permettre une reprise éventuelle de l'Azumazeki-beya.

Dans une touchante interview accordée à *Time* peu après cette annonce, Akebono explique que, en apprenant la nouvelle, beaucoup d'*oyakata* l'ont appelé pour lui souhaiter bonne chance. Pas un n'a essayé de le dissuader.

Après moins de deux mois d'entraînement, Akebono charge Bob Sapp à la cloche et le coince dans le coin, lui assénant au passage quelques coups de ses fameuses mains fulgurantes.

Puis c'est le tour de Sapp. Presque deux cents kilos de muscles sculptés se déchainent sur Akebono, qui encaisse plusieurs des plus puissants coups jamais donnés avant de tomber lourdement. L'ancien *yokozuna* ne pouvait pas être plus éloigné de son élément, étendu sur le tatami, baignant dans sa sueur et respirant lourdement, avec Christine qui contemple avec horreur la scène depuis son siège sur le côté du ring.

Mais quelque chose se produit ensuite qui ne lui est jamais arrivé en treize ans de carrière, dont huit ans de *yokozuna*. La foule – la foule *japonaise* – commence à l'encourager, à encourager Akebono, les quarante mille spectateurs. Il se remet sur ses genoux et les encouragements se font plus forts. Et quand au huitième décompte il est finalement sur ses pieds, l'endroit est aussi bruyant que si un but venait d'être marqué en Coupe du Monde. Il serait difficile d'imaginer un plus parfait exemple vivant de *gaman* que la vision d'un Akebono visiblement surclassé relevant sur ses pieds son énorme corps, et la foule se met à l'adorer pour cela. Pas un d'entre eux n'irait regarder si ses gants sont correctement mis, s'il s'est incliné au bon moment, ou s'il a fait les gestes adéquats. Personne n'attendrait pour encourager plus bruyamment Takanohana. Comme un seul homme, une foule gigantesque donne à Akebono plus d'amour, d'encouragements et de respect qu'il n'en a jamais reçu dans le Kokugikan.

Que leurs encouragements soient bien inutiles face à Sapp n'est vraiment pas ce qui compte. Après une autre solide droite, Akebono est sonné pour le compte avant même d'atteindre le sol, l'arbitre arrêtant son décompte à trois pour appeler les médecins. Un autre combattant

Gaijin Yokozuna

aurait fait des excuses, aurait été gêné et serait sorti du stade aussi vite que possible. Chad Rowan vient de se prendre une sacrée dérouillée devant quarante mille personnes et une audience télévisée nationale. Et pourtant il se relève sur le ring en vainqueur. En sumo il a gagné pas mal de championnats, mais ce jour-là il remporte quelque chose de plus. Et donc il prend son temps pour sortir de l'arène, et il le fait avec les bras levés, en signe de triomphe.